

DEPERTHES, JLHS

Vol 2

HISTOIRE
DES NAUFRAGES.

TOME SECOND.

HISTOIRE
DES NAUFRAGES,
OU
RECUEIL

Des Relations les plus intéressantes des Naufrages, Hivernemens, Délaissemens, Incendies, Famines, & autres Evénemens funestes sur Mer; qui ont été publiées depuis le quinzième siecle jusqu'à présent.

Par M. D...., Avocat.

...... *Dispersi jactamur gurgite vasto.* Æn. III.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez Née de la Rochelle, Libraire, rue du Hurepoix, près le Pont S. Michel, No. 13.

M. DCC. LXXXIX.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.





N° 1.

NAUFRAGE

D'Emmanuel Sosa & d'Eléonore Garcie Sala, ſa femme, ſur les côtes orientales d'Afrique, en 1553 (*).

Emmanuel Sosa de Sépulveda, iſſu d'une des plus anciennes & des plus conſidérables familles de Portugal, ſe fit un nom dans les Indes par ſon courage & par ſes belles qualités. Il obtint vers le milieu du ſeizième ſiecle le gouvernement de la citadelle de Diu, & ce poſte ne ſe donnoit qu'à

(*) Cette relation ſe trouve dans l'hiſtoire des Indes orientales & occidentales, par Jean-Pierre Maffée. *Paris*, 1665, in-4°, & dans pluſieurs autres auteurs.

des officiers d'un mérite & d'une valeur éprouvés : il le conserva plusieurs années ; mais fortement pressé du desir de revoir son pays natal, il s'embarqua au port de Cochin. Le vaisseau qu'il montoit étoit chargé des richesses qu'il avoit amassées & de celles des officiers & passagers qui l'accompagnoient. Sosa ramenoit avec lui sa femme Eléonore Garcie, fille de Sala qui pour lors étoit général des Portugais dans les Indes ; ses enfans ; Pantaléon Sala, son beau-frère, avec quelques officiers & gentilshommes. Le nombre des matelots, des domestiques & des esclaves étoit fort grand ; tout l'équipage montoit à six cens hommes environ.

L'expérience de la mer & des vents a fait reconnoître le mois de Janvier comme la saison la plus favorable pour passer des Indes en Europe.

Sala fut arrêté par quelques emplettes à Coulan, & ne put partir qu'en Février. Le 13 du mois d'Avril ils découvrirent la côte des Caffres : de là le vaisseau fit voile assez heureusement jusqu'au cap de Bonne-Espérance, mais alors un vent du nord s'étant élevé, excita le plus épouvantable ouragan qu'on eût jamais éprouvé sur ces mers. Le ciel s'obscurcit tout à coup ; les vagues soulevées jusqu'aux nues, menaçoient à chaque instant d'engloutir le vaisseau : l'obscurité n'étoit interrompue que par des éclairs continuels & par un tonnerre

affreux, qui portoient l'effroi dans les cœurs des plus déterminés. Le pilote & les matelots désespérant de pouvoir résister avec l'aviron, délibérèrent s'ils abattroient les antennes, & s'ils attendroient en mer que la tempête fût passée; mais épouvantés du redoublement de l'orage, & ne pouvant plus se flatter, à cause de la saison, de doubler le Cap, d'un commun accord ils firent voile vers l'Inde. Ce dessein ne fut pas plus heureux que l'autre, & les vents déchaînés sembloient avoir conspiré contre ce misérable vaisseau, déja fort endommagé : en vain le pilote & les matelots firent leurs efforts pour l'arracher à leur fureur. Les côtés trop fortement battus par les vagues, se disjoignent, & prennent plus d'eau que la pompe n'en peut vuider; les marchandises jettées dans la mer pour décharger le vaisseau, ne diminuent point le danger. Ils étoient, pour ainsi dire, sans espoir, & chaque flot les menaçoit de la mort. Mais après plusieurs jours d'une tempête continuelle, un vent du midi décida de leur sort & les fit échouer : c'étoit le moindre des maux qui leur pouvoient arriver.

On jetta l'ancre aussi-tôt à la portée d'un trait de terre, & les chaloupes, qui étoient leur dernière espérance, furent mises à la mer. Sosa, sa femme & ses enfans, & les principaux de sa suite, ayant pris à la hâte ce qu'ils pouvoient avoir de

plus précieux, ſe jettèrent dedans : le danger les ſuivoit ; la violence des flots ſoulevés par les vents & preſſés par les bords du rivage, élevoient des montagnes d'eau capables de les abîmer. Cependant ils gagnèrent la terre avec beaucoup de peine & de péril. Tous ne purent pas ſe ſervir des chaloupes : car après le ſecond ou troiſième trajet, elles furent englouties, & briſées ſur des rochers cachés ſous l'eau : en même tems le cable de l'ancre ſe rompit, & les perſonnes qui étoient reſtées dans le vaiſſeau n'eurent d'autre moyen de ſe ſauver que de ſe jetter à la mer pour gagner le rivage. Les uns ſe ſaiſirent des tonneaux ou des coffres, d'autres ſe fièrent à leur force & à leur habileté à nager. Très-peu néanmoins eurent le bonheur d'arriver ſans accident, & ce naufrage coûta la vie à près de 300 hommes, Portugais ou étrangers. A peine avoient-ils touché la terre que le vaiſſeau s'abîma. Cette perte jetta les Portugais dans le plus grand déſeſpoir ; ils auroient pu des débris de leur navire conſtruire une eſpece de brigantin, & quand le tems l'auroit permis, aller chercher quelques ſecours à Soffala ou à Mozambique ; mais cette dernière reſſource leur manqua.

Le pays où ils échouèrent, étoit ſous le trente-unième degré de l'équateur au midi : Soſa fit faire de grands feux pour ſécher ou réchauffer ſes gens,

qui ſouffroient infiniment du froid, de la faim & de leurs bleſſures. Il leur fit diſtribuer avec économie une petite quantité de farine échappée au naufrage, mais à demi gâtée par l'eau de la mer. Leur poſition étoit cruelle. Cette plage ne préſentoit qu'un ſable inculte & des rochers arides. Après bien des recherches ils découvrirent cependant des ſources d'eau douce qui leur furent bien utiles : bientôt ils commencèrent à ſe retrancher avec leurs coffres & quelques groſſes pierres, afin de pouvoir paſſer la nuit en ſûreté. Soſa n'oublia rien en cette occaſion des devoirs d'un bon citoyen & d'un maître bienfaiſant. Il fit reſter ſes gens dans cet endroit juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent rétablis des fatigues de la mer, & tant qu'il eut l'eſpérance d'y ſubſiſter des proviſions que les vagues avoient apportées du vaiſſeau. Il fallut néanmoins ſonger à la retraite, & l'on délibéra ſur la route qu'il falloit prendre : tous furent d'avis de ſuivre la côte, juſqu'à ce qu'on eût trouvé le fleuve, auquel Laurent Marcheſez avoit donné le nom du Saint-Eſprit, & où les Portugais de Soffala & de Mozambique faiſoient un grand négoce.

Ce fleuve étoit éloigné de leur poſte d'environ cent quatre-vingt lieues. Soſa, après la réſolution priſe, raſſure ſa troupe, & par ſes paroles & par ſa contenance les exhorte à ne point perdre

courage : « Il faut, leur dit-il, avant de s'expo-
» ſer à la mer, être réſolu à la ſoif, à la faim,
» aux pertes & à toutes ſortes d'incommodités.
» Loin de s'abattre, il faut les recevoir comme
» attendus, & faire tenir lieu à ces maux paſſa-
» gers, des éternels qui étoient ſi juſtement dûs
» aux crimes qu'ils avoient commis. Il ajouta,
» que dans cette diſgrace il falloit moins regarder
» ce qu'ils avoient perdu, que ce qu'ils avoient
» ſauvé ; que la grande perte de leurs biens pou-
» voit être encore plus grande par celle de leur
» vie; qu'il n'avoit qu'un avis à leur donner, c'é-
» toit de ne ſonger à aucun bien particulier; que
» les intérêts perſonnels devoient être bannis en
» faveur du public; qu'il n'y avoit rien de sûr
» dans les partialités & dans la diviſion, & rien
» à craindre dans l'union & dans l'intelligence ».
Il finit enſuite par une prière, que l'amour lui fit faire en faveur de ſa femme & de ſes enfans ; & ſupplia ſes compagnons d'infortune d'avoir quelque égard dans le chemin, au ſexe de l'une & à l'âge des autres. Tous lui répondirent qu'il étoit juſte que les plus forts & les plus robuſtes vinſſent au ſecours des foibles, & qu'il pouvoit les conduire où bon lui ſembleroit, qu'ils le ſuivroient par-tout & ne ſe ſépareroient jamais de ſon obéiſſance.

Auſſi-tôt ils ſe mirent en chemin. Cette eſpece de caravane ſe trouvoit compoſée de Soſa, d'Eléonore ſon épouſe, femme d'un courage viril, de leurs enfans incapables encore de connoître le danger de leur ſituation, d'André Vaſcz, maître du vaiſſeau, & de quatre-vingt Portugais : cette première troupe étoit ſuivie d'environ cent valets, qui portoient tour-à-tour les enfans ſur leur dos, & la mère dans une eſpece de chaiſe informe ; enſuite venoient des matelots & des ſervantes ; enfin Pantaléon avec quelques Portugais & des eſclaves, fermoient la marche.

Après quelques journées de chemin par des endroits très-dangereux ; ils ſe trouvèrent arrêtés par des rochers inacceſſibles & des torrens enflés par les pluies de la ſaiſon. Tout en cherchant à découvrir les chemins les plus faciles, ils firent plus de cent lieues, au lieu de trente qu'il leur reſtoit à faire en côtoyant la mer. Bientôt les vivres leur manquèrent, & ils furent contraints de ſe nourrir de pommes & de fruits ſauvages, & même des herbes dont les animaux de ces cantons ſavent ſe repaître.

Après quatre mois de marche, ils arrivèrent enfin au fleuve du Saint-Eſprit, mais ſans le reconnoître ; car il a dans ce pays trois bras différens qui ſe rejoignent avant de ſe jetter dans la mer.

Leurs doutes furent levés par le roi du lieu, qui se trouva d'autant mieux intentionné pour les Portugais, qu'il avoit quelque tems auparavant négocié fort paisiblement avec Laurent Marchesez & Antoine Caldere : ce prince reçut obligeamment Sosa & les siens, & leur donna à entendre que le roi son voisin étoit un homme fourbe & avide, dont ils avoient tout à redouter. Le desir de regagner promptement quelque endroit habité par des Européens, leur ferma les yeux sur les malheurs qu'on leur prédisoit ; mais ils eurent bientôt lieu de se repentir d'avoir passé le second bras du fleuve.

Dès le lendemain ils apperçurent deux cens Caffres qui venoient droit à eux. Quoiqu'épuisés de foiblesse, ils apprêtèrent leurs armes & se disposèrent au combat ; mais voyant les Caffres approcher tranquillement, & qu'ils témoignoient plus d'envie de les connoître que de leur nuire, ils se rassurèrent & tâchèrent d'en obtenir des vivres pour de l'argent ou en échange de quelques ferremens dont cette nation est très-curieuse. La confiance sembloit s'établir en eux, & les besoins des Portugais favorisoient leur bonne opinion sur ce peuple, mais l'occasion de dépouiller ces étrangers de tout ce qu'ils possédoient, parut trop favorable à ces barbares pour la manquer ; & afin d'exécuter

plus facilement leur deſſein perfide, ils firent comprendre aux Portugais, que s'ils vouloient venir juſqu'à l'habitation de leur roi, ils ſeroient fort bien reçus. Leur extrême laſſitude & la joie d'avoir trouvé le fleuve qu'ils cherchoient, un motif plus puiſſant encore, la diſette des vivres, leur fit accepter la propoſition des Caffres. Ils les ſuivirent donc vers la demeure de leur chef; mais celui-ci leur fit dire de s'arrêter dans un lieu couvert d'arbres qui ſe trouvoit ſur la route. Ils y ſéjournèrent quelques jours, pendant leſquels ils purent acheter quelques alimens groſſiers avec divers effets qu'ils avoient ſauvés du vaiſſeau. Trompé par l'air de ſincérité de ce peuple, Soſa crut qu'il pouvoit attendre en cet endroit l'arrivée de quelques marchands de Söffala, & fit demander au roi la permiſſion de s'y fixer & d'y conſtruire quelques cabanes pour lui, ſa femme & toute ſa troupe que tant de courſes & de fatigues avoient bien diminuée.

Le roi, plus ſubtil qu'on n'auroit dû le ſoupçonner, fit dire à Soſa : « Que deux circonſtances » avoient retardé l'accueil favorable qu'il vouloit » leur faire; la première, la cherté & la rareté » des vivres; la ſeconde, la peur que ſes ſujets » avoient eue de leurs épées & de leurs armes; » que ſi cependant ils vouloient les lui remettre

» pour sûreté d'un séjour paisible & tranquille, il
» consentiroit à sa demande ».

L'espoir de trouver un terme à leurs fatigues, fit que les Portugais acceptèrent ces conditions, que la prudence devoit leur inspirer de refuser. En vain Eléonore rappela à Sosa les impressions défavorables que le premier roi leur avoit données de celui-ci ; il éluda les prières & les avertissemens de sa femme, & s'abandonna par une funeste crédulité, aux offres artificieuses de ce prince. Le reste de la troupe suivit l'exemple du capitaine, & les armes furent livrées au roi perfide. Ils ne tardèrent pas à s'en repentir ; car aussi-tôt les Caffres s'emparèrent des trésors qu'ils avoient apportés avec tant de fatigues, & les dépouillèrent de tous leurs vêtemens. Ceux qui tentèrent de faire résistance furent impitoyablement massacrés par ces barbares.

Eléonore seule leur résistoit avec courage ; mais que peut une femme contre des hommes aussi féroces ? Ils ne lui laissèrent aucun vêtement. Honteuse de se voir exposée toute nue à la vue de ces infames & de ses propres domestiques, elle se jetta dans un fossé qui se trouvoit à quelques pas, & s'enterra pour ainsi dire dans le sable, résolue de n'en point sortir. Accablée de fatigue & de douleur, elle ne put s'empêcher de dire à André Vasez & à quelques autres Portugais qui ne vouloient

pas la quitter : « Hé bien, mes amis ! voilà les fruits » de votre ridicule confiance. Allez ; je n'ai plus » besoin de rien, ne songez maintenant qu'à vous ; » & si le ciel vous permet de revoir votre patrie, » ne manquez point de raconter à ceux qui dai- » gneront se souvenir de l'infortunée Eléonore & » de son mari, que nos péchés ont attiré sur nous » la colère du Ciel, & nous ont précipités dans » cet abîme de maux ». Suffoquée alors par les sanglots, la voix lui manqua; mais elle jettoit de tendres regards sur ses petits enfans & sur son mari. Celui-ci abattu, consterné de son imprudence & de ses suites funestes, étoit immobile. Déja les Caffres s'étoient retirés avec tout leur butin, ses compagnons s'étoient dispersés pour éviter la mort dont ils étoient menacés, & il ne s'en appercevoit pas. Enfin, le sentiment sembla se réveiller en lui, & il courut de tous côtés pour voir s'il ne rencontreroit pas quelque fruit dont il pourroit prolonger l'existence de sa femme & de ses malheureux enfans ; mais nud & sans armes, que pouvoit trouver Sosa dans un pays ravagé par des barbares & brûlé par le soleil ? Il revint souvent épuisé de fatigues, & à son dernier retour il trouva sa femme & ses enfans morts de faim & de soif. Il eut le courage de leur donner la sépulture. Aussi-tôt fuyant ce lieu d'horreur, il se perdit dans

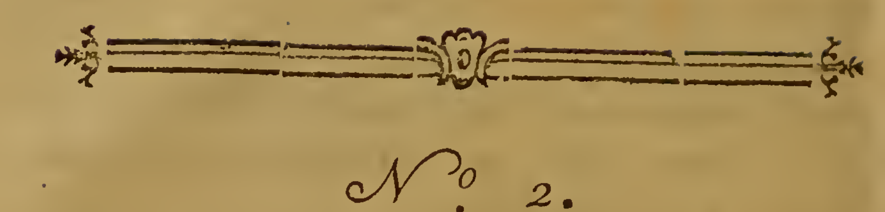
dans ces deſerts, où ſans doute il mourut, car on n'en eut plus de nouvelles. On peut préſumer qu'il fut dévoré par quelque bête féroce dans ce pays où elles abondent.

Le voyage de Soſa eut cette funeſte iſſue en 1553. Les miſérables reſtes de cette troupe réduite à vingt-ſix hommes par les fatigues & les maux qu'ils ſouffrirent, furent long-tems errans & enfin traités comme des eſclaves. Ils auroient tous fini leurs jours dans cet état de ſouffrance & d'humiliation, ſi un marchand Portugais, qui étoit allé de Mozambique en ce pays pour y acheter de l'ivoire, ne les eût rachetés moyennant quatre ſeſterces par tête. Pantaléon Sala en fut un; il mourut d'apoplexie à Lisbonne, étant extrêmement âgé.

Le déſaſtre de Soſa excita une grande compaſſion parmi ſes compatriotes, mais ne corrigea pas leur imprudence; l'année ſuivante, cinq autres vaiſſeaux ſortirent du port de Cochin pour le Portugal, Fernand Alvare Capral les commandoit. Un ſeul de ces vaiſſeaux arriva à Lisbonne, après mille dangers : on ne ſait ce que devinrent les autres, excepté de celui qu'on appeloit le Saint-Benoît; il étoit ſi chargé que les matelots ne pouvoient preſque pas travailler à la manœuvre. Une forte

tempête l'accueillit au milieu de ſa courſe & près du cap de Bonne-Eſpérance; un coup de vent l'ayant jetté à terre, le briſa ſur la côte aride qu'on appelle de Natal. Deux cens hommes voulant ſe ſauver à la nage y périrent.

Meſquita Pereſtrelle, qui ſurvécut à ce déſaſtre, & qui nous en a laiſſé une deſcription fort exacte, exagère les frayeurs qu'éprouvèrent ſes compagnons, par l'apparition des démons en l'air & le bruit des ames errantes des matelots, qu'il aſſura avoir entendues & vues. Les malheureux échappés du naufrage, éprouvèrent les mêmes diſgraces que la troupe de Soſa; car ayant preſque ſuivi leurs traces, ils ſouffrirent les plus grandes extrémités de la faim & de la ſoif. Enfin, de trois cens qu'ils étoient, ils furent réduits au nombre de vingt-trois hommes, leſquels à demi-morts de foibleſſe & de maigreur, furent faits eſclaves. Quelques mois après, des négocians attirés par le commerce dans ce canton, les rachetèrent, & les conduiſirent à Soffala & à Mozambique, où ils arrivèrent après avoir ſupporté bien des fatigues.



N°. 2.

SITUATION DÉPLORABLE

Du Vaiſſeau François, le Jacques, *à ſon retour du* Bréſil *en* France, *cauſée par une famine extraordinaire & le mauvais état de ce vaiſſeau, en* 1558 (*).

De tous les fléaux qui peuvent aſſaillir les navigateurs en pleine mer, le plus terrible ſans doute eſt la diſette des vivres. Les relations des voyages

(*) Cette relation a été publiée pour la première fois en 1578, ſous ce titre : *Hiſtoire d'un voyage fait en la terre du Bréſil*, par Jean de LERY ; il y en a eu cinq éditions. On la trouve auſſi en abrégé dans l'Hiſtoire générale des voyages, par l'abbé PRÉVOST, quatorzième vol. *Paris*, 1757, in-4°.

nous en fourniſſent pluſieurs exemples : un des plus frappans ſe trouve dans l'hiſtoire du retour du Bréſil (1) en France du vaiſſeau françois le *Jacques*. Jean *de Lery*, en avoit été témoin & preſque la victime : il rapporte cet événement avec des circonſtances qui font frémir le lecteur. Dans la néceſſité où nous ſommes de donner au moins une idée de ſon voyage au Bréſil, nous abrégerons le plus qu'il ſera poſſible les faits qui ont précédé ſon retour en France.

En 1555, Nicolas *Durand de Villegagnon*, chevalier de Malthe, & vice-amiral de Bretagne, livré aux opinions des nouveaux ſectaires, & aigri ſans doute par quelques traverſes dans l'exercice de ſon emploi, conçut le projet de former en Amérique une colonie de Proteſtans. Ce chevalier étoit brave, entreprenant, homme de beaucoup d'eſprit, & plus ſavant que ne l'eſt ordinairement un militaire. Ses deſſeins furent déguiſés à la cour ſous la ſimple vue de faire un établiſſement françois dans le Nouveau-Monde, à l'exemple des Portugais & des Eſpagnols. Sous ce prétexte, il obtint de Henri II, trois vaiſſeaux bien équipés qu'il fit monter par des Calviniſtes déclarés ou ſecrets. Il appareilla du Havre-de-Grace au mois de Mai, & n'arriva au Bréſil que dans le cours de Novembre ſuivant. Villegagnon étant entré dans une ri-

vière, presque sous le tropique du capricorne, il s'empara d'une petite île sur laquelle il bâtit un fort qu'il nomma *le fort de Coligny*. L'ouvrage étoit à peine cemmencé, qu'il renvoya ses vaisseaux en France, avec des lettres où il rendoit compte de sa situation à la cour. Il en adressa aussi d'autres à quelques amis qu'il avoit à Genève.

Ces lettres produisirent l'effet qu'il en attendoit. L'église de Geneve saisit ardemment l'occasion de s'étendre dans un pays éloigné, où toutes les apparences lui promettoient pour ses partisans une liberté dont ils ne jouissoient point en France. L'amiral de Coligny, leur protecteur déclaré, à qui Villegagnon n'avoit pas manqué de faire aussi part de son projet, prit cette ouverture fort à cœur. Pour le faire réussir, il sollicita fortement par ses lettres un vieux gentilhomme nommé Philippe de *Corguilleray*, mais plus connu sous le nom de *Dupont*, de se mettre à la tête des émigrans pour le Brésil. Dupont s'étoit retiré à Genève depuis quelque tems, & il y étoit considéré comme un homme d'une prudence consommée & très-zélé pour le parti. Il refusa d'abord sous le prétexte de son âge & de la longueur du voyage; cependant il céda aux vives sollicitations de Calvin.

Aussi-tôt qu'il fut décidé, la réputation de ce chef détermina beaucoup de particuliers de tous états

à

entreprendre le voyage du Bréſil, le conſiſtoire choiſit auſſi deux miniſtres d'un mérite éprouvé : l'un fut Pierre *Richer*, âgé de cinquante ans, & l'autre Guillaume *Chartier*.

Cependant Dupont ne diſſimula point à tous ceux qui ſe préſentèrent, qu'il y avoit cent-cinquante lieues par terre, plus de deux mille lieues par mer, & que le Bréſil, cette terre promiſe, étoit inculte & mal-ſain. Le plus grand nombre retourna en arrière ; quatorze ſeulement, parmi leſquels ſe trouvoit *Jean de Léry*, âgé de vingt-deux ans, auteur de la relation du voyage, perſévérèrent avec les deux miniſtres : ils partirent tous de Genève le 10 Septembre 1556.

Leur embarquement devant ſe faire à Honfleur, ils prirent leur route par Rouen, d'où ils tirèrent encore quelques recrues.

Tous ces émigrans montèrent ſur trois vaiſſeaux de guerre, armés aux dépens du roi, commandés par *Bois-le-Comte*, avec la qualité de vice-amiral : il étoit neveu de Villegagnon.

Pour ne point nous écarter de notre plan, nous ſupprimerons le détail du départ, ainſi que ceux de la navigation de Bois-le-Comte, tels que les tempêtes qu'il éprouva, la ſaiſie de quelques caravelles portugaiſes, la diſette des vivres, & autres incidens ordinaires des voyages.

Le 7 de Mars 1557, la flotte entra dans l'embouchure de Rio-Janeiro. Au bruit de l'artillerie, tous les colons accoururent, & l'empressement fut égal des deux côtés pour se joindre.

Villegagnon embrassa tous les passagers qui étoient sur la flotte, & leur fit très-bon accueil. Pendant plus d'un mois ces démonstrations continuèrent de sa part; « mais comme il n'est pas aisé de se » masquer long-tems, dit Léry, on s'apperçut » bientôt qu'il y avoit peu de fonds à faire sur » un prosélyte tel que lui ». Soit que le chevalier voulût faire sa paix avec la cour dont il avoit reçu les reproches les plus amers sur son changement de religion, soit qu'il fût naturellement inconstant, on ne fut pas peu surpris de le voir se livrer à des disputes sur la doctrine de Calvin, & particulièrement sur la Cêne. Chaque jour il exigeoit des ministres de nouvelles pratiques & des innovations dans l'administration des sacremens. Enfin il leva absolument le masque & cessa de faire bon visage aux Protestans. Il devint même si chagrin, que jurant à tout propos par le Corps Saint Jacques, son serment ordinaire, qu'il romproit la tête, les bras & les jambes au premier qui le fâcheroit, personne n'osoit plus se trouver devant lui.

Léry rapporte divers exemples de la cruauté de

Villegagnon ; il convient même que ſi les Proteſtans, qui étoient en aſſez grand nombre pour ſe faire redouter, n'euſſent été retenus par la crainte de déplaire à l'amiral de Coligni, ils auroient ſaiſi plus d'une fois l'occaſion de s'en défaire. Mais ils ſe contentèrent de tenir leurs aſſemblées ſans ſa participation, & ſur-tout de choiſir le tems de la nuit pour célébrer la Cêne. Cette conduite dont il ne put manquer de s'appercevoir, & l'inquiétude qu'il en eut, lui firent prendre le parti de déclarer qu'il ne vouloit plus ſouffrir de Proteſtans dans ſon fort.

« Ainſi, ajoute Léry, après avoir aidé à bâtir ce fort, nous fûmes obligés d'en ſortir & même de l'île, pour attendre le départ d'un vaiſſeau du Havre, qui étoit venu charger des bois de teinture : nous nous retirâmes ſur le rivage de la mer, à gauche de l'embouchure du fleuve, dans un lieu que les François avoient nommé *la Briqueterie*, & qui n'étoit qu'à une demi-lieue du fleuve. Les ſauvages, plus humains que Villegagnon, nous y apportèrent des vivres. Ils furent notre unique reſſource pendant deux mois entiers ».

La Briqueterie, où les Proteſtans s'étoient retirés, étoit un terrein ſur lequel on avoit conſtruit quelques mauvaiſes cabanes pour mettre à couvert les François qui alloient à la pêche, ou que d'autres

raiſons appeloient du même côté. Cette retraite étoit aſſez commode pour faire naître à la troupe fugitive le deſſein de s'y établir, s'il y avoit eu quelque eſpérance de s'y ſouſtraire à l'autorité de Villegagnon qui étoit muni des ordres du roi.

Dans l'intervalle du ſéjour des Proteſtans à la Briqueterie, quelques gens de Villegagnon, rebutés de ſon joug qui s'appéſantiſſoit tous les jours, le quittèrent pour ſe joindre à eux. La crainte d'une plus grande déſertion le fit uſer de ſon autorité pour hâter leur départ. Il écrivit en conſéquence à *Fariban*, capitaine d'un vaiſſeau qui étoit à l'ancre à l'embouchure du fleuve, qu'il pouvoit ſans difficulté les prendre à bord; il leur envoya même un congé ſigné de ſa main. Mais Léry le charge ici d'une noire trahiſon. « Dans un petit coffret, dit-il, qu'il donna au maître du navire, enveloppé de toile cirée, à la façon de la mer, & plein de lettres qu'il envoyoit en France à pluſieurs perſonnes, il avoit mis auſſi un procès fait & formé contre nous à notre inſu, avec mandement exprès au premier juge auquel on le bailleroit en France, qu'en vertu d'icelui il nous retînt & fît brûler comme hérétiques qu'il diſoit que nous étions (*) ». Ce

(*) Pages 424 & 425 de la quatrième édition.

vaiſſeau, qui ſe nommoit *le Jacques*, ayant achevé de charger du bois de teinture, du poivre, du coton, des ſinges, des perroquets & d'autres productions du pays, ſe trouva prêt à partir le 4 de Janvier 1558. On s'embarqua auſſi-tôt, & l'ancre fut levée le même jour. Tout l'équipage montoit à quarante-cinq hommes, matelots & paſſagers, ſans y comprendre le capitaine, & Martin *Beaudouin*, du Havre, maître du vaiſſeau.

Nous laiſſerons dans la bouche de Léry la narration du retour des Proteſtans en France, qui préſente une ſuite non-interrompue des ſcènes les plus étranges; nous nous contenterons ſeulement de réformer ſon ſtyle & d'abréger ſes longueurs.

« Nous avions, dit-il, à doubler de grandes baſſes entremêlées de rochers qui s'étendent d'environ trente lieues en mer. Le vent n'étant pas favorable à nous faire quitter la terre ſans la côtoyer, nous fûmes d'abord tentés de rentrer dans l'embouchure du fleuve. Cependant, après avoir navigé ſept ou huit jours, il arriva pendant la nuit que les matelots qui travailloient à la pompe ne purent épuiſer l'eau, quoiqu'ils en euſſent compté plus de quatre mille *baſtonés*. Le contre-maître ſurpris d'un accident dont perſonne ne s'étoit défié, deſcendit au fond du vaiſſeau, & le trouva non-

ſeulement entr'ouvert en pluſieurs endroits, mais ſi plein d'eau, qu'on le ſentoit peu à peu comme enfoncer. Tout le monde ayant été réveillé, la conſternation fut extrême. Il y avoit tant d'apparence qu'on alloit couler à fond, que la plupart déſeſpérant de leur ſalut ſe préparèrent à la mort.

» Cependant quelques-uns, du nombre deſquels j'étois, prirent la réſolution d'employer tous leurs efforts pour prolonger leur vie de quelques momens. Un travail infatigable nous fit ſoutenir le navire avec deux pompes juſqu'à midi, c'eſt-à-dire, près de douze heures, pendant leſquelles l'eau continua d'entrer en ſi grande abondance, que nous ne pûmes diminuer ſa hauteur. Cette eau, paſſant par les tas de bois de Bréſil dont le vaiſſeau étoit chargé, ſortoit par les canaux, auſſi rouge que du ſang de bœuf. Le charpentier aidé des matelots les plus intelligens, parvint enfin à découvrir ſous le tillac les fentes & les trous les plus dangereux, & à les boucher avec du lard, du plomb & des draps.

» Cependant nous apperçûmes la terre, & le vent étant favorable pour y aborder, nous prîmes tous la réſolution d'y retourner. C'étoit auſſi l'opinion du charpentier, qui s'étoit apperçu dans ſes recherches que le navire étoit tout rongé de vers. Mais le maître craignant d'être abandonné de ſes matelots s'ils touchoient une fois au rivage, aima

mieux hasarder sa vie que ses marchandises, & déclara qu'il étoit résolu de continuer sa route. Cependant il offrit aux passagers une barque pour retourner au Brésil ; à quoi Dupont, que nous n'avions pas cessé de reconnoître pour chef, répondit qu'il vouloit tirer aussi vers la France, & qu'il conseilloit à tous ses gens de le suivre. Là-dessus, le contre-maître observa qu'outre les dangers de la navigation, il prévoyoit qu'on seroit long-tems sur mer, & que le vaisseau n'étoit point assez fourni de vivres. Nous fûmes six, à qui la double crainte de la famine & du naufrage fit prendre le parti de regagner la terre dont nous n'étions éloignés que de neuf à dix lieues.

» On nous donna la barque, que nous chargeâmes de tout ce qui nous appartenoit, avec un peu de farine & d'eau. Tandis que nous prenions congé de nos amis, un d'entr'eux qui avoit une singulière affection pour moi, me dit en tendant la main vers la barque où j'étois déja ; « Je vous » conjure de demeurer avec nous. Considérez que » si nous ne pouvons arriver en France, il y a » plus d'espérance de nous sauver, soit du côté » du Pérou, soit dans quelqu'autre île, que sous » le pouvoir de Villegagnon, de qui nous ne de- » vons jamais espérer aucune faveur ». Ces instances firent tant d'impression sur moi, que le tems

ne me permettant plus de longs difcours, j'abandonnai une partie de mon bagage dans la barque, & je me hâtai de remonter à bord. Les cinq autres, qui étoient *Bourdon*, *du Bordel*, *Verneuil*, *la Fond* & *le Balleur*, prirent congé de nous les larmes aux yeux, & retournèrent au Bréfil. Je ne remettrai pas plus loin à faire obferver les remerciemens que je dois au ciel pour m'avoir infpiré de fuivre le confeil de mon ami. Nos cinq déferteurs étant arrivés à terre avec beaucoup de difficultés, Villegagnon les reçut fi mal, qu'il fit donner la mort aux trois premiers.

» Le vaiffeau normand remit donc à la voile comme un vrai cercueil dans lequel ceux qui fe trouvoient renfermés s'attendoient moins à vivre jufqu'en France, qu'à fe voir bientôt enfevelis au fond des flots. Outre la difficulté qu'il eut d'abord à paffer les baffes, il effuya de continuelles tempêtes pendant tout le mois de Janvier; & ne ceffant point de faire beaucoup d'eau, il feroit péri cent fois le jour, fi tout le monde n'eût travaillé fans ceffe aux deux pompes.

» Nous nous éloignâmes ainfi du Bréfil d'environ 200 lieues, jufqu'à la vue d'une île inhabitable, auffi ronde qu'une tour, qui n'a pas plus d'une demi-lieue de circuit. En la laiffant de fort près à gauche, nous la trouvâmes remplie d'arbres cou-

verts d'une belle verdure, d'un prodigieux nombre d'oiſeaux dont pluſieurs ſortirent de leur retraite pour ſe venir percher ſur les mâts de notre navire, où ils ſe laiſſoient prendre à la main ; il y en avoit de noirs, de gris, de blanchâtres, & d'autres couleurs, tous inconnus en Europe, qui paroiſſoient fort gros en volant, mais qui, étant pris & plumés, n'étoient guère plus charnus qu'un moineau. Nous aperçûmes des rochers fort pointus, mais peu élevevés, qui nous firent craindre d'en trouver d'autres à fleur d'eau ; dernier malheur qui nous auroit ſans doute exemptés pour jamais du travail des pompes. Nous en ſortîmes heureuſement. Dans tout notre paſſage, qui fut d'environ cinq mois, nous ne vîmes pas d'autre terre que ces petites îles, que notre pilote ne trouva pas même ſur ſa carte, & qui n'avoient peut-être jamais été découvertes ».

On ſe trouva le 3 de Février, à trois degrés de la ligne, c'eſt-à-dire, que depuis près de ſept ſemaines on n'avoit pas fait la troiſième partie de la route. Comme les vivres diminuoient beaucoup, on propoſa de relâcher au cap de Saint-Roch, où quelques vieux matelots aſſuroient qu'on pouvoit ſe procurer des rafraîchiſſemens. Mais la plupart ſe déclarèrent pour le parti de manger les perroquets & d'autres oiſeaux qu'on apportoit en grand nom-

bre, & cet avis prévalut. Quelques jours après, le pilote ayant pris hauteur déclara qu'on se trouvoit droit sous la ligne, le même jour où le soleil y étoit, c'est-à-dire, l'onzième de Mars; singularité si remarquable, suivant Léry, qu'il ne peut croire qu'elle soit arrivée à beaucoup d'autres vaisseaux. Il en prend occasion de discourir sur les propriétés de l'équateur, & sur les raisons qui y rendent la navigation difficile; mais sa philosophie moins éclairée que celle de notre siècle, jette si peu de lumière sur les difficultés qu'elle se forme, qu'on passe sur cette vaine discussion, pour lui laisser faire un récit beaucoup plus intéressant.

« Nos malheurs, dit-il, commencèrent par une querelle entre le contre-maître & le pilote, qui pour se chagriner mutuellement affectoient de négliger leurs fonctious. Le 26 de Mars, tandis que le pilote faisant son quart, c'est à-dire, conduisant trois heures, tenoit toutes les voiles hautes & déployées, un impétueux tourbillon frappa si rudement le vaisseau, qu'il le renversa sur le côté, jusqu'à faire plonger les hunes & le haut des mâts. Les cables, les cages d'oiseaux, & tous les coffres qui n'étoient pas bien amarrés, furent renversés dans les flots, & peu s'en fallut que le dessus du bâtiment ne prît la place du dessous. Cependant

la diligence qui fut apportée à couper les cordages ſervit à le redreſſer par degrés. Le danger, quoiqu'extrême, eut ſi peu d'effet pour la réconciliation des deux ennemis, qu'au moment qu'il fut paſſé, & malgré les efforts qu'on fit pour les appaiſer, ils ſe jettèrent l'un ſur l'autre, & ſe battirent avec une mortelle fureur ».

» Ce n'étoit que le commencement d'une affreuſe ſuite d'infortunes. Peu de jours après, dans une mer calme, le charpentier & d'autres artiſans cherchant le moyen de ſoulager ceux qui travailloient aux pompes, remuèrent ſi malheureuſement quelques pieces de bois au fond du vaiſſeau, qu'il s'en leva une aſſez grande par où l'eau entra tout-d'un-coup avec tant d'impétuoſité, que ces miſérables ouvriers forcés de remonter ſur le tillac, manquèrent d'haleine pour expliquer le danger, & ſe mirent à crier d'une voix lamentable : Nous ſommes perdus ! nous ſommes perdus ! Sur quoi le capitaine, maître & pilote, ne doutant point de la grandeur du péril, ne penſoient qu'à mettre la barque dehors en toute diligence, faiſant jetter en mer les panneaux qui couvroient le navire, avec grande quantité de bois de Bréſil & autres marchandiſes ; & délibérant de quitter le vaiſſeau, ſe vouloient ſauver les premiers. Même le pilote, craignant que pour le grand nombre de perſonnes qui

demandoient place dans la barque, elle ne fût trop chargée, y entra avec un grand coutelas au poing, & dit qu'il couperoit les bras au premier qui feroit ſemblant d'y entrer. Tellement que nous voyant délaiſſés à la merci de la mer, & nous reſſouvenant du premier naufrage dont Dieu nous avoit délivrés, autant réſolus à la mort qu'à la vie, nous allâmes nous employer de toutes nos forces à tirer l'eau par les pompes, pour empêcher le navire d'aller à fond. Nous fimes tant, qu'elle ne nous ſurmonta point.

Mais le plus heureux effet de notre réſolution fut de nous faire entendre la voix du charpentier, qui étant un petit jeune-homme de cœur, n'avoit pas abandonné le fond du navire comme les autres. Au contraire, ayant mis ſon caban à la matelote ſur la grande ouverture qui s'y étoit faite, & ſe tenant à deux pieds deſſus pour réſiſter à l'eau, laquelle, comme il nous dit après, de ſa violence le ſouleva pluſieurs fois, crioit en tel état & de toute ſa force, qu'on lui portât des habillemens, des lits de coton & autres choſes pour empêcher l'eau d'entrer pendant qu'il racoûtreroit la piece. Il ne faut pas demander s'il fut ſervi promptement. Par ce moyen nous fûmes préſervés du danger.

» On continua de gouverner, tantôt à l'eſt,

tantôt à l'oueſt, qui n'étoit pas notre chemin; car notre pilote, qui n'entendoit pas bien ſon métier, ne ſut plus obſerver ſa route; & nous allâmes ainſi dans l'incertitude, juſqu'au tropique du cancer, où nous fûmes pendant quinze jours dans une mer herbue. Les herbes qui flottoient ſur l'eau étoient ſi épaiſſes & ſi ſerrées, qu'il fallut les couper avec des coignées pour ouvrir le paſſage au vaiſſeau. Là, une autre accident faillit de nous perdre : notre canonnier faiſant ſécher de la poudre dans un pot de fer, le laiſſa ſi long-tems ſur le feu qu'il rougit, & la flamme ayant pris à la poudre, donna ſi rapidement d'un bout à l'autre du navire, qu'elle mit le feu aux voiles & aux cordages. Il s'en fallut peu qu'elle ne s'attachât même au bois, qui étant goudronné n'auroit pas manqué de s'allumer promptement & de nous brûler vifs au milieu des eaux. Nous eûmes quatre hommes maltraités par le feu, dont l'un mourut peu de jours après, & j'aurois eu le même ſort ſi je ne m'étois couvert le viſage de mon bonnet qui me garantit; j'en fus quitte pour avoir le bout des oreilles & les cheveux grillés ».

Léry ne met encore cette diſgrace qu'au nombre de celles qu'il a nommées ſon prélude.

» Nous étions, continue-t-il, au 15 d'Avril; il nous restoit environ cinq cens lieues jusqu'à la côte de France. Nos vivres étoient si diminués, malgré le retranchement qu'on avoit déja fait sur les rations, qu'on prit le parti de nous en retrancher la moitié; & cette rigueur n'empêcha point que vers la fin du mois toutes les provisions ne fussent épuisées. Notre malheur vint de l'ignorance du pilote, qui se croyoit proche du cap de Finisterre en Espagne, tandis que nous étions encore à la hauteur des îles Açores, qui en sont à plus de trois cens lieues. Une si cruelle erreur nous réduisit tout-d'un-coup à la dernière ressource, qui étoit de balayer la soûte, c'est-à-dire, la chambre blanchie & plâtrée où l'on tient le biscuit. On y trouva plus de vers & de crottes de rats, que de miettes de pain. Cependant on en fit le partage avec des cuillers, pour en faire une bouillie aussi noire & plus amère que suie. Ceux qui avoient encore des perroquets, (car depuis long-tems plusieurs avoient mangé les leurs) les firent servir de nourriture dès le commencement du mois de Mai, que tous vivres ordinaires manquèrent entre nous. Deux mariniers, morts de mal-rage de faim, furent jettés hors le bord: & pour montrer le très-pitoyable état où nous étions lors réduits, un de nos matelots nommé Nargue, étant debout, appuyé contre le

grand mât, & les chausses avallées, sans qu'il pût les relever, je le tannai de ce qu'ayant un peu de bon vent il n'aidoit point avec les autres à hausser les voiles; le pauvre homme, d'une voix basse & pitoyable, me dit : Hélas! je ne saurois; & à l'instant il tomba roide mort ».

L'horreur d'une telle situation fut augmentée par une mer si violente, que faute d'art ou de force pour ménager les voiles, on se vit dans la nécessité de les plier, & de lier même le gouvernail. Ainsi le vaisseau fut abandonné au gré des vents & des ondes. Le gros tems même ôtoit l'unique espérance dont on pût se flatter, qui étoit celle de prendre un peu de poisson.

» Aussi tout le monde, continue Léry (*), étoit-il d'une foiblesse & d'une maigreur extrêmes. Cependant la nécessité faisoit penser & repenser à chacun dequoi il pourroit appaiser sa faim. Quelques-uns s'avisèrent de couper des pieces de certaines rondelles faites de la peau d'un animal nommé

(*) On regretteroit sans doute que la suite de ce récit fût dans un autre style que celui de l'auteur : combien de détails touchans ne faudroit-il pas sacrifier à l'élégance!

tapiroussou, les firent bouillir à l'eau pour les manger; mais cette recette ne fut pas trouvée bonne. D'autres mirent ces rondelles sur les charbons, & lorsqu'elles furent un peu rôties, le brûlé ôté & raclé avec un couteau, cela succéda si bien, que les mangeant de cette façon, il nous étoit avis que ce fussent carbonnades de couenne de pourceau. Cet essai fait, ce fut à qui avoit des rondelles, de les tenir de court; & comme elles étoient aussi dures que cuir de bœuf sec, il fallut des serpes & autres ferremens pour les découper. Ceux qui en avoient, portant les morceaux dans leurs manches en petits sacs de toiles, n'en faisoient pas moins de compte que font par-deça les gros usuriers de leurs bourses pleines d'écus. Il y en eut qui en vinrent jusques-là, de manger leurs collets de maroquin & leurs souliers de cuir. Les pages & garçons du navire, pressés de mal-rage de faim, mangèrent toutes les cornes des lanternes, dont il y a toujours grand nombre aux vaisseaux, & autant de chandelles de suif qu'ils en purent attraper. Mais notre foiblesse & notre faim n'empêchoient pas que, sous peine de couler à fond, il ne fallût être nuit & jour à la pompe avec grand travail.

» Environ le 12 de Mai, notre canonnier, auquel j'avois vu manger les tripes d'un perroquet, toutes

toutes crues, mourut de faim. Nous en fûmes peu touchés, car loin de penſer à nous défendre ſi l'on nous eût attaqués, nous euſſions plutôt ſouhaité d'être pris de quelque pirate qui nous eût donné à manger. Mais nous ne vîmes dans notre retour qu'un ſeul vaiſſeau dont il nous fut impoſſible d'approcher.

» Après avoir dévoré tous les cuirs de notre vaiſſeau, juſqu'aux couvercles des coffres, nous penſions toucher au dernier moment de notre vie; mais la néceſſité fit penſer à quelqu'un de chaſſer les rats & les ſouris; & l'eſpérance de les prendre d'autant plus facilement, que n'ayant plus les miettes & d'autres choſes à ronger, elles couroient en grand nombre, mourant de faim dans le vaiſſeau. On les pourſuivit avec tant de ſoin & tant de ſortes de pieges, qu'il en demeura fort peu. La nuit même on les cherchoit à yeux ouverts, comme les chats. Un rat étoit plus eſtimé qu'un bœuf ſur terre. Le prix en monta juſqu'à quatre écus. On les faiſoit cuire dans l'eau, avec tous leurs inteſtins qu'on mangeoit comme le corps. Les pattes n'étoient pas exceptées ni les autres os qu'on trouvoit le moyen d'amollir.

» L'eau manqua auſſi; il ne reſtoit pour tout breuvage qu'un petit tonneau de cidre que le capitaine & les maîtres ménageoient avec grand ſoin.

S'il tomboit de la pluie, on étendoit des draps, avec un boulet au milieu pour la faire distiller. On retenoit jusqu'à celle qui s'écouloit par les égoûts du vaisseau, quoique plus trouble que celle des rues. On lit dans Jean de Léon que les marchands qui traversent les déserts d'Afrique, se voyant en même extrémité de soif, n'ont qu'un seul remede, c'est que tuant un de leurs chameaux & tirant l'eau qui se trouve dans ses intestins, ils la partagent entr'eux & la boivent. Ce qu'il dit ensuite d'un riche négociant, qui traversant un de ces déserts, & pressé d'une soif extrême, acheta une tasse d'eau, d'un voiturier qui étoit avec lui, la somme de dix mille ducats, montre la force de ce besoin; cependant, ajoute le même historien, & le négociant & celui qui lui avoit vendu son eau si cher, moururent également de soif; & l'on voit encore leur sépulture dans un désert, où le récit de leur aventure est gravé sur une grosse pierre.

Pour nous, l'extrémité fut telle, qu'il ne nous resta plus que du bois de Brésil, plus sec que tout autre bois, que plusieurs néanmoins dans leur désespoir grugeoient entre leurs dents. Corguilleray Dupont, notre conducteur, en tenant un jour une piece dans la bouche, me dit avec un grand soupir: « Hélas! Léry, mon ami, il m'est dû en France

» une ſomme de quatre mille francs, dont plût à
» Dieu qu'ayant fait bonne quittance, je tinſſe
» maintenant un pain d'un ſou & un ſeul verre
» de vin ». Quant à maître Richer, notre miniſtre, mort depuis peu à la Rochelle, le bon-homme étant étendu de foibleſſe pendant nos miſères, dans ſa petite cabine, ne pouvoit même lever la tête pour prier Dieu, qu'il invoquoit néanmoins, couché à plat comme il étoit.

» Je dirai ici en paſſant, avoir non-ſeulement obſervé dans les autres, mais ſenti moi-même, pendant les deux plus cruelles famines où j'ai paſſé, que lorſque les corps ſont atténués, la nature défaillante & les ſens aliénés par la diſſipation des eſprits, cette ſituation rend les hommes farouches, juſqu'à les jetter dans une colère qu'on peut bien nommer une eſpece de rage; & ce n'eſt pas ſans cauſe que Dieu menaçant ſon peuple de la famine, diſoit expreſſément que celui qui avoit auparavant les choſes cruelles en horreur, deviendroit alors ſi dénaturé, qu'en regardant ſon prochain, & même ſa propre femme & ſes enfans, il deſireroit d'en manger. Car, outre l'exemple du père & de la mère qui mangèrent leur propre enfant au ſiege de Sancerre, & celui de quelques ſoldats, qui ayant commencé par manger les corps des ennemis tués par leurs armes, confeſſèrent enſuite que ſi la

famine eût continué, ils étoient réſolus de ſe jetter ſur les vivans ; nous étions d'une humeur ſi noire & ſi chagrine ſur notre vaiſſeau, qu'à peine pouvions-nous nous parler l'un à l'autre ſans nous fâcher ; & même, (Dieu veuille nous le pardonner) ſans nous jetter des œillades & des regards de travers, accompagnés de quelque mauvaiſe volonté de nous manger mutuellement.

» Les 15 & 16 de Mai, il nous mourut encore deux matelots, ſans autre maladie que l'épuiſement cauſé par la faim. Nous en regrettâmes beaucoup un nommé *Rolleville*, qui nous encourageoit par ſon naturel joyeux, & qui dans nos plus grands dangers de mer comme dans nos plus grandes ſouffrances, diſoit toujours : Mes amis, ce n'eſt rien. Moi, qui avois eu ma part à cette famine inexprimable, pendant laquelle tout ce qui pouvoit être mangé l'avoit été, je ne laiſſois pas d'avoir toujours ſecrétement gardé un perroquet que j'avois, preſqu'auſſi gros qu'une oie, prononçant auſſi nettement qu'un homme ce que l'interprete dont je le tenois lui avoit appris de la langue françoiſe & de celle des Sauvages, & du plus charmant plumage. Le grand deſir que j'avois d'en faire préſent à M. l'amiral, me l'avoit fait tenir caché cinq ou ſix jours, ſans avoir aucune nourriture à lui donner. Mais il fut ſacrifié comme les autres à la né-

ceſſité, ſans compter la crainte qu'il ne me fût dérobé pendant la nuit. Je n'en jettai que les plumes; tout le reſte, c'eſt-à-dire, non-ſeulement le corps, mais auſſi tripes, pieds, ongles & bec crochu, ſoutint pendant quatre jours mes amis & moi. Cependant mon regret fut d'autant plus vif, que le cinquième jour nous découvrîmes la terre. Les oiſeaux de cette eſpece pouvant ſe paſſer de boire, il ne m'eût pas fallu trois noix pour le nourrir dans cet intervalle.

» Enfin, Dieu nous tendant la main du port, fit la grace à tant de miſérables étendus preſque ſans mouvement ſur le tillac, d'arriver le 24 de Mai 1558, à la vue des terres de Bretagne. Nous avions été trompés tant de fois par le pilote, qu'à peine oſâmes-nous prendre confiance aux premiers cris qui nous annoncèrent notre bonheur. Cependant nous ſûmes bientôt que nous avions notre patrie devant les yeux. Après que nous en eûmes rendu graces au ciel, le maître du navire nous avoua publiquement que ſi notre ſituation eût duré ſeulement un jour de plus, il avoit pris la réſolution, non-pas de nous faire tirer au ſort, comme il eſt arrivé quatre ou cinq ans après dans un navire qui revenoit de la Floride (*); mais ſans

(*) Léry raconte qu'en 1564, la famine fit tuer ſur

avertir perſonne, de tuer un d'entre nous pour le faire ſervir de nourriture aux autres ; ce qui me cauſa d'autant moins de frayeur, que malgré la maigreur extrême de mes compagnons, ce n'auroit pas été moi qu'il eût choiſi pour première victime, s'il n'eût voulu manger ſeulement de la peau & des os.

» Nous nous trouvions peu éloignés de la Rochelle, où nos matelots avoient toujours ſouhaité de pouvoir décharger & vendre leur bois de Bréſil. Le maître ayant fait mouiller à deux ou trois lieues de terre, prit la chaloupe avec Dupont & quelques autres, pour aller acheter des vivres à Hodierne dont nous étions aſſez proche. Deux de nos compagnons qui partirent avec lui, ne ſe virent pas plutôt au rivage, que l'eſprit troublé par le ſouvenir de leurs peines & par la crainte d'y retomber, ils prirent la fuite ſans attendre leur bagage, en proteſtant que jamais ils ne retourneroient au vaiſſeau ».

Fort long-tems après, l'un des deux ayant lu les premières éditions du voyage de Léry, lui écri-

---

mer un malheureux, nommé la Chere, & que l'équipage extrêmement affoibli commença par boire ſon ſang tout chaud. Il cite l'hiſtoire de la Floride, où l'on trouve effectivement ce fait, chap. 3.

vit à Genève, pour lui marquer combien il avoit eu de peine à rétablir ſa ſanté. Les autres revinrent ſur le champ avec toutes ſortes de vivres, & recommandèrent aux plus affamés d'en uſer d'abord avec modération.

On ne penſoit plus qu'à ſe rendre à la Rochelle, lorſqu'un navire françois paſſant à la portée de la voix, avertit que toute cette côte étoit infeſtée par certains pirates. L'impuiſſance où l'on étoit de ſe défendre, détermina tout le monde à ſuivre le vaiſſeau dont on avoit reçu cet avis. Ainſi, ſans le perdre de vue, on alla mouiller le 26 dans le beau port de Blavet.

Pour l'inſtruction des voyageurs, arrêtons-nous un moment aux obſervations de Léry, dont les détails naifs & curieux ne peuvent être conſervés que dans ſon ſtyle.

» Entre pluſieurs vaiſſeaux de guerre qui ſe trouvoient dans ce port, il y en avoit un Saint-Malo, qui avoit pris & emmené un navire eſpagnol revenant du Pérou & chargé de bonnes marchandiſes, qu'on eſtimoit plus de ſoixante mille ducats. Le bruit s'en étant divulgué par toute la France, il étoit arrivé à Blavet quantité de marchands, pariſiens, lyonnois, & d'autres lieux, pour en acheter. Ce fut un bonheur pour nous, car pluſieurs

d'entr'eux ſe trouvant près de notre vaiſſeau lorſque nous en voulûmes deſcendre, non-ſeulement ils nous emmenèrent par-deſſous les bras comme gens qui ne pouvoient encore ſe ſoutenir; mais apprenant ce que nous avions ſouffert de la famine, ils nous exhortèrent à nous garder de trop manger, & nous firent d'abord uſer peu-à-peu des bouillons de vieilles poulailles bien conſommées, de lait de chevre & autres choſes propres à nous élargir les boyaux que nous avions tous fort rétrécis. Ceux qui ſuivirent ce conſeil s'en trouvèrent bien. Quant aux matelots qui voulurent ſe raſſaſier dès le premier jour, je crois que de vingt échappés à la famine plus de moitié crevèrent & moururent ſubitement. De nous autres quinze, qui nous étions embarqués comme ſimples paſſagers, il n'en mourut pas un ſeul, ni ſur terre, ni ſur mer. A la vérité, n'ayant ſauvé que la peau & les os, non-ſeulement on nous auroit pris pour des cadavres déterrés, mais auſſi-tôt que nous eûmes commencé à reſpirer l'air de terre, nous ſentîmes un tel dégoût pour toutes ſortes de viandes, que moi pareillement, lorſque je fus au logis & que j'eus approché le nez du vin qu'on me préſenta, je tombai à la renverſe, dans un état qui me fit croire prêt à rendre l'eſprit. Cependant, ayant été couché ſur un lit, je dormis ſi bien cette première fois,

que je ne me réveillai point avant le jour ſuivant.

» Après avoir pris quatre jours de repos à Blavet, nous nous rendîmes à Hennebon, petite ville qui n'en eſt qu'à deux lieues, où les médecins nous conſeillèrent de nous faire traiter; mais un bon régime n'empêcha point que la plupart ne devinſſent enflés depuis la plante des pieds jusqu'au ſommet de la tête. Trois ou quatre ſeulement, entre leſquels je me compte, ne le furent que de la ceinture en bas. Nous eûmes tous un cours de ventre ſi opiniâtre, qu'il nous auroit ôté l'eſpérance de pouvoir jamais rien retenir, ſans le ſecours d'un remede dont je crois devoir la recette au public. C'eſt du lierre terreſtre & du riz bien cuit, qu'il faut étouffer dans le même pot avec quantité de vieux draps alentour. On y jette enſuite des jaunes d'œufs, & le tout doit être mêlé enſemble dans un plat ſur un réchaud. Ce mêts qu'on nous fit manger avec des cuilliers comme de la bouillie, nous délivra tout-d'un-coup d'un mal qui n'auroit pu durer quelques jours de plus ſans nous faire périr tous ».

Mais Léry & ſes compagnons étoient menacés d'un autre danger dont ils n'avoient eu juſqu'alors aucune défiance. On doit ſe rappeler que Villegagnon avoit remis au maître du navire un petit cof-

fre qui contenoit avec ſes lettres un procès qu'il avoit formé contr'eux, & qu'il envoyoit tout inſtruit aux juges du premier lieu où le coffre ſeroit ouvert. Il le fut à Hennebon, parce que Villegagnon qui étoit né en Bretagne voulut écrire à diverſes perſonnes de cette province. Le procès fut remis aux juges. Mais Dupont en connoiſſoit quelques-uns auſſi attachés que lui à l'égliſe de Genève, qui loin d'avoir égard à ces odieuſes accuſations, les ſupprimèrent, & ne rendirent que de bons offices à ceux dont elles menaçoient la vie.

Ils quittèrent Hennebon pour ſe rendre à Nantes, ſans avoir encore la force de conduire leurs chevaux ni de ſupporter le moindre trot, obligés même d'avoir chacun leur homme à pied pour les conduire par la bride. Nos ſens, dit Léry, étoient comme entièrement renverſés. A Nantes, ils eurent encore pendant huit jours l'oreille ſi dure & la vue ſi troublée, qu'ils craignirent d'être devenus ſourds & aveugles, à l'exemple de Jonathas, fils de Saül, (car Léry ne perd point une occaſion de s'appuyer du témoignage des livres ſaints). Cependant ils furent ſi bien traités, qu'un mois après il ne leur reſtoit pas la moindre foibleſſe aux yeux. Ils furent guéris auſſi de leur ſurdité. Mais l'eſtomac de Léry demeura fort foible, & les nouveaux malheurs du même genre dans leſquels il retomba

au ſiege de Sancerre, achevèrent de le ruiner. Il ne nous apprend point quelle fut ſa retraite en quittant la ville de Nantes. D'autres circonſtances ont pu faire juger qu'il prit le parti de retourner à Genève.

Mais il ne laiſſe point ſans éclairciſſement ce qu'il a déja dit de l'établiſſement des François au fort de Coligni. Villegagnon, que quelqu'un, dit-il, a nommé le Caïn de l'Amérique, abandonna cette place, & par ſa faute elle tomba enſuite, avec l'artillerie marquée aux armes de France, au pouvoir des Portugais. Il revint en France, où il ne ceſſa point de faire la guerre aux ſectateurs de Calvin, & mourut au mois de Décembre 1571, dans une commanderie de l'ordre de Malthe, nommée Beauvais en Gâtinois, près de Saint-Jean de Nemours.

NOTES.

(1) LE BRÉSIL eſt un grand pays de l'Amérique méridionale. Il en occupe la partie la plus orientale, entre l'équateur & le tropique du capricorne. Cette région a été découverte en 1500, par Vincent Yanez *Pinçon*, capitaine Eſpagnol, qui

avoit accompagné Chriſtophe Colomb à ſon premier voyage; la même année, elle fut encore découverte par dom Pedro Alvarès *Cabral*, Portugais.

Le Bréſil eſt borné à l'eſt & au nord par la mer, à l'oueſt par le pays des Amazones, & au ſud par le Paraguay. Sa plus grande largeur d'occident en orient eſt de trois cent-vingt-cinq lieues, & ſon étendue du nord au ſud eſt de huit cent-ſoixante-quinze. Cette riche contrée a d'abord été ſous la domination du roi d'Eſpagne, enſuite les Hollandois s'emparèrent de la partie ſeptentrionale; mais en 1660, après une longue guerre elle a été cédée aux Portugais. Ils ſont depuis cette époque les ſeuls maîtres de tout le Bréſil, qui eſt leur principale reſſource. Les fils ainés des rois de Portugal portent le nom de prince du Bréſil.

L'air eſt très-ſain dans cette partie de l'Amérique, & les chaleurs n'y ſont pas exceſſives, quoique ſituée dans la zone-torride; les eaux y ſont excellentes. Le Bréſil abonde en cannes de ſucre qui y viennent en plus grande quantité que par-tout ailleurs; le ſucre qu'elles fourniſſent paſſe pour le meilleur, on ne donne que le ſecond rang à celui des îles Antilles. L'Europe tire annuellement trente à trente-deux millions péſant de ſucre de ce pays. Il s'y trouve des forêts entières de bois de

Bréſil ſi connu pour la teinture, des mines d'or & de diamans fort abondantes, de belles topazes & beaucoup d'émeraudes. C'eſt du Bréſil que vient l'ipécacuanha, remede ſi utilement employé dans la médecine, & l'excellent baume de copahu, huile balſamique tirée par inciſion de l'arbre appelé copaïba. Les cannelliers qu'on y a tranſportés d'Aſie y ont parfaitement réuſſi.

Cette contrée fournit du coton, du tabac, du maïs, de la vanille, du cacao, du café, de la laque, de l'ambre gris, des ananas, &c. Les animaux, les plantes & les fruits y ſont d'une variété inconcevable. Les ſinges & les perroquets du Bréſil ſont renommés.

On trouve auſſi dans ce pays une grande quantité de poudre d'or, qui ſe ramaſſe dans le lit des rivières; on prétend qu'on en raſſemble annuellement pour quarante à cinquante milions, dont le roi de Portugal a le quint. Les diamans ſe trouvent également à la ſuperficie de la terre, dans les lieux que les torrens deſcendus des collines & des montagnes ont laiſſés à ſec. Ils ſont moins durs, moins nets & ont moins de feu & de jeu que ceux des Indes orientales, mais ils ſont plus blancs; à quantité égale pour le poids, ils ont un dixième de moins pour la valeur. Le diamant le plus conſidérable qu'on connoiſſe eſt celui du roi de Portugal, tiré

des mines du Bréfil; il pefe mil fix cens quatre-vingt carats, ou douze onces & demie. Quoiqu'il ne foit pas d'une belle eau, il eft eftimé un milliard deux cent-quatre-vingt-dix-huit millions.

Les Portugais ne poffedent guère que les côtes de ce pays, fur cent lieues environ de profondeur. L'intérieur eft peuplé d'une multitude de nations fauvages qui ne font pas foumifes. Les principales font les Margajats, les Topinambinoux, les Tapuyas, les Guaracas, les Petiguares, les Tupinabes, les Molopaques, les Caroës, les Tapiguiris, les Lopis, les Cumpehas, les Petivares, les Gaymures, &c. De toutes ces nations, celle des Tapuyas & la plus nombreufe; on en compte environ foixante-feize branches. Celle des Tapiguiris forme un peuple pigmée quoique robufte. Ces peuples font cruels, vindicatifs, prefque toujours en guerre entre eux, & antropophages, à l'exception des Cumpehas, prefque la feule nation du continent du Bréfil qui ne mange point de chair humaine. Les Bréfiliens vivent dans des cabanes & couchent dans des réfeaux ou filets de coton fufpendus en l'air; cet ufage s'eft introduit parmi eux pour fe fouftraire aux atteintes des lions & des léopards dont leurs forêts abondent, & auffi à caufe de l'humidité du pays. Ils n'ont ni loix ni princes, & ne donnent point de marques de religion. Leurs occupations

ordinaires ſont la chaſſe, la pêche & la danſe.

Les nations qui habitent le Bréſil, paſſent avec raiſon pour les plus barbares de l'Amérique : cependant, ſi on en croit Léry, & Knivet voyageur anglois qui a publié quelques recherches ſur les différentes nations du Bréſil, il paroît que la plupart de ceux qui en ont parlé, ont exagéré à ce ſujet. Quelques obſervations extraites de ces deux voyageurs donneront au lecteur une idée vraie de leur caractère & de leurs mœurs.

En général, les Bréſiliens reſſemblent pour la taille aux Européens, mais ils ſont plus robuſtes & moins ſujets aux maladies. On ne voit preſque point chez eux de paralytiques, d'eſtropiés, d'aveugles, de boîteux ni de contrefaits. Ils ſont toujours gais, ſans ſoucis comme ſans paſſions, ſi ce n'eſt la vengeance qu'ils portent à l'excès. Leur teint eſt comme celui des Eſpagnols & des Portugais. Ils ſe peignent le corps de pluſieurs couleurs, mais les cuiſſes & les jambes ſont peintes en noir. Ils regardent comme un agrément du viſage d'avoir le nez plat, & le premier ſoin des pères, à la naiſſance des enfans, eſt de leur rendre cet important ſervice.

Les deux ſexes parmi les différentes nations qui peuplent le Bréſil, ſont toujours nuds, à l'excep-

tion des jours de réjouiſſance & en tems de guerre. Cependant ceux qui avoiſinent les colonies européennes commencent à ſe civiliſer & à ſe vêtir, au moins de la ceinture en bas.

Les hommes portent leurs chéveux en couronne, à peu près comme les prêtres, & ſe percent la levre inférieure; ils y paſſent une pierre qui eſt une eſpece de jaſpe verd : ce biſarre ornement les rend difformes, en leur faiſant paroître deux bouches. Dans leurs guerres & aux jours de fêtes ſolemnelles, ils s'appliquent ſur le front & ſur les joues, avec une gomme fort viſqueuſe, de petites plumes d'un oiſeau noir qu'ils nomment toucan. Pour les jours de feſtin de chair humaine, qui ſont ceux de leurs plus grandes réjouiſſances, ils ſe font une eſpece de chaperon de plumes vertes, rouges & jaunes, & s'en ornent très-proprement les bras, de maniere qu'ils ſemblent parés de manches de velours bigarré. Sur leurs épaules ils ſe mettent des plumes d'autruche, liées par bas au-deſſus des reins avec une corde de coton, & tellement éparpillées par le haut, qu'ils ſemblent des oiſeaux en mue.

Les femmes ſont nues comme les hommes. Elles laiſſent croître leurs cheveux qu'elles portent ordinairement épars ſur leurs épaules; quelquefois elles les ſéparent en deux parties treſſées avec un cordon de coton teint en rouge. Les Bréſiliennes ne ſe

ſe percent ni les levres ni les joues, mais ſeulement les oreilles ; elles les ornent de pendeloques de coquilles ſi grandes, qu'elles tombent ſur les épaules & juſques ſur la poitrine. Leur viſage eſt fardé de pluſieurs couleurs. Elles portent des braſſelets de petits os très-proprement joints enſemble avec de la gomme.

Ce n'eſt jamais par des motifs d'intérêt ou de conquête que les peuples du Bréſil ſe font la guerre. Ils ne penſent qu'à venger la mort de leurs parens ou de leurs amis mangés par d'autres. La vengeance eſt une paſſion ſi ardente chez eux, que jamais ils ne ſe font aucun quartier. Ceux qui ont formé quelque liaiſon avec les Européens reviennent par degrés de cette férocité.

On a cependant obſervé qu'avec un goût ſi vif pour la chair humaine, non-ſeulement les Bréſiliens ſe bornent à ne manger que leurs ennemis, mais que dans leurs guerres mêmes ils ne mangent que ceux qui tombent vifs entre leurs mains, ſans toucher aux morts ou mourans érendus ſur le champ de bataille. Après le combat, les priſonniers ſont emmenés dans les Aldéjas du vainqueur, où ils ſont gardés & engraiſſés avec ſoin. Ces Aldéjas ſont les villages du Bréſil ; ils ſont compoſés de pluſieurs cabanes faites avec des branches d'arbres & revêtues d'herbes juſqu'à terre ; elles ſont fort longues, &

de loin il ſemble que ſe ſont des allées de treillage. Pendant le tems qu'ils laiſſent vivre leurs priſonniers, ils donnent des femmes aux hommes, mais ils ne donnent point d'hommes aux femmes. Le jour de la mort n'eſt jamais fixé, il dépend de l'embonpoint des captifs; lorſqu'il leur paroît ſuffiſant, ils ſont aſſommés & mangés avec grand appareil.

Toute la férocité des Bréſiliens n'empêche point qu'ils ne vivent très-paiſiblement entr'eux. Ils reçoivent auſſi fort humainement les étrangers qui viennent ou paſſent dans leurs villages. Léry qui les avoit beaucoup pratiqués pendant ſon ſéjour en Amérique, les repréſente fort jaloux de l'honnêteté naturelle, ſans que leur nudité ordinaire devienne jamais une occaſion d'y manquer. Il aſſure auſſi que l'adultère eſt en horreur chez toutes les nations du Bréſil, c'eſt-à-dire, que malgré la liberté bien établie de prendre pluſieurs femmes & de les répudier, un homme n'en doit pas connoître d'autre que celle qu'il prend à ce titre, & les femmes doivent être fidelles à leurs maris, autrement elles ſeroient aſſommées ſans pitié.

Les Bréſiliens ſont naturellement fort ſobres. Ils ſe nourriſſent ordinairement de deux ſortes de racines, l'Aipy & le Manioc. Ces plantes ſe cultivent, & n'ont pas beſoin, dans un pays auſſi fertile,

d'être plus de trois mois en terre pour devenir hautes d'un demi-pied & de la grosseur du bras. Ils usent aussi du maïs. La pêche, la chasse & la volaille leur fournissent abondamment une nourriture agréable & variée.

C'est un usage particulier des nations du Brésil, de boire & de manger à différentes heures, ensorte qu'ils s'abstiennent de manger lorsqu'ils boivent, & de boire lorsqu'ils mangent. Dans le tems de leur repas, ils rejettent toute sorte de soins & & d'affaires, sans excepter celles de leurs haînes & de leurs vengeances, qu'ils remettent toujours après avoir satisfait leurs besoins.

La côte du Brésil est divisée en quinze gouvernemens ou capitaineries; il y en a trois sur la côte septentrionale, celles de Para, de Maragnan, & de Siara; & douze sur la côte orientale du nord au sud, savoir, celles de Rio-Grande, de Paraïba, de Tamaraca, de Fernambouc, de Seregippe, de la Baie de tous les Saints ou de San-Salvador, de Rios dos Itheos, de Porto-Séguro, de Spiritu-Sancto, de Rio-Janeïro, de Saint-Vincent, & de la Province del Rey.

Trois rivières principales arrosent ce pays, celle de Saint-François, la rivière qu'on nomme Réale, & celle de Doce.

La capitale du Brésil est San-Salvador, ville

grande, riche, peuplée & très-commerçante. On y compte deux mille maiſons. Son port eſt excellent. Cette ville eſt la réſidence du vice-roi du Bréſil, le ſiege d'un archevêque & d'une cour ſouveraine. Les habitans paſſent pour être voluptueux, fainéans & dévots. Ses autres villes remarquables ſont Rio-Janeïro ou Saint-Sébaſtien, Para, Paraïba, Olinde ou Fernambouc, & Saint-Vincent.





N.° 3.

NAUFRAGE

Du Vaiſſeau Portugais le Saint-Jacques, *monté par l'Amiral* FERNANDO MENDOZA, *briſé ſur les écueils appelés* Baixos de Juida, *à ſoixante-dix lieues des côtes orientales de l'Afrique en* 1586 (*).

LES Portugais ſoutenoient encore, vers la fin du ſeizième ſiecle, la réputation qu'ils s'étoient acquiſe dans les Indes par leurs conquêtes & un courage à toute épreuve. Leur proſpérité étoit cependant interrompue de tems en tems par des revers & des infortunes que l'on attribua quelquefois à l'opiniâtreté

(*) Ce naufrage eſt tiré de la navigation aux Indes orientales, par Jean-Hugues DE LINSCOT, *in-fol.* Amſterdam, 1610.

ou à l'ignorance des capitaines de vaiſſeaux de cette nation.

Jean-Hugues *de Linſcot*, Hollandois, dans l'hiſtoire de ſa navigation aux Indes orientales, en rapporte un exemple frappant.

Au mois de Mai 1586, on reçut à Goa la confirmation de la nouvelle du naufrage du vaiſſeau amiral *le Saint-Jacques*. Le détail portoit qu'après avoir doublé le cap de Bonne-Eſpérance, le capitaine eſtimant n'avoir ni écueils ni dangers à craindre, laiſſoit voguer le vaiſſeau à pleines voiles, ſans obſerver ſes cartes, ou du moins ſans y apporter une grande attention. Le vent favorable lui fit faire en peu de tems beaucoup de chemin, & le pouſſa hors de ſa route vers les rochers ou écueils appelés *Baixos de Juida*, diſtans de cinquante lieues de l'île de Saint-Laurent ou Madagaſcar, & de ſoixante-dix de la côte de terre-ferme; vis-à-vis de Soffala, ſous le vingt-deuxième degré & demi au midi de la ligne équinoxiale, à quatre-vingt-dix lieues de Mozambique. Ces rochers ſont la plupart de pierre aigüe, noire, verte & blanche.

Le voiſinage de ces écueils & le riſque de s'y briſer, fit ouvrir les yeux à quelques-uns des paſſagers qui avoient voyagé pluſieurs fois dans ces mers. Ils remontrèrent au capitaine qu'ils étoient

au milieu des écueils, & qu'il étoit dangereux de laisser aller le vaisseau avec toutes ses voiles, sur-tout pendant la nuit, & dans une saison où les tempêtes étoient très-fréquentes. Le capitaine opiniâtre méprisa ces sages représentations, & usant de son autorité il ordonna aux pilotes de faire ce qu'il leur commandoit, que l'ordre du roi portoit qu'on eût à lui obéir, & que son avis devoit prévaloir. Enfin, le même jour, entre onze heures & minuit, le vaisseau fut jetté vers ces écueils, & y fut arrêté sans pouvoir être dégagé. Alors on entendit de toutes parts les cris plaintifs & confus d'une multitude composée de cinq cens hommes, de quelques moines ou Jésuites, & de trente femmes, qui ne voyant que la mort devant leurs yeux, se lamentoient épouvantablement. La manœuvre & tous les efforts furent inutiles. L'amiral *Fernando Mendoza*, le capitaine & le premier pilote avec dix ou douze autres, se jettèrent aussi-tôt dans l'esquif, l'épée à la main, en s'écriant qu'ils alloient chercher sur les écueils un endroit propre à recueillir les débris du navire, qu'ensuite on en construiroit un bateau suffisant pour contenir tout l'équipage & gagner la terre-ferme. Ces quinze échappés abordèrent effectivement, mais après avoir cherché inutilement un endroit convenable pour l'exécution de ce projet, ils ne jugèrent point à propos de retourner au vaif-

ſeau, & réſolurent au contraire de naviger vers le continent. Quelques vivres, qui avoient été jettés à la hâte dans l'eſquif, furent diſtribués entr'eux; ils dirigèrent enſuite lenr route vers l'Afrique, & y touchèrent heureuſement au bout de dix-ſept jours, après avoir éprouvé toutes les horreurs de la diſette & d'une tempête affreuſe.

Ceux qui étoient reſtés ſur le vaiſſeau ne voyant point revenir l'eſquif, commencèrent à déſeſpérer de leur ſalut. Pour comble de malheur, le vaiſſeau ſe fracaſſa entre les deux tillacs, & le grand eſquif fut fort endommagé par les chocs redoublés que lui occaſionnoit la violence des vagues. Les ouvriers, quoique très-experts, déſeſpéroient de pouvoir le mettre en état de s'en ſervir, lorſqu'un italien nommé *Cypriano Grimaldi* ſauta dedans avec quatre-vingt-dix hommes de l'équipage, & ſe fit fort de le radouber de façon à tenir la mer : il mit auſſi-tôt la main à l'œuvre, ſecondé par la plupart de ceux qui l'avoient ſuivi.

Les malheureux qui n'avoient pu ſe jetter dans l'eſquif, le voyoient s'éloigner avec larmes & gémiſſemens; pluſieurs qui ſavoient nager ſe lancèrent à la mer pour le gagner à la nage : déja quelques-uns s'y accrochoient pour y entrer, lorſque les premiers, craignant de le voir couler à fond par la ſurcharge de tous ceux qui ſe préſentoient &

l'empoignoient, les repouſſoient dans les flots, & de leurs ſabres & haches coupoient ſans pitié les mains à ceux qui ne vouloient pas lâcher priſe. On ne peut exprimer quelle étoit la déſolation de ceux qui étoient reſtés ſur les débris flottans du vaiſſeau : témoins de cette ſcène barbare & ſe voyant ſans reſſource, leurs cris & leurs lamentations auroient touché le cœur des plus inſenſibles. La condition de ceux qui étoient dans l'eſquif n'étoit pas meilleure; leur grand nombre, la diſette de vivres, l'éloignement de la terre-ferme, & le mauvais état du frêle vaiſſeau qui les contenoit, leur faiſoient entrevoir l'avenir le plus triſte. Cependant quelques-uns des plus réſolus, pour éviter le trouble & la diviſion qui auroient mis le comble à leurs maux, ouvrirent l'avis de ſe ſoumettre à un capitaine. Tous les autres y conſentirent, & élurent auſſi-tôt pour les commander avec un pouvoir abſolu, un noble métis des Indes. Celui-ci uſa dans le moment de ſon autorité, il fit jetter à la mer les plus foibles, qu'il ſe contentoit de déſigner du doigt. Dans le nombre ſe trouva un charpentier, qui avoit aidé à radouber l'eſquif; il ne demanda pour toute grace qu'un peu de vin & de confitures, & ſe laiſſa jetter à la mer ſans proférer un ſeul mot. Un autre proſcrit de la même façon, fut ſauvé par un trait rare de l'amitié fra-

ternelle. Déja on l'empoignoit pour lui faire ſubir ſon malheureux ſort, lorſque ſon frère plus jeune que lui, demanda un ſurſis. Il obſerva que ſon frère étoit habile dans ſa profeſſion, que ſon père & ſa mère étoient très-âgés, & que ſes ſœurs n'étoient pas établies; qu'il ne pouvoit leur être utile comme ſon frère, & que puiſque la circonſtance exigeoit une victime des deux, il ſe dévouoit à la mort. Sa demande lui fut accordée: mais la providence vint à ſon ſecours. Ce jeune homme courageux ſuivit conſtamment l'eſquif pendant plus de ſix heures, faiſant continuellement des efforts pour l'aborder, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ceux qui l'avoient jetté à la mer, lui préſentoient leurs épées pour l'éloigner. Mais ce qui devoit accélérer ſa mort fut ſon ſalut. Ce jeune-homme s'élance ſur une épée, la ſaiſit par le taillant, ſans céder à la douleur ni aux mouvemens qu'on faiſoit pour la lui faire abandonner. Les autres admirent ſa réſolution; & touchés de ce que l'amour fraternel lui avoit fait faire, ils réſolurent d'un commun accord de le laiſſer entrer dans l'eſquif. Enfin, après avoir eſſuyé la faim, la ſoif & tous les dangers de pluſieurs tempêtes, ils abordèrent à la côte d'Afrique le vingtième jour de leur naufrage, & ſe réunirent à ceux échappés par le premier eſquif.

Le reſte de l'équipage & des paſſagers abandon-

nés ſur les débris du vaiſſeau, tenta de gagner auſſi la terre-ferme : ils raſſemblent & joignent enſemble les ais & fragmens de cette carcaſſe délâbrée, ils en forment une eſpece de radeau que les Portugais nomment jangadas ; mais en vain. Ils périrent tous à la première tourmente, à l'exception de deux qui parvinrent à terre. Ceux qui avoient gagné les côtes d'Afrique, ne ſe virent point à la fin de leurs malheurs ; à peine étoient-ils débarqués qu'ils tombèrent entre les mains des Caffres, nation farouche & ſans humanité, qui les dépouilla & les laiſſa dans l'état le plus déplorable. Cependant ayant ranimé leur courage & le peu de forces qui leur reſtoient, ils arrivèrent au lieu où le facteur des Portugais de Soffala & de Mozambique faiſoit ſa réſidence. Ils en furent accueillis très-humainement ; après s'y être repoſés quelques jours de leurs fatigues, ils gagnèrent Mozambique & enſuite les Indes. Soixante ſeulement échappèrent de tous ceux qui s'étoient embarqués ſur le Saint-Jacques ; les autres périrent en mer, de fatigue ou de faim. Ainſi l'imprudence d'un ſeul homme fut la cauſe de la perte d'un vaiſſeau conſidérable & de plus de quatre cent cinquante perſonnes.

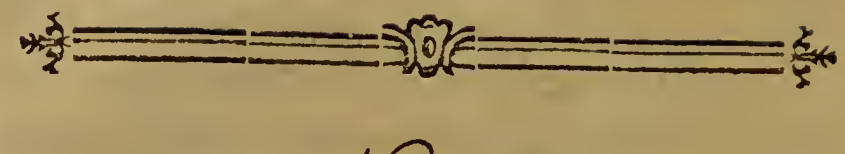
A ſon retour en Europe, les plaintes des veuves & des orphelins éclatèrent contre lui, il fut arrêté & mis en priſon ; mais il fut relâché quel-

que tems après. Ce funeste événement ne servit point de leçon à cet homme suffisant & opiniâtre ; son caractère étoit indomptable. Il entreprit de conduire un autre vaisseau en 1588, & peu s'en fallut que sous le même degré, il n'essuyât un pareil naufrage : heureusement qu'au lever du soleil il découvrit ces écueils dans lesquels il alloit s'engager aussi imprudemment que la première fois. Mais à son retour des Indes en Portugal, en doublant le cap de Bonne-Espérance, il périt avec le vaisseau qu'il montoit ; juste châtiment de son opiniâtreté & de ses imprudences.

Le même auteur ajoute qu'au mois d'Août suivant on apprit à Goa le naufrage du navire portugais, le *Goa Viagen.* Ce vaisseau fut submergé aux environs du cap de Bonne-Espérance, pour avoir été trop chargé, comme il arrive souvent par l'avidité des matelots, qui prennent plus de marchandises qu'ils n'en déclarent. Parmi ceux qui montoient ce navire, périrent plusieurs officiers qui alloient solliciter à la cour la récompense de leurs services, & aussi l'ambassadeur de Xatama, roi de Perse. Cet envoyé passoit en Europe pour confirmer le traité fait entre les Portugais & les Perses, & leur alliance contre le Turc leur commun ennemi. On peut juger de la perte que les Por-

tugais firent en ce naufrage, le Goa Viagen étant plus richement équipé & chargé que les navires ordinaires qui partent de Cochin pour Lisbonne, & dont les moindres ſont eſtimés un million d'or.





N°. 4.

NAUFRAGE

De deux Vaisseaux Portugais; l'un à la côte de l'Isle de Fiurma, *près celle de Sumatra, & l'autre sur une île déserte dans la mer de la Chine, à peu de distance de* Macao, *en* 1605 (*).

DANS le cours de son expédition aux Indes orientales, le chevalier *Michelburne* recueillit successivement les restes de deux équipages portugais naufragés. Nous donnerons avec la suite des prin-

(*) Le Journal du voyage à Bantam, du Chevalier Michelburne, qui renferme les relations des naufrages de deux bâtimens portugais, en 1605, se trouve dans le Recueil des voyages publié par PURCHASS-OF. M. l'Abbé PRÉVOST l'a aussi inséré dans le premier volume de l'Histoire générale des Voyages, *in*-4°. Paris, 1746.

cipaux événemens de ſon voyage, les relations ſuccintes qu'il a publiées de leurs infortunes. La rivalité qui exiſtoit alors entre l'Angleterre & le Portugal pour le commerce des Indes, & le généreux procédé du voyageur, ſont des circonſtances trop intéreſſantes pour en priver le lecteur ſenſible.

Edouard Michelburne étoit un gentilhomme Anglois très-opulent, à qui le goût des aventures & le deſir d'augmenter ſes richeſſes firent équiper deux vaiſſeaux. Il en prit le commandement lui-même. Le 5 de Décembre 1604, il appareilla du port de Cowes dans l'île de Wight. Dès le premier jour, il déclara aux deux équipages que n'étant pas fort expérimenté dans les affaires du négoce, il n'attendoit rien que de la fortune & du courage.

Il parle de ſa cargaiſon, ſans nous apprendre de quoi elle étoit compoſée; mais le nom des deux vaiſſeaux étoient le *le Tigre* & *le Whelp*. Il étoit accompagné du capitaine *Davis*, habile marin, qui avoit déja ſervi en qualité de pilote dans deux voyages faits aux Indes orientales; le premier, par une flotte hollandoiſe en 1598, & le ſecond en 1601, par une flotte angloiſe commandée par l'amiral Lancaſter.

Michelburne arriva le 23 de Décembre à l'île de Ténériffe, où il jetta l'ancre dans la rade d'Aratana. Juſqu'au 16 de Janvier qu'il paſſa la ligne,

il eut beaucoup à souffrir de l'excès de la chaleur & de plusieurs orages.

Le 22 de Janvier 1605, la flotte aborda à l'île de Loronha, située au quatrième degré de latitude, près des côtes d'Afrique. L'agitation des vagues y est si violente, que la chaloupe fut renversée en s'approchant du rivage. *Richard Michelburne*, parent de l'amiral, eut le malheur de se noyer, sans pouvoir être secouru. Trois jours après, le même accident arriva à la barque longue, & fit périr deux matelots. Quoique cette île soit commode aux voyageurs par sa situation, rien n'est si dangereux que ses bords. Peu de jours auparavant, un vaisseau hollandois que le besoin d'eau & de bois y avoit amené avoit perdu sa chaloupe qui s'étoit brisée contre un rocher, & plusieurs matelots y avoient péri.

La flotte passa le 13 Février au matin à la vue de l'île, ou plutôt du roc de l'Ascension, au huitième degré trente minutes du sud. Le premier d'Avril, elle découvrit la terre d'Afrique, en portant au sud-sud-est, quoique suivant le calcul des pilotes, on s'en crût éloigné de quarante lieues. Le 8, on alla jetter l'ancre dans la baie de Saldanna, & tout le monde eut la liberté de descendre au rivage.

Le pays qui environne cette baie est si bien fourni de toutes sortes de provisions, que les Sauvages

vages ne jouiſſent nulle part d'une ſi parfaite abondance. Il eſt rempli de bœufs & de moutons, dont on rencontre de grands troupeaux comme en Europe, de chevres, de daims, de gazelles, de renards, de lievres, de grues, d'autruches, de hérons, d'oies, de canards, de faiſans, de perdrix, & d'autres ſortes d'excellens oiſeaux. Il eſt arroſé par un infinité de fontaines & de ruiſſeaux d'une eau très-pure, qui deſcendant du ſommet de pluſieurs hautes montagnes, rend les vallées agréables & fertiles. On y trouve au long des côtes un arbre qui reſſemble beaucoup au buis, mais qui eſt beaucoup plus dur; les palmiers qui y ſont en abondance. A peine les Anglois eurent-ils pris terre, qu'ils virent les habitans du pays empreſſés à leur apporter toutes ſortes de proviſions. Un veau gras ne leur coûtoit qu'une demi-livre de fer, & pour deux ou trois cloux ils achetoient un mouton. Mais le monde n'a peut-être point d'hommes auſſi groſſiers & d'un eſprit auſſi borné que ces Negres. Ils n'ont pour habillement qu'une peau de bête paſſée ſur les épaules, & vers la ceinture, un autre piece qui couvre à peine leur nudité. Pendant que la flotte demeura dans leur baie, ils ſe nourriſſoient des inteſtins & de toutes les parties des animaux que les Anglois rejettoient, ſans les nettoyer & ſans y apporter d'autre préparation que de les couvrir un

moment de cendres chaudes, après quoi se contentant de les secouer un peu, ils mangeoient avidement cette viande à demi-crue & mêlée de cendres. Ils se nourrissent aussi de racines que le pays produit abondamment.

La bonté des rafraîchissemens rendit la santé & les forces à tous les matelots, qui avoient beaucoup souffert du scorbut depuis qu'ils avoient passé la ligne. On remit à la voile le 3 de Mai, après avoir séjourné vingt-cinq ou vingt-six jours dans la baie de Saldanna. Le 7, on se trouva à douze lieues au-delà du cap de Bonne-Espérance, & l'on passa heureusement pendant la nuit les écueils du cap des Aiguilles. Le 9, il s'éleva une tempête qui sépara les deux vaisseaux pendant quarante-quatre jours, & qui fut accompagnée d'un tonnerre épouvantable. Les Portugais appellent cet endroit le lion de la mer, non-seulement parce que les orages y sont continuels, mais à cause d'une espece de rugissement que l'agitation des flots y produit, & qui répand la terreur dans les ames les plus intrépides.

La flotte poussée par un vent favorable découvrit le 24, à la distance de sept ou huit lieues, l'île de Diégo Ruitz, qui est située au dix-neuvième degré quarante minutes de latitude du sud, & à quatre-vingt-dix-huit degrés trente minutes de longi-

tude. On ſe propoſoit d'y relâcher, mais le vent qui augmenta pendant la nuit fit abandonner ce deſſein. Le 12 de Juin, on repaſſa la ligne où le calme, la chaleur, le tonnerre & les éclairs cauſèrent beaucoup de fatigue & d'inquiétude à la flotte.

Le 19, on découvrit une terre qui parut ſuivie d'une infinité d'autres que Michelburne reconnut pour autant d'îles ſituées ſur la haute terre de Sumatra. La mer s'y briſe avec tant de violence, que les pilotes n'oſèrent jamais y aborder, quoique les habitans euſſent allumé ſur la côte un grand nombre de feux pour les encourager par cette invitation : il en parut même quelques-uns qui les appelèrent par des ſignes, & qui étant tout-à-fait vêtus, ſembloient être des Européens qu'on avoit apparemment laiſſés dans ce lieu pour y recueillir des noix de coco, & les tenir prêtes à l'arrivée des vaiſſeaux de leur nation. Le 26, on mouilla l'ancre près d'une grande île déſerte qui ſe nomme Bata, à vingt minutes du ſud. Elle a des bois & des rivières en abondance; les ſinges y ſont en fort grand nombre, avec une eſpece d'oiſeaux qu'on appelle chauve-ſouris de Bata. Michelburne en tua une, de la longueur d'un lievre & de la taille d'un écureuil. Seulement il lui pend de chaque côté une ſorte de peau qu'elle étend en ſautant de branche en branche, & qui reſſemble véritablement à des

aîles. Elle eſt d'une agilité extrême, & ſouvent pour parcourir toutes les branches d'un arbre elle ne s'appuie que ſur ſa queue.

Le 4 d'Août, Michelburne remit à la voile par un vent ſavorable. Le 9, il apperçut près d'une ville nommée Tikou, huit pares ou paros, barques indiennes. Dans l'eſpérance d'y trouver le vaiſſeau qu'il cherchoit, il ne balança point à y envoyer Davis avec la chaloupe. C'étoient des Indiens, qui lui aſſurèrent qu'il y avoit un vaiſſeau anglois à Priaman, & que cette ville n'étoit plus éloignée que de ſix lieues.

Il ſe hâta de porter cette agréable nouvelle à l'amiral. On mit toutes les voiles au vent pour arriver au port de Priaman avant la nuit. Mais à peine eut-on fait une lieue, qu'on donna contre un banc de ſable, ſous un rocher qu'on auroit pris à ſa couleur pour du corail blanc. Le chagrin des Anglois fut égal à leur impatience. Cependant à force de peine & de ſoins, ils ſe dégagèrent aſſez tôt pour entrer le même jour dans la rade de Priaman, où le premier objet qui frappa leurs yeux fut le Whelp qui leur avoit cauſé tant d'inquiétude. Dans le mouvement de leur joie ils ſe ſaluèrent de toute leur artillerie. Le capitaine vint dans ſon eſquif au-devant de l'amiral, & lui raconta toutes les diſgraces qu'il avoit eſſuyées depuis leur ſépa-

ration. Il avoit rencontré un vaiſſeau portugais de quarante pieces de canon, qui lui avoit donné la chaſſe pendant deux jours, & dont il avoit eſſuyé pluſieurs volées qui l'avoient mis dans un extrême danger. Michelburne jetta l'ancre à la vue de Priaman, ſur un excellent fond. Cette ville eſt ſituée à quarante minutes de latitude ſud.

Après avoir fait demander au gouverneur la permiſſion d'acheter du poivre & de prendre des rafraîchiſſemens dans ſon pays, il lui envoya un préſent conſidérable, dans l'intention de le voir lui-même, & de régler avec lui quelques articles qu'ils jugeoient néceſſaires pour la ſûreté des Anglois. Mais quoique ſon préſent & ſes députés fuſſent bien reçus, il ne put obtenir la conférence qu'il faiſoit demander. Le gouverneur répondit à cette propoſition, que la guerre où le royaume d'Achem étoit malheureuſement engagé l'obligeoit de s'obſerver beaucoup. Les Anglois jugèrent, ſur le motif de ce refus, qu'ils n'avoient rien à ſe promettre dans un lieu ſi peu tranquille; & le 21, ils partirent pour Bantam.

Le même jour, ils rencontrèrent deux pares, dont les hommes ſautèrent auſſi-tôt dans l'eau. Michelburne ſurpris de voir cette facilité à s'effrayer dans des Indiens qui devoient être accoutumés à la vue des nations de l'Europe, donna ordre à

ses gens de visiter leurs barques. Quelques anglois s'avancèrent dans la chaloupe avec trop peu de précaution. Il étoit resté derrière les voiles plusieurs Indiens, qui blessèrent dangereusement ceux qui se présentèrent les premiers, & qui se jettant à la nage évitèrent le châtiment auquel ils devoient s'attendre. Cependant Davis, qui avoit été lui-même atteint d'une fleche au bras, pressa les rameurs de les suivre. On en prit deux, malgré l'adresse avec laquelle ils se déroboient en plongeant. Davis qui avoit eu l'occasion dans ses voyages précédens d'apprendre quelques mots de leur langage, n'attendit pas l'interprete pour les interroger. Ils ne lui déguisèrent point qu'ils étoient en mer pour enlever sans distinction tout ce qui leur paroissoit plus foible qu'eux, & qu'ils vivoient de cette piraterie. Davis n'étant point encore satisfait de cette réponse, parce qu'ils avoient commencé à fuir avant qu'ils fussent attaqués par les Anglois, les conduisit à la flotte, & leur fit faire d'autres questions par l'interprete. Les menaces dont elles furent accompagnées leur arrachèrent une confession fort étrange. Ils avouèrent que dans une des petites îles, qui sont en grand nombre aux environs de celle de Sumatra, ils avoient les débris d'un vaisseau européen qui avoit fait naufrage sur leurs côtes, & qu'en ayant sauvé plusieurs hommes & quelques

femmes, il les retenoient parmi eux. Michelbune fut le plus ardent à vouloir approfondir ce récit. Il crut qu'indépendamment de la guerre ou du commerce, il n'y avoit point de nation de l'Europe, qu'il ne fût obligé de ſecourir dans une ſi triſte ſituation. Quatre hommes qu'il fit entrer dans une pare avec deux Indiens ſervirent de guides à la flotte, & remontant au-deſſus de Priaman, il arriva le ſoir au travers de pluſieurs autres îles à celle d'où les Indiens étoient partis.

NAUFRAGE

Du premier Vaiſſeau Portugais ſur les côtes de l'île de FIURMA.

Entre pluſieurs habitans qui ſe préſentèrent ſur le rivage, il parut deux hommes vêtus à l'européenne, que les Anglois reconnurent aiſément pour des Portugais. Ce fut une raiſon de balancer s'il leur offriroit du ſecours, mais le motif qui avoit déterminé Michelburne, eut la force de ſoutenir ſa généroſité. Il fit jetter l'ancre à cinquante pas du rivage, & Davis fut envoyé dans la chaloupe pour recevoir des informations.

Il revint bientôt à bord avec les deux Européens qu'on avoit reconnus. C'étoient des Portugais, qui

n'ignorant point les juftes plaintes que les Anglois avoient à faire de leur nation, fupplièrent d'abord l'amiral de confidérer moins leur pays que leur qualité d'hommes, & de fe laiffer toucher à la pitié de leurs infortunes. Ils lui racontèrent qu'étant partis de Ternate pour Calicut, leur capitaine s'étoit obftiné à vouloir relâcher au port d'Achem, par la feule curiofité d'aborder dans un lieu qu'il n'avoit jamais vu, & qu'en traverfant les petites îles qui bordent la côte méridionale de Sumatra, il n'avoit pu fe garantir de la force des courans, qui l'avoient fait brifer contre celle de Fiurma; que de trente-deux hommes dont l'équipage étoit compofé, il ne s'en étoit fauvé que fept, avec trois femmes dont l'une étoit Marie Pratencos, jeune veuve du gouverneur Portugais de Brancor; que les habitans de l'île ne leur avoient pas refufé les fecours néceffaires à la vie, mais que les trois femmes avoient payé l'hofpitalité fort cher; que le gouverneur de l'île, chef d'une troupe de pirates fous la protection du roi de Pedir, avoit forcé la jeune veuve de devenir fa femme, & que deux de fes officiers avoient fait la même violence aux deux autres Portugaifes; que depuis plus de cinq mois ils languiffoient tous dans le plus trifte efclavage, cherchant fans ceffe le moyen de gagner l'île de Sumatra, pour fe refugier dans les états du roi d'A-

chem ; qu'à ſi peu de diſtance ils n'auroient pas déſeſpéré du paſſage, s'ils n'avoient été retenus par un ſentiment de compaſſion pour les trois femmes, qui les conjuroient tous les jours de ne pas les abandonner à leur miſérable ſort ; que le gouverneur Indien brûlant d'une vive paſſion pour la ſienne, ne la perdoit pas un moment de vue ; qu'ils avoit formé pluſieurs fois le deſſein de le tuer, ſans en avoir encore trouvé l'occaſion ; que l'île contenoit environ quatre-vingt Indiens, dont la moitié ne le quittoit jamais, tandis que le reſte écumoit la mer ou pilloit les côtes voiſines, & faiſoit peu de quartier aux ſujets du roi d'Achem ; que ſi la pitié touchoit les Anglois envers les trois dames, il ne doutoit pas qu'au ſeul bruit des armes à feu les pirates n'acceptaſſent toutes ſortes de compoſitions ; que pour lui & ſes compagnons, l'amiral pouvoit diſpoſer de leur vie, mais que s'il étoit aſſez généreux pour oublier qu'ils étoient Portugais, & les délivrer d'une ſi malheureuſe ſituation, il ne devoit pas douter qu'ils n'employaſſent volontairement tout leur ſang à ſon ſervice.

Michelburne fut ſi touché de ce diſcours, qu'oubliant en effet pour qui ſon cœur étoit attendri, il ſe diſpoſa ſur le champ à faire ſa deſcente. Cent-douze hommes qu'il avoit ſur ſes deux vaiſſeaux ne lui laiſſoient rien à craindre dans ſon entrepriſe ;

mais il falloit aſſurer le ſort des trois femmes & de tous les Portugais, contre les précautions qu'on pouvoit avoir déja priſes pour les éloigner. Auſſitôt que l'obſcurité fut venue, cinquante Anglois bien armés deſcendirent ſous la conduite de Davis, & ſuivant les inſtructions des deux Portugais, ils s'avancèrent juſqu'à la maiſon du gouverneur, qui n'étoit bâtie que de cannes, à la mode du pays. Tous les Indiens s'y étoient raſſemblés, & leurs mouvemens ſembloient marquer quelque réſolution de ſe défendre. Davis ayant placé ſes gens ſur deux lignes, leur donna ordre de ſe tenir prêts à tirer, mai ſucceſſivement, de ſorte qu'il n'y en eût jamais qu'une partie dont les armes ſe trouvaſſent vuides. Enſuite renvoyant les deux Portugais aux Indiens pour s'aſſurer de leur ſituation, il prit le parti d'attendre le jour qui étoit déja prêt à paroître. Un des deux Portugais revint bientôt avec deux autres de ſes compagnons; ils rapportèrent que, ſans pénétrer l'intention des Anglois & par le ſeul mouvement de ſa défiance, le gouverneur ſe diſpoſoit à paſſer dans une île voiſine, avec les femmes Indiennes & Portugaiſes, mais que ne pouvant gagner leurs pares avant le jour, il ſeroit aiſé de les couper en chemin. Davis ne vit aucun riſque à ſuivre le conſeil des Portugais, après avoir fait réflexion qu'ils étoient les plus intéreſſés au ſuc-

cès de ſon entrepriſe. Il ſe laiſſa conduire ſur le paſſage du gouverneur. Bientôt il le vit paroître avec un grand nombre de femmes, & ſe montrant à lui de fort près, il jetta tant de frayeur dans toute la troupe, que le gouverneur fut le premier à fuir avec toutes ſes femmes & ſes Indiens, il ne reſta que les trois Portugaiſes accompagnées de deux hommes de la même nation. Davis, pour augmenter l'effroi des fuyards, fit tirer quelques coups de fuſil, ſans aucun deſſein de leur nuire. Il amena ainſi fort tranquillement les trois femmes à bord, tandis que deux autres Portugais, qui avoient feint de demeurer avec le gros des Indiens pour favoriſer l'évaſion du gouverneur, ſe rendirent auſſi à la mer par un autre chemin.

Michelbrune, après avoir conſolé les trois femmes par ſes politeſſes, leur offrit de les débarquer à Priaman, où elles pouvoient ſe promettre de trouver quelques Portugais, ou de les conduire juſqu'à Bantam. Elles choiſirent le dernier de ces deux partis comme le plus ſûr, quoique ſuivant les apparences elles n'euſſent rien à redouter dans le port de Priaman, qui étoit une ville régulière, & dévouée au roi d'Achem.

Le 2 de Septembre, la flotte rencontra un petit vaiſſeau guzarate, d'environ quatre-vingt tonneaux. Elle s'en ſaiſit ſans réſiſtance, & le butin

quoique médiocre fut utile aux trois Portugaiſes, parce que la plus grande partie conſiſtoit en étoffes des Indes, dont Michelburne leur offrit généreuſement les plus belles pieces pour ſe faire des robes. Il mouilla le même jour à quatre degrés de latitude du ſud, dans la rade de Silibar, où le grand nombre de pares qu'il y vit ſans ceſſe arriver lui cauſa de l'étonnement. Les Indiens y étoient attirés par l'abondance des proviſions ; eau fraîche, bois, riz, chair de buffle & de chevre, poules, racines & poiſſons de toutes ſortes d'eſpeces. Les habitans prennent en échange des toiles & des étoffes qu'ils préfèrent beaucoup à l'argent ; mais ils paſſent pour les plus grands voleurs de cette côte, & les étrangers ont beſoin d'une vigilance continuelle pour s'en défendre. La facilité que les Anglois tirèrent de leur priſe pour ſe procurer des rafraîchiſſemens qui ne leur coûtoient rien, les fit demeurer à l'ancre juſqu'au 28. Ayant remis à la voile, ils arrivèrent deux jours après à trois lieues de Bantam, d'où ils envoyèrent la chaloupe au port de cette ville. Ils s'attendoient d'y trouver encore la flotte de Middleton, mais elle étoit partie depuis trois ſemaines.

Les facteurs du comptoir s'empreſſèrent de venir au devant de leurs compatriotes. Ils leur apprirent que depuis le départ de Middleton, les Hol-

landois n'avoient pas cessé de leur rendre toutes sortes de mauvais offices, en les représentant au jeune roi de Bantam comme des pirates & des scélérats qui ne cherchoient que l'occasion de leur nuire par l'artifice ou par la violence. Ils avoient encore sept vaisseaux dans la rade, dont l'un étoit de sept ou huit cens tonneaux, mais la plupart des autres étoient fort inférieurs.

Michelburne échauffé par ce récit, & comptant sur la bonté de son artillerie, résolut de les traiter sans ménagement. Il envoya un de ses gens à l'amiral pour lui faire des plaintes au nom de la nation angloise, & lui déclarer que si dans le dessein où il étoit d'aller jetter l'ancre à ses côtés, il s'appercevoit que les Hollandois en voulussent user mal avec lui, il le couleroit à fond. L'amiral ne fit aucune réponse à ce brusque compliment ; ce qui n'empêcha point les anglois d'entrer dans la rade & de mouiller à la portée du canon. Pendant plus d'un mois qu'ils y demeurèrent, ils trouvèrent tant de retenue & de modération dans les Hollandois, qu'à peine en virent-ils descendre un sur le rivage.

Après avoir chargé quelques marchandises qui convenoient à ses projets de commerce, Michelburne quitta Bantam pour se rendre à Patane. Entre Malaca & Podra Branca, il rencontra trois

pares chargées d'Indiens, à qui la crainte fit gagner auſſi-tôt le rivage. Les ayant invités inutilement à s'approcher, il mit dix-huit hommes dans ſa chaloupe, avec ordre de les ſuivre juſqu'à terre, & de leur demander, en payant, un pilote qui fût capable de le conduire à Pulo Timacu. Mais les Indiens qui étoient en grand nombre dans les pares, voyant les deux vaiſſeaux ſur leurs ancres à plus d'un mille, rejettèrent fièrement toutes ſortes de propoſitions. Davis prit auſſi-tôt le parti de les attaquer, & dans l'eſpace d'une demi-heure il en força une de ſe rendre. Une autre prit la fuite. La troiſième fit une longue réſiſtance, & ne ſe rendit que le lendemain à la pointe du jour. C'étoit la plus riche; elle étoit chargée de benjoin, de ſtorax, de poivre & de porcelaine de la Chine. Michelburne déſeſpéré, pendant le combat, de ne pouvoir s'approcher avec ſes vaiſſeaux, envoya tout ce qu'il put mettre de gens ſur les eſquifs. Sans ce ſecours, l'action auroit duré plus long-tems. Il n'y perdit néanmoins que deux hommes, & lorſqu'il eut apprit que les Indiens étoient des Javans, il leur reſtitua toutes leurs marchandiſes, en ſe contentant de prendre parmi eux deux pilotes. Ils venoient de Palimbam pour ſe rendre à Griſy, ville maritime de l'île de Java, au nord-eſt.

Le 26, les Anglois découvrirent au nord-oueſt

certaines îles dont leurs nouveaux pilotes ne purent leur apprendre le nom, & le vent se trouva si contraire à leur course, que sans les connoître mieux ils se virent forcés d'y relâcher. Cependant à mesure qu'ils s'en approchoient la perspective leur en parut si triste, qu'ayant jetté l'ancre à la distance d'un mille du côté du sud, ils envoyèrent une chaloupe pour reconnoître les côtes. Elle trouva que ce qu'ils avoient pris pour des îles étoit un reste de quelque terre abîmée dont on ne voyoit plus dans quelques endroits que le sommet des arbres, & dans d'autres lieux des collines nues & désertes. Il ne s'y présenta d'ailleurs aucune sorte d'animaux. Cependant comme le vent ne devenoit pas plus favorable, les deux vaisseaux s'approchèrent du côté qui leur parut le plus élevé. On y jetta l'ancre sur un fort bon fond, & la curiosité, plutôt que le besoin, porta Michelburne à descendre. Il trouva sur la côte une source d'eau très-pure, avec diverses traces qui lui firent juger que ce lieu n'avoit pas toujours été désert. Le mauvais tems l'obligea néanmoins d'y passer sept ou huit jours.

On leva l'ancre le 2 de Décembre, en s'efforçant, avec beaucoup de difficulté, de porter constamment vers Patane. Le 22, en passant près de Pulo Laor, le Whelp découvrit trois bâtimens, dont il ne ne put reconnoître la grandeur. Il détacha sa

chaloupe pour les obſerver ; mais dans l'impétuoſité des courans & du vent, elle fut bientôt perdue de vue, & toute la nuit ſe paſſa dans l'inquiétude de ſon ſort. Cependant elle étoit montée de quinze hommes réſolus, qui s'étant approchés d'un des trois bâtimens, avoient eu le bonheur de s'en rendre maîtres, quoiqu'il fût d'environ cent tonneaux & qu'il eût dix-huit hommes à bord. Ils reparurent le lendemain avec leur proie. C'étoit un jonc (*) de Panhang, chargé de riz & de poivre, qui faiſoit voile à Bantam. Michelburne ne jugea pas que ce butin fût digne de lui. Il n'en prit que deux petites pieces de fonte, dont il paya même la valeur aux Indiens ; & tirant peu d'utilité des pilotes qu'il avoit enlevés aux Javans, il en demanda un au capitaine du jonc pour prix de ſa généroſité, en lui donnant les deux autres comme en échange.

En s'approchant de Patane, la flotte angloiſe rencontra un jonc chargé de pirates Japonois qui avoient exercé leurs brigandages ſur les côtes de la Chine & de Cambaye. Ayant perdu leur pilote, ils s'étoient trouvés dans un ſi grand embarras pour ſe conduire, qu'ils avoient été jettés ſur les bancs de la grande île de Borneo. Mais la haîne qu'on

(*) Petit vaiſſeau Japonois ou Chinois.

porte

porte à leur nation dans toutes ces contrées de l'Inde, ne leur avoit pas permis d'aborder dans l'île; ils s'étoient sauvés dans leur chaloupe, après avoir perdu leur vaisseau; ils avoient trouvé un jonc de Patane, chargé de riz, dont ils avoient massacré l'équipage, & l'ayant équipé de leurs débris, ils se proposoient de retourner au Japon, lorsqu'ils tombèrent entre les mains des Anglois. Ils étoient au nombre de quatre-vingt-dix, & beaucoup trop pour un bâtiment qui pouvoit à peine les contenir. La plupart étoient habillés trop galamment pour des matelots. Quoiqu'ils eussent un chef chargé de l'autorité ils paroissoient tous égaux; ce qui fit encore juger aux Anglois que ce n'étoient pas des gens d'une condition vile. Ils n'avoient pour cargaison qu'une grosse provision de riz, mais fort corrompue par l'humidité, parce que leur jonc faisoit eau de toutes parts.

Les Anglois ayant jetté l'ancre avec leur prise, sous une petite île proche de Patane, y passèrent deux jours, pendant lesquels ils traitèrent fort civilement leurs prisonniers. Ils espéroient tirer d'eux la connoissance de divers lieux & du passage de certains vaisseaux de la Chine, pour régler là-dessus leur propre voyage. Mais ces hardis aventuriers ne voyant aucune apparence de pouvoir retourner au Japon dans un si mauvais bâtiment que celui qu'ils

avoient, prirent entr'eux la résolution de hasarder leur vie pour se saisir du meilleur des deux vaisseaux anglois. Quoiqu'il n'y en eût que cinq ou six à qui l'on eût laissé leurs armes, Michelburne conçut quelque défiance, en les voyant profiter de l'honnêteté avec laquelle il avoit voulu qu'ils fussent traités, pour venir quelquefois sur son bord au nombre de vingt-cinq ou trente, il donna ordre à Davis de faire exactement la visite de leur jonc, pour s'assurer s'ils n'y cachoient point d'autres armes, & de leur ôter même le peu qu'on leur avoit laissé. Mais Davis se laissa tromper par leurs fausses démonstrations d'amitié & de tranquillité. Il visita légèrement le vaisseau, où il ne trouva qu'une petite quantité de storax & de benjoin. Il s'en saisit, & ce fut comme le signal auquel ils entreprirent de faire éclater leur dessein. Ceux qui étoient sur le jonc y tuèrent ou précipitèrent dans les flots le petit nombre d'Anglois qui étoient à le visiter. Davis fut presque le seul qui fut assez prompt pour se jetter dans la chaloupe. Mais le désordre n'étoit pas moindre sur le bord de l'amiral, & lorsqu'il pensoit y rentrer pour y mettre tout le monde sur ses gardes, il fut percé de cinq ou six coups dont il mourut presqu'aussi-tôt. C'étoient environ trente Japonois, qui se trouvant dans les différentes chambres du vaisseau, lorsqu'ils

avoient entendu du bruit sur leur jonc, s'étoient jettés sur les premières armes qu'ils avoient apperçues, & sembloient menacer tous les Anglois de leur perte.

Cependant Michelburne s'étant trouvé heureusement sur les ponts avec plusieurs de ses gens, avoit eu la présence d'esprit de sauter vers l'écoutille, où il pouvoit les empêcher facilement de passer. Quatre ou cinq qui l'avoient prévenu, & qui se trouvèrent en tête sur les ponts une multitude d'Anglois, n'eurent point d'autre ressource que de se jetter à la nage ; mais ce ne fut point sans avoir massacré le malheureux Davis au moment qu'il rentroit. Michelburne tenoit les autres en respect au passage de l'écoutille, quoique leur impétuosité fût si violente, qu'ils saisissoient d'une main le bout des piques angloises pour allonger de l'autre leurs coups d'épée. On en tua cinq ou six des plus furieux. Cette sorte de combat auroit duré plus long-tems, si l'on ne s'étoit apperçu que dans la chambre du capitaine, où le plus grand nombre étoient resserrés, ils s'efforçoient de mettre le feu au vaisseau.

Alors aucun remede ne paroissant trop dangereux pour un mal extrême, Michelburne se souvint qu'il avoit sous le demi-pont deux petites coulevrines qu'il avoit enlevées à d'autres Indiens. Il les fit charger de fer, de balles, & de tout ce

qui ſe préſenta. Au haſard de ſe perdre lui-même, il voulut qu'elles fuſſent braquées à bout portant contre les ais de ſéparation. Le fracas fut terrible. Rien ne put défendre les Japonois, non-ſeulement contre la charge des deux pieces, mais contre les éclats du bois, qui en écraſèrent une partie & qui eſtropièrent les autres de mille manières. Leur rage ne laiſſa pas d'être ſi obſtinée, qu'ils ſe firent couper en pieces ſans offrir de ſe rendre. Il n'y en eut qu'un, qui ſe voyant ſans bleſſure, trouva le moyen de gagner le bord du vaiſſeau & de ſe jetter dans la mer, mais qui perdant l'eſpérance d'arriver au jonc, lorſqu'il le vit déja fort éloigné, revint à la nage & demanda quartier. Michelburne empêcha ſes gens de le tuer; il le fit reprendre à bord, & lui reprochant ſa trahiſon, il lui demanda quel avoit été ſon deſſein : De vous couper la gorge à tous, répondit-il fièrement, & de prendre votre vaiſſeau. Il refuſa de répondre à toutes les autres queſtions, & la ſeule grace qu'il demanda fut d'être poignardé promptement.

Le lendemain, après avoir un peu réparé le déſordre du vaiſſeau, Michelburne ordonna que ce furieux Japonois fût pendu. Il ſe laiſſa pendre ſans réſiſtance; mais ſes mouvemens furent ſi furieux lorſque l'exécuteur l'eut abandonné, qu'ayant rompu ſa corde, il tomba dans la mer, ſans qu'on pût

ſavoir s'il ſe noya dans les flots ou s'il eut le bonheur de ſe ſauver à la nage. Ses compagnons avoient pris leur courſe vers une petite île à l'oueſt, où l'on ne penſa point à les pourſuivre.

Michelburne rencontra le jour ſuivant un petit bâtiment de Patane, de qui il s'informa ſi les vaiſſeaux de la Chine étoient arrivés dans ce port. Apprenant du capitaine qu'on les y attendoit dans peu de jours, il le prit pour lui ſervir de pilote, dans la réſolution de ne pas s'écarter avant l'arrivée des vaiſſeaux chinois. Le 12 de Janvier, les Anglois découvrirent du haut des mâts deux vaiſſeaux qui venoient vers eux. Ils continuèrent auſſi de s'avancer, & ſe trouvant à l'entrée de la nuit fort près du plus grand, ils l'attaquèrent avec peu de précaution. Après un combat fort court ils l'abordèrent & s'en rendirent maîtres. L'ancre fut jettée pendant la nuit.

Le lendemain, Michelburne ayant viſité ſa priſe, en tira quelques ballots de ſoie crue ou travaillée; mais il prit le parti de la payer au-delà de ſa valeur, & de ne pas toucher à l'or & à l'argent. Cette modération & le bon traitement qu'il fit aux vaincus, venoient du chagrin de ne pas trouver ſa proie conforme à ſes eſpérances, & de la crainte que le bruit de ſon entrepriſe ne lui fît manquer des vaiſſeaux plus conſidérables. Il vouloit gagner

China-Batta ; mais les vents étant devenus plus contraires que jamais, il fut repoussé le 22 vers deux petites îles à l'oueſt, & forcé d'y relâcher.

NAUFRAGE

Du ſecond Vaiſſeau Portugais ſur une île déſerte, près de MACAO.

A peine eut-il jetté l'ancre, que quelques hommes vêtus à l'Européenne, qu'il apperçut ſur le rivage, lui firent envoyer ſa chaloupe pour les reconnoître. Il apprit bientôt, par l'empreſſement même de pluſieurs de ces malheureux qui vinrent à bord avec ſes gens, qu'ils étoient les reſtes d'un bâtiment portugais parti de Macao (1), qui depuis quinze jours avoit fait naufrage à la vue de cette île. Le capitaine qui ſe nommoit Perez Diatriz avoit perdu la vie dans les flots avec trente-deux de ſes gens, & les autres au nombre de dix-huit, s'étoient ſauvés contre toute eſpérance, avec le ſecours de la marée qui les avoit pouſſés vers le rivage d'une île déſerte, où ils n'avoient trouvé que de l'eau fraîche & quelques animaux ſauvages. Ils étoient devenus ſi maigres par un jeûne preſque continuel, qu'à peine conſervoient-ils la figure humaine. Un jeune homme de quinze ou ſeize ans,

fils du capitaine, étoit à l'extrémité. Enfin leur misère parut si excessive aux Anglois, qu'elle les toucha de compassion. Michelburne leur fit porter aussitôt quelques rafraîchissemens qu'il les avertit de ne pas prendre avec trop d'avidité. Ce conseil étoit si nécessaire, que pour avoir négligé de le suivre, deux des Portugais furent trouvés morts le lendemain, de plénitude & d'indigestion.

Cependant Michelburne étant descendu dans l'île avec une partie de ses gens, jugea sur le témoignage de ses chasseurs, qu'elle ne manquoit point d'oiseaux ni d'autres animaux, & que les Portugais n'avoient été réduits si bas, que faute d'armes & d'industrie. Il fit prendre tant de soin du jeune homme, qu'ayant rétabli ses forces en peu de jours, il reconnut à sa figure & à ses excellentes qualités qu'il méritoit un meilleur sort. Le service qu'il avoit reçu des Anglois, le porta naturellement à s'ouvrir sur son infortune. Elle étoit d'autant plus irréparable, qu'étant né à Macao d'un commerce d'amour, il ne connoissoit ni la famille de son père, ni personne de qui il pût espérer le moindre secours. Cependant, non-seulement il avoit été élevé depuis sa naissance dans la religion & les usages des Portugais, mais son père, qui l'avoit aimé fort tendrement, & qui l'avoit eu d'une femme du pays avec laquelle il avoit vécu pendant seize ou dix-sept ans qu'il avoit été facteur à

Macao, l'avoit légitimé en épousant sa mère à l'heure de sa mort. Il se nommoit François Diatriz. C'étoit en sa faveur que son père avoit pris la résolution de quitter Macao & de retourner en Portugal, pour lui assurer tout son bien qu'il apportoit sur le même vaisseau, & pour le faire reconnoître dans le sein de sa famille avec la qualité de son fils. Son malheur étoit si grand, qu'il ne lui restoit pas même de quoi prouver la vérité de son histoire, ou du moins qu'il n'avoit que le témoignage des Portugais qui étoient échappés comme lui à la fureur de la mer, & qui l'avoient vu dans ses droits de sa naissance à Macao & sur son vaisseau.

Michelburne pénétré de tendresse & de pitié, lui conseilla de ne pas remettre plus loin à tirer de tous ceux qui l'avoient connu à Macao une attestation de naissance & de fortune, qu'il signeroit lui-même avec ses principaux Anglois en qualité de témoins. Ensuite il lui offrit le choix, ou de s'arrêter dans quelque ville de l'Inde avec les Portugais, ou de le suivre en Europe.

Le 24, il s'éleva une si furieuse tempête, que les deux vaisseaux anglois furent enlevés de dessus leurs ancres, au milieu même de la rade, & poussés sur le rivage avec une impétuosité qui les y fit

échouer. Cependant ils en furent quittes pour quelques dommages faciles à réparer. Peu de jours après, une flotte hollandoiſe de cinq vaiſſeaux, qui avoit été fort maltraitée par la même tempête, entra dans la rade pour s'y radouber. Elle étoit commandée par l'amiral Wibrantz-Wan-Warwick. Ce général prit des manières fort civiles avec les Anglois. Il invita les principaux à dîner, & dans un entretien plein de confiance & d'amitié, il leur apprit que le roi de Bantam, informé du deſſein qu'ils avoient d'attaquer les vaiſſeaux chinois, & regardant cette entrepriſe comme une inſulte pour lui, parce qu'elle devoit le priver des avantages que ces bâtimens apportoient dans ſes ports, paroiſſoit diſpoſé à maltraiter les Anglois. On peut ſuppoſer que Warwick faiſoit entrer dans cette crainte les intérêts de ſa nation. Mais de quelque ſource que puſſent venir ſes conſeils, il donna aux deux capitaines Anglois celui de renoncer à leur deſſein, & de mettre à la voile avec lui pour retourner enſemble en Europe.

Cependant Michelburne crut entrevoir dans cette exhortation quelque autre vue que celle de l'amitié, & ce ſoupçon lui fit déclarer nettement que n'ayant point encore atteint au but de ſon voyage, il ne penſoit pas ſitôt à l'interrompre. Mais après le départ de la flotte hollandoiſe, qui fut le 3 de

Février, il fit des réflexions plus sérieuses sur les intérêts de sa patrie. Elles se trouvèrent fortifiées par l'état de son vaisseau qui n'avoit que deux ancres avec des cables usés. Enfin il prit la résolution de partir, en se bornant au médiocre profit qu'il avoit tiré jusqu'alors de son voyage. Il mit à la voile le 5 de Février, & le 7 d'Avril, il eut la vue du cap de Bonne-Espérance, après avoir essuyé une furieuse tempête.

Le 17, il relâcha dans l'île de Ste.-Hélène (2), où ses gens l'auroient arrêté fort long-tems, s'il n'avoit consulté que le besoin qu'ils avoient de rafraîchissemens & le goût qu'ils prirent pour un si beau séjour. Mais ne préférant rien à sa patrie, depuis qu'il avoit manqué le but de son voyage, il se remit en mer le 3 Mai, passa l'équateur le 14, & le 27 de Juin il arriva au port de Midfort dans le pays de Galles. Le 9 de Juillet, il jetta l'ancre à Portsmouth, après une absence de 19 mois.

NOTES.

(1) MACAO, ville de la Chine dans la Province de Kanton est située au cent-trentième degré

de longitude, quarante-huitième degré vingt-deux minutes douze secondes de latitude. Cette ville est bâtie sur la pointe d'une petite île nommée Hoeicheu à l'entrée de la rivière de Kanton.

Lorsque les Portugais abordèrent à la Chine il y a près de deux siecles, on leur céda sous la condition de payer un tribut annuel de cinq mille taels (*), & les droits d'entrée de dix pour cent des marchandises & deux pour cent de l'argent, un espace d'environ trois mille pas de circuit à l'extrémité de cette île. Ils y construisirent la ville qui subsiste encore aujourd'hui. Les Chinois leur accordèrent aussi la disposition de la rade qui est sûre & commode, avec la liberté d'élever des fortifications pour la sûreté de la place & de leur commerce.

Pendant tout le tems de la prospérité des Portugais dans les Indes & au Japon, cette ville fut un entrepôt considérable; mais elle ne tarda point à décheoir dans les mêmes proportions de la puissance Portugaise: insensiblement elle est venue à rien. Macao, depuis plusieurs années, n'a plus de liaison de commerce avec Lisbonne. Toute sa navigation

(*) Tael, monnoie chinoise, de la valeur de six livres de France.

ſe borne à expédier chaque année un ſeul vaiſſeau à Timor, & deux à Goa.

Juſqu'en 1744, les foibles reſtes de cette colonie avoient joui d'une eſpece d'indépendance. L'aſſaſſinat d'un Chinois, commis cette année par un Portugais, fut l'écueil de cette liberté expirante. Le vice-roi de Kanton informé de cet événement, en inſtruiſit la cour de Pékin, & demanda en même tems un Oupou ou magiſtrat, pour inſtruire & gouverner les *Barbares* de Macao : ce furent les propres termes de ſa requête. L'empereur de la Chine y envoya un mandarin. Cet officier prit poſſeſſion de la place en ſon nom. Il dédaigna d'habiter parmi les étrangers, pour leſquels on a un grand mépris dans tout l'empire, & il établit ſa demeure à une lieue de la ville; c'eſt delà qu'il gouverne les habitans.

La population de Macao, qui étoit ſur la fin du dernier ſiecle, au rapport de *Gemelli Carreri*, de cinq mille Portugais & de quinze mille Chinois, eſt maintenant ſi diminuée, qu'elle ſe réduit à cinq ou ſix familles Portugaiſes, une centaine de métis & environ deux cens familles noires, qui deſcendent d'eſclaves Africains. Quoique cette ville ſoit entièrement déchue, elle conſerve encore des dehors impoſans; ſes fortifications ſont aſſez conſidérables, ſes rues bien pavées, & on y trouve pluſieurs cou-

vens des deux ſexes, les égliſes ſont bâties régu-
lièrement & fort ornées. Le portail de celle qui a appartenu ci-devant aux Jé uites, eſt de bon goût & décoré d'une très-belle colonnade : on conſerve dans cette égliſe un des os du bras droit de ſaint François Xavier. Les maiſons ſont conſtruites à l'européenne, un peu baſſes comme celles de l'Inde, pour donner moins de priſe aux ouragans.

Macao eſt le ſiege d'un évêque. Le gouvernement militaire eſt entre les mains d'un capitaine général, nommé par la cour de Lisbonne, & les affaires civiles & criminelles ſont décidées par un juge élu par les habitans ; mais ces officiers n'ont qu'une ombre de pouvoir : Quand le oupou ou mandarin parle, dit un voyageur moderne, c'eſt aux Portugais à obéir. Ainſi Macao eſt réellement une priſon dont les Chinois ont la clef. Le rocher ſur lequel elle eſt bâtie eſt ſéparé du reſte de l'île par une muraille qui la coupe d'une mer à l'autre. La porte s'ouvre & ſe ferme à la volonté des Chinois. Ils ſont auſſi les maîtres du port. Aucune barque ou vaiſſeau ne peut y entrer ou en ſortir ſans leur permiſſion. A cet aſſerviſſement ſe joint encore le défaut de ſubſiſtance. Le ſol qui environne la ville eſt ſi ſtérile dans le petit eſpace occupé par les Portugais, qu'ils ſont obligés de tirer de Kanton tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Cepen-

dant les vivres s'y trouvent en abondance & à bas prix. *Voyez* la relation du voyage de *Gemelli Careri*, tome IV, & la lettre du Père de Prémare, au deuxième recueil des Lettres édifiantes.

(2) SAINTE-HÉLÈNE, île de l'Océan atlantique, à 400 lieues de diſtance de la côte d'Afrique, & à 600 de celle de l'Amérique. Cette île qui appartient à la Compagnie Angloiſe des Indes, a environ vingt milles de circuit.

L'île de Sainte-Hélène eſt un lieu de relâche & de rafraîchiſſement pour les vaiſſeaux anglois dans leur traverſée aux Indes. Ses vallées & ſes prairies offrent le plus beau point-de-vue. Quoiqu'aſſez proche de la ligne, la température du climat y augmente encore la fertilité naturelle du ſol. Les plantes & les légumes d'Europe, d'Aſie & d'Amérique y croiſſent promptement, mais ils ne tardent point à être dévorés par les chenilles. Les grains, à leur maturité, deviennent auſſi la proie d'un nombre prodigieux de rats. Cet obſtacle à l'agriculture a déterminé les habitans à convertir la plus grande partie des terres en pâturages; ils y élevent de nombreux troupeaux.

Le bois eſt très-rare à l'île Sainte-Hélène. De tous les arbres à fruit de l'Europe, le pêcher eſt le ſeul qui rapporte, les autres reſtent ſtériles. On

trouve du poiſſon en abondance ſur ſes côtes, & l'eau douce y eſt fort ſaine.

Il n'y a qu'une ville dans l'île, elle eſt ſituée ſur le bord de la mer, à l'extrémité de la vallée Chappel, & eſt défendue par le fort James. La population de Sainte-Hélène eſt de 20,000 ames, dans leſquelles on comprend 500 ſoldats & 600 eſclaves. Le ſexe y eſt auſſi beau qu'en Anglèterre. On a remarqué qu'il y naît, de même qu'au cap de Bonne-Eſpérance, plus de filles que d'enfans mâles.

Cette île avoit été vue par le célebre navigateur Cook, lors de ſa relâche en 1771, dans un état aſſez négligé; mais en 1775, il a été étonné de la trouver changée à ſon avantage, & plus animée : une égliſe nouvelle, des édifices publics qu'on rebâtiſſoit ſur un plan régulier, quelques ouvrages ajoutés à ſes fortifications, & l'endroit du débarquement rendu plus commode, y opéroient une perſpective plus agréable.

L'île de Sainte-Hélène ſert de priſon aux perſonnes diſtinguées de l'Inde, qui ſont convaincues par les Anglois de s'être oppoſées aux intérêts de leur Compagnie, comme l'île de Robben, près le Cap, pour celles qui ont eu le malheur de déplaire à la Compagnie Hollandoiſe.



N°. 5.

NAUFRAGES

De deux Vaiſſeaux Anglois, l'Aſcenſion & l'Union; *le premier, ſur la côte de* Cambaie, *dans la mer des Indes, en* 1609; *le ſecond, ſur les côtes de Bretagne, près d'*Audierne, *en* 1611 (*).

LES directeurs de la Compagnie Angloiſe tenoient pour le commerce des Indes, dans les premières années du dix-ſeptième ſiecle, une conduite toute oppoſée à celle de la Compagnie Hollandoiſe,

(*) Le journal du voyage de Sharpey, par COVERTTE; a été publié en Angleterre en 1612; la relation du même voyage, par Thomas JONES, & celle du voyage infortuné du vaiſſeau l'Union, ont été inſérées daus le recueil de PURCHASSOF. Elles ſe trouvent auſſi toutes deux dans l'Hiſtoire générale des voyages, par M. l'Abbé PRÉVOST, premier volume *in*-4°. *Paris*, 1746.

landoiſe. Les eſcadres Angloiſes étoient peu nombreuſes, preſque point armées, & les commandans, avec la ſimple qualité de marchands, ne demandoient l'entrée des ports indiens qu'à ce titre & à celui d'ami; mais ce déſintéreſſement réuſſiſſoit mal à la Compagnie. Son commerce ne s'étendoit point, & les retours des marchandiſes du pays étoient peu conſidérables. Les réflexions qu'avoit fait naître le rapport des envoyés & des facteurs, avoient porté en 1608 les principaux intéreſſés à s'adreſſer à la cour, pour obtenir des forces qu'ils ne pouvoient encore avoir. Le projet de la Compagnie étoit de n'expédier pour les Indes que des flottes bien armées, & de ſe fortifier dans quelques îles pour ſe rendre indépendante des princes aſiatiques; elle vouloit auſſi être en état de s'oppoſer par la force des armes aux entrepriſes des Portugais & des Hollandois, ſes concurrens dans le commerce de cette partie du monde.

La cour d'Angleterre étoit portée à ſeconder les progrès du commerce; mais trop occupée des affaires de l'Europe, elle ne fit point de réponſe poſitive. En attendant des occaſions plus favorables, la Compagnie ſe borna, dans le voyage qu'elle avoit délibéré de faire faire cette année, à jetter les fondemens de ſon projet par des obſervations dont elle remit la pratique à d'autres tems. Les vaiſſeaux

destinés à cette entreprise étoient l'*Ascension*, commandée par *Alexandre Sharpey*, avec la qualité d'amiral, & l'*Union*, commandé par *Richard Rowles*. Tous les deux reçurent ordre de faire leurs remarques sur les pays & les lieux particuliers où la compagnie pouvoit aspirer à quelque établissement. Mais la tempête qui les sépara malheureusement près du cap de Bonne-Espérance, & les autres disgraces de leur voyage, ne leur permirent guère d'exécuter cette partie de leur commission. On peut dire qu'ils firent deux navigations bien différentes : aussi a-t-il paru deux relations séparées du voyage de Sharpey ; l'une par Coverte, & la seconde, par Jones, qui étoient tous les deux sur l'Ascension ; la troisième, qui contient les aventures du vaisseau l'Union, a été publiée sur le journal de la navigation de ce vaisseau, commencé par Rowles qui en étoit capitaine, & continué par *Henri Morris*. Fideles à notre plan, nous n'extrairons de ces trois relations, que quelques-uns des faits principaux qui ont précédé l'événement du naufrage de l'Ascension & celui de l'Union.

Les deux vaisseaux mirent à la voile de Plimouth le 31 Mars; le 10 d'Avril, ils arrivèrent aux Salvages, c'est-à-dire, à près de cinq cens lieues d'Angleterre, & le matin du jour suivant ils se trou-

vèrent à la vue de la grande Canarie. Le 18 d'Avril ils continuèrent leur route par un vent favorable ; le 24, ils abordèrent à l'île de Bonaviſta, où ils ſe fournirent d'eau & de viande fraîche.

Le 4 de Mai, les Anglois levèrent l'ancre, & le 20, ils paſſèrent la ligne. L'abondance des limons qu'ils avoient pris aux Canaries & la viande fraîche qu'ils avoient emportée de Bonaviſta, les avoient ſi heureuſement préſervés du ſcorbut, qu'il ne ſe trouva que deux matelots qui en euſſent reſſenti quelques légères atteintes. Ainſi les deux équipages arrivèrent fort ſains dans la baie de Saldanna, où les autres abordent preſque toujours épuiſés de fatigues & de maladies. Avant que d'entrer dans la Baie ils découvrirent le cap de Bonne-Eſpérance, à quinze ou ſeize lieues de la côte.

Après quelques jours de repos, l'amiral donna ſes premiers ſoins à faire conſtruire une pinaſſe, dont tous les matériaux avoient été apportés d'Angleterre. Elle fut en état d'être lancée à l'eau le premier Septembre. L'équipage en fut formé d'un choix fait ſur les deux vaiſſeaux, & Sharpey lui donna pour commandant *Jean Elmore.*

Les Anglois reſtèrent dans la Baie juſqu'au 20 de ce mois, qu'ils remirent à la voile avec un vent propre à leur faire doubler promptement le cap de Bonne-Eſpérance. Cependant il changea ſi

ſubitement qu'étant devenu tout-à-fait contraire, & la nuit ſe trouvant fort obſcure, l'Aſcenſion perdit de vue l'Union & la Pinaſſe. Sharpey eut beaucoup de peine à ſe défendre de l'orage qui le repouſſoit vers la terre. Il eſſuya juſqu'au jour tout ce que la mer a de plus terrible. Son inquiétude ne fut pas moindre pour ſes deux autres bâtimens, qui ne reparurent point avec le jour. Mais le vent ayant changé vers dix heures, il retrouva la Pinaſſe. Il ſe flatta que l'Union profiteroit comme lui de cet heureux changement pour doubler le cap de Bonne-Eſpérance, & qu'ils ſe rejoindroient dans une mer plus tranquille; vainement ils ſe promettoient de part & d'autre une prompte réunion, ils étoient condamnés à ne plus ſe revoir.

Thomas Jones, auteur de la ſeconde relation du voyage de Sharpey, dans laquelle il rapporte des circonſtances qui ne ſe trouvent point dans le journal de Coverte, laiſſe entrevoir que le trop long ſéjour de l'amiral dans la baie de Saldanna, lui fit perdre la ſaiſon favorable pour arriver aux Indes. En général, Jones s'explique plus librement que Coverte, ſur la conduite de Sharpey dans le cours de ſa navigation.

ROUTE ET NAUFRAGE

*Du Vaiſſeau l'*Aſcenſion, *ſur la côte de* Cambaye, *en* 1609.

Sharpey pourſuivit ſon voyage & paſſa aſſez près du Cap, ſans l'appercevoir. Pendant plus d'un mois les vents changèrent tant de fois & les calmes furent ſi fréquens, qu'il n'arriva que le 27 d'Octobre à la hauteur de Madagaſcar. Il perdit alors toute eſpérance de rejoindre l'Union, & continuant ſa route avec les mêmes variations dans les calmes & dans les vents, il aborda le 7 de Décembre à l'île de Pemba; le lendemain Jordan & Jones accompagnés de pluſieurs matelots, deſcendirent dans l'île pour y faire de l'eau. Ils la trouvèrent peuplée de Portugais & de Mores. Les habitans ſe préſentèrent avec beaucoup de familiarité, & pendant pluſieurs jours ils accueillirent les Anglois de la manière la plus ouverte. Mais ils cachoient ſous ce voile une déteſtable perfidie.

Le 18, la proviſion d'eau étoit achevée, à l'exception de cinq ou ſix tonneaux; Jones ſe rendit dès le matin au rivage pour faire emplir ce reſte; mais à peine étoit-il arrivé à la ſource, que lui & pluſieurs autres Anglois ſe virent chargés par une

troupe de deux cens hommes qui fondirent ſur eux en les accablant d'une nuée de fleches. Harrington & Bukler y périrent. Les autres ne ſe ſeroient pas ſauvés plus heureuſement, ſi ceux qui étoient reſtés à la garde de la chaloupe, n'euſſent tiré quelques coups de mouſquet qui jettèrent l'effroi parmi les Mores. La Pinaſſe faiſant alors un mouvement pour tourner ſon canon vers le rivage, cette vue acheva de leur faire perdre courage & de les mettre en fuite, tandis que les dix autres Anglois, quoique percés de coups, ſe trainèrent en rampant juſqu'à la chaloupe. Sharpey mit en délibération ſi on n'entreprendroit point de ſe venger; mais preſque tous, dans l'incertitude du nombre & des forces des habitans, furent d'avis de quitter l'île. L'Aſcenſion & la Pinaſſe levèrent l'ancre de Pemba deux jours après, en dirigeant leur route entre cette île & la côte de Mélinde, où l'on eſpéroit trouver moins de force aux courans. Mais à l'entrée de la nuit, on fut extrêmement ſurpris de ſe voir échouer ſur un banc de ſable. Le jour fit découvrir trois petits bâtimens à la ſuite d'un autre qui ſembloit avoir pris le devant pour ſe hâter de gagner la terre. Sharpey qui avoit ſur le cœur la trahiſon de Pemba, entreprit de leur donner la chaſſe; s'en étant approché vers midi on reconnut que c'étoient des pangaïes ou barques Mores. Deux baiſ-

ſèrent auſſi-tôt leurs voiles de crainte de l'artillerie & en ſigne de ſoumiſſion, mais la troiſième qui étoit la moins chargée gagna le rivage.

De quarante-cinq hommes environ qui étoient à bord de ces deux barques, les Anglois crurent en reconnoître ſix pour des Portugais. La blancheur ou plutôt la pâleur de leur viſage les rendoit fort différens de tous les autres qu'on diſtinguoit clairement pour des Mores; néanmoins ils ne s'effrayèrent point, ils répondirent à toutes les queſtions qu'ils étoient Mores. Ils firent voir leurs épaules & leur dos qui étoient couverts de caractères, ſuivant l'uſage de cette nation. Enfin, ils donnèrent encore une preuve moins équivoque, en montrant qu'ils étoient circoncis. Cependant Sharpey, qui ne pouvoit revenir de ſes doutes, leur parla de la trahiſon inſigne qu'il venoit d'éprouver dans l'île de Pemba. Ce récit parut les allarmer; ils tinrent entr'eux quelques diſcours dans leur langue. Comme on les avoit fait entrer dans le vaiſſeau, il étoit à craindre qu'ils ne fuſſent capables de quelque entrepriſe déſeſpérée. A tout haſard, Sharpey fit ranger des épées nues dans un endroit, pour les trouver préparées au beſoin. Dans cet intervalle, Philippe *Grove*, pilote de l'Aſcenſion, ayant fait deſcendre avec lui dans ſa chambre un des pilotes Mores, pour l'entendre raiſonner ſur ſes inſtrumens

aſtronomiques, s'apperçut de l'attention avec laquelle il obſervoit tout ce qui étoit autour de lui. Il crut même reconnoître, en le quittant, qu'il avertiſſoit ſes compagnons du ſignal auquel ils devoient exécuter leur complot. Sur ce premier ſoupçon Sharpey donna ordre à ſes gens de veiller ſur la ſalle d'armes. Enſuite jugeant que les Mores pouvoient avoir des couteaux cachés, quoiqu'ils fuſſent ſans ſabres ni autres armes apparentes, il voulut qu'ils fuſſent fouillés avec rigueur. On s'adreſſa d'abord au pilote More qui portoit effectivement un couteau. Il le prit d'une main qui trompa Philippe Grove, qui le viſitoit, & qui étoit aſſiſté de William Revet & de Jones. Grove s'étant apperçu de ce mouvent voulut lui ſaiſir le bras, mais le More repaſſa ſi adroitement & avec tant de promptitude ſon couteau dans l'autre main, qu'en un clin-d'œil le pilote Anglois ſe ſentit frappé. L'aſſaſſin jetta en même tems un grand cri qui ſervit de ſignal aux autres. Jones qui étoit armé le tua ſur le champ. Tous les Mores, au cri qui s'étoit fait entendre dans tout le vaiſſeau, ſe jettèrent ſur les Anglois qui étoient à leur portée. Le miniſtre anglois, un des marchands (*) & quelques matelots tombèrent

(*) On donne ce nom aux facteurs ou prépoſés de

ſous leurs premiers coups. Mais Sharpey & quelques-uns de ſes officiers eurent bientôt abattu les plus furieux qui étoient ſur le pont. Le carnage fut fort grand vers la ſalle d'armes, où la plupart des Mores s'étoient précipités, dans l'eſpérance de ſe ſaiſir des épées & des piques. Ceux qui avoient des poignards ou des couteaux bleſſèrent quelques Anglois. Ils ſe jettoient au milieu d'eux avec une fureur & un courage inconcevables. Mais en une demi-heure ils furent preſque tous tués. Il en périt trente-deux. Le reſte, au nombre de douze, ſe jetta dans les flots où quatre ſe noyèrent; mais les huit autres profitèrent avec tant d'adreſſe du trouble qui régnoit ſur le vaiſſeau, qu'étant rentrés dans une de leurs pangaïes ils gagnèrent le rivage. Enfin de cette multitude de furieux il ne reſta que deux priſonniers, ſi terribles encore dans l'agitation de leurs eſprits, qu'on fut obligé de les charger de chaînes. On fut informé dans la ſuite, par les Portugais mêmes, que la plupart de ces Mores étoient ou du ſang royal, ou des plus nobles familles de Mélinde, & que leur mort avoit coûté des larmes à toute la nation. Peu s'en fallut qu'ils n'euſſent réuſſi dans leur complot, & ſans le

---

la Compagnie pour veiller à la conſervation des marchandiſes, & enſuite à leur vente ou échange.

contre-tems de la visite qui l'avoit fait éclater plutôt qu'ils n'avoient résolu, il est à présumer que les Anglois en auroient été les victimes. A peine étoient-ils seize à dix-sept à bord dans les premiers momens du combat, le reste de l'équipage travailloit dans la chaloupe & dans les esquifs.

Les Anglois s'emparèrent de la pangaïe qui restoit, & qui se trouva chargée de marchandises & d'effets précieux. Ensuite ils résolurent de ne pas s'arrêter plus long-tems au nord de Pemba, ils regagnèrent le côté de l'ouest dans le dessein de s'avancer vers Socotra. Ils s'en approchèrent enfin vers les derniers jours du mois de Mars, après avoir été bien contrariés par les vents & les courans. Le 29 Mars, on jetta l'ancre dans une baie fort commode de cette île.

Les insulaires ayant apperçu le vaisseau firent des feux, soit pour observer ses desseins, soit pour faciliter son entrée dans la baie. Cependant à l'approche des chaloupes ils prirent la fuite avec de grandes marques de frayeur. Les Anglois furent surpris de cette conduite; mais ils apprirent bientôt que les habitans, quoique timides & obligeans, avoient depuis peu reçu quelques insultes d'un bâtiment européen qui s'étoit arrêté sur leurs côtes. Sharpey tenta inutilement de les attirer sur le rivage par des marques de confiance & des présens,

ls reſtèrent conſtamment éloignés. Enfin les Anglois déſeſpérant de les faire revenir de leurs craintes, levèrent l'ancre pour chercher autour de l'île le principal port.

En ſuivant ce projet, ils rencontrèrent un vaiſſeau guzarate chargé de coton, de calicots & d'autres toiles de la Chine, qui faiſoit voile vers Aden. Le capitaine leur repréſenta cette ville comme un lieu fort célebre par ſon commerçe. Sur ce témoignage, ils prirent trop légèrement la réſolution de s'y rendre avec lui. Mais ils trouvèrent la vérité fort différente du récit du Guzarate, Aden n'étoit alors qu'une ville de guerre, défendue par une forte garniſon. Le château qui eſt à l'entrée du port a été ſéparé de la terre, & ſe trouve environné de la mer; il a trente-deux pieces de canon en batterie, & la ville en a plus de cinquante.

Qoique Sharpey ne vît pas ſans étonnement la force de cette place, il étoit ſi éloigné de ſoupçonner la bonne-foi des Guzarates, qu'étant convenu avec eux qu'ils entreroient les premiers dans le port, il attendit leurs informations pour ſe régler par leur exemple. Ils annoncèrent au gouverneur Turc qu'ils étoient ſuivis d'un vaiſſeau anglois qui avoit jetté l'ancre à deux milles du port. Un officier fut auſſi-tôt envoyé de la ville dans une barque, pour engager les Anglois à s'approcher

ſans défiance. Sharpey trop facile à ſe laiſſer tromper par ces apparences de ſincérité, deſcendit imprudemment ſur le rivage, accompagé d'un petit nombre de ſes gens. Il y trouva quatre chevaux qui paroiſſoient préparés pour lui faire honneur. On le preſſa civilement de ſe rendre à la ville ; dans le chemin qui lui reſtoit à faire il fut traité avec beaucoup d'attentions pour ſa perſonne, & même de reſpect. A ſon arrivée, le gouverneur lui demanda d'un air incertain ce qui l'avoit amené dans ſon port. L'amiral répondit que ſur la réputation du commerce d'Aden il y apportoit diverſes marchandiſes de l'Europe. On lui fit encore d'autres queſtions auxquelles il répondit avec la même ſimplicité. Enfin le gouverneur, ſans expliquer ſes intentions, l'envoya dans une maiſon voiſine, ſous la garde d'un Chiaoux & de quelques janiſſaires. Sharpey ouvrit alors les yeux ſur ſon imprudence, mais ſans voir encore aucun moyen d'y remédier.

Il demeura comme oublié dans ſa priſon pendant ſix ſemaines. Coverte, auteur du journal du voyage de l'Aſcenſion, & deux autres de ſes gens qui étoient avec lui, le preſſoient beaucoup de faire entendre hautement ſes plaintes. Dans la confuſion de s'être fié trop légèrement à des perfides, ou dans l'eſpérance de les gagner par la ſoumiſſion & la douceur, il s'obſtina tellement au ſilence qu'il em-

ploya même ſon autorité pour y forcer auſſi ſes compagnons. On leur accordoit d'ailleurs tout ce qu'ils demandoient, ſoit pour ſervices ſoit pour beſoins. Les Turcs de leur garde les amuſoient même par le ſon de leurs inſtrumens & quelquefois par des danſes.

Enfin le gouverneur ennuyé de leur ſilence, adreſſa à Sharpey un de ſes officiers qui vint le prier civilement d'envoyer des ordres à l'équipage de ſon vaiſſeau pour faire débarquer du fer, de l'étaim & du drap, juſqu'à la valeur de deux mille cinq cens dollars, avec promeſſe de payer ces marchandiſes. Elles furent amenés au rivage; mais elles furent ſaiſies par les officiers de la douanne, qui prétendirent qu'elles leur appartenoient pour leurs droits. Alors le gouverneur, ſatisfait apparemment de ce vol, fit paroître Sharpey devant lui, & l'exhortant à ne pas s'offenſer des uſages du port, il lui déclara qu'il étoit libre de retourner ſur ſon vaiſſeau. Cependant, lorſqu'il ſe diſpoſoit à partir, on arrêta deux hommes de ſa ſuite. L'amiral juſtement irrité de ce nouvel outrage, ſe répandit en plaintes amères ſur la conduite des Tutcs; mais on l'aſſura qu'il devoit être ſans alarmes ſur le ſort des deux priſonniers, que l'uſage du port étant auſſi de payer deux mille dollars pour l'ancrage, ces deux Anglois étoient gardés pour caution de cette ſomme,

& qu'il feroit le maître de la faire payer aussi promptement qu'il le fouhaiteroit. C'étoit joindre la raillerie à la trahifon. Sharpey, dénué de forces pour écouter fon reffentiment, fe rendit à bord fans répliquer. On y délibéra fur le paiement de la fomme. L'avis du confeil fut de faire par écrit des repréfentations au gouverneur, dans l'efpérance de le rappeler aux principes de la bonne-foi & de l'équité naturelle.

Le mémoire fut porté par deux des marchands du vaiffeau. Ils abordèrent le rivage dans l'efquif, & remirent le mémoire à l'officier qui avoit gardé l'amiral dans fa prifon. Le gouverneur parut le recevoir fans colère, mais pour réponfe il ordonna que les deux Anglois prifonniers fuffent conduits dans une ville nommée Zenan, à huit journées de la mer, pour être inftruits des intentions du bacha qui y faifoit alors fa réfidence.

A leur arrivée dans cette ville, le bacha leur demanda s'ils avoient une permiffion du grand-feigneur pour entrer dans une ville de fa domination. Comme ils n'en avoient point & qu'ils furent obligés de le confeffer, il leur déclara qu'il ne pouvoit leur accorder permiffion de faire le commerce au port d'Aden, mais qu'il prendroit le drap qu'ils y avoient débarqué, comme un préfent d'autant plus agréable qu'ils étoient les premiers An-

glois qu'on eût jamais vus dans cette mer. Il leur ajouta que pour témoignage de sa reconnoissance il leur laissoit la liberté de partir d'Aden & d'aller faire leur commerce dans d'autres lieux.

Une tyrannie si cruelle auroit forcé les Anglois à la vengeance, si leurs forces avoit égalé leur ressentiment. Mais dans la nécessité de dévorer ces outrages, ils résolurent de s'avancer jusqu'à Moka, ville d'un commerce florissant, dans l'espérance d'y trouver plus de faveur pour des étrangers & d'obtenir une juste satisfaction. Ils levèrent l'ancre le 3 de Juin, & s'engageant dans les détroits, ils arrivèrent trois jours après dans la rade de Moka. Sharpey y fut reçu avec des caresses & des offres, qui ne pouvoient être suspectes dans une ville de commerce; il ne tarda pas long-tems à reconnoître que ce n'étoient point des démonstrations feintes, & qu'il y a une grande différence à faire chez les Turcs entre une ville de guerre & une place commerçante.

Moka, par sa situation à l'entrée de la Mer-rouge est l'entrepôt du commerce de l'Inde avec le Grand-Caire & Alexandrie. Il ne se passe point de semaine qu'il n'y arrive des caravanes de ces deux villes, ainsi que de Zénan & de la Mecque. Tous les jours un grand marché y rassemble les productions de l'Afrique & de l'Asie; les provisions de

bouche n'y ſont pas moins abondantes. La ville eſt habitée par un grand nombre de marchands Turcs & Arabes, qui aiment à partager humainement avec les étrangers la liberté & les privileges dont ils jouiſſent. A l'envi les uns des autres ils ſe ſeroient accommodés de toute la cargaiſon de Sharpey, s'il n'eût été obligé d'en réſerver une partie pour le terme de ſon expédition.

Les avantages que procuroient à Sharpey le commerce & l'agrément de ſon ſéjour à Moka, ne lui firent point oublier que la réparation des outrages qu'il avoit eſſuyés à Aden étoit le principal motif de ſon voyage; il s'en ouvrit à ceux des négocians Turcs & Arabes qui lui avoient paru avoir le plus d'affection pour les Anglois & plus d'expérience pour ces ſortes d'affaires; mais tous d'accord le blâmerent de s'être fié légérement au témoignage de prétendus Guzarates qui étoient des Mores, & plus encore d'avoir expoſé ſa perſonne dans une ville de guerre, ſans avoir pris ſes ſûretés. On lui conſeilla même d'étouffer ſes plaintes, s'il n'aimoit mieux faire revivre une querelle enſevelie & qui pouvoit l'expoſer à de nouveaux chagrins. Sharpey ſentit que ce conſeil étoit le plus prudent, & il ſe détermina à le ſuivre.

Après un ſéjour d'un mois, l'amiral partit de Moka pour s'avancer vers Cambaye. La plupart de

de ſes officiers avoient été d'avis de prendre une autre route. Pour ſurcroît de mécontentement de l'équipage, en repaſſant les détroits, le vaiſſeau perdit deux ancres.

Cependant il auroit trouvé un ſujet de conſolation dans le bonheur qu'il eut de rejoindre, le lendemain de ſon départ, ſa pinaſſe dont il étoit ſéparé depuis long-tems, ſi cet avantage n'eût été mêlé d'un autre ſujet de chagrin. Jean *Luſken*, pilote de ce petit bâtiment, avoit été tué par Thomas *Clarke*, François *Driwer*, André *Ewans* & Edouard *Hilles*. Sharpey crut, non-ſeulement la diſcipline, mais ſa propre vie intéreſſée à la punition de ce crime. Il fit faire le procès aux meurtriers, & ſur la pleine conviction du meurtre, Clarke & Driwer furent pendus dans la pinaſſe. Les deux autres n'échappèrent pas à la juſtice divine, quoique leur châtiment vînt plus tard & par d'autres voies. Hilles fut dévoré dans la ſuite par des cannibales, & Ewans étant mort dans un lieu déſert, fut trouvé pourri & preſque mangé par des inſectes.

La pinaſſe demandant de promptes réparations, Sharpey réſolut de relâcher dans l'île de Socotra, malgré les obſtacles qu'il y avoit trouvés quelques mois auparavant. Il jetta l'ancre le 15 d'Août devant Sajah, ville où le roi fait ſa demeure. Un

marchand du pays, qui ſe préſenta auſſi-tôt ſur le rivage, lui fit entendre qu'il ne ſeroit pas vu de bon œil par les habitans de ce canton, & ſurtout par les femmes, qui ſe reſſentoient vivement de quelques inſultes que leur ſexe avoit reçues de l'équipage d'un vaiſſeau étranger. Il lui conſeilla en même tems de gagner une rade plus éloignée de cinq lieues, où, ſans rien craindre de la mauvaiſe humeur des habitans, il trouveroit les mêmes facilités pour le radoub, les rafraîchiſſemens & le commerce.

Les Anglois allèrent mouiller dans la baie appelée Saub, les habitans les accueillirent avec douceur & civilité; mais on s'apperçut bien-tôt que la frayeur & la haîne des femmes de Sajah s'étoient communiquées à celles de la baie de Saub, il n'en parut aucune à leur vue. Cependant Sharpey, vif & galant, entreprit de les ramener par des préſens & des fêtes. Auſſi la renommée des galanteries des Anglois s'eſt-elle ſi bien établie dans l'île de Socotra, qu'elle eſt paſſée en proverbe dans tous les pays voiſins.

La pinaſſe étoit rétablie, & Sharpey alloit quitter l'île après y avoir pris de l'eau & des vivres lorſque les vents ſoufflèrent avec tant de violence que le vaiſſeau ne put trouver d'abri contre le rivage, & que la pinaſſe fut jettée en pleine mer,

ſans avoir des vivres pour plus de deux ou trois jours. Enfin, tandis que Sharpey achevoit de ſe ravitailler, il vint un orage ſi violent du ſud-oueſt, que deux de ſes ancres furent encore briſées. Jones, auteur de la ſeconde relation du même voyage, prétend que l'amiral auroit évité une partie de ces infortunes, s'il s'étoit hâté de pourvoir à ſes beſoins, au lieu d'employer le tems à ſe faire admirer des femmes de l'île par des fêtes & des divertiſſemens.

Les Anglois parvinrent cependant à ſe mettre en état de continuer leur route, & partirent pour Cambaye avec un vent ſi favorable, que le 28 d'Août on relâcha heureuſement à Moa. L'ancre fut jettée ſous une pointe de terre. Le lendemain on envoya l'eſquif au rivage, pour acheter des habitans quelques moutons & d'autres alimens qui n'avoient pu ſe trouver à Socotra. Sur la nouvelle que le vaiſſeau faiſoit voile pour Surate, un More du pays vint demander le paſſage à l'amiral. Il l'aſſura que le reſte de la navigation étoit dangereux, & pour ſa propre ſûreté autant que pour celle des Anglois, il offrit d'amener à bord un pilote expérimenté, qui s'engageroit pour vingt dollars à conduire le vaiſſeau juſqu'à la barre de Surate. Sharpey, dans la confiance qu'il avoit en ſes propres lumières & en celles de Philippe Grove, Hol-

landois & pilote du vaiſſeau, rejetta cette propoſition.

Le 29 d'Août, on leva l'ancre à trois heures après midi, preſqu'au dernier quartier de la marée. En ſortant du canal de Moa, le vaiſſeau qui portoit ſur plus de vingt-cinq braſſes ſe trouva tout d'un coup ſur dix, ſur ſept, & enfin à l'entrée de la nuit ſur cinq. Quelques matelots effrayés demandèrent au pilote à quoi il penſoit. Au même moment le vaiſſeau donna contre le fond. Coverte qui treſſaillit à ce mouvement, accourut ſur le pont pour avertir le pilote de ce qu'il venoit de remarquer. Mais le pilote demanda fièrement qui oſoit dire que le vaiſſeau eût touché. A peine eut-il fait cette arrogante queſtion, qu'il toucha encore, & ſi violemment que le gouvernail ſe briſa & fut emporté. On jetta l'ancre auſſi-tôt, & pendant deux jours on fit les plus exactes perquiſitions pour découvrir le dommage & pour y remédier.

Coverte, dans ſa relation, ſemble inſinuer, mais ſans en donner de preuve, que le naufrage doit être attribué à la méchanceté du pilote Grove. Cet homme, Hollandois de nation, avoit été accuſé & convaincu d'un crime grave par l'équipage, pendant que le vaiſſeau avoit été à l'ancre au mois de Janvier, ſur la côte de Mélinde. Il méritoit la mort, mais le beſoin qu'on avoit de lui, lui fit

obtenir ſa grace ; Sharpey ſe contenta ſeulement de l'accabler de reproches, & peu après lui rendit imprudemment toute ſa confiance. Grove avoit conſervé depuis ce tems un vif reſſentiment contre tout l'équipage de l'Aſcenſion.

Tandis que tout l'équipage étoit occupé de ce ſoin, non-ſeulement le vaiſſeau toucha encore avec violence, mais on s'apperçut ſenſiblement qu'il commençoit à s'enfoncer. Il étoit ſix heures du ſoir, le 2 de Septembre. Bientôt l'eau gagna de toutes parts, ſans qu'on pût découvrir quels étoient ſes plus dangereux paſſages ; le travail continuel des pompes depuis ſept heures juſqu'à onze ne ſervit point même à la diminuer. Enfin Sharpey ne conſervant plus d'eſpérance, exhorta tout l'équipage à s'entre-ſecourir dans l'uſage qu'il reſtoit à faire de la chaloupe & de l'eſquif. On avoit eu ſoin de faire placer ſur le tillac environ dix mille livres ſterling qui appartenoient aux marchands. L'amiral déclara que chacun pouvoit en prendre ce qu'il ſe croyoit capable de porter. On en prit environ trois mille, les uns ſe hâtant d'abord de remplir leurs poches, & rejettant enſuite un poids qui ſurpaſſoit leurs forces ; les autres ſe contentant d'une fort modique ſomme, dans la penſée qu'ils pourroient être obligés de ſe ſauver à la nage ; d'autres enfin négligeant tout-à-fait des richeſſes qui ne

leur paroiffoient d'aucune utilité lorfqu'ils avoient la mort devant les yeux. Ils abandonnèrent ainfi le navire, fans emporter même aucun aliment. Ce trifte départ s'effêctua vers minuit. Tout l'équipage trouva place dans la chaloupe ou dans l'efquif. « Ainfi la témérité, dit Jones, & l'obftination d'un » feul homme firent perdre à la Compagnie des » Indes un de fes meilleurs vaiffeaux, & aux ma- » telots toute leur efpérance. Les marchandifes & » la plus grande partie de l'argent qui étoient à » bord furent abandonnés avec le bâtiment ».

La côte étoit éloignée de près de vingt-lieues à l'eft. On vogua tout le refte de la nuit & le jour fuivant, fans avoir la moindre provifion de vivres pour fe foutenir. Enfin, vers les fix heures du foir on aborda dans une petite île, à l'entrée de la baie qu'on s'efforçoit de gagner. Les Anglois fe croyoient à la fin du péril, lorfqu'un coup de vent brifa tout d'un coup le mât de la chaloupe, qui contenoit cinquante-cinq hommes. Cependant ils trouvèrent le moyen d'entrer dans la Baie; & le vent s'étant affoibli, ils gagnèrent heureufement l'embouchure de la rivière. Ils s'étoient perfuadés que c'étoit celle de Surate, mais on reconnut que c'étoit celle de Gandevi qui en étoit éloignée de cinq à fix lieues vers le fud. Ce qui fut regardé d'abord comme un nouveau

ſujet d'affliction, paſſa bientôt pour une faveur du ciel, car les Portugais informés de l'approche du vaiſſeau, étoient à l'attendre avec cinq frégates à l'entrée de la rivière de Surate. La chaloupe & l'eſquif auroient été infailliblement leur proie.

Les habitans de la côte de Gandevi voyant paroître tant d'étrangers à l'embouchure de leur rivière, battirent le tambour & ſe mirent ſous les armes pour leur défenſe. Ils craignoient que ce ne fût un détachement de quelque flotte portugaiſe qui venoit piller leur ville. Sharpey ſoupçonna l'erreur où ils étoient. Il avoit avec lui un Guzarate qu'il leur envoya pour les informer de ſa diſgrace & de la néceſſité où il étoit d'implorer leur ſecours. Ce récit parut les toucher; ils approchèrent des Anglois & leur accordèrent abondamment tout ce dont ils pouvoient avoir beſoin dans leur infortune; enſuite ils les conduiſirent à Gandevi, où le gouverneur qui étoit un Banian les reçut avec beaucoup d'humanité, & leur offrit même un établiſſement dans le canton. Ils apprirent à Gandevi que la pinaſſe ayant abordé ſur la même côte près de la ville, y avoit été enlevée par deux vaiſſeaux portugais, mais que l'équipage s'étoit ſauvé heureuſement à terre, & qu'il avoit pris le chemin de Surate.

Les Anglois reſtèrent quelques jours dans cette

ville, & enſuite ſe rendirent à Surate (1). William Finch, qui étoit à la tête du comptoir de leur nation dans cette ville, leur accorda tous les ſecours qui convenoient à leur malheureuſe ſituation.

Sharpey reſta à Surate juſqu'à l'arrivée de la flotte angloiſe compoſée de trois vaiſſeaux bien armés, & commandée par Henri *Midleton*. Cet armiral étoit envoyé aux Indes par la Compagnie, dans la même vue que Sharpey. Il y a toute apparence que Midleton étoit auſſi chargé des ordres des Directeurs pour le retour de Sharpey; mais ſon infortune les rendit inutiles. Il paroît même que d'égal qu'il étoit, la perte de ſon vaiſſeau le rendit ſubordonné à Midleton.

Auſſi-tôt l'arrivée du nouvel amiral, Sharpey alla le trouver ſur ſa flotte. Midleton, pour l'employer ſuivant les intérêts de la Compagnie, le chargea de faire, conjointement avec Hugues Fraine & Hugues Gréet, le voyage d'Agra, qui eſt à trente journées de Surate. Il devoit y acheter des étoffes des Indes & d'autres marchandiſes, s'il s'en trouvoit à des prix raiſonnables; il avoit auſſi ordre de remettre une lettre au capitaine Hawkins qui y étoit depuis quelque tems pour le même objet. Sharpey conſentit d'autant plus aiſément à faire ce voyage, que ſon projet étoit, après s'être acquitté de ſa commiſſion, de retourner en Europe par la

Perſe. Mais il ne l'exécuta point ; il revint à Surate avec le capitaine Hawkins. Il revint en Angleterre, ſelon toute apparence, avec Midleton, qui n'arriva à Douvres que le 13 d'Octobre 1615.

ROUTE ET NAUFRAGE

*Du Vaiſſeau l'*Union, *ſur les côtes de Bretagne, près d'*Audierne, *en* 1611.

Le vaiſſeau l'*Union*, parti des côtes de l'Angleterre avec celui de l'Aſcenſion, éprouva une deſtinée encore plus malheureuſe que la ſienne. Purchaſſof nous a conſervé la relation de ſon infortune ; on doit la regarder comme une continuation, ou plutôt une diviſion de celle du voyage de Sharpey. Nous la réduirons au récit des faits principaux, pour ſoutenir l'attention du lecteur.

La tempête qui ſépara l'Union de ſon Amiral, preſqu'à la vue du cap de Bonne-Eſpérance, lui avoit fait perdre ſon grand mât, qui fut non-ſeulement briſé par la fureur des vents, mais emporté hors du bâtiment. Rowles, capitaine du vaiſſeau, eut le bonheur de l'appercevoir flottant ſur l'eau, après la tempête paſſée ; il fut repêché & mis en place avec beaucoup d'adreſſe. Un tems plus favorable ne laiſſa plus aux Anglois que le regret d'être ſéparés du vaiſſeau amiral & de la pinaſſe.

Ils se persuadèrent qu'ils avoient doublé comme eux le cap de Bonne-Espérance, & qu'ils toucheroient à Madagascar (2). Le vaisseau continua sa route vers cette île, & l'ancre fut jettée dans la baie de Saint Augustin. Il resta vingt jours à attendre Sharpey; enfin l'Union partit pour Zanzibar. Rowles avoit projeté d'y faire quelque séjour, dans l'espérance de s'y réunir avec l'amiral, mais la perfidie des Negres obligea bientôt les Anglois de s'en éloigner, ils n'y restèrent que deux jours. On étoit alors au mois de Février, & les vents étoient contraires au dessein que l'équipage avoit de gagner l'île de Socotra. On courut long-tems la mer sans avancer. Cependant le scorbut faisoit de grands ravages parmi les matelots, le plus grand nombre en étoit attaqué. Rowles cédant enfin aux représentations de ses officiers & à la nécessité, se laissa conduire par le vent à la partie septentrionale de l'île de Madagascar. Son intention étoit de relâcher dans la Baie d'Antongil, mais il tomba du côté de l'ouest dans une fort grande baie, appelée par les habitans Kauquomorre; le paysage en étoit également fertile & agréable.

Après tant de courses & de dangers, la vue de ce beau séjour fut une consolation pour les Anglois. Ils résolurent d'y attendre le changement de la mousson, saison pendant laquelle soufflent sur

la mer des Indes certains vents réglés & périodiques, & de tirer du moins un fruit de leur disgrace, en rétabliſſant leur ſanté. Les habitans leur parurent du premier abord fort civils, & ne marquèrent point d'éloignement pour lier commerce avec eux; le roi même donna l'exemple à ſes ſujets, par l'affabilité & les careſſes avec leſquelles il reçut pluſieurs fois les marchands du vaiſſeau.

Rowles ſe fiant trop aux apparences, voulut rendre une viſite au prince, accompagné de *Richard Rewet*, principal facteur; de *Jeffery Carlet*, & de trois autres. *Samuel Brandshaw*, qui avoit été employé pluſieurs fois à cette cour perfide, eut le bonheur d'être occupé d'autres ſoins qui ne lui permirent pas de ſuivre le capitaine. A peine Rowles & ſon cortege eurent touché le rivage, qu'ils furent enveloppés par une troupe de barbares qui les enlevèrent ſans réſiſtance.

Les matelots reſtés dans la chaloupe, perdant l'eſpérance de les ſecourir, n'eurent rien de plus preſſé que s'éloigner à force de rames; mais il ne leur fut pas même aiſé de regagner le vaiſſeau, une multitude de pares & de barques ſortant de la rivière & montées d'hommes armés, s'avancèrent impétueuſement & avec de grands cris pour leur couper le paſſage. Ils ne balancèrent pas même à s'approcher du vaiſſeau, dans la réſolution de l'attaquer

& de s'en emparer, les fleches & les dards formèrent une épaiſſe nuée. Dans la confuſion des premiers mouvemens, les Anglois craignirent d'être forcés ſans pouvoir y apporter de réſiſtance ; mais ayant enfin diſpoſé leur artillerie, les coups furent ſi bien ajuſtés que dès la première bordée ſix ou ſept des plus grandes barques furent coulées à fond. Cette exécution refroidit toutes les autres, qui ſe retirèrent plus promptement qu'elles ne s'étoient avancées.

Cependant le capitaine demeuroit priſonnier avec ſes compagnons. Loin d'eſpérer leur liberté, Brandshaw, qui étoit après lui le principal officier du vaiſſeau, & qui en prit le commandement, mit en délibération ce qu'il y avoit à faire dans la circonſtance où on ſe trouvoit : elle fut courte & le réſultat unanime. Il n'y avoit point d'Anglois qui ne conçût que les Sauvages s'étant portés à cette perfidie ſans prétexte, il n'y en avoit que de nouvelles à attendre d'eux ; que dès-lors le ſeul parti convenable étoit la fuite la plus prompte. Une autre diſgrace qui ſurvint pour accabler le malheureux équipage de l'Union, ne lui permit pas de délibérer plus long-tems. Sept hommes moururent preſque ſubitement, ſans qu'on en pût ſoupçonner d'autre cauſe que leurs bleſſures faites par les fleches empoiſonnées de ces barbares. On ſe diſpoſa à lever l'ancre, dans l'intention néanmoins de cher-

cher une autre baie de la même île & des habitans plus traitables. Le vent ne permettoit point toujours de s'abandonner à la haute mer. Avant qu'on eût appareillé, les Sauvages se firent voir encore dans une multitude de barques, & s'approchèrent si subitement du vaisseau, qu'ils eurent le tems d'y faire pleuvoir une grêle de fleches avant que l'artillerie fût pointée. Cependant les dispositions qui se faisoient dans le vaisseau, & la crainte de ses terribles armes, les fit retirer promptement vers le rivage. Ils y descendirent avec précipitation. Brandshaw bien instruit de leur malignité, & ne doutant pas qu'ils ne lui préparassent quelque nouvel outrage pendant la nuit, résolut de ne pas les quitter sans un adieu dont ils pussent se souvenir. Par un mouvement très-adroit & presqu'imperceptible, il s'approcha de la côte. Les voyant alors à la portée du canon & de la mousqueterie, il fit faire une décharge générale qui éclaircit aussi-tôt leurs rangs par de larges ouvertures. L'effroi dont ils furent saisis à la vue de tant de morts & de blessés, leur fit abandonner le rivage en poussant d'affreux hurlemens.

Après ces nouvelles hostilités, les Anglois désespérant de trouver dans aucune partie de cette île une retraite où la terreur & la haîne de leur nom ne fussent pas répandues, se mirent en

mer, au mépris de tous les dangers, & dirigèrent leur courſe vers Socotra. Mais tous leurs efforts ne purent réſiſter aux vents qui les jettèrent avec beaucoup de périls ſur la côte d'Arabie. Ils y mouillèrent le 4 de Juin. La mouſſon d'hiver étoit arrivée. Il n'y avoit plus d'apparence qu'ils puſſent gagner Cambaye, & la côte où ils ſe trouvoient ne leur préſentoit aucun port qui pût leur ſervir d'aſyle dans cette ſaiſon. Après avoir paſſé quatre jours à délibérer ſur leur ſituation, ſans ceſſe allarmés par des orages impétueux, ils ſuivirent l'avis de *Griffon Maurice*, leur pilote, qui leur propoſa de ſe rendre à Achem. Ce port ne pouvant être ſans quelques Guzarates, Brandshaw ſe promit d'y vendre ſes marchandiſes.

On y arriva le 27 de Juillet, après une navigation moins dangereuſe que pénible. Le capitaine fut ſept jours ſans pouvoir obtenir audience du roi, & cette faveur lui fut comme vendue pour un riche préſent. Les obſtacles vinrent des Hollandois, qui dans la vue d'attirer à eux tout le commerce de l'Inde, n'épargnèrent aucun moyen pour nuire aux Anglois. Brandshaw fit très-peu de commerce à Achem, & ſeulement avec les marchands Guzarates, à qui il donna des étoffes d'Angleterre & du plomb, pour du baſta blanc & noir, qui eſt le drap de l'île.

Après avoir paſſé quelque tems dans le port l'Achem, les Anglois ſe rendirent à Priaman & Tekou, où la facilité & les avantages qu'ils trouvèrent dans le commerce devinrent un heureux dédommagement pour toutes les peines qu'ils avoient eſſuyées. Il firent leur cargaiſon, qui conſiſta en deux cens tonneaux de poivre, une quantité de benjoin & en quelques étoffes de ſoie de la Chine. La ſeule difficulté qui prolongea un peu plus leur ſéjour, fut une mutinerie des matelots dont le capitaine ne put arrêter l'inſolence qu'avec beaucoup de ménagement. Le pilote du vaiſſeau, moins tempérant qu'il n'étoit convenable à ſon âge & à ſon emploi, mourut à Priaman d'une maladie qui fut attribuée à ſes excès. Auſſi-tôt que le bâtiment fut chargé, Brandshaw fit partir *Biddulph* & *Smeth* pour Bantam, dans un jonc chinois avec ce qui lui reſtoit de marchandiſes de l'Europe, dont il n'avoit pu ſe défaire à Priaman ni à Tekou. A leur retour, il ſe prépara à repaſſer en Angleterre ; on étoit alors au mois de Février 1610.

Brandshaw avoit exercé juſqu'alors avec autant de bonheur que d'intelligence la principale autorité ſur le vaiſſeau l'Union ; mais lui & ſon malheureux équipage étoient condamnés par le ciel à un ſort plus funeſte que celui de l'Aſcenſion. Il n'acheva plus heureuſement que Sharpey le voyage des Indes

que pour venir faire, presqu'à la vue d'Angleterre, un triste naufrage.

Dans l'ardeur où étoit Brandshaw de prévenir le dépérissement total de son équipage considérablement diminué, & de retourner promptement en Europe, il mit à la voile aussi-tôt que sa cargaison fut faite. Sa navigation jusqu'à l'île de Madagascar fut souvent contrariée par des orages & des calmes. Il y mouilla au commencement de Septembre, dans l'espérance de s'y procurer des vivres; mais il n'y trouva pour ainsi dire que de l'eau & du bois.

L'Union avoit jetté l'ancre dans la baie de Saint-Augustin, & étoit prête à le lever, lorsque le 6 du du même mois, Henri Midleton, amiral d'une flotte envoyée par la Compagnie angloise des Indes, y aborda (*) dans la même vue d'y faire des vivres. Les deux commandans s'abouchèrent ensemble. Brandshaw fit part à l'amiral de l'état de détresse où il étoit réduit par la diminution de son équipage, ayant à peine trente-six hommes en bonne santé, & par le défaut de vivres. Il le fit consentir, à

(*) Voyez la relation du voyage aux Indes, de Sir Henri *Midleton*, par Nicolas DOUNTON, insérée dans l'Histoire générale des Voyages de M. l'Abbé PRÉVOST, deuxième volume, *in*-4°. pages 48 & 49.

tout

tout événement, de ſe charger de quelques caiſſes d'argent monnoyé, pour remettre à la Compagnie. Midleton procura à Brandshaw quelques vivres, il accorda auſſi les différends qui s'étoient élevés dans ſon équipage. Enfin, le 9 Septembre dans l'après-midi, il appareilla pour l'Inde.

L'Union, après le départ de la flotte angloiſe, reprit la route de l'Europe, eſpérant relâcher à l'île de Sainte-Hélêne. Mais une tempête lui fit manquer l'île. Cependant le ſcorbut & diverſes maladies avoient emporté Brandshaw & la plus grande partie de l'équipage. Le reſte affoibli pouvoit à peine ſuffire à la manœuvre. La relâche au Cap-Verd n'arrêta point le progrès des maladies qui régnoient à bord de l'Union. A quelque diſtance de ce cap, on rencontra une barque de Briſtol qui retournoit en Angleterre, & qui ſe chargea de dix Anglois & de quatre Guzarates mourans. Ce changement leur ſauva la vie.

Le vaiſſeau continua ſa route preſque au gré des flots. Enfin le vent chaſſant de l'oueſt, & le vaiſſeau n'étant point gouverné, il fut jetté le 13 Février 1611 ſur des rochers à la pointe de la Bretagne, près d'Audierne. Sur le champ on dépêcha de cette ville deux barques à ſon ſecours. Ceux qui montèrent à bord le trouvèrent richement chargé de poivre & d'autres marchandiſes des Indes; il

n'y reſtoit de tout l'équipage que quatre hommes en vie, dont un Indien & les trois autres Anglois. On parvint à relever le vaiſſeau & on le remorqua dans la rade, quoique briſé & preſqu'entièrement fracaſſé. Le 18, l'Indien mourut, & trois jours après, un des Anglois. Ainſi, de ſoixante-dix-ſept hommes qui compoſoient l'équipage en partant d'Europe, il n'en revint en Angleterre que neuf & trois Guzarates, en y comprenant ceux qui avoient été portés ſur la barque de Briſtol.

Les Anglois établis à Morlaix mandèrent auſſitôt à la Compagnie ce triſte événement. Les directeurs dépêchèrent ſur le champ en France quelques perſonnes munies de leur pouvoir. Elles étoient accompagnées de M. Simonſon, habile conſtructeur de vaiſſeaux, qui étoit chargé d'examiner l'état de l'Union, & de le radouber s'il étoit poſſible; mais après l'avoir viſité il le déclara incapable de ſervir plus long-tems. On n'en ſauva que l'artillerie, les marchandiſes & les meubles.

NOTES.

(1) SURATE, ville des Indes dans les états du Mogol, eſt forte, très-riche & l'une des plus com-

merçantes du monde. Elle eſt ſituée au quatre-vingt-huitième degré de longitude, & ſous le vingt-unième degré dix minutes de latitude, à trente-cinq lieues au midi de Cambaye, & à vingt milles au nord de Bombay, ſur la rivière de Tappy. Elle eſt éloignée de deux lieues de la mer. Son port eſt le meilleur de la côte, ſans être excellent. Les marchands d'Europe & d'Aſie y affluent dans la ſaiſon favorable.

Surate eſt auſſi étendue & auſſi peuplée que Londres. Cette ville a été quelque tems ouverte ; mais depuis l'invaſion de Sevagy, fameux chef des Marattes, qui l'a pillée deux fois dans le dernier ſiecle, on l'a entourée de murailles. Elle eſt auſſi défendue par un château conſtruit d'une manière irrégulière, mais aſſez fort pour la mettre à l'abri d'un coup-de-main.

La ville de Surate eſt moins remarquable par ſon étendue que par l'agrément & la ſolidité de ſes édifices. Sa grande place eſt magnifiquement décorée par les palais qui l'environnent. Les maiſons qui appartiennent aux perſonnes opulentes ſont revêtues au-dehors & au-dedans de très-belles menuiſeries ; les murs dans l'intérieur ſont incruſtés, ainſi que les planchers, de carreaux de porcelaine ; elles reçoivent le jour par des fenêtres formées de car-

reaux d'écaille ou de nacre, qui tempèrent l'éclat du ſoleil ſans trop affoiblir ſa lumière.

Les Gentils & les Banians forment le plus grand nombre des habitans de cette ville. Les derniers, qui ſont preſque tous marchands de profeſſion, ſe diſtinguent par la franchiſe & la droiture avec laquelle ils commercent.

Quoique Surate ait éprouvé pluſieurs ſecouſſes dans les troubles qui ont agité l'Inde depuis plus d'un ſiecle, c'eſt encore l'entrepôt de commerce le plus conſidérable de l'Aſie. Tout le Guzarate verſe dans ſes magaſins le produit de ſes innombrables manufactures. Une grande partie eſt tranſportée dans l'intérieur des terres, le reſte paſſe par le moyen d'une navigation ſuivie dans toutes les parties du globe. On trouve dans cette ville toutes les eſpeces de marchandiſes de l'ancien Monde, & ſur-tout ce qu'il y a de plus précieux dans l'Orient. Les vivres y ſont auſſi dans la plus grande abondance & à un prix raiſonnable, lorſque la communication avec la campagne n'eſt point interrompue.

L'or de Surate eſt ſi fin, qu'on peut y gagner douze ou quatorze pour cent en le tranſportant en Europe. L'argent y a auſſi moins d'alliage que dans tout autre pays du monde, il eſt ſi eſtimé qu'on

le préfère à l'argent du Mexique & aux écus de Séville.

Toutes les religions ſont tolérées à Surate. L'effet de cette politique étoit eſſentiel dans une ville auſſi commerçante & où il ſe trouve en tout tems la plus grande affluence de négocians étrangers. On voit avec ſurpriſe le Mahométan & le Gentil, auſſi tranquilles & auſſi modérés ſur cet objet qu'ils marquent ailleurs de zele pour faire des proſélytes. Peu de Chrétiens y deviennent apoſtats; lorſqu'il s'en trouve dans cette ville, ils y ſont vus de mauvais œil, & ils meurent abandonnés & miſérables.

Deux gouverneurs ou nababs, nommés par la cour de Délhy, réſident à Surate; l'un pour le ſervice militaire, dans le château, & l'autre pour les affaires civiles & criminelles, dans la ville: celui-ci n'obtient la charge qu'en finançant une ſomme conſidérable. Si on s'en rapporte à quelques relations modernes, il ne tarde pas à s'en indemniſer aux dépens du peuple. La police étoit ſi bien adminiſtrée dans cette ville, lorſqu'Ovington y arriva en 1698, qu'on n'entendoit point parler dans Surate de vols ni de meurtres; mais depuis, l'oppreſſion & l'injuſtice s'y ſont introduites par la foibleſſe du gouvernement mogol, continuellement ébranlé par les coups que lui porte la nou-

velle puissance des Marattes. Le peuple chargé d'impôts énormes & exposé aux vexations du gouverneur, y est réduit à la plus grande misère.

On excelle à Surate dans l'art de construire des vaisseaux; sans être travaillés d'une manière aussi finie & aussi régulière que ceux d'Europe, ils les surpassent néanmoins par leur durée. Il n'est point rare d'en voir qui naviguent depuis un siecle. Cette solidité est due à la façon d'opérer des constructeurs & à l'espece de bois qu'ils emploient.

Le voisinage de Bombay donne beaucoup de considération aux Anglois dans Surate & d'influence dans le commerce qui s'y fait; mais les Marattes dont la puissance augmente tous les jours & qui l'avoisinent aussi, tiennent ses habitans dans une crainte perpétuelle.

(2) MADAGASCAR, île sur les côtes orientales d'Afrique, dont elle est séparée par le canal de Mozambique. C'est la plus grande de notre globe. Elle a environ 336 lieues de longueur sur 120 de largeur. On lui donne 800 lieues de circuit. Les Portugais la découvrirent en 1606, & la nommèrent île de Saint-Laurent. On ne connoît guère que les baies & les côtes de cette île, quoique les Européens y abordent fréquemment depuis plus d'un siecle. Le sol y est très-fertile en oranges, citrons,

ananas, légumes, riz, coton, poivre & fruits; tout ce qu'on y ſeme des productions de l'Europe & des Indes y vient fort bien, excepté le froment & le raiſin. Les habitans y élevent de nombreux troupeaux de bœufs, vaches & brebis, dans des pâturages excellens. Il s'y trouve beaucoup de bois rares, tels que l'ébène, le bréſil, le ſandal, & des palmiers de pluſieurs eſpeces; elle produit auſſi pluſieurs ſortes de miel. Les naturels du pays ſont ſpirituels, bon guerriers, propres aux arts & aux ſciences, mais pareſſeux, perfides & cruels. La circonciſion eſt en uſage parmi eux, & ils ont un grand reſpect pour le tombeau de leurs ancêtres.

Madagaſcar eſt ſous la domination de pluſieurs petits ſouverains qui ſont preſque toujours en guerre entr'eux.

Une obſervation digne de remarque ſur les mœurs des différentes nations qui peuplent cette île, & qui a été faite par pluſieurs voyageurs Européens, c'eſt que les vieillards y ſont extrêmement conſidérés. Le maintien des loix & des coutumes eſt confié à leurs ſoins. Pour la déciſion des affaires civiles, les parties intéreſſées en choiſiſſent un certain nombre qu'elles conſtituent pour leurs juges; leurs vacations ſont payées par des préſens de beſtiaux proportionnés à l'importance & à la difficulté de l'affaire. Les vieillards exercent auſſi la juſtice

criminelle, mais gratuitement, se regardant comme suffisamment récompensés par l'avantage d'avoir délivré le canton d'un malfaiteur.

Les François s'étoient établis à Madagascar, ils y avoient même construit en 1665, à la pointe méridionale, un fort appelé le Fort-Dauphin; mais les Insulaires égorgèrent la plus grande partie de la garnison, en 1673; ceux qui échappèrent au carnage se sauvèrent avec peine sur un vaisseau qui étoit dans la rade & prêt à faire voile pour Surate.





N.° 7.

INCENDIE

Du Vaiſſeau Hollandois la Nouvelle-Hoorn, *près le Détroit de la* Sonde, *dans la Mer des Indes orientales, & Aventures de* BONTEKOÉ, *en* 1619 (*).

DANS la variété des relations qui forment les recueils de voyages, il en eſt peu d'auſſi intéreſſantes que celles du voyage de Bontekoé; l'intelligence & la fermeté qu'il a fait paroître dans les

(*) THEVENOT, garde de la bibliotheque du roi, a inſéré dans la collection de ſes Voyages, tome 1, *Paris*, 1663, le journal de Bontekoé; il ſe trouve auſſi dans le recueil des voyages pour l'établiſſement de la Compagnie Hollandoiſe des Indes orientales, tome 8, *Rouen*, 1725; & dans l'Hiſtoire générale des voyages par M. l'abbé PRÉVOST, tome 8, *in-4°*; *Paris*, 1750.

divers événemens de sa bonne & mauvaise fortune, le ton de sentiment & le caractère de vérité qui éclatent par-tout dans son journal, doivent lui concilier à juste titre l'attention du lecteur. On ne rapportera cependant qu'en abrégé les événemens qui ont précédé & suivi la perte de son vaisseau; un plus long détail nous écarteroit trop de notre objet.

Guillaume Isbrantz Bontekoé fut nommé en 1618, par la Compagnie hollandoise des Indes orientales, capitaine du vaisseau la *Nouvelle-Hoorn*, envoyé aux Indes pour de simples intérêts de commerce; il étoit monté de deux cent-six hommes d'équipage, & du port de onze cens tonneaux.

Bontekoé partit du Texel le 28 de Décembre, & dès le 5 de Janvier, après avoir doublé la pointe d'Angleterre, son vaisseau essuya trois furieux coups de vent qui couvrirent d'eau la moitié du haut-pont. L'équipage en eut tant d'effroi, qu'on entendit crier de toutes parts : Nous coulons bas! La tempête fut si violente, les éclairs si fréquens, & la pluie si prodigieuse, qu'il sembloit que la mer s'étoit élevée au-dessus de l'atmosphère; les élémens de l'air & du feu paroissoient confondus. Bontekoé toujours actif, sur-tout dans le danger, ordonna de puiser l'eau avec les seaux de cuir; tout l'équipage y fut employé; mais les ponts se

ouvoient ſi embarraſſés par les coffres, que dans roulis continuel du vaiſſeau, qui les faiſoit heur-r l'un contre l'autre, on ne trouvoit pas de place our le travail. Il fallut mettre en pieces ceux qui pportoient le plus d'obſtacles aux ouvriers.

On ſe vit enfin délivré du danger; mais le gros ms dura juſqu'au 19, & ce ne fut que le 20 ı'on profita du calme pour ſe remettre en état continuer le voyage. Deux vaiſſeaux hollan-ois qu'on rencontra ſucceſſivement, l'un nommé Nouvelle-Zélande, qui avoit pour capitaine ierre Thyſz, d'Amſterdam; l'autre, qui ſe nom-noit l'Enchuiſen, ſous le commandement de Jean uſz, apportèrent de la conſolation & du ſecours la Nouvelle-Hoorn. Cependant elle en fut bien-ôt ſéparée, & les ayant rejoints aux îles du Cap-Verd, Bontekoé apprit d'eux qu'au lieu d'obtenir es rafraîchiſſemens dans l'île de Mai, comme ils en étoient flattés en y abordant, les Eſpagnols ur avoient tué trois hommes.

Ils firent voile de conſerve pour paſſer la ligne; nais ils tombèrent dans des calmes qui les retin-ent trois ſemaines entières, & les forcèrent de reſſer leur route pour aller paſſer les Abrolhos vec un vent ſud-eſt. Le calme les prit encore près e ces rochers, & leur fit craindre de ſe voir bligés de retourner en arrière, avec le riſque d'a-

voir beaucoup de malades dans l'équipage. Ils les paſſèrent néanmoins, & cherchèrent les îles de Fiſtan & de Condé, à la hauteur deſquelles ils ſe trouvèrent ſans les appercevoir. Enſuite le vent ayant paſſé au nord, ils gouvernèrent à l'eſt pour relâcher au cap de Bonne-Eſpérance, mais le vent de l'oueſt étoit ſi fort qu'ils prirent le parti de faire petites voiles ſans oſer approcher de la côte. La crainte de voir briſer ſon vaiſſeau détermina Bontekoé à aſſembler le conſeil ; après avoir conſidéré que les équipages étoient vigoureux & la proviſion d'eau abondante, les officiers des trois vaiſſeaux ſe décidèrent à doubler le Cap ſans y toucher. Cette réſolution fut exécutée heureuſement, & l'on rangea la terre de Natal, avec un fort beau tems. On étoit à la fin du mois de Mai, cinq mois s'étoient déja paſſés depuis le départ de la Nouvelle-Hoorn.

L'Enchuiſen, qui étoit deſtiné pour la côte de Coromandel, ſe ſépara ici des deux autres pour prendre ſa route entre la côte d'Afrique & l'île de Madagaſcar. Bientôt, à l'occaſion de quelques différends, Bontekoé quitta auſſi la Nouvelle-Zélande ; on ſe perdit de vue à vingt-trois degrés de latitude du ſud. Depuis cette fatale ſéparation, la Nouvelle-Hoorn ne fit plus qu'avancer vers ſa perte.

Les maladies avoient commencé à ſe répandre bord. Elles augmentèrent ſi rapidement qu'il y oit quarante hommes hors de ſervice. La plurt des autres étant preſqu'en auſſi mauvais état, tourna vers Madagaſcar pour ſe rendre à la baie Saint-Louis ; mais on ne put trouver de mouillge où le vaiſſeau fût en ſûreté. Bontekoé fit mette la chaloupe en mer, & y entra lui-même, ndant que le vaiſſeau faiſoit de petites bordées ur ſe maintenir. La mer briſoit ſi fort contre le age qu'il étoit impoſſible d'en approcher. Cendant on vit paroître des Inſulaires, & un malot de la chaloupe ſe mit à la nage pour leur parr. Ils faiſoient des ſignes de la main & ſembloient arquer un lieu propre au débarquement. Mais mme on n'étoit pas ſûr de les entendre, & i'ils n'offroient aucun rafraîchiſſement, il fallut reurner à bord après une fatigue inutile. Les madles qui virent revenir Bontekoé les mains vuides furent conſternés. On remit à la voile vers le d juſqu'à la hauteur de ving-neuf degrés, ou chanant de bord on réſolut d'aller relâcher à l'île-laurice ou à l'île Maſcarenhas. En effet, ayant ouverné pour paſſer entre ces deux îles qui ne nt pas éloignées l'une de l'autre, la Nouvelle-oorn aborda au cap de Maſcarenhas ; on trouva aarante braſſes de profondeur proche de la terre.

Quoique ce lieu ne parût pas bien sûr, parce qu'on étoit trop près du rivage, on ne laissa pas d'y mouiller. Tous les malades soupiroient après la terre, mais les brisans ne leur permettoient pas d'en courir le danger. La chaloupe y fut envoyée pour visiter l'île. On y trouva une multitude de tortues. Cette vue augmenta l'ardeur des malades, qui se promettoient d'être à-demi guéris aussi-tôt qu'ils seroient descendus.

Le marchand du vaisseau, qui se nommoit Hein-Rol, s'opposoit à leur descente, sous prétexte que le vaisseau pouvoit dériver & qu'on couroit risque de perdre tous ceux qui seroient à terre. Les malades insistoient néanmoins les mains jointes, & avec de si vives instances, que Bontekoé en fut touché. Après avoir prié vainement Rol d'y consentir, il se chargea de l'événement, & passant sur le pont il cria joyeusement qu'il alloit mettre tout le monde à terre. Cette promesse fut reçue avec des transports de joie. Les matelots qui étoient en santé aidèrent aux malades à descendre dans la chaloupe; Bontekoé leur donna une voile pour se dresser une tente avec des provisions, des ustenciles & un cuisinier; il descendit lui-même pour leur servir de guide. Ce fut un spectacle fort touchant de les voir arriver sur l'herbe & s'y rouler comme dans un lieu de délices; ils assuroient que cette

ule ſituation leur donnoit déja du ſoulagement.

A peine avoit-on touché le rivage, qu'on ap-
erçut un nombre prodigieux de ramiers, qui ſe
iſſoient prendre avec la main ou tuer à coups de
âton, ſans faire aucun mouvement pour s'envo-
r. On en prit dès le premier jour plus de deux
ens. Les tortues n'étoient pas moins faciles à pren-
re. Bontekoé fort ſatisfait de voir ſes malades dans
ette abondance, les laiſſa au nombre de quaran-
, pour retourner à bord.

Le mouillage parut ſi mauvais au capitaine, que
 nuit ſuivante il prit la chaloupe, dans le deſ-
ein de chercher une meilleure rade. Le matin, à
inq milles de l'endroit où le vaiſſeau étoit à l'an-
re, il trouva une bonne baie, dont le fond étoit
e ſable. A peu de diſtance dans les terres, on
encontra un lac dont l'eau n'étoit pas tout-à-fait
ouce. Bontekoé vit beaucoup d'oies, de pigeons,
e perroquets gris & d'autres oiſeaux. Il trouva juſ-
u'à vingt-cinq tortortues à l'ombre ſous un ſeul
rbre; elles étoient ſi graſſes qu'à peine pouvoient-
lles marcher. Si l'on prenoit un perroquet ou quel-
u'autre oiſeau, & qu'on le tourmentât juſqu'à le
aire crier, ceux de ſon eſpece venoient voler au-
our de lui comme pour le défendre, & ſe laiſſoient
prendre aiſément.

Après avoir visité toute la baie, Bontekoé fit porter la nouvelle de sa découverte aux malades, qui se rembarquèrent volontiers, dans l'espérance de trouver une retraite encore plus commode. On y alla jetter l'ancre sur trente-cinq brasses d'eau. Il fut permis aux gens de l'équipage de débarquer tour-à-tour & de chercher du rafraîchissement dans les bois. On commanda huit personnes avec une seine pour pêcher dans le lac; ils prirent de fort beaux poissons, des carpes, des meûniers, & une sorte de saumon gras & de très-bon goût. On trouvoit aussi dans cette baie des drontes, que les Hollandois nomment dod-aers, espece d'oiseau qui a les aîles petites & que la graisse rend fort pésant. Enfin l'on découvrit de l'eau douce dans une petite rivière bordée d'arbres qui descendoit des montagnes.

En se promenant sur le rivage, on apperçut une planche sur laquelle on lut en caractères gravés, qu'Adrien Martensz Blok, commandant d'une flotte de treize vaisseaux, avoient perdu dans ce lieu quelques matelots & des chaloupes qui s'étoient brisées en approchant de la terre. Cependant Bontekoé ne remarqua point que les brisans y fussent dangereux. L'île n'étant point peuplée, les matelots eurent le tems d'en parcourir toutes les parties & d'y prendre librement le plaisir de la pêche & de

la

la chaſſe. Ils faiſoient des broches de bois, dont ils ſe ſervoient pour rôtir les oiſeaux, & les arroſant d'huile de tortue, ils les rendoient auſſi délicats que s'ils euſſent été lardés. Ils découvrirent encore, pour ſurcroît d'abondance, une autre rivière de fort belle eau, & remarquèrent avec joie qu'elle étoit remplie de groſſes anguilles. Auſſi-tôt quittant leurs chemiſes & les étendant par les deux bouts, ils en prirent un grand nombre qui ſe trouvèrent de fort bon goût. Ils y virent des boucs, mais ſi ſauvages & ſi prompts à la courſe, qu'on n'en put prendre qu'un vieux dont les cornes étoient à demi-rongées par les vers, & dont perſonne ne voulut manger.

Cette abondance de rafraîchiſſemens fut ſi ſalutaire aux malades, qu'étant parfaitement rétablis on les fit retourner au vaiſſeau, à l'exception de ſept que leur foibleſſe obligea de demeurer dans l'île juſqu'à ce qu'on remît à la voile. On n'avoit pas manqué de faire une groſſe proviſion d'oiſeaux & de poiſſons qu'on avoit fait ſécher. L'auteur obſerve que dans l'eſpace de vingt jours, tous les oiſeaux, effarouchés d'une chaſſe continuelle, s'envoloient lorſqu'on s'approchoit d'eux. Dès le premier jour du débarquement, un des pilotes ayant pris un fuſil pour tuer quelques oies, eut le malheur de le voir crever en tirant, & de perdre un œil.

On leva l'ancre dans le deſſein de relâcher à l'Isle-Maurice, mais le vaiſſeau étant deſcendu trop bas, on ne la vit que de loin au-deſſus du vent. Il ſe trouvoit dans l'équipage quelques perſonnes qui n'avoient pu ſe rétablir, ou qui s'étoient trompées en ſe croyant guéries. On regrettoit d'avoir quitté trop tôt l'île de Maſcarenhas; d'ailleurs on prévoyoit qu'il faudroit parcourir long-tems les latitudes du ſud, avant que de trouver les vents aliſés pour ſe rendre à Bantam ou à Batavia, & qu'on pouvoit être emporté par la force des courans; ce qui n'auroit pas manqué de faire renaître les maladies. Cette crainte fit prendre la réſolution de porter droit ſur l'île de Sainte-Marie, qui eſt voiſine de Madagaſcar, vis-à-vis de la baie d'Antongil. On arriva au côté oriental de l'île, ſur huit braſſes d'eau où l'on voit clairement le fond, & l'on mouilla dans l'enfoncement de la côte ſur un fond de treize braſſes. Les Inſulaires, quoique moins accoutumés à la vue des Européens que ceux de Madagaſcar, apportèrent à bord des poules, des limons avec un peu de riz, & firent comprendre par leurs ſignes qu'ils avoient des vaches, des brebis & d'autres proviſions. On leur préſenta du vin dans une taſſe d'argent; ils le burent avec une extrême avidité, en mettant le viſage entier dans la taſſe, comme les bêtes boivent dans un ſeau; mais lorſqu'ils eurent

avalé ce qu'on leur avoit offert, ils se mirent à crier comme des furieux. Ils étoient nuds, à l'exception du milieu du corps, où ils portoient un petit morceau d'étoffe. Leur couleur étoit d'un jaune noirâtre.

On descendoit chaque jour à terre pour faire des échanges avec eux. Des sonnettes, des cuillers, des couteaux à manches jaunes, & des grains de verre ou de corail, leur paroissoient un riche équivalent pour des veaux, des brebis, des porcs, du riz, du lait & des melons d'eau. Ils portoient le lait dans de grandes feuilles adroitement entrelacées les unes dans les autres; mais comme ils avoient peu de limons & d'oranges, Bontekoé résolut d'aller à Madagascar avec la chaloupe armée, & d'y porter des marchandises qu'il espéroit troquer pour cette espece de fruit. Il entra dans une rivière qu'il remonta l'espace d'une lieue sans pouvoir pénétrer plus loin, les arbres des deux rives se joignant par leurs branches qui pendoient jusques dans l'eau. D'ailleurs, n'ayant découvert aucune apparence de fruits ni d'habitations, il fut obligé de retourner à bord. Un autre jour il réussit plus heureusement dans l'île même où son vaisseau étoit à l'ancre. Il trouva plus loin, sur la même côte, des oranges, des limons, du lait, du riz & des bananes.

Pendant neuf jours que ses gens passèrent dans

cette rade, ils reprirent toute la vigueur qu'ils avoient en quittant la Hollande. Souvent, lorſqu'ils alloient à terre, ils ſe faiſoient accompagner d'un muſicien qui jouoit de la vielle. Les Inſulaires écoutoient cet inſtrument avec la plus grande ſurpriſe. Les uns s'aſſeyoient autour du muſicien & faiſoient claquer leurs doigts; d'autres danſoient & ſautoient comme dans un tranſport de joie. Bontekoé ne remarqua point qu'ils euſſent d'autre religion qu'une groſſière idolâtrie. On voyoit en quelques endroits, au dehors de leurs maiſons, des têtes de bœuf élevées ſur des pieux, devant leſquells ils ſe mettoient à genoux & qu'ils paroiſſoient adorer.

La Nouvell-Hoorn avoient été nettoyée juſqu'à la quille, & réparée ſi ſoigneuſement que s'il reſtoit quelque défiance aux Hollandois, ce ne pouvoit être du côté de leur vaiſſeau. Ils remirent à la voile vers le ſud, juſqu'à la hauteur de trente-trois degrés, qu'ils changèrent de bord pour porter à l'eſt vers le détroit de la Sonde.

Le 19 de Novembre 1619, ils ſe voyoient à la hauteur de cinq degrés & demi qui eſt celle du détroit, lorſque Bontekoé qui étoit ſur le haut-pont entendit crier: Au feu! au feu! Il ſe hâta de deſcendre au fond-de-calle, où il ne vit aucune apparence de feu. Il demanda où l'on croyoit

ju'il eût pris. Capitaine, lui dit-on, c'eſt dans ce onneau. Il y porta la main, ſans y rien ſentir le brûlant.

Sa terreur ne l'empêcha pas de ſe faire expliquer a cauſe d'une ſi vive alarme. On lui raconta que e maître valet-d'eau étant deſcendu l'après-midi, ſuivant l'uſage, pour tirer l'eau-de-vie qui devoit être diſtribuée le lendemain à l'équipage, avoit at-aché ſon chandelier de fer à la futaille d'un bar-il qui étoit d'un rang plus haut que celui qu'il levoit percer. Une étincelle, ou plutôt une pe-ite partie de la meche ardente, étoit tombée juſ-ement dans le trou du bondon; le feu avoit pris à l'eau-de-vie du tonneau, & les deux fonds ayant uſſi-tôt ſauté, l'eau-de-vie enflammée avoit coulé uſqu'au charbon de forge. Cependant on avoit jetté quelques cruches d'eau ſur le feu, ce qui le fai-ſoit paroître éteint. Bontekoé un peu raſſuré par ce récit, fit verſer de l'eau à pleins ſeaux ſur le charbon; & n'appercevant aucune trace de feu, l remonta tranquillement ſur le pont. Mais les ſui-es de cet événement devinrent bientôt ſi terribles, que pour ſatisfaire pleinement la curioſité du lec-teur par une deſcription intéreſſante, nous laiſſe-rons parler l'auteur lui-même. La peinture naïve qu'il en a fait mérite d'être conſervée juſques dans ſes moindres circonſtances.

« Une demi-heure après, dit Bontekoé, quelques-uns de nos gens commencèrent à crier : Au feu ! J'en fus fort épouvanté, & descendant aussitôt, je vis la flamme qui montoit de l'endroit le plus creux du fond-de-calle. L'embrâsement étoit dans le charbon où l'eau-de-vie avoit pénétré, & le danger paroissoit d'autant plus pressant, qu'il y avoit trois ou quatre rangs de tonneaux les uns sur les autres. Nous recommençâmes à jetter de l'eau à pleins seaux, & nous en jettâmes une prodigieuse quantité.

» Mais il survint un nouvel incident qui augmenta le trouble ; l'eau tombée sur le charbon causa une fumée si épaisse, si sulfureuse & si puante, qu'on étouffoit dans le fond-de-calle, & qu'il étoit presque impossible d'y demeurer. J'y étois néanmoins pour y donner les ordres, & je faisois sortir les matelots tour-à-tour, pour leur laisser le tems de se rafraîchir. Je soupçonnois déja que plusieurs avoient été étouffés sans avoir pu arriver jusqu'aux écoutilles. Moi-même j'étois si étourdi & si suffoqué, que ne sachant plus ce que je faisois, j'allai par intervalles reposer ma tête sur un tonneau, tournant le visage vers l'écoutille pour respirer un moment.

» Enfin me trouvant forcé de sortir, je dis à Rol qu'il me paroissoit nécessaire de jetter la pou-

re à la mer. Il ne put s'y résoudre : « Si nous jettons la poudre, me dit-il, il y a de l'apparence que nous ne devons plus craindre de périr par le feu ; mais que deviendrons-nous, lorsque nous trouverons des ennemis à combattre, & quel moyen de nous disculper » ?

» Cependant le feu ne diminuoit pas, la puanteur & l'épaisseur de la fumée ne permettoient plus à personne de demeurer à fond-de-calle. On prit la hache, & dans le bas-pont vers l'arrière on fit de grands trous par lesquels on jetta une grande quantité d'eau, sans cesser d'en jetter en même tems par les écoutilles. Il y avoit trois semaines qu'on avoit mis la grande chaloupe à la mer ; on y mit aussi le canot qui étoit sur le haut-pont, parce qu'il causoit de l'embarras à ceux qui puisoient l'eau. La frayeur étoit telle qu'on ne peut la représenter. On ne voyoit que le feu & l'eau dont étoit également menacé, & de l'un desquels il falloit être dévoré sans aucune espérance de secours ; car on n'avoit la vue d'aucune terre ni la compagnie d'aucun autre vaisseau. Les gens de l'équipage commençoient à s'écouler, & se glissant de tous côtés hors du bord, ils descendoient sur les porte-haubans ; de-là, ils se laissoient tomber dans l'eau, & nageant vers la chaloupe ou vers le canot, ils y montoient & se cachoient sous les bancs ou sous les couvertes,

en attendant qu'ils ſe trouvaſſent en aſſez grand nombre pour s'éloigner enſemble.

» Rol étant allé par haſard dans la galère, fut étonné de voir tant de gens dans le canot & dans la chaloupe : ils lui crièrent qu'ils alloient prendre le large, & l'exhortèrent à deſcendre avec eux. Leurs inſtances & la vue du péril lui firent prendre ce parti. En arrivant à la chaloupe, il leur dit : Mes amis, il faut attendre le capitaine. Mais ſes ordres & ſes repréſentations n'étoient plus écoutés. Auſſi-tôt qu'il fut embarqué ils coupèrent le cordage & s'éloignèrent du vaiſſeau.

» Comme j'étois toujours occupé à donner mes ordres & à preſſer le travail, quelques-uns de ceux qui reſtoient vinrent me dire avec beaucoup d'épouvante : « Ah, capitaine! qu'allons-nous de-
» venir? la chaloupe & le canot ſont à la mer.....
» Si l'on nous quitte, leur dis-je, c'eſt avec le
» deſſein de ne plus revenir ». Et courant auſſitôt ſur le haut-pont, je vis effectivement la manœuvre des fugitifs. Les voiles du vaiſſeau étoient ſur mât & la grande voile étoit ſur ſes cargues. Je criai aux matelots : « Hiſſe vîte & déferle; effor-
» çons-nous de les joindre, & s'ils refuſent de
» nous recevoir dans leur chaloupe, nous ferons
» paſſer le navire par-deſſus eux, pour leur ap-
» prendre leur devoir ».

» En effet, nous approchâmes d'eux juſqu'à la iſtance de trois longueurs du vaiſſeau; mais ils agnèrent au vent & s'éloignèrent. Je dis alors à eux qui étoient avec moi : « Amis, vous voyez qu'il ne nous reſte plus d'eſpérance que dans la miſéricorde de Dieu & dans nos propres efforts; il faut les redoubler & tâcher d'éteindre le feu. Courez à la ſoûte aux poudres, & jettez-les à la mer avant que le feu puiſſe y gagner ». De mon côté, je pris les charpentiers, & je leur ordonnai de faire promptement des trous avec de grandes gouges & des tarrières pour faire entrer l'eau dans le navire juſqu'à la hauteur d'une braſſe & demie. Mais ces outils ne purent pénétrer les bordages, parce qu'ils étoient garnis de fer.

» Cet obſtacle répandit une conſternation qui ne peut jamais être exprimée : l'air retentiſſoit de gémiſſemens & de cris. On ſe remit à jetter de l'eau, & l'embraſement parut diminuer; mais peu de tems après le feu prit aux huiles. Ce fut alors que nous crûmes notre perte inévitable. Plus on jettoit d'eau, plus l'incendie paroiſſoit augmenter. L'huile & la flamme qui en ſortoit ſe répandoient de toutes parts. Dans cet affreux état, on pouſſoit des cris & des hurlemens ſi terribles, que mes cheveux ſe ſe hériſſoient, & je me ſentois tout couvert d'une ſuéur froide.

» Cependant le travail continuoit avec la même ardeur ; on jettoit de l'eau dans le navire & les poudres à la mer. On avoit déja jetté ſoixante demi-barrils de poudre, mais il en reſtoit encore trois cens. Le feu y prit & fit ſauter le vaiſſeau qui dans un inſtant fut briſé en mille & mille pieces. Nous y étions encore au nombre de cent-dix-neuf. Je me trouvois alors ſur le pont près de l'armure de la grande voile, & j'avois devant les yeux ſoixante-trois hommes qui puiſoient de l'eau. Ils furent emportés avec la vîteſſe d'un éclair, & diſparurent tellement qu'on n'auroit pu dire ce qu'ils étoient devenus. Tous les autres eurent le même ſort. Pour moi, qui m'attendois à périr comme tous mes compagnons, j'étendis les bras & les mains vers le ciel & je m'écriai : O Seigneur ! faites-moi miſéricorde. Quoiqu'en me ſentant ſauter je cruſſe que c'étoit fait de moi, je conſervai néanmoins toute la liberté de mon jugement, & je ſentis dans mon cœur une étincelle d'eſpérance. Du milieu des airs je tombai dans l'eau entre les débris du navire qui étoit en pieces. Dans cette ſituation, mon courage ſe ranima ſi vivement que je crus devenir un autre homme. En regardant autour de moi, je vis le grand mât à l'un de mes côtés, & le mât de misène à l'autre. Je me mis ſur le grand mât, d'où je conſidérai tous les triſtes objets dont

étois environné. Alors je dis, en pouſſant un grand ſoupir : O Dieu ! ce beau navire eſt donc péri comme Sodôme & Gomorrhe !

» Je fus quelque tems ſans appercevoir aucun homme. Cependant, tandis que je m'abîmois dans mes réflexions, je vis paroître ſur l'eau un jeune homme qui ſortoit du fond & qui nageoit des pieds & des mains. Il ſaiſit la cagouille de l'éperon, qui flottoit ſur l'eau, & dit en s'y mettant : Me voici encore au monde. J'entendis ſa voix, & je m'écriai : O Dieu ! y a-t-il ici quelque autre que moi qui ſoit en vie ? Ce jeune homme ſe nommoit *Harman Van-Kniphuiſen*, natif de Eyder. Je vis flotter près de lui un petit mât. Comme le grand ſur lequel j'étois ne ceſſoit de rouler & de tourner, ce qui me cauſoit beaucoup de peine, je dis à Harman : « Pouſſe-moi cette éparre, je me mettrai deſſus & la ferai flotter vers toi pour nous y mettre enſemble ». Il fit ce que je lui ordonnois ; ſans quoi, briſé comme j'étois de mon ſaut & de ma chûte, le dos fracaſſé & bleſſé à deux endroits de la tête, il m'auroit été impoſſible de le joindre. Ces maux dont je ne m'étois pas encore apperçu commencèrent à ſe faire ſentir avec tant de force, qu'il me ſembla tout d'un coup que je ceſſois de voir & d'entendre. Nous étions tous deux l'un près de l'autre, chacun tenant au bras

une piece du revers de l'éperon. Nous jettions la vue de tous côtés, dans l'eſpérance de découvrir la chaloupe ou le canot. A la fin nous les apperçûmes, mais fort loin de nous. Le ſoleil étoit au bas de l'horiſon. Je dis au compagnon de mon infortune : « Ami, toute eſpérance eſt perdue pour nous. » Il eſt tard; le canot & la chaloupe étant ſi loin, » il n'eſt pas poſſible que nous nous ſoutenions » toute la nuit dans cette ſituation. Elevons nos » cœurs à Dieu, & demandons-lui notre ſalut » avec une réſignation entière à ſa volonté ».

Nous nous mîmes en prières, & nous obtînmes grace; car à peine achevions-nous de pouſſer nos vœux au ciel, que levant les yeux nous vîmes la chaloupe & le canot près de nous. Quelle joie pour des malheureux qui ſe croyoient prêts à périr! Je criai auſſi-tôt : Sauve! ſauve le capitaine! Quelques matelots qui m'entendirent ſe mirent auſſi à crier : Le capitaine vit encore! Ils s'approchèrent des débris; mais ils n'oſoient avancer davantage, dans la crainte d'être heurtés par les groſſes pieces. Harman qui n'avoit été que peu bleſſé en ſautant, ſe ſentit aſſez de vigueur pour ſe mettre à la nage, & ſe rendit dans la chaloupe. Pour moi, je criai : « Si vous voulez me ſauver la vie, il faut que » vous veniez juſqu'à moi, car j'ai été ſi maltraité » que je n'ai pas la force de nager ». Le trom-

bette s'étant jetté à la mer avec une ligne de fonde qui fe trouva dans la chaloupe, en apporta un bout jufqu'entre mes mains. Je la fis tourner autour de ma ceinture, & ce fecours me fit arriver heureufement à bord; j'y trouvai Rol, *Guillaume Van-Galen*, & le fecond pilote nommé *Meindert Kryns*, qui étoit de Hoorn. Ils me regardèrent long-tems avec admiration.

» J'avois fait faire à l'arrière de la chaloupe une petite tengue qui pouvoit contenir deux hommes. J'y entrai pour y prendre un peu de repos ; car je me fentois fi mal que je ne croyois par avoir beaucoup de tems à vivre; j'avois le dos brifé, & je fouffrois mortellement des deux trous que j'avois à la tête. Cependant je dis à Rol : « Je crois que » nous ferions bien de demeurer cette nuit pro- » che du débris. Demain, lorfqu'il fera jour, nous » pourrons fauver quelques vivres, & peut-être » trouverons-nous une bouffole pour nous aider à » découvrir les terres ». On s'étoit fauvé avec tant de précipitation, qu'on étoit prefque fans vivres. A l'égard des bouffoles, le premier pilote, qui foupçonnoit la plupart des gens de l'équipage de vouloir abandonner le navire, les avoit ôtées de l'habitacle; ce qui n'avoit pu arrêter l'exécution de leur projet, ni l'empêcher lui-même de périr.

» Rol négligeant mon confeil, fit prendre les

rames comme s'il eût été jour. Mais après avoir vogué toute la nuit dans l'eſpérance de découvrir les terres au lever du ſoleil, il ſe vit bien loin de ſon attente, en reconnoiſſant qu'il étoit également éloigné des terres & des débris. On vint me demander dans ma retraite ſi j'étois mort ou vivant. « Capitaine, me dit-on, qu'allons-nous devenir ?
» Il ne ſe préſente point de terre, & nous ſommes ſans vivres, ſans carte & ſans bouſſole......
» Amis, leur répondis-je, il falloit m'en croire hier au ſoir, lorſque je vous conſeillois fortement de ne pas vous éloigner des débris. Je me ſouviens que pendant que je flottois ſur le mât, j'étois environné de lard, de fromage & d'autres proviſions..... Cher capitaine, me dirent-ils affectueuſement, ſortez de là, & venez nous conduire..... Je ne puis, leur répliquai-je, & je ſuis ſi perclus qu'il m'eſt impoſſible de remuer ».

» Cependant avec leur ſecours j'allai m'aſſeoir ſur le pont, où je vis l'équipage qui continuoit de ramer. Je demandai quels étoient les vivres; on me montra ſept ou huit livres de biſcuit. « Ceſſez de » ramer, leur dis-je, vous vous fatiguerez vainement, & vous n'aurez point à manger pour » réparer vos forces ». Ils me demandèrent ce qu'il falloit donc qu'ils fiſſent. Je les exhortai à ſe dépouiller de leurs chemiſes pour en faire des voi-

es. La difficulté étoit de trouver du fil, je leur fis prendre les paquets de corde qui étoient de rechange dans la chaloupe; ils en firent une espece de fil-de-caret, & du reste on en fit des écoûtes & des couets. Cet exemple fut suivi dans le canot. On parvint ainsi à coudre toutes les chemises ensemble, & l'on en composa de petites voiles.

» Nous pensâmes ensuite à faire la revue de nos gens. On se trouvoit au nombre de quarante-six dans la chaloupe, & de vingt-six dans le canot. Il y avoit dans la chaloupe une capote bleue de matelot, & un coussin, qui me furent cédés en faveur de ma situation. Le chirurgien étoit avec nous, mais sans aucun médicament. Il eut recours à du biscuit mâché qu'il mettoit sur mes plaies; & par la protection du ciel ce remede me guérit. J'avois voulu donner aussi ma chemise pour contribuer à faire les voiles, mais tout le monde s'y étoit opposé; & je dois me louer des attentions qu'on eut pour moi.

» Le premier jour, nous nous abandonnâmes aux flots tandis qu'on travailloit aux voiles. Elles furent prêtes le soir; on envergua & l'on mit au vent. On étoit au 20 de Novembre. Nous prîmes pour guide le cours des étoiles dont nous connoissions fort bien le lever & le coucher. Pendant la nuit on étoit transi de froid, & la chaleur du jour étoit

inſupportable, parce que nous avions le ſoleil perpendiculairement ſur nos têtes. Le 21 & les deux jours ſuivans, nous nous occupâmes à conſtruire une arbalête pour prendre hauteur; on traça un cadran ſur le couvert, & l'on prépara un bâton avec les croix. *Teunis Sybrandſz*, menuiſier du vaiſſeau, avoit un compas & quelque connoiſſance de la manière dont il falloit marquer la fleche. En nous aidant mutuellement, nous parvînmes à faire une arbalête dont on pouvoit ſe ſervir. Je gravai une carte marine dans la planche, & j'y traçai l'île de Sumatra, celle de Java, & le détroit de la Sonde (1) qui eſt entre ces deux îles. Le jour de notre infortune, ayant pris hauteur ſur le midi, j'avois trouvé que nous étions ſur les cinq degrés & demi de latitude du ſud, & que le pointage de la carte étoit à vingt lieues de terre. J'y traçai encore un compas, & tous les jours je fis l'eſtime. Nous gouvernions un peu au-deſſus du ſud, vers l'entrée du détroit, dans la vue de choiſir plus facilement notre route lorſque nous viendrions à découvrir les terres.

» De ſept ou huit livres de biſcuit qui faiſoient notre unique proviſion, je réglai des rations pour chaque jour; & tant qu'il dura, je diſtribuai à chacun la ſienne. Mais on en vit bientôt la fin, quoique la meſure pour chacun ne fût qu'un petit morceau

ceau de la grosseur du doigt. On n'avoit aucun breuvage ; lorsqu'il tomboit de la pluie, on amenoit les voiles qu'on étendoit dans l'espace de la chaloupe, pour rassembler l'eau & la faire couler dans deux petits tonneaux, les seuls qu'on eût emportés ; on la tenoit en réserve pour les jours qui se passoient sans pluie.

Cette extrémité n'empêchoit point qu'on ne me pressât de prendre abondamment ce qui convenoit à mes besoins, parce que tout le monde, me disoit-on, avoit besoin de mon secours, & que sur un si grand nombre de gens la diminution seroit peu sensible. J'étois bien aise de leur voir pour moi ces sentimens, mais je ne voulois rien prendre de plus que les autres. Le canot s'efforçoit de nous suivre ; cependant, comme nous faisions meilleure route, & qu'il n'avoit personne qui entendît la navigation, lorsqu'il s'approchoit de nous ou que quelqu'un trouvoit le moyen de passer à notre bord, tous les autres nous prioient instamment de les recevoir, parce qu'ils appréhendoient de s'écarter ou d'être séparés de la chaloupe par quelque accident de mer. Nos gens s'y opposoient fortement, & me représentoient que ce seroit nous exposer à périr tous.

» Enfin nous arrivâmes bientôt au comble de notre misère ; le biscuit nous manqua tout-à-fait,

& nous ne découvrions point les terres. J'employois tous mes efforts pour perſuader aux plus impatiens que nous n'en pouvions être loin, mais je ne pus les ſoutenir long-tems dans cette eſpérance ; ils commencèrent à murmurer contre moi-même, qui me trompois, diſoient-ils, dans l'eſtime de la route, & qui portois le cap à la mer au lieu de courir ſur les terres. La faim devenoit fort preſſante, lorſque le ciel permit qu'une troupe de mouettes vînt voltiger ſur la chaloupe avec tant de lenteur qu'elles paroiſſoient chercher à ſe faire prendre. Elles ſe baiſſoient facilement à la portée de nos mains, & chacun en prit aiſément quelques-unes. On les pluma auſſi-tôt pour les manger crues; cette chair nous parut délicieuſe, & j'avoue que je n'ai jamais trouvé tant de douceur au miel même. Cependant un ſi foible repas ne pouvoit nous conſerver la vie long-tems.

» Nous paſſâmes encore le reſte du jour ſans avoir la vue d'aucune terre. Nos gens étoient ſi conſternés, que le canot s'étant approché de nous, & ceux qui s'y trouvoient nous conjurant encore de les prendre, on conclut que puiſque la mort étoit inévitable, il falloit mourir tous enſemble. On les reçut donc, & l'on tira du canot toutes les rames & les voiles.

» Il y eut alors dans la chaloupe trente rames

que nous rangeâmes ſur les bancs en forme de couverte ou de pont. On avoit auſſi une grande voile, une miſène, un artimon & une civadière. La chaloupe avoit tant de creux qu'un homme pouvoit ſe tenir aſſis ſous le couvert des rames. Je partageai ma troupe en deux parties, dont l'une ſe tenoit ſous le couvert tandis que l'autre étoit deſſus, & l'on ſe relevoit tour-à-tour. Nous étions ſoixante-douze, qui jettions les uns ſur les autres des regards triſtes & déſolés, tels qu'on peut ſe les figurer entre des gens qui mouroient de faim & de ſoif, & qui ne voyoient plus venir de mouettes ni de pluie.

» Lorſque le déſeſpoir commençoit à prendre la place de la triſteſſe, on vit comme ſourdre de la mer un aſſez grand nombre de poiſſons volans, de la groſſeur des plus gros merlans, qui volèrent même dans la chaloupe. Chacun s'étant jetté deſſus, ils furent diſtribués & mangés cruds. Ce ſecours étoit léger. Cependant il n'y avoit perſonne de malade; ce qui paroiſſoit d'autant plus étonnant, que malgré mes conſeils quelques-uns avoient commencé à boire de l'eau de la mer. « Amis, leur diſois-je, » gardez-vous de boire de l'eau ſalée; elle n'appaiſera point votre ſoif, & elle vous cauſera un » flux de ventre auquel vous ne réſiſterez pas ». Les uns mordoient des boulets de pierriers & des balles de mouſquet, d'autres buvoient leur propre

urine. Je bus auſſi la mienne ; mais la rendant corrompue, il fallut renoncer à cette miſérable reſſource.

» Ainſi le mal croiſſant d'heure en heure, je vis arriver le tems du déſeſpoir. On commençoit à ſe regarder les uns les autres d'un air farouche, comme prêts à s'entre-dévorer & à ſe repaître chacun de la chair de ſon voiſin. Quelques-uns parlèrent même d'en venir à cette funeſte extrémité, & de commencer par les jeunes-gens. Une propoſition auſſi atroce me remplit d'horreur, mon courage en fut abattu. Je me tournai du côté du ciel, pour le conjurer de ne pas permettre qu'on exerçât cette barbarie, & que nous fuſſions tentés au deſſus de nos forces dont il connoiſſoit les bornes. Enfin j'entreprendrois vainement d'exprimer dans quel état je me trouvai, lorſque je vis quelques matelots diſpoſés à commencer l'exécution & réſolus de ſe ſaiſir des jeunes-gens. J'intercédai pour eux dans les termes les plus touchans. « Amis, qu'allez-
» vous faire ? Quoi ! vous ne ſentez pas l'horreur
» d'une action ſi barbare ? Ayez recours au ciel,
» il regardera votre miſère avec compaſſion. Je
» vous aſſure que nous ne pouvons pas être loin
» des terres ».

» Enfin je leur fis voir le pointage de chaque jour & quelle avoit été la hauteur. Ils me répon-

dirent que je leur tenois depuis long-tems le même langage, qu'ils ne voyoient point l'effet des eſpérances dont je les avois flattés, qu'ils n'étoient que trop certains que je les trompois ou que je me trompois moi-même. Cependant ils m'accordèrent l'eſpace de trois jours, au bout deſquels ils proteſtèrent que rien ne ſeroit capable de les arrêter. Cette affreuſe réſolution me pénétra juſqu'au fond du cœur; je redoublai mes prières pour obtenir que nos mains ne fuſſent pas ſouillées par le plus abominable de tous les crimes.

» Cependant le tems couloit, & l'extrémité me paroiſſoit ſi preſſante, que j'avois peine à me défendre moi-même du déſeſpoir, que je reprochois aux autres. J'entendois dire autour de moi : « Hé-» las! ſi nous étions à terre, nous mangerions de » l'herbe comme les bêtes ». Je ne laiſſois pas de renouveller continuellement mes exhortations. Mais la force commença le lendemain à nous manquer autant que le courage; la plupart n'étoient preſque plus capables de ſe lever du lieu où ils étoient aſſis, ni de ſe tenir debout; Rol étoit ſi abattu, qu'il ne pouvoit ſe remuer. Malgré l'affoibliſſement que m'avoient dû cauſer mes bleſſures, j'étois encore un des plus robuſtes, & je me trouvois aſſez de vigueur pour aller d'un couvert de la chaloupe à l'autre.

» Nous étions au second jour de Décembre, qui étoit le treizième jour depuis notre naufrage. L'air se chargea ; il tomba de la pluie qui nous apporta un peu de soulagement; elle fut accompagnée d'un calme qui permit de détacher les vergues & de les étendre sur le bâtiment, on se traîna par-dessous, & chacun but de l'eau de la pluie à son aise, & les deux petits tonneaux demeurèrent remplis. J'étois alors au timon, & suivant l'estime je jugeois que nous ne devions pas être loin de la terre. J'espérai que l'air pourroit s'éclaircir, tandis que je demeurerois dans ce poste, & je m'obstinai à ne le pas quitter. Cependant l'épaisseur de la brume, & la pluie qui ne diminuoit pas, me firent éprouver un froid si vif, que n'ayant plus le pouvoir d'y résister, j'appelai un des quartiers-maîtres pour lui faire prendre ma place. Il vint, & j'allai me mêler entre les autres où je repris un peu de chaleur.

A peine le quartier-maître eut-il passé une heure à la barre du gouvernail, que le tems ayant changé il découvrit une côte. Le premier mouvement de sa joie lui fit crier : Terre ! terre ! Tout le monde trouva des forces pour se lever, & chacun voulut être assuré par ses yeux d'un si favorable événement. C'étoit effectivement la terre. On fit servir aussi-tôt toutes les voiles & l'on courut droit sur la

-ôte. Mais en approchant du rivage, on trouva les brisans si forts qu'on n'osa se hasarder à traverser les lames. L'île, car c'en étoit une, s'enfonçoit par un petit golfe où nous eûmes le bonheur d'entrer. Là nous jettâmes le grapin à la mer; il nous en restoit un petit qui servit à nous amarrer à terre, & chacun se hâta de sauter sur le rivage.

» L'ardeur fut extrême pour se répandre dans des bois & dans les lieux où l'on espéroit trouver quelque chose qui pût servir d'aliment. Pour moi, je n'eus pas plutôt touché la terre que m'étant jetté à genoux je la baisai de joie, & rendis graces au Ciel de la faveur qu'il nous accordoit. Ce jour étoit le dernier des trois à la fin desquels on devoit manger les mousses du vaisseau.

» L'île offroit des noix de coco, mais on n'y put découvrir d'eau douce. Nous nous crûmes trop heureux de pouvoir avaler la liqueur que les noix rendent dans leur fraîcheur; on mangeoit les plus vieilles dont le noyau étoit plus dur. Cette liqueur nous parut un agréable breuvage, & n'auroit produit que des effets salutaires si nous en eussions usé avec modération; mais tout le monde en ayant pris à l'excès, nous sentîmes dès le même jour des tranchées & des douleurs insupportables, qui nous forcèrent de nous ensevelir dans le sable les uns

près des autres. Elles ne finirent que par de grandes évacuations qui rétablirent le lendemain notre ſanté. On fit le tour de l'île, ſans trouver la moindre apparence d'habitations, quoique diverſes traces fiſſent aſſez connoître qu'il y étoit venu des hommes. Nous n'y découvrîmes point d'autres productions, que des noix de coco. Quelques matelots virent un ſerpent qui leur parut épais d'une braſſe.

» Après avoir rempli notre chaloupe de noix vieilles & fraîches, nous levâmes l'ancre vers le ſoir, & nous gouvernâmes ſur l'île de Sumatra, dont nous eûmes la vue dès le lendemain; celle que nous quittions en eſt à quatorze ou quinze lieues. Nous côtoyâmes les terres de Sumatra vers l'eſt, auſſi long-tems qu'il nous reſta des proviſions. La néceſſité nous forçant alors de deſcendre, nous raſames la côte ſans pouvoir traverſer les briſans. Dans l'embarras où nous étions menacés de retomber, il fut réſolu que quatre ou cinq des meilleurs nageurs tâcheroient de ſe rendre à terre, pour chercher le long du rivage quelqu'endroit où nous puſſions aborder. Ils paſſèrent heureuſement à la nage, & ſe mirent à ſuivre la côte tandis que nous les conduiſions des yeux. Enfin, trouvant une rivière, ils ſe ſervirent de leurs caleçons pour nous faire des ſignaux qui nous attirèrent à leur ſuite.

En nous approchant nous apperçûmes devant l'embouchure un banc, contre lequel la mer brisoit avec encore plus de violence. Je n'étois pas d'avis qu'on hasardât le passage, ou du moins, je ne voulus m'y déterminer qu'avec le consentement général. Tout le monde se mit en rang par mon ordre, & je demandai à chacun son opinion. Ils s'accordèrent tous à braver le péril. J'ordonnai qu'à chaque côté de l'arrière on tînt une rame parée avec deux rameurs à chacune, & je pris la barre du gouvernail pour aller droit à couper la lame. Le premier coup de mer remplit d'eau la moitié de la chaloupe; il fallut promptement puiser avec les chapeaux; les souliers & tout ce qui pouvoit servir à cet office. Mais un second coup de mer nous mit tellement hors d'état de gouverner & de nous maintenir, que je crus notre perte certaine. « Amis, m'écriai-je, tenez la chaloupe en équi- » libre, & redoublez vos efforts à puiser, ou » nous périssons sans ressource ». On puisoit avec toute l'ardeur possible, lorsqu'un troisième coup de mer survint; mais la lame fut si courte qu'elle ne put jetter beaucoup d'eau, sans quoi nous périssions infailliblement; & la marée commençant aussi-tôt à refouler, nous traversâmes enfin ces furieux brisans. On goûta l'eau, qui fut trouvée douce, ce bonheur nous fit oublier toutes nos pei-

nes. Nous abordâmes au côté droit de la rivière où le rivage étoit couvert de belles herbes, entre lesquelles nous découvrîmes de petites feves telles qu'on en voit dans quelques endroits de Hollande. Notre première occupation fut d'en manger avidement.

» Quelques-uns de nos gens étant allés au-delà d'une pointe de terre qui se présentoit devant nous, y trouvèrent du tabac & du feu. Nouveau sujet d'une extrême joie. Quelque explication qu'il fallût donner à ces deux signes, ils nous marquoient que nous n'étions pas loin de ceux qui les avoient laissés. Nous avions dans la chaloupe deux haches qui nous servirent pour abattre quelques arbres, & pour en couper les branches, dont nous fîmes de grands feux en plusieurs endroits ; tous nos gens s'assirent autour & se mirent à fumer le tabac qu'ils avoient trouvé.

» Vers le soir nous redoublâmes nos feux, & dans la crainte de quelque surprise, je posai trois sentinelles aux avenues de notre petit camp. La lune étoit au déclin. Nous passâmes la première partie de la nuit sans aucun autre mal que de violentes tranchées qui nous venoient d'avoir mangé trop de feves. Mais au milieu de nos douleurs, les sentinelles nous apprirent que les habitans du pays s'approchoient en grand nombre. Leur dessein, dans

s ténebres, ne pouvoit être que de nous attaquer. outes nos armes consistoient dans les deux haches, vec une épée fort rouillée, & nous étions tous foibles qu'à peine avions-nous la force de nous muer.

Cependant cet avis nous ranima, & les plus battus ne purent se résoudre à périr sans quelque éfense. Nous prîmes dans nos mains des tisons dens avec lesquels nous courûmes au-devant de os ennemis. Les étincelles voloient de toutes parts, t rendoient le spectacle terrible. D'ailleurs, les sulaires ne pouvoient être informés que nous tions sans armes. Aussi prirent-ils la fuite pour se etirer derrière un bois. Nos gens retournèrent aurès de leurs feux, où ils passèrent le reste de a nuit dans des alarmes continuelles. Rol & moi, ous nous crûmes par prudence obligés de rentrer ans la chaloupe, pour nous assurer du moins cette essource contre toutes sortes d'événemens.

» Le lendemain au lever du soleil, trois Insuaires sortirent du bois & s'avancèrent vers le rivage. Nous leur envoyâmes trois de nos gens, qui ayant déja fait le voyage des Indes, connoissoient un peu les usages & la langue du pays. La première question à laquelle ils eurent à répondre, fut de quelle nation ils étoient. Après avoir satisfait à cette demande & nous avoir représenté comme

d'infortunés marchands dont le vaiſſeau avoit péri par le feu, ils demandèrent à leur tour ſi nous pouvions obtenir quelques rafraîchiſſemens par des échanges. Pendant cet entretien, les Inſulaires continuèrent de s'avancer vers la chaloupe, & s'étant approchés avec beaucoup d'audace ils voulurent ſavoir ſi nous avions des armes. J'avois fait étendre les voiles ſur la chaloupe, parce que je me défiois de leur curioſité. On leur répondit que nous étions bien pourvus de mouſquets, de poudre & de balles.

Ils nous quittèrent alors, avec promeſſe de nous apporter du riz & des poules. Nous fîmes environ quatre-vingt réales de l'argent que chacun avoit dans ſes poches, & nous les offrîmes aux trois Inſulaires, pour quelques poules & du riz tout cuit qu'ils nous apportèrent. Ils parurent fort ſatisfaits du prix. J'exhortai nos gens à prendre un air ferme. Nous nous aſsîmes librement ſur l'herbe, & nous remîmes à tenir conſeil après nous être raſſaſiés par un bon repas. Les trois Inſulaires aſſiſtèrent à ce feſtin, & dûrent admirer notre appétit. Nous leur demandâmes le nom du pays, ſans pouvoir diſtinguer dans leur réponſe ſi c'étoit Sumatra. Cependant nous en demeurâmes perſuadés, lorſqu'ils nous eurent montré de la main que Java étoit au-deſſous, & nous comprîmes facilement qu'ils vouloient nom-

er Jean Coen, général des Hollandois, qui com-
andoit alors dans cette île. Il nous parut cer-
n que nous étions au vent de Java, & cet éclair-
ſſement nous cauſa d'autant plus de ſatisfaction,
ue n'ayant point de bouſſole nous avions héſité
uſqu'alors dans toutes nos manœuvres.

» Il ne nous manquoit plus que des vivres pour
chever de nous rendre tranquilles. Je pris la ré-
olution de m'embarquer avec quatre de nos gens
ans une petite pirogue qui étoit ſur la rive, &
e remonter la rivière juſqu'à un village que nous
vions apperçu dans l'éloignement, pour aller faire
utant de proviſions qu'il me feroit poſſible avec le
eſte de l'argent que nous avions raſſemblé. M'é-
ant hâté de partir, j'eus bientôt acheté du riz &
les poules que j'envoyai à Rol avec la même di-
igence, en lui recommandant l'égalité dans la diſ-
ribution, pour ne donner aucun ſujet de plainte.
De mon côté, je fis dans le village un fort bon
epas avec mes compagnons, & je ne trouvai pas
a liqueur du pays ſans agrément. C'eſt une ſorte
de vin qui ſe tire des arbres, & qui eſt capable
d'enivrer.

Pendant que nous mangions, les habitans étoient
aſſis autour de nous, & conduiſoient nos morceaux
de leurs regards en les dévorant des yeux. Après
le repas, j'achetai d'eux un buffle qui me coûta

cinq réales & demie. Mais étant si sauvage que nous ne pouvions le prendre ni l'emmener, nous y employâmes beaucoup de tems. Le jour commençoit à baisser ; je voulois que nous retournassions à la chaloupe, dans la vue de revenir le lendemain. Mes gens me prièrent de les laisser cette nuit dans le village, sous prétexte qu'il leur seroit plus aisé de prendre le buffle pendant les ténebres. Je n'étois pas de leur avis, & je m'efforçai de les détourner de ce dessein. Cependant leurs instances m'y firent consentir, & je les quittai, en les abandonnant à leur propre conduite.

» Je retournai sur le bord de la rivière, où je trouvai près de la pirogue quantité d'Insulaires qui paroissoient en contestation. Ayant cru démêler que les uns vouloient qu'on me laissât partir, & que d'autres s'y opposoient, j'en pris deux par le bras, & je les poussai vers la pirogue d'un air de maître. Leurs regards étoient farouches. Cependant ils se laissèrent conduire jusqu'à la barque, & ne firent pas difficulté d'y entrer avec moi ; l'un s'assit à l'arrière, & l'autre à l'avant. Enfin ils se mirent à ramer. J'observai qu'ils avoient au côté chacun leur cric ou poignard, & par conséquent, qu'ils étoient maîtres de ma vie. Après avoir un peu vogué, celui qui étoit à l'arrière vint à moi, au milieu de la pirogue où je me tenois

ebout, & me déclara par des fignes qu'il vou-
oit de l'argent. Je tirai de ma poche une petite
ece de monnoie que je lui offris. Il la reçut, &
ayant regardée quelques momens d'un air incer-
ain, il l'enveloppa dans le morceau de toile qu'il
voit autour de fa ceinture. Celui qui étoit à la
roue vint à fon tour, & me fit les mêmes fignes.
e lui donnai une autre piece qu'il confidéra auffi
es deux côtés, mais il parut encore plus incertain
il la devoit prendre ou m'attaquer ; ce qui lui
uroit été facile puifque j'étois fans armes. Je fen-
s la grandeur du péril, & le cœur me battoit
iolemment.

Cependant nous defcendions toujours, & d'au-
ant plus vîte que nous étions portés par le reflux.
Vers la moitié du chemin, mes deux guides com-
mencèrent à parler entr'eux avec beaucoup de cha-
eur. Tous leurs mouvemens fembloient marquer
u'ils avoient deffein de fondre fur moi. J'en fus
larmé jufqu'à trembler. Ma confternation me fit
ourner les yeux vers le ciel, à qui je demandai
e fecours qui m'étoit néceffaire dans un danger
 preffant. Une infpiration fecrette me fit prendre
e parti de chanter, reffource étrange contre la
peur ! Je chantai de toute ma force, jufqu'à faire
etentir les bois dont les deux rives étoient cou-
vertes. Les deux Infulaires fe mirent à rire, ou-

vrant la bouche si large que je vis jusqu'au milieu de leur gosier. Leurs regards me firent connoître qu'ils ne me croyoient ni crainte ni défiance. Ainsi je vérifiai ce que j'avois entendu dire sans le comprendre, qu'une frayeur extrême est capable de faire chanter. Pendant que je continuois cet exercice, la barque alloit si rapidement que je commençai à découvrir notre chaloupe. Je fis des signes à nos gens, ils les apperçurent, & je les vis accourir vers le bord de la rivière. Alors me tournant vers mes deux rameurs, je leur fis entendre que pour aborder il falloit qu'ils se missent tous deux à la proue, dans l'idée que l'un d'eux ne pourroit du moins m'attaquer par-derrière. Ils m'obéirent sans résistance, & je descendis tranquillement sur la rive.

» Lorsqu'ils me virent en sûreté au milieu de mes compagnons, ils demandèrent où tant de gens passoient la nuit; on leur dit que c'étoit sous les tentes qu'ils voyoient. Nous avions dressé effectivement de petites tentes, avec des branches & des feuilles d'arbres. Ils demandèrent encore où couchoient Rol & moi qui leur avions paru les plus respectés; on leur répondit que nous couchions dans la chaloupe sous les voiles; après quoi ils rentrèrent dans leur pirogue pour retourner au village.

» Je fis à Rol & aux autres le récit de ce qui m'étoit

n'étoit arrivé dans mon voyage, & je leur donnai l'espérance de revoir le lendemain nos quatre hommes avec le buffle. La nuit se passa dans une profonde tranquillité. Mais après le lever du soleil, nous fûmes surpris de ne pas voir paroître nos gens, & nous commençâmes à soupçonner qu'il leur étoit arrivé quelque accident. Quelques momens après, nous vîmes venir deux Insulaires qui chassoient une bête devant eux; c'étoit un buffle. Mais je n'eus pas besoin de le considérer long-tems, pour reconnoître que ce n'étoit pas celui que j'avois acheté. Un de nos gens, qui entendoit à-demi la langue du pays & qui se faisoit entendre de même, demanda aux deux noirs pourquoi ils n'avoient pas amené le buffle qu'ils m'avoient vendu, & où étoient nos quatre hommes; ils répondirent qu'il avoit été impossible d'amener l'autre, & que nos gens qui venoient après eux en conduisoient un second. Cette réponse ayant un peu dissipé notre inquiétude, je remarquai que le buffle sautoit beaucoup & qu'il n'étoit pas moins sauvage que le premier; je ne balançai point à lui faire couper les pieds avec la hache. Les deux noirs le voyant tomber poussèrent des cris & des hurlemens épouvantables.

» A ce bruit, deux ou trois cens Insulaires qui étoient cachés dans le bois en sortirent brusque-

ment, & coururent d'abord vers la chaloupe, dans le deſſein apparemment de nous couper le paſſage pour s'aſſurer la liberté de nous maſſacrer tous. Trois de nos gens qui avoient fait un petit feu à quelque diſtance des tentes, pénétrèrent leur projet, & ſe hâtèrent de nous en donner avis. Je ſortis du bois, & m'étant un peu avancé je vis quarante ou cinquante de nos ennemis qui ſe précipitoient vers nous d'un autre côté du même bois. « Tenez ferme, dis-je à nos gens, le nombre de » ces miſérables n'eſt pas aſſez grand pour nous » cauſer de l'épouvante ». Mais nous en vîmes paroître une ſi groſſe troupe, la plupart armés de boucliers & d'une ſorte d'épées, que regardant notre ſituation d'un autre œil, je m'écriai : « Amis, » courons à la chaloupe, car ſi le paſſage nous » eſt coupé, il faut renoncer à toute eſpérance ». Nous prîmes notre courſe vers la chaloupe, & ceux qui ne purent y arriver aſſez-tôt ſe jettèrent dans l'eau pour s'y rendre à la nage.

» Nos ennemis nous pourſuivirent juſqu'à bord. Malheureuſement pour nous, rien n'étoit diſpoſé pour s'éloigner de la rive avec une diligence égale au danger. Les voiles étoient étendues en forme de tente, d'un côté de la chaloupe à l'autre ; & tandis que nous nous empreſſions d'y entrer, les Inſulaires nous ſuivant de près percèrent de leurs za-

gaies plusieurs de nos gens, dont nous vîmes les intestins qui leur tomboient du corps. Nous nous défendions néanmoins avec nos deux haches & notre vieille épée. Le boulanger de l'équipage, qui étoit un grand homme plein de vigueur, s'aidoit de l'épée avec succès. Nous étions amarrés par deux grappins, l'un à l'arrière & l'autre à l'avant. Je m'approchai du mât & criai au boulanger : Coupe le cableau. Mais il fut impossible de le couper. Je courus à l'arrière, & mettant le cableau à l'étambord, je criai : Hache. Alors il fut coupé facilement. Nos gens de l'avant le prirent, & tirèrent la chaloupe vers la mer. Envain les Insulaires tentèrent de nous suivre dans l'eau, ils perdirent fond & furent contraints d'abandonner leur proie.

» Nous pensâmes à recueillir le reste de nos gens qui nageoient dans la rivière. Ceux qui n'avoient pas reçu de coups mortels rentrèrent à bord, & le ciel fit souffler aussi-tôt un vent forcé de terre, quoique jusqu'alors il eût été de mer. Il nous fut impossible de ne pas reconnoître que c'étoit un témoignage sensible de la protection divine. Nous mîmes toutes nos voiles, & nous allâmes jusqu'au large d'une seule bordée, avec une facilité surprenante à repasser le banc & les brisans qui nous avoient causé tant d'embarras à l'entrée de la rivière. Nos ennemis s'imaginant que nous y ferions

naufrage, s'étoient avancés jufqu'à la dernière pointe du cap, pour nous y attendre & nous maffacrer. Mais le vent continua de nous être favorable, & l'avant de la chaloupe qui étoit fort-haut coupa les lames avec ce fecours.

» A peine étions-nous hors de danger, qu'on s'apperçut que le brave boulanger qui nous avoit fi bien défendus, avoit été bleffé d'une arme empoifonnée. Sa bleffure étoit au-deffus du nombril; les chairs étoient déja d'un noir livide. Je les lui coupai jufqu'au vif pour arrêter les progrès du venin, mais la douleur que je lui caufai fut inutile, il tomba mort à mes yeux, & nous le jettâmes dans les flots. En faifant la revue de nos gens, nous trouvâmes qu'il en manquoit feize, dont onze avoient été tués fur le rivage. Le fort des quatre malheureux qui étoient reftés dans le village fut amèrement déploré. Rien n'étoit fi cruel que la néceffité où nous étions de les abandonner. Cependant il y a beaucoup d'apparence qu'ils n'y purent être fenfibles, & que c'étoit déja fait de leur vie.

» Nous gouvernâmes vent arrière en rangeant la côte. Le refte de nos provifions confiftoit en huit poules & un peu de riz; elles furent diftribuées entre cinquante hommes que nous étions encore. Mais la faim commençant bientôt à fe faire

ſentir, nous fûmes obligés de retourner à terre par une baie que nous découvrîmes. Des Inſulaires qui étoient ſur le rivage en grand nombre prirent la fuite en nous voyant débarquer. Nous avions fait une trop funeſte expérience de la barbarie de ces Sauvages, pour en eſpérer des vivres ; mais nous trouvâmes au moins de l'eau douce. Les rochers voiſins nous offrirent des huîtres & des petits limaçons de mer, dont nous mangeâmes avec d'autant plus de goût, qu'ayant ſauvé un chapeau plein de poivre que j'avois acheté dans le village où étoient reſtés nos quatre hommes, il nous ſervit à les aſſaiſonner.

Après nous en être raſſaſiés, chacun en remplit ſes poches, & nous rentrâmes dans la chaloupe, avec deux petits tonneaux pleins d'eau fraîche. Je propoſai, en quittant la baie, de prendre un peu plus au large pour faire plus de chemin, & ce conſeil fut ſuivi ; mais le vent qui commençoit à forcer nous fit eſſuyer pendant la nuit une groſſe tempête. Cependant les craintes & la fatigue qu'elle nous fit eſſuyer devinrent une faveur du ciel : ſi nous euſſions continué de ranger la côte, nous n'aurions pu nous défendre de relâcher près d'un autre aiguade qui ſe préſente dans la même île ; nous y aurions trouvé des ennemis cruels qui s'é-

toient déclarés depuis peu contre les Hollandois, & qui en avoient déja maſſacré pluſieurs.

» A la pointe du jour, nous eûmes la vue de trois îles qui étoient devant nous. Nous prîmes la réſolution d'y relâcher, quoique nous ne les cruſſions point habitées; on ſe flattoit d'y trouver quelque nourriture. Celle où nous abordâmes étoit remplie de cette eſpece de roſeaux qu'on nomme bambous, & qui ſont de la groſſeur de la jambe. Nous en prîmes pluſieurs dont nous perçâmes les nœuds avec un bâton, à l'exception de celui de deſſous; nous les remplîmes d'eau douce comme autant de tonneaux, que nous fermâmes avec des bouchons. Cet expédient nous fournit une bonne proviſion d'eau dans la chaloupe. Il y avoit auſſi des palmiers dont la cîme étoit aſſez molle pour nous ſervir d'aliment. On parcourut l'île ſans faire d'autre découverte.

» Un jour, me trouvant au pied d'une aſſez haute montagne, je ne pus réſiſter à l'envie de monter au ſommet, dans l'eſpérance vague de faire quelque obſervation qui pût être utile à nous conduire. Nous cherchions les lieux où les Hollandois étoient établis dans ces parages. Il me ſembloit que ce ſoin me regardoit particulièrement, & que tous nos infortunés avoient les yeux tournés ſur moi. Cependant, outre les maux qui m'étoient communs

avec eux, je n'étois jamais venu aux Indes orientales, & n'ayant ni bouſſole ni autres inſtrumens de mer, je ne me trouvois capable de rien pour mettre fin à ces maux.

» Lorſque je fus au ſommet de la montagne, mes regards ſe perdirent dans l'immenſe étendue du ciel & de la mer. Je me jettai à genoux, le cœur plein d'amertume, & j'adreſſai ma prière au ciel, avec des ſoupirs & des gémiſſemens que je ne puis exprimer. Etant prêt à deſcendre, je jettai encore les yeux de tous côtés autour de moi. Je crus voir ſur ma droite que les nuées chaſſoient de terre, & que c'étoit cette raiſon qui rendoit l'horiſon ſi fin. Auſſi-tôt je découvris deux hautes montagnes dont la couleur me parut bleue. Il me vint à l'eſprit qu'étant à Hoorn, j'avois entendu dire à Guillaume Schouten, qui avoit fait deux fois le voyage des Indes orientales, qu'au cap de Java il y avoit deux hautes montagnes qui paroiſſoient bleues. Nous étions venus dans l'île en rangeant à main gauche la côte de Sumatra, & ces montagnes étoient à droite. Je voyois entr'elles une ouverture ou un vuide au travers duquel je ne découvrois pas de terre, & je n'ignorois pas que le détroit de la Sonde étoit entre Sumatra & Java. Ces réflexions me firent conclure qu'il n'y avoit point d'erreur dans notre route.

» Je descendis plein de joie, & je me hâtai d'annoncer à Rol que j'avois vu les deux montagnes. Elles ne paroissoient plus lorsque je lui en fis le récit, parce que les nuées avoient achevé de chasser. Mais j'ajoutai ce que j'avois appris à Hoorn de la bouche de Schouten, & j'établis mes conjectures par d'autres raisonnemens. Rol y trouva de la vraisemblance. « Assemblons nos gens, me » dit-il, & gouvernons de ce côté-là ». Cette déclaration que je fis à l'équipage, excita beaucoup d'empressement pour apporter à bord de l'eau, des bambous qu'ils avoient coupés & des cîmes de palmier. On mit à la voile avec la même ardeur; le vent étoit favorable à nos vues. Nous portâmes le cap droit à l'ouverture des deux montagnes, & pendant la nuit nous nous gouvernâmes par le cours des étoiles. Vers minuit nous apperçûmes du feu. On s'imagina d'abord que c'étoit le feu de quelque vaisseau, & que ce devoit être une carraque. Mais en approchant nous reconnûmes que c'étoit une petite île du détroit de la Sonde, appelée l'île *Dwars in de Weg*, c'est-à-dire, *qui traverse le chemin*. Après en avoir doublé la pointe, nous vîmes un second feu de l'autre côté, & diverses marques nous firent juger que c'étoit des pêcheurs.

» Le lendemain, à la pointe du jour, nous

mes arrêtés par un calme. Nous étions, sans le voir, sur la côte de Java. Un matelot étant monté au haut du mât, cria aussi-tôt qu'il découvroit un gros de vaisseaux. Il en compta jusqu'à vingt-trois. Notre joie ne se peut exprimer ; ce n'étoit que cris & sauts. On se hâta de border les avirons, à cause du calme, & l'on nagea droit vers cette flotte. C'étoit un nouvel effet de la protection du Ciel, car nous serions allés à Bantam, où nous n'avions rien de favorable à attendre, parce que le roi de cette contrée étoit en guerre avec notre nation ; au lieu que, par une faveur admirable de la Providence, nous allâmes tomber entre les bras de nos compatriotes & de nos amis.

» Ces vingt-trois vaisseaux étoient hollandois, sous le commandement de Frédéric Houtman d'Alcmaar. Il se trouvoit alors dans sa galerie, d'où il nous observoit avec sa lunette d'approche. Surpris de la singularité de nos voiles, & cherchant l'explication d'un spectacle si nouveau, il envoya sa chaloupe au-devant de nous pour s'informer qui nous étions. Ceux qui la conduisoient nous reconnurent. Nous avions fait voile ensemble du Texel, & nous ne nous étions séparés que dans la mer d'Espagne. Ils nous firent passer, Rol & moi, dans leur chaloupe, & nous conduisirent à bord de l'amiral, dont le vaisseau se nommoit la Vierge

de Dordrecht. Nous lui fûmes auſſi-tôt préſentés. Après nous avoir marqué la joie qu'il avoit de nous revoir, jugeant ſans explication quel étoit le plus preſſant de nos beſoins, il fit couvrir ſa table & s'y mit avec nous. Lorſque je vis paroître du pain & les autres viandes, je me ſentis le cœur ſi ſerré que mes larmes inondèrent mon viſage, & que je ne me trouvai point la force de manger. Nos compagnons d'infortune, qui arrivèrent preſqu'auſſi-tôt furent diſtribués ſur tous les autres vaiſſeaux de la flotte.

» L'amiral ſe fit raconter toutes nos aventures, qu'il écouta avec le plus grand étonnement ; enſuite il nous fit embarquer dans un yacht pour nous rendre à Batavia. Nous étions encore au nombre de cinquante, & nous y fûmes rendus le lendemain. Les amis que nous avions retrouvés ſur la flotte m'avoient fourni des vêtemens & à tout mon équipage. Notre entrée dans la ville ſe fit en fort bon ordre. Nous nous préſentâmes à l'hôtel de *Jean Pieterſz Coen*, général de la Compagnie, qui n'avoit point été encore informé de notre arrivée, mais qui nous reçut favorablement lorſque nous nous eûmes fait connoître. Il fallut ſatisfaire ſa curioſité par un long récit; ce que je fis d'abord en peu de mots en ces termes : « Seigneur général, » nous partîmes le 28 Décembre 1618 du Texel,

» dans le navire nommé la Nouvelle-Hoorn ; nous
» approchâmes du détroit de la Sonde, étant par
» la hauteur de cinq degrés & demi ; là, le feu
» prit à notre vaiſſeau le 19 Novembre 1619 ; là
» nous ſautâmes ». Enſuite m'arrêtant au détail de
toutes les circonſtances de notre malheur, je lui
expliquai comment il étoit arrivé, combien nous
avions perdu de gens, comment je ſautai avec
le navire, & comment le Ciel m'avoit conſervé
avec un ſeul jeune-homme.

» Le général, fort attentif à ma narration, me
dit froidement, après avoir entendu le reſte de nos
aventures : « Que faire à cela ? C'eſt un grand
» malheur...... Enſuite il dit à un de ſes domeſti-
» ques : Apporte la coupe d'or »...... Il y fit ver-
ſer du vin d'Eſpagne, en diſant : « Capitaine, je
» vous ſouhaite plus de bonheur ; je bois à votre
» ſanté..... Il ajouta : Demeurez ici, vous dînerez
» avec moi. J'ai deſſein de partir cette nuit pour
» me rendre devant Bantam, afin de pouvoir mieux
» donner mes ordres à notre armée. Pour vous,
» demeurez ici juſqu'à ce que je vous mande ou que
» je ſois de retour ». Il but auſſi à la ſanté de Rol.

» J'eus encore quelques entretiens avec lui. Il
partit effectivement la nuit pour Bantam. Pendant
ſon abſence, nous continuâmes à manger à ſa ta-
ble, ſuivant ſes ordres, pendant huit jours. Enfin

l'occaſion ſe préſenta de nous employer ; il n'attendit point que nous le fiſſions ſouvenir de ſa promeſſe. Il me manda auprès de lui devant Bantam ; j'y reçus la commiſſion de capitaine du vaiſſeau *le Bergerboot.* Deux jours après, il nomma auſſi Rol pour exercer les fonctions de commis ou marchand ſur le même vaiſſeau. Notre joie fut complette de nous trouver rejoints dans ce navire, avec les mêmes commandemens que nous avions eus ſur la Nouvelle-Hoorn ».

Nous abrégerons, ou plutôt nous ne ferons qu'indiquer les événemens qui précédèrent le retour de Bontekoé dans ſa patrie ; il déſeſpéra encore plus d'une fois de la revoir.

Le vaiſſeau le Bergerboot, dont il venoït d'être fait capitaine, étoit court & portoit trente-deux pieces de canon. Il étoit chargé de viande, de lard, de riz & de munitions de guerre pour ravitailler les forts hollandois, & principalement ceux des îles Moluques. Deux autres navires, *le Neptune* & *l'Etoile du matin*, avoient reçu le même ordre, & étoient chargés de même. Ces trois vaiſſeaux partirent de conſerve dans les premiers jours de l'année 1620.

Bontekoé rapporte ensuite dans son journal (*) ce qui lui arriva dans le cours de son voyage : il en finit le détail, en disant qu'ayant touché à l'île d'Amboine, Rol y obtint le gouvernement du fort de Batsien ; qu'il l'y laissa & continua de visiter les Moluques pour les fournir de provisions ; qu'ensuite le desir de faire ses derniers adieux à Rol le ramena à Batsien. Bontekoé en reçut environ cent lastes de cloux-de-girofle, qui furent chargés en retour sur son vaisseau, pour les magasins de la Compagnie. La séparation de ces deux amis fut triste ; ils s'embrassèrent avec peu d'espérance de se revoir jamais, & en répandant des larmes au souvenir des infortunes qu'ils avoient souffertes ensemble. Rol mourut quelque tems après à Maleïe.

De retour à Batavia, Bontekoé rendit compte de son voyage au général Coen, qui lui reconnoissant de l'activité & de l'intelligence, le chargea successivement de deux autres commissions auxquelles il employa deux années entières. Enfin il fut nommé pour une expédition des Hollandois contre les Chi-

---

(*) Le reste du Journal de Bontekoé renferme 114 pages, dans le huitième volume du Recueil des Voyages pour l'établissement de la Compagnie hollandoise des Indes orientales. Voyez pages 307 & suivantes.

nois & les Portugais de Macao. Son vaiſſeau étoit *le Groningue. Corneille Reyertſz* avoit le commandement général de la flotte, qui étoit composée de huit vaiſſeaux de guerre & de pluſieurs yachts. Ils appareillèrent de Batavia le 10 d'Avril 1622.

Cette expédition fut longue & meurtrière; Bontekoé ne rentra dans le port de Batavia que le 2 d'Avril 1624. Il fut encore employé à quelques commiſſions pour le ſervice de la Compagnie, dans les îles entre Batavia & Bantam. Enfin, dans les derniers mois de l'année il ſaiſit l'occaſion de repaſſer en Europe. On équipoit alors à Batavia, la *Nouvelle-Hollande*, *le Goude* & *le Middelbourg*, pour aller en Perſe, & enſuite faire route vers les Provinces-Unies. Bontekoé demanda au général *Carpentier*, qui avoit ſuccédé à Coen, la permiſſion de partir ſur un de ces trois bords, elle lui fut accordée, avec la commiſſion de capitaine de la Nouvelle-Hollande, qui étoit un fort beau navire. L'amiral Reyertſz, qui revint de Piſcadore vers le même tems, dans la réſolution de retourner auſſi en Europe, obtint le commandement de ces trois vaiſſeaux, & monta celui de Bontekoé. Ils mirent à la voile 6 de Février 1625 (*), deſtinés tous

(*) L'Auteur du Recueil des Voyages pour l'établiſſement de la Compagnie des Indes orientales, a donné

deux à des infortunes qui causèrent la mort de l'un, & rendirent le retour de l'autre presqu'aussi funeste que son arrivée dans les Indes.

Cinq semaines étoient à peine expirées, que Reyertsz tomba malade, & que la situation des trois vaisseaux devint très-critique, par une tempête furieuse qui dura long-tems. Le Goude fut englouti dans les flots avec tout l'équipage; la Nouvelle-Hollande ne dut sa conservation qu'à l'habileté de son capitaine; à l'égard du Middelbourg entièrement démâté, il fut regrée par Bontekoé; ensuite ils se séparèrent pour ne se plus revoir.

Le 30 Mars, Bontekoé mouilla à l'île de Madagascar, dans la baie de Saint-Louis; il y fut nécessité, tant pour donner du soulagement aux

---

ici dans une erreur qui a été copiée par M. l'Abbé PRÉVOST, en plaçant le départ de Bontekoé au 6 Février 1624. Il est visible, d'après THEVENOT & la date de l'instruction donnée à Bontekoé à bord du vaisseau la Bonne-Espérance, qu'ils se sont trompés tous deux; Bontekoé n'étant revenu de l'expédition de la Chine qu'au mois d'Avril 1624, & ayant été chargé depuis son retour de plusieurs commissions qui le retinrent aux Indes jusqu'au commencement de l'année 1625; d'ailleurs, son voyage pour le retour en Europe auroit duré près de deux ans.

malades, que pour radouber le vaiſſeau qui avoit été extrêmement maltraité par la violence de la tempête. Onze jours après qu'on eut jetté l'ancre, Reyertſz, dont la maladie n'avoit fait qu'augmenter depuis la diſgrace de ſes trois vaiſſeaux, mourut dans l'amertume de ſon chagrin. La Compagnie perdit en ſa perſonne un officier actif & très-expérimenté. La mort de l'amiral toucha ſenſiblement Bontekoé ; il lui rendit les honneurs funebres, avec le plus d'appareil qu'il put dans la ſituation où il ſe trouvoit.

Le 25 d'Avril 1625, la Nouvelle-Hollande, après avoir été auſſi bien réparée qu'elle pouvoit l'être en cet endroit, & avoir fait une groſſe proviſion d'eau, de limons & d'oranges, mit à la voile par un aſſez beau tems qui dura juſqu'au 10 de Mai. Les vents devinrent ſi furieux, que le vaiſſeau fut le jouet de la mer irritée juſqu'au 6 de Juin. Bontekoé commençoit à perdre l'eſpérance de pouvoir doubler le Cap, & délibéroit même de retourner à Batavia, lorſqu'emporté contre le vent même, par la force des courans, il fut ſurpris de l'avoir doublé ſans s'en être apperçu.

Le reſte de la navigation ne fut qu'un mêlange d'événemens ordinaires, à l'exception de deux ou trois que nous rapporterons d'une manière moins abrégée.

abrégée. Ce n'eſt qu'à regret que nous quittons le journal d'un chef auſſi actif que prudent.

La joie de l'équipage de la Nouvelle-Hollande ne fut pas médiocre, d'avoir paſſé ce retoutable Cap ſans s'en douter. Bontekoé, qui ne pouvoit revenir de ſon étonnement, profita de ſa bonne fortune en dirigeant ſon cours vers l'île de Sainte-Hélène qu'il découvrit le 14 Juin. Lorſqu'il eut rangé la côte en s'approchant de la vallée de l'égliſe, il apperçut par le travers de cette vallée une caraque eſpagnole à la rade. Malgré le déſordre de ſon vaiſſeau, Bontekoé fit tous ſes efforts pour s'avancer vers la caraque & pour aller bruſquement à l'abordage, dans l'opinion que les bordées de cette énorme maſſe portant trop haut, il auroit pu la joindre & la prendre facilement. Les raffales qui s'échappoient d'entre les montagnes s'opposèrent à ſon deſſein, & donnèrent le tems aux Eſpagnols de touer la caraque, de débarquer du canon & de dreſſer des batteries ſur le rivage.

Cependant une raffale ayant porté les Hollandois à la portée du mouſquet de ce gros bâtiment, ils armèrent leur chaloupe & l'envoyèrent aux Eſpagnols avec un pavillon de paix. A la vue de cette manœuvre, les Eſpagnols firent avancer auſſi leur chaloupe entre les deux navires. Ils demandè-

rent d'où venoit le vaiſſeau hollandois. On leur répondit qu'il venoit de Java, & que s'étant écarté de ſes conſerves il les attendoit inceſſamment. Leur réponſe ne fut pas moins civile lorſqu'on leur demanda auſſi d'où ils venoient; ils dirent que c'étoit de Goa. Le patron Hollandois leur demanda enſuite la permiſſion de faire de l'eau, parce qu'étant arrivés les premiers il les en regardoit comme les maîtres; il ajouta qu'on ſe retireroit après avoir rempli les tonneaux. Les Eſpagnols pour dernière réponſe, les traitèrent avec les plus grandes marques de mépris, en proférant pluſieurs injures, & en les appelant canaille, *Anda pietro*, *anda canaglia.*

Cette nouvelle qui fut rapportée auſſi-tôt par la chaloupe, irrita extrêmement l'équipage. Bontekoé crut devoir aſſembler le conſeil. Le réſultat fut d'envoyer demander une ſeconde fois la liberté de faire de l'eau, & de laiſſer le tems d'une horloge aux Eſpagnols pour prendre leur parti; après quoi, s'ils s'obſtinoient dans leur refus, il fut arrêté qu'on iroit les attaquer. La chaloupe retourna vers eux avec le pavillon de paix. Ils revinrent à la moitié du chemin, accompagnés d'un moine qu'on reconnut à ſes habits. Le patron Hollandois ayant renouvellé ſes propoſitions, ne reçut que des outrages pour réponſe. A ſon retour, Bontekoé fit

ſonner la cloche & commencer la prière. On mit des horloges de demi-heure ſur les cabeſtans ; lorſqu'elles furent écoulées, le canon hollandois fit un feu épouvantable ſur la caraque. Elle étoit à la juſte portée des coups. Son château d'avant paroiſſoit auſſi haut que les hunes de la miſène hollandoiſe. L'effet des bordées de la Nouvelle-Hollande fut tel, qu'on entendit le craquement des planches qui étoient briſées par les boulets.

Le feu de la caraque ceſſa bientôt ; mais la batterie que les Eſpagnols avoient élevée ſur le rivage tiroit continuellement, & preſque tous les coups portoient ; ils bleſſèrent quelques-uns de l'équipage hollandois, entr'autres le ſecond charpentier qui eut la jambe caſſée. Bontekoé craignant d'être coulé à fond, prit le parti de ſe faire touer derrière quelques rochers ; cette manœuvre ne fut achevée qu'au commencement de la nuit, & mit le vaiſſeau à couvert de la batterie qu'on redoutoit. Le conſeil fut enſuite aſſemblé, & on s'informa de la quantité d'eau qui reſtoit à bord. Par le calcul qu'on fit de celle qui reſtoit pour la pour la conſommation du paſſage de la ligne & du reſte de la route, on trouva qu'il ne falloit compter que ſur quatre demi-ſeptiers d'eau par jour pour chaque homme. Les officiers demandèrent alors aux matelots s'ils vouloient ſe contenter de

cette provision jusqu'en Hollande, ou se battre en désespérés pour chasser les ennemis de l'aiguade. Les voix furent recueillies. On conclut que le voyage seroit continué dans la situation où étoit le vaisseau. Bontekoé fit aussi-tôt lever l'ancre.

Le jour commençoit à paroître. Les Espagnols voyant qu'on faisoit nager le vaisseau par la chaloupe, se rassemblèrent sur le rivage, & firent plusieurs décharges de mousquet qui incommodèrent extrêmement la manœuvre. Cependant on vint à bout de s'éloigner, avec beaucoup de peine & de danger. Bontekoé avoue qu'une heure de retard l'auroit exposé à perdre beaucoup de monde. Mais il se crut vengé, en apprenant dans la suite, par les dépêches qu'on reçut de six vaisseaux hollandois qui avoient relâché au même lieu, que la caraque avoit péri des suites de ce combat ; les six vaisseaux avoient vu du moins une caraque coulée bas. Ceux qui les montoient n'avoient pu, de même que Bontekoé, faire de l'eau, parce que les Espagnols qui avoient enlevé toute la cargaison de leur navire, s'étoient retranchés sur le rivage avec toute leur artillerie, & étoient à couvert du feu des Hollandois.

La navigation de la Nouvelle-Hollande ne fut plus traversée, si ce n'est que par quelques bru-

mes ou grains. Enfin, le 15 d'Octobre on découvrit la terre, qui fut bientôt reconnue pour l'Irlande. Bontekoé entra dans le port de Kingsale, mais avec quelque défiance, parce qu'on y apperçut un vaisseau de guerre anglois, & qu'il n'ignoroit pas que la Compagnie étoit en mauvaise intelligence avec l'Angleterre. Bontekoé, toujours prudent, fit mouiller l'ancre au large de lui, & ne souffrit point que les gens de l'équipage quittassent le vaisseau en trop grand nombre. Cependant il fut rassuré par le capitaine lui-même, qui déclara qu'il n'avoit point ordre de l'attaquer. « Cette » déclaration, dit Bontekoé, ne me mettoit point » l'esprit en repos. Je l'invitai à un grand repas à » terre, où nous fîmes bonne chère & bûmes largement. Dans la gaîté du repas, lorsque je le » vis en état de s'expliquer avec franchise, je le » pressai de me dire s'il n'avoit point d'ordre de » nous attaquer. Il me répondit que non; qu'à la » vérité, depuis que nous étions entrés dans le » port, il en avoit donné avis en Angleterre, mais » qu'il n'avoit reçu aucune réponse ».

L'inquiétude de Bontekoé cessa bientôt entièrement, par l'arrivée de deux vaisseaux de sa nation qui avoient été envoyés pour lui servir d'escorte. Il n'eut à combattre que l'incontinence & l'ivrognerie de ses gens. La plupart étoient descendus à

Kingſale. Ses ordres réitérés n'étant point capables de les rappeler à bord, il prit le parti d'aller parler au maire de la ville, qui lui dit qu'il ne ſavoit aucun moyen d'obliger les matelots à regagner leur bord. Bontekoé ne ſe rendit point; il imagina de rendre viſite à la femme de ce magiſtrat, & de lui préſenter une piece de toile. Ce préſent rendit le mari plus traitable. Ils concertèrent enſemble, dans une ſeconde viſite, qu'il ſeroit publié par toute la ville, au ſon du tambour, que tout ce qui ſeroit avancé aux matelots du vaiſſeau des Indes orientales, au-deſſus de ſept ſchelings, ſeroit perdu pour les créanciers. Cette ruſe réuſſit. Il n'y avoit pas un matelot qui ne dût plus de ſept ſchellings : on les preſſa de payer, & on ne voulut plus leur rien fournir qu'en payant. Ils ſe rendirent auprès de Bontekoé, pour obtenir de quoi faire leur dépenſe & la continuer encore quelque tems. Au lieu de leur répondre, il fit lever l'ancre, à la vue de ceux qui étoient encore à terre, & ſortant de la paſſe, il mit le cap à la mer. Alors ceux qui étoit encore à la ville ſe jettèrent avec empreſſement dans des barques & canots pour rejoindre le vaiſſeau; ils étoient accompagnés de leurs créanciers, à qui les anciennes avances furent payées ſur le compte de leurs débiteurs. Cependant trois ou quatre des matelots

reſtèrent à Kingſale; ils avoient donné des promeſſes de mariage à des filles qu'ils épouſèrent dans la ſuite. Bontekoé continua ſa route avec ſes deux navires d'eſcorte, & entra heureuſement dans un port de Zélande, le 15 de Novembre 1625. En débarquant, il bénit le ciel de l'avoir délivré de tant de périls pendant un voyage de ſept ans.

Son deſſein étoit de finir ſa relation à ſon retour dans ſa chère patrie, mais jugeant qu'on doit s'intéreſſer au Middelbourg, qu'il avoit abandonné dans un triſte état, il donne quelques explications ſur le ſort de ce malheureux vaiſſeau.

En partant de Madagaſcar, Bontekoé s'étoit flatté, mais vainement, de retrouver le Middelbourg à l'île de Sainte-Hélène. Dans la ſuite, le capitaine Bierenbroote, ayant relâché au cap de Bonne-Eſpérance à ſon retour des Indes, y trouva des lettres que les officiers du Middelbourg y avoient laiſſées, ſuivant l'uſage. Ils informoient leurs compatriotes qu'ils avoient fait des efforts inutiles pour rejoindre la Nouvelle-Hollande à la baie de Saint-Louis; qu'ayant dérivé juſqu'à celle d'Antongil, ils y avoient relâché, & qu'ils s'y étoient radoubés pour continuer leur navigation. On liſoit auſſi dans les mêmes lettres quelques circonſtances de leur ſéjour au Cap. Depuis ce tems-là, on n'a rien

appris d'eux par les voies du commerce hollandois; on a ſeulement ſu par des lettres de Lisbonne, que le Middelbourg s'étant rendu à la baie de Sainte-Hélène, avoir été attaqué par deux caraques portugaiſes, contre leſquelles il s'étoit ſi vigoureuſement défendu, qu'il avoit mis le feu à l'une d'elles par un boulet de canon. Les Portugais craignant pour eux-mêmes, finirent l'attaque & prirent le parti d'abandonner leur proie.

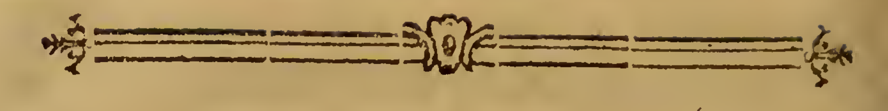
Bontekoé conclut que, n'ayant pas eu d'autres lumières ſur la fortune du Middelbourg, on ne ſauroit douter qu'il n'ait été enſeveli dans le ſein des flots, ſoit par la violence des tempêtes, ſoit pour avoir été déſemparé dans ſon combat contre les Portugais.

NOTES.

(1) *LE DÉTROIT DE LA SONDE* eſt ſitué dans la mer des Indes ſous les cinq & ſixième degrés de latitude méridionale; il eſt formé par les îles de Sumatra & de Java qu'il ſépare. Ces deux îles avec celles de Borneo, de Bali, de Madura, de Banca, & pluſieurs autres petites, ſont appelées les îles de la Sonde; elles ſont ſituées

au couchant des Moluques & autour de l'équateur. La navigation eſt fort difficile dans le détroit de la Sonde, à cauſe des bancs & des écueils qui s'y trouvent. Batavia, célebre établiſſement des Hollandois dans l'île de Java, eſt le centre de leur commerce des Indes orientales.





N°. 7.

RELATION

Du Naufrage du Vaiſſeau Hollandois le Batavia, *commandé par* FRANÇOIS PELSART, *ſur les roches de* Fréderic Outhman, *près les côtes de la Concorde, dans la Nouvelle-Holande, en* 1630 (*).

FRANÇOIS *PELSART*, Hollandois, a rendu ſon nom fameux dans l'hiſtoire des navigations aux extrémités du globe. Il eſt cité pour un des premiers Européens, qui ont abordé à la Terre auſtrale; mais ce marin eſt bien plus digne de la ſenſibilité, & même de l'admiration du lecteur, par l'intelli-

(*) Le journal de Pelſard, traduit en françois par Melchiſedech THEVENOT, garde de la bibliotheque du roi, eſt imprimé dans ſa Collection des Voyages, Tome premier; *Paris*, 1663. M. le Préſident DES BROSSES l'a auſſi inſéré, mais en abrégé, dans ſon Hiſtoire des naviga-

gence & la fermeté qu'il a montrées dans la circonſtance malheureuſe de ſon naufrage.

Le journal du voyage de Pelſart, publié ſucceſſivement à Amſterdam, à Londres & à Paris, a été lu avec beaucoup d'avidité dans le dernier ſiecle. Nous le rendrons encore plus intéreſſant aujourd'hui, en le faiſant ſuivre par une expoſition ſommaire des anciennes & nouvelles découvertes dans le vaſte Continent auſtral.

Les directeurs de la Compagnie hollandoiſe des Indes orientales, animés par l'heureux retour, en 1629, de cinq vaiſſeaux commandés par le général Carpentier, & richement chargés, expédièrent la même année, une flotte de onze vaiſſeaux, dans la même vue. *Le Batavia*, ſous le commandement de François Pelſart, habile marin, étoit du nombre de ces vaiſſeaux. Son équipage étoit de près de trois cens perſonnes, en y comprenant les paſſagers & quelques femmes & enfans; ſa cargaiſon étoit très-conſidérable.

La flotte partit du Texel le 28 Octobre 1628;

---

tions aux Terres auſtrales, premier volume. *Paris*, 1756. On le trouve encore dans l'Hiſtoire générale des voyages, par M. l'Abbé PRÉVOST, tome II, *in*4°. *Paris*, 1753.

le journal du voyage jufqu'au Cap de Bonne-Efpérance, n'eft remarquable par aucun événement extraordinaire; mais en approchant du Cap, une violente tempête difperfa tous les vaiffeaux qui avoient été de conferve jufqu'alors. Pelfart fort inquiet du fort des autres, gouvernoit, après la tempête paffée, pour les rejoindre & continuer fa route, lorfque le 4 de Juin 1630, il fut porté pendant la nuit fur des rochers appelés par les Hollandois les *Abrolhos*, ou roches de *Frédéric Outhman*. Cet écueil tient à la Nouvelle-Hollande près de la côte de la Concorde, dans la terre auftrale; il fe trouve à la hauteur de vingt-huit degrés de latitude du fud. Le capitaine étoit alors au lit, très-incommodé d'une maladie de langueur. Il crut fentir, au mouvement extraordinaire du vaiffeau, qu'il touchoit. La frayeur le fit lever auffi-tôt & courir fur le tillac.

Toutes les voiles étoient hautes, & la route étoit nord-eft au nord. La lune qui étoit fur l'horizon laiffoit appercevoir dans l'éloignement une écume fort épaiffe. L'inquiétude de Pelfart augmentant, il appelle le pilote & lui reproche que fa négligence va les expofer à périr. Celui-ci s'excufe, en difant qu'il a fait bon quart; qu'il avoit remarqué de loin la blancheur de cette écume, & que fon matelot lui avoit répondu, lorfqu'il avoit de-

nandé ce que c'étoit, qu'elle provenoit des rayons
le la lune. Pelſart lui demanda alors en quel endroit
du monde ſe trouvoit le vaiſſeau ; le pilote lui ré-
pondit : « Dieu ſeul le ſait ; nous ſommes ſur un
» banc inconnu ».

Dans cette extrémité on jetta la ſonde ; il ſe
trouvoit à l'arrière du vaiſſeau dix-huit pieds d'eau,
& à l'avant beaucoup moins. Un danger ſi preſ-
ſant avoit raſſemblé les officiers : on ne vit point
d'autre parti à prendre que d'alléger le vaiſſeau,
dans l'eſpérance qu'il ſe remettroit plus aiſément à
flot. Sur le champ on l'arrête avec une ancre, &
on ſe met en devoir de jetter tous les canons à
la mer.

Tandis que les matelots étoient occupés de ce
travail, il ſurvint un orage de pluie & de vent ;
ce fut alors que les Hollandois connurent tout le
danger où ils étoient, & qu'ils ſe virent environ-
nés de bancs & de rochers contre leſquels le vaiſ-
ſeau heurtoit à chaque inſtant. On réſolut de cou-
per le grand mât, qui ne ſervoit qu'à augmenter
les ſecouſſes du vaiſſeau. Malheureuſement, quoi-
qu'on eût obſervé de le couper vers le pied, il
fut impoſſible de le dégager des manœuvres. On
n'appercevoit point de terre que la mer ne cou-
vrît à l'exception d'une île, que l'on jugeoit à l'œil
être éloignée de trois lieues, & de deux autres plus

petites, ou plutôt deux rochers qui paroiſſoient plus proches. Le pilote qui fut envoyé pour les reconnoître, aſſura que la mer ne les couvroit point, mais qu'entre tant de bancs & de rochers l'accès en ſeroit fort difficile. On réſolut néanmoins d'en courir les riſques, & de faire porter d'abord à terre les femmes, les enfans & les malades, dont les cris & le déſeſpoir n'étoient propres qu'à faire perdre courage aux matelots. Ils furent embarqués avec beaucoup de diligence dans la chaloupe & dans l'eſquif.

Vers dix heures du matin on s'apperçut que le vaiſſeau étoit entr'ouvert. Pelſart fit redoubler les efforts pour porter de la ſoûte ſur le tillac le pain & les autres alimens. L'eau fut négligée, parce qu'on ne s'imaginoit pas qu'on en manqueroit à terre. L'auteur de la relation n'a pu taire à ce ſujet dans ſon journal, la brutalité d'une partie des matelots Hollandois. Dans un état ſi déſeſpéré, dit-» il, ils ne penſèrent qu'à ſe gorger de vin, parce » qu'il étoit à l'abandon. Auſſi ne put-on faire » que trois voyages avant la nuit, & porter au » rivage environ cent quatre-vingt perſonnes, vingt » barrils de pain, & quelques petits barrils d'eau ». Ces proviſions furent même diſſipées par l'équipage, à meſure qu'elles arrivoient dans l'île. Pelſart s'y rendit pour arrêter le déſordre. Cette attention

fut d'autant plus importante dans cette triſte circonſtance, qu'elle ſervit à lui faire connoître que l'île étoit ſans eau. Il ſe remit en mer, & revenoit avec une vive impatience pour en faire tranſporter, avec les plus précieuſes marchandiſes du vaiſſeau, lorſqu'un grand vent & les flots ſoulevés l'obligèrent de relâcher au lieu d'où il étoit parti. En vain tenta-t-il pluſieurs fois de retourner à bord, la mer briſoit ſi rudement contre le vaiſſeau, qu'il lui fut impoſſible d'aborder. Un matelot s'étant jetté à la nage pour le venir joindre & lui repréſenter le beſoin que ſes gens avoient de ſon ſecours, il renouvella pluſieurs fois les mêmes efforts. Mais déſeſpérant de ſurmonter la force des vagues, il ſe vit réduit à renvoyer le matelot par la même voie, avec ordre de faire ramaſſer toutes les planches qui ſe trouveroient ſur le vaiſſeau, de les attacher enſemble & de les jetter dans les flots, afin qu'on pût les repêcher pour en faire des nageoires à la chaloupe ou à l'eſquif. Cependant l'orage augmentoit, & la perte de ſa vie ne pouvant être d'aucune utilité pour les malheureux qui imploroient ſon aſſiſtance, il fut contraint de retourner à l'île, & de laiſſer, avec une vive douleur, ſon lieutenant & ſoixante-dix perſonnes dans le péril le plus éminent.

Ceux qui s'étoient crus heureux de pouvoir paſ-

ſer dans l'une ou l'autre des deux îles, n'y étoient guère en meilleure ſituation. En vérifiant la quantité de leur eau, ils n'en trouvèrent dans la petite île qu'environ cinquante pintes pour quarante perſonnes dont leur troupe étoit compoſée. Il y en avoit moins encore dans la grande île, où le nombre des malheureux étoit de cent quatre-vingt. Pelſart ayant relâché dans la première, on lui repréſenta la néceſſité d'employer la chaloupe & l'eſquif à chercher de l'eau dans les îles voiſines. Il en reconnut la néceſſité; mais il déclara qu'il ne pouvoit prendre cette réſolution ſans l'avoir communiquée à ceux de la grande île, qui tomberoient autrement dans le dernier déſeſpoir, en voyant éloigner la chaloupe & l'eſquif.

Il eut beaucoup de peine à faire goûter cette généreuſe idée, dans la crainte où l'on étoit qu'il ne fût retenu dans la grande île. Cependant, lorſqu'il eut déclaré qu'il périroit plutôt à la vue de ſon vaiſſeau, que de laiſſer la plus grande partie de ſon équipage & de ſes amis dans une incertitude pire que la mort, il obtint la liberté d'exécuter ſa réſolution. L'eſquif approcha heureuſement de la grande île; mais ceux qui accompagnoient Pelſart, lui dirent qu'ils ne lui permettroient pas de deſcendre à terre, & que s'il avoit quelque choſe à communiquer à l'autre troupe, il pouvoit crier pour

pour se faire entendre. Il s'efforça inutilement de se jetter dans l'eau pour gagner le rivage; on le retint avec tant d'obstination, que se voyant forcé de suivre la loi qu'on lui imposoit, il prit le parti de jetter ses tablettes dans l'île, après y avoir écrit qu'il partoit avec l'esquif pour aller chercher de l'eau dans les terres que la pitié du Ciel pouvoit lui faire rencontrer.

Il en chercha d'abord le long des rochers & sur les côtes de plusieurs autres petites îles; mais s'il en trouva dans des creux de terre ou de roc, l'eau de la mer qui brisoit continuellement contre ces écueils s'y étoit mêlée, & la rendoit inutile pour ses besoins. Il fallut retourner à la petite île, pour y faire de quelques mauvaises planches une espece de pont à la chaloupe, car on ne pouvoit entreprendre une plus longue navigation avec un bâtiment découvert. Pelsart, ayant fait approuver ses résolutions à toute la troupe, partit avec ceux qu'il choisit pour l'accompagner. Il prit hauteur; elle se trouva de vingt-huit degrés treize minutes. Bientôt il eut la vue d'une côte qu'il prit pour la terre-ferme, à six milles, suivant son estime, au nord-quart-d'ouest du lieu de son naufrage. La sonde lui donna vingt-cinq & trente brasses d'eau. Comme la nuit s'approchoit, il s'éloigna le soir de la côte; mais s'en étant rapproché à la pointe du

jour, il n'en étoit vers neuf heures qu'à trois milles. Elle lui parut baſſe, ſans arbres & pleine de rochers, à-peu-près de la même hauteur que celle de Douvres. Il découvrit une petite anſe dont le fond n'offroit que des ſables. Le tems qui étoit fort gros ne lui permit pas d'y entrer.

Le jour ſuivant, 10 de Juin, il ſe tint dans le même parage en variant ſes bordées; mais la mer ne ceſſant pas d'être fort orageuſe, il ſe vit dans la néceſſité d'y jetter une partie de ſes proviſions qui l'empêchoient de faire tirer l'eau dont la chaloupe ſe rempliſſoit continuellement. Le vent s'étant appaiſé, il fit route le lendemain au nord, ſans oſer s'engager dans les briſans qui lui faiſoient craindre l'approche de la terre. Le 12, la hauteur ſe trouva de vingt-ſept degrés. Il ſuivit la côte avec vent ſud-eſt, mais toujours avec défiance, parce qu'elle étoit fort eſcarpée & qu'il n'y voyoit aucune apparence d'ouverture. Dans cet éloignement, le pays lui parut fertile & couvert d'herbes. Le 13, il trouva vingt-cinq degrés quarante minutes de hauteur, d'où il conclut que le courant l'avoit porté vers le nord. Là, découvrant une ouverture, il fit inutilement ſes effors pour aborder. La côte étoit compoſée de rochers rouges d'une même hauteur, ſans terre & ſans ſable qui paruſſent former un rivage.

Le 14, à vingt-quatre degrés, la marée qui portoit beaucoup vers le nord permit encore moins de chercher une descente. Cependant Pelsart ayant apperçu de loin beaucoup de fumée, fit employer aussi-tôt les rames pour s'approcher du lieu d'où il la voyoit partir. Il se promit de l'eau dans un canton qui devoit être habité par des hommes. Mais la côte étoit inaccessible, & la mer si grosse qu'il perdit l'espérance d'en pouvoir approcher. Dans le chagrin d'un si cruel obstacle, six de ses hommes se fiant à leur adresse, sautèrent dans les flots, & gagnèrent enfin la terre avec beaucoup de peines & de dangers, tandis que la chaloupe s'arrêta sur son ancre, à vingt-cinq brasses de fond. Ils employèrent tout le jour à chercher de l'eau, & dans leur course ils apperçurent quatre hommes qui s'avançoient vers eux le ventre à terre, c'est-à-dire, en marchant sur les pieds & les mains comme des animaux. Ils ne les reconnurent pour des créatures humaines, qu'après les avoir effrayés par quelques mouvemens qui les obligèrent de se lever pour prendre la fuite. On les apperçut alors de la chaloupe même. Ces Sauvages sont noirs & tout-à-fait nuds. Les six Hollandois n'ayant pu découvrir aucune trace d'eau, rejoignirent Pelsart à la nage, blessés & meurtris du choc des vagues & des rochers.

On leva l'ancre, & malgré la crainte des brisans on continua de suivre la côte.

Le 15, on découvrit un cap, & vers sa pointe un récif ou chaîne de rocher qui s'avançoit d'un mille en mer. Pelsart ne fit pas difficulté de s'engager dans ces écueils, parce que la mer y paroissoit peu agitée; mais il n'y trouva qu'un cul-de-sac dont l'enfoncement n'avoit aucune sortie. Une autre ouverture, dans laquelle il n'entra pas moins témérairement, ne lui fit trouver par degrés que deux pieds d'eau, & beaucoup de pierres; mais cette côte offrant un rivage de sable d'un mille de largeur, il y descendit pour y faire creuser des puits. L'eau n'en étoit pas moins salée que celle de la mer. Cependant on trouva dans les creux des rochers un reste d'eau de pluie, qui fut d'un extrême soulagement pour des malheureux qui périssoient de soif, & qui n'avoient eu depuis plusieurs jours qu'un demi-septier pour ration. Ils en recueillirent pendant toute la nuit environ cent cinquante pintes. Ils jugèrent que les Sauvages étoient venus nouvellement dans cet endroit, par des cendres & des coquilles (*) qu'ils y trouvèrent.

L'espérance de recueillir une plus grande quan-

(*) La traduction de THEVENOT porte, au lieu de coquilles, des restes d'écrévisses.

tité d'eau dans les rochers, leur fit braver tous les dangers de cette côte. Ils retournèrent à terre le 16, avec si peu de ménagement pour leur vie, qu'à peine employoient-ils la sonde. Mais comme il n'avoit pas plu depuis long-tems, leur attente fut trompée; tout étoit sec dans les plus profondes ouvertures des rochers. La terre qu'on découvroit au-delà ne promettoit pas plus d'eau; c'étoit une campagne rase, sans herbes & sans arbres, où l'on ne voyoit que des tas de fourmillières, ou plutôt des especes de ruches que ces animaux fabriquent pour leur retraite, & la plupart si grandes, qu'on les prendroit de loin pour des huttes d'Indiens. Les mouches étoient en si grand nombre, que Pelsart & ceux qui l'accompagnoient furent fort embarrassés à s'en défendre. Ils virent à la portée du mousquet huit Sauvages, chacun un bâton à la main, qui prirent la fuite à leur approche.

Enfin, désespérant de trouver de l'eau, ils sortirent du récif dans la résolution d'abandonner cette côte. Ils s'étoient flattés de rencontrer la rivière de Jacob Remmesens; mais se trouvant à vingt-deux degrés dix-sept minutes, & un vent de nord-est qui devenoit fort violent ne leur faisant envisager que de plus grands dangers, ils considérèrent que le meilleur usage qu'ils eussent à faire de la petite provision d'eau qu'ils avoient recueillie, étoit pour

ſe rendre promptement à Batavia, où ils eſpéroient, par le récit de leur malheur, procurer des ſecours plus utiles que toutes leurs recherches à ceux qu'ils avoient laiſſés dans les îles.

Le 17, à cent milles du lieu de leur naufrage, ils mirent à la voile au nord-eſt. Pelſart nous a conſervé le journal exact de la traverſée, qu'il fit en quinze jours, des roches d'Outhman à Batavia. On y voit qu'elle auroit été plus rapide s'il n'avoit été ſouvent contrarié par les vents & le calme. Cependant cet obſtacle n'étoit point le plus inquiétant pour lui & ſon équipage; ils avoient peu d'eau, & elle ſe corrompoit tous les jours. La crainte de la ſoif, ce preſſant beſoin de l'homme, leur fit perdre beaucoup de tems à en chercher. Enfin, au moment où elle alloit manquer totalement, ils trouvèrent une eau limpide & courante qui renouvella leur proviſion.

Une autre rencontre qu'ils firent quelques jours après, leur parut d'un heureux augure pour le ſuccès de leur voyage. A la vue des côtes de Java, & preſqu'à la chûte du jour, ils apperçurent une voile derrière eux; on reconnut bientôt, avec la plus grande ſatisfaction, qu'elle tenoit la même route. Sur le champ ils jettèrent l'ancre, réſolus de l'attendre.

Le lendemain, aux premiers rayons du ſoleil,

Pelſart fit ramer vers ce vaiſſeau; il étoit Hollandois & accompagné de deux autres, tous les trois appartenans à la Compagnie. Pelſard aborda le principal, & fut reconnu par un conſeiller de Batavia, nommé Ramburgh. Le récit de leur infortune, & plus encore le motif qui avoit fait entreprendre à Pelſart une courſe ſi périlleuſe, le touchèrent ſenſiblement; il promit d'appuyer ſes ſolicitations au conſeil de Batavia, & le retint auprès de lui juſqu'au débarquement. A leur arrivée, Pelſart & ſon équipage penſèrent moins à ſe repoſer de leurs fatigues qu'à ſolliciter pour ceux qu'ils avoient abandonnés.

Cependant il ſe paſſoit une horrible ſcène dans les trois îles où ils avoient laiſſé cette malheureuſe troupe. Le ſous-commis du vaiſſeau, qui avoit été apothicaire à Harlem, & qui ſe nommoit Jérôme *Cornelis*, avoit médité dans le cours du voyage, dès les côtes d'Afrique, avec le pilote & quelques matelots, de ſe rendre maîtres du vaiſſeau pour exercer la piraterie. Après le naufrage, ne trouvant pas le moyen de ſe rendre à terre, il paſſa deux jours ſur le grand mât qui flottoit, & lorſqu'il ne s'attendoit plus qu'à la mort, une vergue que le vent lui amena ſervit à le faire arriver dans une des îles. Il devoit commander dans l'abſence de Pelſart. Loin d'être porté par le malheur commun,

à ſe repentir de ſes perfides deſſeins, il crut que c'étoit une occaſion de les exécuter, & que s'il pouvoit ſe rendre maître de ce qui étoit reſté de l'équipage, il lui ſeroit aiſé de ſurprendre le commandant lorſqu'il arriveroit avec le ſecours qu'il étoit allé chercher à Batavia, & même de ſe ſaiſir de ſon vaiſſeau. Mais il falloit ſe défaire de ceux qu'il craignoit de trouver oppoſés à ſon projet.

Avant que de tremper ſes mains dans le ſang, il fit ſigner à ſes complices une promeſſe par laquelle ils s'engageoient à ſuivre aveuglément ſes ordres. La plus grande partie de l'équipage ſe trouvoit dans l'île où il étoit; un triſte preſſentiment l'avoit déja fait nommer le cimetière de Batavia. Cornelis envoya dans la ſeconde île, ſous prétexte d'y faire chercher de l'eau, un jeune officier nommé *Weybe-hays*, homme d'eſprit & de réſolution, dont il appréhendoit le plus d'obſtacle, tandis qu'il redoutoit moins la pénétration des autres. Cet homme atroce prit ſes meſures avec une ſi cruelle prudence, qu'il en fit égorger trente ou quarante avant qu'ils euſſent conçu la moindre défiance de ſon deſſein. Ceux qui échappèrent au maſſacre ſe ſauvèrent ſur quelques pieces de bois, & joignirent Weybe-hays, auquel ils firent le récit de leur aventure. Il y avoit quarante hommes dans l'île où il étoit paſſé, & il y avoit trouvé de l'eau après plu-

ſieurs jours de recherche ; auſſi-tôt qu'il y étoit abordé, il l'avoit annoncé à Cornelis, par le ſignal concerté de trois feux, mais qui ne furent pas apperçus.

Weybe-hays, ſur le rapport des fuyards, ne doutant pas que les aſſaſſins ne lui deſtinâſſent le même traitement, il ſe mit en état de leur réſiſter. Mais ils comprirent qu'ils le trouveroient ſur ſes gardes. Leur fureur les conduiſit d'abord à la troiſième île, où joignant la ſurpriſe à la force, ils tuèrent tous les malheureux qui s'y étoient raſſemblés, à l'exception de quelques femmes & de ſept enfans. Ils remirent au lendemain le dernier acte de cette ſanglante tragédie, qui regardoit Weybe-hays, eſpérant ſans doute qu'étant mal armé, il ſe détermineroit dans l'intervalle à prévenir leur attaque par une ſoumiſſion volontaire. Cornelis employa ce tems à faire ouvrir les caiſſes des marchands, qu'on avoit ſauvées du vaiſſeau ; il diſtribua les étoffes à ſa troupe, & s'étant choiſi des gardes il les fit habiller d'écarlate avec de grandes dentelles d'or & d'argent. Cinq femmes qu'ils avoient ſauvées de la mort furent regardées comme une partie du butin. Il en prit une pour lui ; une autre qui étoit fille du miniſtre, fut donnée à ſon lieutenant, & les trois autres demeurèrent abandonées au public, avec un réglement, ajoute l'auteur de

la relation, pour la manière dont elles devoient servir.

Après ces monstrueuses violences, il se fit élire capitaine général, par un acte qui fut signé de tous ses partisans. Ensuite il envoya vingt-deux hommes sur deux chaloupes, pour attaquer la troupe de Weybe-hays; mais ce détachement ayant été repoussé, il entreprit d'y aller lui-même avec trente-sept hommes, qui étoient tout ce que les deux petits bâtimens pouvoient contenir à bord. Weybe-hays vint le recevoir au débarquement, presque sans autres armes que des bâtons ferrés de clous, & le contraignit de se retirer. L'impossibilité de réussir par la force fit prendre alors aux assassins la voie de la négociation. Ils proposèrent un traité de paix; Weybe-hays ne fit pas difficulté de s'y prêter, le ministre qui étoit avec lui fut chargé d'en dresser les articles. Elle fut conclue aux conditions suivantes: Que Cornelis cesseroit d'insulter la troupe de Weybe-hays; qu'il lui donneroit une partie des étoffes pour habiller ses gens; qu'on s'emploieroit de concert à chercher de l'eau & des vivres qui seroient distribués avec égalité dans les deux troupes, & que du côté de Weybe-hays on rendroit un petit bateau avec lequel un matelot du parti opposé s'étoit sauvé dans son île. Mais tandis qu'on traitoit avec toutes les apparences de bonne-foi,

Cornelis écrivit à quelques ſoldats François, qui s'étoient attachés à Weybe-hays, & leur offrit à chacun ſix mille livres pour les corrompre, dans l'eſpoir que cette intelligence lui donneroit le moyen de ſurprendre ſes ennemis. Ces lettres furent montrées à Weybe-hays, qui réſolut d'employer la ruſe contre la trahiſon. Le jour ſuivant ayant été marqué pour l'exécution des articles, Cornelis qui ne ſe croyoit pas découvert apporta lui-même les étoffes, avec pluſieurs de ſes partiſans.

A peine eût-il mis le pied dans l'île, que ſa troupe fut chargée, & que lui-même fut ſaiſi & garotté. Trois de ceux qui l'avoient accompagné reſtèrent ſur la place; un ſeul nommé *Wouter-los* ſe ſauva. Le lendemain il revint avec une troupe plus forte; mais Weybe-hays le repouſſa.

Les rebelles s'opiniâtrèrent à ſa perte; tous les jours c'étoient de nouvelles attaques, que le courage & le ſang-froid de ce brave homme rendoient inutiles. Cependant il y a toute apparence qu'il auroit été obligé de ſuccomber à la fin, ſa troupe étoit moins nombreuſe que celle de Cornelis, & elle s'affoibliſſoit ſenſiblement par la diſette.

Pelſart ne perdoit point de tems à Batavia, ſes ardentes ſollicitations lui avoit enfin fait obtenir du conſeil une frégate, nommée *le Serdam*, & des plongeurs Guzarates (1). Il mit la plus grande ac-

tivité à la charger de provisions & à appareiller. Le vaisseau poussé par un vent favorable fut bientôt rendu sur les rochers d'Outhman.

Pelsart avoit été absent plus de deux mois; mais il reconnut sans peine des lieux que sa sensibilité lui rendoit toujours présens. A son arrivée, il remarqua qu'il s'élevoit de la fumée dans une des îles; ce qui fut une douce satisfaction pour lui, se persuadant que tous ceux qui avoient échappé au naufrage n'étoient pas morts. Le premier soin de Pelsart fut de jetter l'ancre, & de se mettre dans l'esquif avec du pain & du vin, pour aborder à cette île. Mais dans la traversée il fut joint par un canot monté de quatre hommes : c'étoit le généreux Weybe-hays, qui venoit le prévenir des scènes d'horreur qui s'étoient passées pendant son absence; que l'acharnement des rebelles continuoit toujours, & que le matin même il avoit encore essuyé un assaut; il l'instruisit aussi de l'horrible complot de ces déterminés, qui avoient résolu de s'emparer de lui & de son vaisseau à son arrivée.

Le capitaine indigné revira promptement vers la frégate. Il y étoit à peine remonté, & avoit donné ses ordres pour une vigoureuse défense, qu'il découvrit deux chaloupes des rebelles qui s'avançoient vers lui. La surprise de Pelsart fut extrême de les voir montées par des hommes armés & cou-

verts de dentelles d'or & d'argent. Lorſqu'ils furent à la portée de la voix, il leur demanda pourquoi ils abordoient le vaiſſeau les armes à la main; ils lui répondirent : « Nous vous le dirons, lorſque nous ſerons à bord ». Le capitaine juſtement irrité leur ordonna de les jetter à mer, ſinon qu'il alloit les couler à fond. Le ton de menace & les forces qui la ſoutenoient leur firent prendre le parti de la ſoumiſſion ; ils jettèrent leurs armes & montèrent dans le vaiſſeau, où ils furent auſſi-tôt mis aux fers. Un de leurs chefs, nommé Jean *de Bremen*, qui fut interrogé le premier, parce qu'il avoit eu l'audace de menacer ceux qui l'enchaînoient, avoua qu'il avoit égorgé ou aidé à aſſaſſiner vingt-ſept hommes. Le ſoir même, Weybe-hays amena à bord Cornelis ſon priſonnier. On étoit au 17 Septembre.

Le lendemain, le capitaine & le pilote prirent des bateaux, & s'étant renforcés de dix hommes de la troupe de Weybe-hays, ils paſſèrent à l'île des conjurés, où étoit le reſte de la troupe de Cornelis. Ceux qui y étoient demeurés perdirent courage auſſi-tôt qu'ils virent aborder leur capitaine. Ils rendirent les armes & ſe laiſſèrent mettre les fers.

Après cet acte d'autorité, Pelſart donna tous ſes ſoins à la recherche des marchandiſes & effets

précieux appartenans à la Compagnie, & difperfés dans l'île. Ils ne furent point infructueux, tout fut retrouvé, à l'exception d'une bague & d'une chaîne d'or; mais avant la fin du jour, la bague fut remife au capitaine. Enfuite il fe porta fur le lieu du naufrage; il eut la douleur de voir le Batavia en mille pieces, la quille enfouie dans le fable, une partie de l'avant du vaiffeau jettée par les vagues fur le rocher, & d'autres débris encore flottans. Un des matelots dit à Pelfart qu'un des jours de fon abfence, & le feul où ils euffent éprouvé un beau tems, étant aller pêcher, le bout d'une pique avoit donné contre une caiffe remplie d'argent. Cette découverte ranima l'efpérance du capitaine, il fe flatta de la recouvrer ainfi que les autres. Le tems n'étant pas alors favorable, on réfolut de différer cette recherche.

Le lendemain, Pelfart fit paffer à la troupe de Weybe-hays, dans fon île, appelée depuis l'île de Weybe-hays, les provifions dont elle manquoit. On en rapporta de l'eau. L'auteur du journal obferve que ceux qui étoient defcendus dans cette île n'y ayant point trouvé d'eau, s'étoient déterminés à y creufer des puits; mais que l'eau en étoit falée, & qu'elle baiffoit & hauffoit comme la marée; que cependant preffés par la foif, il s'étoient dé-

terminés à en boire, ſans qu'ils euſſent été incommodés.

Le 25 Septembre, le capitaine & le pilote accompagnés de plongeurs Guzarates, retournèrent au débris ; le ciel étoit ſerein & la mer calme. Ils s'en approchèrent à la baſſe marée. Dès les premiers efforts on retrouva une caiſſe, une ſeconde fut encore repêchée de même ; les plongeurs aſſurèrent qu'ils en avoient touché quatre autres. Des menaces d'ouragan firent ceſſer le travail, que l'on reprit dans l'après-midi. On tira encore trois caiſſes ; mais la quatrième, arrêtée ſans doute par quelques pointes de rocher, réſiſta à tous les efforts. Dans la néceſſité de l'abandonner, on prit la précaution de marquer l'endroit où elle étoit, par une ancre & un canon qu'on laiſſa ſur le rivage. Les deux jours ſuivans furent embrumés.

Un vent froid & violent ſouffloit du Sud, & ne permettoit point de travailler dans les débris ; mais il étoit favorable pour gagner Batavia. Pelſart voulant en profiter, fit aſſembler le conſeil ; le réſultat fut de mettre promptement à la voile. On décida auſſi de juger les priſonniers rebelles. Leur nombre & l'inquiétude que donnoient les marchandiſes & effets qu'on avoit ſauvés du naufrage, l'emportèrent ſur la conſidération qui étoit due au tribunal de la Compagnie. D'après ces motifs, les

coupables furent jugés & condamnés à être pendus; la ſentence fut exécutée le 29. Le lendemain Pelſart leva l'ancre pour Batavia, avec un vent favorable. Il y arriva en très-peu de tems.

NOTES.

(1) *GUZARATES*, peuple de l'Inde. Le pays qu'ils habitent ſe nomme aujourd'hui le royaume de *Cambaye*. Il eſt borné au nord par le royaume de Loos, à l'eſt par la Cochinchine, à l'oueſt & au ſud par le golfe & le royaume de Siam. Les Guzarates ſont idolâtres ou mahométans. Ce peuple eſt fort laborieux. Les hommes ſont robuſtes & d'une taille proportionnée. Ceux qui habitent l'intérieur du pays, qui eſt très-fertile, s'occupent à la culture de la terre ou à faire des toiles de coton; les Guzarates qui ſont répandus le long de la grande rivière de Camboge & des côtes de la mer, vivent de la pêche & paſſent pour habiles marins. On les regarde auſſi dans l'Inde comme les plus hardis & les meilleurs plongeurs. Les Anglois & les Hollandois en engagent ſouvent pour completter ou renforcer les équipages de leurs vaiſſeaux.



N.° 8.

RELATION

Du Naufrage d'un Vaiſſeau Hollandois, le Sparrow-Hawk, *ſur les côtes de l'Isle de* Quelpaert, *Mer de la Corée, en* 1653 (*).

HENRI *HAMEL*, de *Gorgum*, écrivain du *Sparrow-Hawk*, nous a conſervé la relation du naufrage de ce vaiſſeau, qu'il a publiée auſſi-tôt ſon retour dans ſa patrie.

Les détails intéreſſans, que renferme ſon journal, & les caractères de vérité qu'on y trouve, prévinrent en ſa faveur dès qu'il fut imprimé en Hollande. Peu de tems après, il en parut une traduction angloiſe à Londres.

(*) M. l'Abbé PRÉVOST a inſéré, daprès la traduction angloiſe, cette relation dans le ſixième volume de l'Hiſtoire générale des Voyages, *in*-4°. Paris, 1748.

Le traducteur obſerve judicieuſement qu'on ne peut raiſonnablement douter de l'authenticité de la relation de Hamel, ſoit parce qu'elle s'eſt trouvée conforme aux dépoſitions des ſept Hollandois qui revinrent avec lui, & qui furent interrogés ſéparément par des perſonnes de conſidération, ſoit parce qu'elle ne renferme rien qui ne ſoit d'accord avec ce qu'on lit dans Palafox & dans les autres hiſtoriens de l'invaſion des Tartares.

Le 10 de Janvier 1653, le vaiſſeau le Sparow-Hawk, monté de ſoixante-quatre hommes d'équipage, & chargé pour le compte de la Compagnie hollandoiſe des Indes orientales, partit du Texel, ſous le commandement du capitaine *Eybertz*, d'Amſterdam. Après avoir eſſuyé quelques tempêtes & pluſieurs accidens d'une fâcheuſe navigation, il arriva dans la rade de Batavia, le premier de Juin.

Le 14 du même mois, étant ravitaillés, ils remirent à la voile par ordre du gouverneur général, pour ſe rendre à Tay-wan, dans l'île Formoſe; ils y mouillèrent le 16 de Juin. Le vaiſſeau portoit Cornelius Leſſen, qui alloit prendre poſſeſſion du gouvernement de cette ville & de l'île, à la place de Nicolas Verbuge. Le 30, un ordre du conſeil les obligea de partir pour le Japon. Dès le lendemain; vers le ſoir, en ſortant du canal de For-

mose; ils essuyèrent une tempête qui ne fit qu'augmenter toute la nuit.

Le premier d'Août au matin, ils se trouvèrent fort près d'une petite île, où ils mouillèrent avec beaucoup de difficulté, parce qu'on ne trouve pas de fond dans presque toutes les parties de cette mer. Lorsque le brouillard vint à se dissiper, ils furent surpris de se voir si près des côtes de la Chine, qu'ils distinguoient facilement sur le rivage, des gens armés qui s'attendoient apparemment à profiter des débris du vaisseau; mais quoique la tempête ne cessât pas d'augmenter, ils passèrent dans le même lieu toute la nuit & le jour suivant, à la vue de ceux qui les observoient. Le troisième jour, ils s'apperçurent que la tempête les avoit jettés à vingt lieues de leur route, & qu'ils voyoient encore l'île Formose. Ils passèrent entre cette île & le continent. Le tems étoit assez froid. Ce qui les chagrina le plus, ce fut de se voir arrêtés dans ce canal jusqu'au 11 du même mois, par le mêlange incertain des vents & des calmes. Enfin un vent sud-est, qui forma une nouvelle tempête, avec une forte pluie, les obligea de prendre au nord-est & au nord-est quart-de-nord. Les trois jours suivans, le tems devint encore plus orageux, & le vent changea tant de fois qu'ils ne firent que lever & baisser les voiles.

Dans cette ſituation, la violence continuelle de la mer avoit fort affobli leur vaiſſeau; & la pluie qui ne diſcontinuoit pas, les empêchant de faire des obſervations, ils furent obligés d'amener toutes leurs voiles & de s'abandonner au gré des flots. Le 15, ils prirent tant d'eau qu'ils n'étoient plus maîtres de leur bâtiment. La nuit ſuivante, leur chaloupe & la plus grande partie de la galerie furent emportées par la violence des vagues qui ébranlèrent le beaupré & mirent la proue fort en danger. Les coups de vent étoient ſi impétueux & ſe ſuccédoient de ſi près, qu'il étoit impoſſible de remédier à ce déſordre. Enfin, une vague qui ſe briſa ſur l'antenne faillit d'emporter tout ce qu'il y avoit de matelots ſur le pont, & jetta tant d'eau dans le bâtiment, que le capitaine s'écria qu'il falloit couper le mât ſur le champ, & demander le ſecours du Ciel, parce qu'une ou deux vagues de plus cauſeroient infailliblement la perte du vaiſſeau.

Ils étoient réduits à cette extrémité, lorſqu'au ſecond quart, celui qui veilloit à l'avant s'écria: Terre! Terre! en aſſurant qu'on n'étoit éloigné du rivage que d'une portée de mouſquet. C'étoit la pluie & l'épaiſſeur des ténebres qui n'avoient pas permis de s'en appercevoir plutôt. Il fut impoſſible de mouiller, parce qu'on ne trouva point de fond; & tandis qu'on s'efforçoit inutilement d'y

parvenir, il ſe fit une ſi grande voie d'eau, que tous ceux qui étoient à fond-de-cale furent noyés, ſans en avoir pu ſortir. Quelques-uns de ceux qui étoient ſur le pont ſautèrent dans la mer, les autres furent entraînés par les flots; il y en eut quinze qui gagnèrent enſemble le rivage, la plupart nuds & tout briſés. Ils ſe perſuadèrent d'abord que tous les autres avoient péri, mais en grimpant ſur les rochers ils entendirent les voix de quelques perſonnes qui pouſſoient des plaintes; & le jour ſuivant, à force de crier & de chercher le long du rivage, ils en raſſemblèrent pluſieurs qui étoient diſperſés ſur le ſable. De ſoixante-quatre, ils ſe trouvèrent au nombre de trente-ſix, la plupart bleſſés dangereuſement.

En cherchant les débris du vaiſſeau, ils découvrirent un de leurs compagnons pris entre deux planches, dont il avoit été ſi ſerré qu'il ne vécut pas plus de trois heures après avoir été dégagé. Mais de tous ceux qui avoient eu le malheur de périr, ils ne retrouvèrent que le capitaine Eybertz, étendu ſur le ſable à dix ou douze braſſes de l'eau, la tête appuyée ſur ſon bras. Ils l'enterrèrent. De toutes leurs proviſions, la mer n'avoit jetté ſur le rivage qu'un ſac de farine, un tonneau de viande ſalée, un peu de lard & un barril de vin rouge. Ils n'eurent pas peu d'embarras à faire du feu; car

ſe croyant dans quelque île déſerte, leur unique reſſource étoit dans leur induſtrie. Le vent & la pluie ayant diminué vers le ſoir, ils ramaſſèrent aſſez de bois pour ſe mettre à couvert avec les voiles qu'ils avoient pu ſauver de leur naufrage.

Le 17, étant de déplorer leur ſituation; tantôt s'affligeant de ne voir paroître perſonne, tantôt ſe flattant de n'être pas éloignés du Japon, ils découvrirent à la portée du canon un homme qu'ils appelèrent par divers ſignes, mais qui prit la fuite dès qu'il les eut apperçus. Dans l'après-midi, ils en virent trois autres dont l'un étoit armé d'un mouſquet, & les deux autres de fleches. Ces inconnus s'approchèrent à la portée du fuſil; mais remarquant que les Hollandois s'avançoient vers eux, ils leur tournèrent le dos, malgré les ſignes par leſquels on s'efforçoit de leur faire connoître qu'on ne leur demandoit que du feu.

Enfin, quelques Hollandois ayant trouvé le moyen de les joindre, celui qui portoit le mouſquet ne fit pas difficulté de l'abandonner entre leurs mains. Ils s'en ſervirent pour allumer du feu. Ces trois hommes étoient vêtus à la chinoiſe, excepté leurs bonnets qui étoient compoſés de crin de cheval. Les Hollandois s'imaginèrent avec effroi que c'étoient peut-être des Chinois ſauvages ou des pirates. Vers le ſoir, ils virent paroître une cen-

taine d'hommes armés, vêtus comme les premiers, qui après les avoir comptés pour s'assurer de leur nombre les tinrent renfermés pendant toute la nuit.

Le lendemain à midi, environ deux mille hommes, tant à cheval qu'à pied, vinrent se placer devant leur hutte ou leur tente, en ordre de bataille. Le secrétaire, les deux pilotes & un mousse, ne firent pas difficulté de se présenter à eux. Ils furent conduits au commandant, qui leur fit mettre au col une grosse chaîne de fer avec une petite sonnette, & les obligea de se prosterner devant lui avec cette parure. Ceux qui étoient demeurés dans la hutte furent traités de même, tandis que les Insulaires sembloient applaudir par de grands cris. Après les avoir laissés quelques tems dans cette situation, c'est-à-dire, prosternés sur le visage; on leur fit signe de se mettre à genoux. On leur fit plusieurs questions qu'ils ne purent entendre. Ils ne réussirent pas mieux à faire connoître qu'ils avoient voulu se rendre au Japon, parce que dans ce pays le Japon s'appelle Junare ou Jirpon. Le commandant ayant perdu l'espérance de les entendre mieux, fit apporter une tasse d'arrak, qui leur fut présentée tour-à-tour, & les renvoya dans leur tente. Il se fit montrer ce qu'il leur restoit de provisions, & bientôt après on leur ap-

porta du riz cuit à l'eau. Mais comme on s'imagina qu'ils mouroient faim, on ne leur en donna d'abord qu'une portion médiocre, dans la crainte que l'excès ne leur fût nuisible.

Après midi, les Hollandois furent surpris de voir venir plusieurs de ces barbares avec des cordes à la main. Ils ne doutèrent pas que ce ne fût pour les étrangler. Mais leur crainte s'évanouit en les voyant courir vers les débris du vaisseau, pour tirer au rivage ce qui pouvoit leur être utile. Le pilote ayant fait ses observations, jugea qu'ils étoient dans l'île de Quelpaert (1), au trente-troisième degré trente-deux minutes de latitude.

Les Insulaires employèrent le 19 à tirer au rivage tous les restes du naufrage, à faire sécher les toiles & les draps, à brûler le bois pour en tirer le fer qu'ils aiment beaucoup. Comme la familiarité commençoit à s'établir, les Hollandois se présentèrent au commandant des forces de l'île, & à l'amiral qui s'étoit approché aussi de leur tente. Ils firent présent à l'un & à l'autre d'une lunette-d'approche & d'un flacon de vin rouge. La tasse d'argent du capitaine ayant été trouvée entre les rochers, ils l'offrirent aussi à ces deux officiers. Les lunettes & la liqueur furent acceptées; il parut même que le vin étoit goûté, puisque les deux officiers en burent jusqu'à se ressentir de ses effets.

Mais ils rendirent la taſſe du capitaine, avec divers témoignages d'amitié.

Le 20, on acheva de brûler le bois du vaiſſeau & d'en tirer le fer. Pendant cette opération, le feu s'étant approché de deux pieces de canon chargées à boulet, les deux coups partirent avec tant de bruit, que tous les Inſulaires prirent la fuite, & n'oſèrent revenir qu'après avoir été raſſurés par des ſignes. Le même jour, on apporta deux fois du riz aux Hollandois. Le matin du jour ſuivant, le commandant leur fit entendre par ſignes qu'il falloit lui apporter tout ce qu'ils avoient pu ſauver dans leur tente. C'étoit pour y mettre le ſcellé, & cette formalité fut exécutée devant leurs yeux. On lui amena au même moment quelques perſonnes de l'île, qui avoient détourné, pour leur propre uſage, du fer, des cuirs & d'autres reſtes de la cargaiſon. Il les fit punir ſur le champ, pour faire connoître aux étrangers que le deſſein des habitans n'étoit pas de leur faire tort dans leurs perſonnes ni dans leurs biens. Chaque voleur reçut trente ou quarante coups ſur la plante des pieds, avec un bâton de ſix pieds de long & de la groſſeur du bras. Ce châtiment fut ſi rigoureux, qu'il en coûta les orteils à quelques-uns des coupables.

Vers midi, on fit entendre aux Hollandois qu'ils devoient ſe préparer à partir. On offrit des che-

vaux à ceux qui étoient en bonne ſanté, & les malades furent portés dans des hamacs. Ils ſe mirent en marche, accompagnés d'une garde nombreuſe à pied & à cheval. Après avoir fait quatre lieues, ils s'arrêtèrent le ſoir dans une petite ville nommée Tadiane, où leur ſouper fut fort léger, & leur logement dans un magaſin qui avoit l'air d'une étable. Le 22, à la pointe du jour, étant partis dans le même ordre que le jour précédent, ils gagnèrent un petit fort, près duquel ils virent deux galiotes. Ils y dînèrent, & le ſoir ils arrivèrent à Maggan ou Mo-kſo, ville ou le gouverneur de l'île fait ſa réſidence. Ils furent conduits tous enſemble ſur une place quarrée, vis-à-vis la maiſon-de-ville, où ils trouvèrent environ trois mille hommes ſous les armes. Quelques-uns vinrent leur offrir de l'eau. Mais les voyant armés d'une manière terrible, les Hollandois s'imaginèrent qu'on avoit deſſein de les tuer. L'habillement de cette milice barbare étoit capable d'augmenter leur crainte, il avoit quelque choſe d'effrayant qui ne ſe voit point à la Chine ni au Japon.

Le ſecrétaire fut conduit devant le gouverneur, avec quelques-uns de ſes compagnons. Ils ſe tinrent quelque tems proſternés près d'une eſpece de balcon où il étoit aſſis comme un ſouverain. On fit ſigne aux autres de lui venir rendre les mêmes

honneurs. Ensuite il leur fit demander par divers signes d'où ils venoient, & quel terme ils s'étoient proposé dans leur navigation. Ils répondirent qu'ils étoient Hollandois, & qu'ils devoient se rendre à Nangazaqui au Japon. Le gouverneur leur déclara d'un signe de tête qu'il comprenoit quelque chose à leur réponse; après quoi il les fit passer en revue, quatre-à-quatre, & leur ayant fait successivement la même question, il les fit conduire dans un édifice où l'oncle du roi, accusé d'avoir voulu ravir la couronne à son neveu, avoit été renfermé jusqu'à sa mort.

Aussi-tôt qu'ils furent tous entrés dans cette espece de prison, elle fut environnée d'hommes armés. On leur donna chaque jour douze onces de riz par tête, avec la même quantité de farine de froment; mais presque rien de plus, & tout ce qui leur fut offert étoit si mal préparé qu'à peine pouvoient-ils y toucher. Ils se virent ainsi réduits à vivre de riz, de farine & de sel, avec de l'eau pour unique boisson. Le gouverneur, qui paroissoit âgé d'environ soixante-dix ans, étoit un homme très-raisonnable & fort estimé à la cour. En les congédiant, il leur avoit fait connoître par signes qu'il écriroit au roi pour savoir ses intentions à leur égard, mais que la réponse tarderoit peut-être un peu, parce que la cour étoit éloignée de qua-

tre-vingt lieues. Ils le prièrent de leur accorder quelquefois un peu de viande & d'autres sortes d'alimens, avec la permission de sortir chaque jour six-à-six pour prendre l'air & laver leur linge. Cette grace ne leur fut pas refusée. Il leur fit l'honneur d'en appeler souvent quelques-uns, & de leur faire écrire quelque chose devant lui, soit en hollandois, soit dans sa propre langue. Ils commencèrent ainsi à pouvoir entendre quelques termes du pays. La satisfaction que cet honnête gouverneur paroissoit prendre à s'entretenir avec eux & même à leur procurer de petits amusemens, leur fit concevoir l'espérance de passer tôt ou tard au Japon. Il eut tant de soin de leurs malades, que suivant l'auteur, ils furent mieux traités par ces Idolâtres, qu'ils ne l'eussent été par des Chrétiens.

Le 29 d'Octobre, le secrétaire, le pilote & le garçon du chirurgien furent conduits chez le gouverneur. Ils y trouvèrent un homme assis, qui avoit une grande barbe rousse. « Pour qui prenez-vous » cet homme ? leur dit le gouverneur..... Ils répondirent qu'ils le croyoient Hollandois...... « Vous » vous trompez, reprit-il en riant, c'est un Co- » résien ». Après quelques autres discours, cet homme qui avoit gardé jusqu'alors le silence, leur demanda en hollandois qui ils étoient, & de quel pays. Ils satisfirent sa curiosité, en joignant à cette

explication le récit de leur infortune. Aux mêmes questions qu'ils lui firent à leur tour, il répondit que son nom étoit *Jean Wettevri*, qu'il étoit natif de Ryp en Hollande, d'où il étoit venu en 1626, à bord du vaisseau le Hollandia, en qualité de volontaire; que l'année d'après, dans un voyage qu'il faisoit au Japon sur la frégate *l'Ouderkeres*, il avoit été jetté par le vent sur la côte de Corée (2); que manquant d'eau & se trouvant commandé avec quelques autres pour en faire sur le rivage, il avoit été pris par les habitans, lui & deux de ses compagnons, *Theodoric Gerard* & *Jean Pieters*, qui avoient été tués à la guerre, il y avoit dix-sept ou dix-huit ans, dans une invasion que les Tartares avoient faite en Corée: qu'il étoit âgé de cinquante-huit ans, & que faisant sa demeure dans la capitale du royame, le roi lui avoit donné la commission de venir s'informer qui ils étoient, & ce qui les avoit amenés dans ses états. Il ajouta qu'il avoit souvent demandé au roi la permission de passer au Japon, & que pour toute réponse, ce prince lui avoit assuré qu'il ne l'obtiendroit jamais, à moins qu'il n'eût des aîles pour y voler; que l'usage du pays étoit d'y retenir les étrangers, mais qu'on ne les y laissoit manquer de rien, & que l'habillement & la nour-

riture leur étoient fournis gratuitement pendant toute leur vie.

Ce diſcours ne pouvoit être fort agréable aux Hollandois, mais la joie de trouver un ſi bon interprete diſſipa leur mélancolie. Cependant Wettevri avoit tellement oublié la langue de ſon pays, qu'ils eurent d'abord quelque peine à l'entendre. Il eut beſoin d'un mois entier pour rappeler ſes idées. Le gouverneur fit prendre en forme toutes leurs dépoſitions, qu'il envoya fidélement à la cour, & leur recommanda de ne pas s'affliger, parce que la réponſe ſeroit prompte; d'un autre côté, il leur accorda chaque jour de nouvelles faveurs. Wettevri & les officiers qui l'accompagnoient eurent la liberté de les voir en tout tems, & celle de leur faire expliquer leurs beſoins.

Au commencement de Décembre, les trois ans de l'adminiſtration de leur bienfaiteur étant expirés, ils virent arriver un nouveau gouverneur. L'auteur eſt ici dans l'embarras pour trouver des expreſſions qui répondent à ſes ſentimens. On auroit peine à s'imaginer, dit-il, quels témoignages de bonté les Hollandois reçurent de ce généreux protecteur, avant ſon départ. Les voyant mal pourvus pour l'hiver, il leur fit faire à chacun deux paires de ſouliers, un habit bien doublé, & une paire de bas de peau. Il joignit à ce bienfait les careſſes les

plus nobles. Il déclara qu'il étoit fort affligé de ne pouvoir les envoyer au Japon, ou les conduire avec lui au continent. Il ajouta qu'ils ne devoient pas s'allarmer de ſon départ, parce qu'en arrivant à la cour, il emploieroit tout ſon crédit pour leur faire obtenir leur liberté, ou du moins la permiſſion de le ſuivre. Il leur rendit les livres qu'ils avoient ſauvés de leur naufrage, & pluſieurs parties de leurs effets, auxquels il joignit une bouteille d'huile précieuſe. Enfin, il obtint du nouveau gouverneur, qui les avoit déja réduits au riz, au ſel & à l'eau, que leur ſubſiſtance ſeroit un peu plus abondante.

Mais après ſon départ, qui arriva au mois de Janvier 1654, ils furent traités avec plus de dureté que jamais. On leur donna de l'orge au lieu de riz, & de la farine d'orge au lieu de farine de froment. Ils furent obligés de vendre leur orge pour en acheter d'autres alimens. Cette rigueur, & le chagrin de ne pas voir arriver d'ordres du roi pour les conduire à la cour, les firent penſer à prendre la fuite au printems prochain. Après avoir délibéré long-tems ſur les moyens de ſe ſaiſir d'une barque dans l'obſcurité de la nuit, ſix d'entr'eux formèrent la réſolution d'exécuter ce deſſein vers la fin du mois d'Avril. Mais le plus hardi étant monté ſur une muraille, pour s'aſſurer du lieu où

étoit la barque, fut apperçu de quelques chiens, qui donnèrent l'alarme aux gardes par leurs abboiemens.

Au commencement de Mai, le pilote ayant eu la liberté de ſortir avec cinq de ſes compagnons, découvrit, en ſe promenant dans un petit village voiſin de la ville, une barque aſſez bien équipée, qui n'avoit perſonne pour la garder. Il chargea ſur le champ un des cinq Hollandois de prendre un petit bateau & quelques planches courtes qu'il voyoit ſur le rivage. Enſuite leur ayant fait boire à tous un coup d'eau, il ſe rendit avec eux ſur la barque, ſans aucune précaution. Tandis qu'ils s'efforçoient de la dégager d'un petit banc de ſable qui coupoit le paſſage, quelques habitans obſervèrent leur deſſein, & l'un d'entr'eux courut juſques dans l'eau, avec un mouſquet, pour les forcer de retourner au rivage. Mais ſes menaces les effrayèrent peu, à l'exception d'un ſeul, qui n'ayant pu joindre aſſez-tôt les autres, fut obligé de regagner la terre. Les cinq autres, s'efforçoient de lever la voile, lorſque le mât & la voile tombèrent dans l'eau. Ils ne laiſſèrent pas de les rétablir avec beaucoup de peine; mais comme ils recommençoient à lever la voile, le bout du mât ſe rompit. Ces délais ayant donné le tems aux habitans du village de ſe mettre dans une barque, ils eurent bientôt joint les fugitifs, qui ſans

être effrayés du nombre & des armes, ſautèrent légèrement dans la barque ennemie, & ſe flattèrent de pouvoir s'en ſaiſir. Mais la trouvant remplie d'eau & hors d'état de ſervir, ils prirent le parti de la ſoumiſſion.

Ils furent conduits au gouverneur, qui les fit d'abord à étendre à plat ſur la terre, les mains liées à une groſſe piece de bois. Enſuite s'étant fait amener tous les autres, liés auſſi & les fers aux mains, il demanda aux ſix coupables ſi leurs compagnons avoient eu quelque connoiſſance de leur fuite. Ils répondirent non, d'un air ferme. Wettevri reçut ordre d'approfondir quel avoit été leur deſſein. Ils proteſtèrent qu'ils n'en avoient pas eu d'autre que de ſe rendre au Japon. « Quoi! leur » dit le gouverneur, vous auriez oſé entreprendre » ce voyage ſans pain & ſans eau? » Ils lui dirent naturellement qu'ils avoient mieux aimé s'expoſer à la mort une fois pour toutes, que de mourir à chaque moment. Là-deſſus, ces malheureux reçurent chacun vingt-cinq coups ſur les feſſes nues, avec un bâton long d'une braſſe & large de quatre doigts, ſur un pouce d'épaiſſeur, plat du côté dont on frappe, & rond du côté oppoſé. Les coups furent appliqués ſi vigoureuſement, qu'ils en gardèrent le lit pendant plus d'un mois. Le gouver-

neur fit délier les autres; mais ils furent renfermés plus étroitement, & gardés jour & nuit.

L'île de Quelpaert, nommée Chesure par les habitans, est située à douze ou treize lieues de la Corée, au sud; elle en a quatorze ou quinze de circonférence. Du côté du Nord, elle s'ouvre par une baie où l'on trouve toujours plusieurs barques, & d'où l'on fait voile au continent. La côte de Corée est d'un accès dangereux pour ceux qui la connoissent mal: parce qu'elle n'a qu'une seule rade où les vaisseaux puissent mouiller à l'abri. Dans toutes les autres, on est souvent exposé à se voir jetter sur les côtes du Japon. Quelpaert est environnée de rochers. Elle produit des chevaux & d'autres bestiaux en abondance; mais comme elle paie au roi des droits considérables qui la rendent fort pauvre, elle est méprisée des Corésiens du continent. On y voit une montagne très-haute, entièrement couverte de bois, & quantité de collines fort nues, qui sont entremêlées de vallées abondantes en riz.

A la fin de Mai, le gouverneur reçut ordre de faire conduire les Hollandois à la cour. Six ou sept jours après, ils furent embarqués dans quatre barques, les fers aux pieds & la main droite attachée à un bloc de bois. On appréhendoit qu'ils ne sautassent dans l'eau, comme ils auroient pu facile-

ment, parce que tous les ſoldats de l'eſcorte furent incommodés du mal de mer.

Après avoir lutté deux jours contre le vent, ils furent repouſſés dans l'île de Quelpaert, où le gouverneur ôta leurs fers, pour les faire rentrer dans leur priſon. Quatre ou cinq jours après, s'étant rembarqués de grand matin, ils arrivèrent près du continent vers le ſoir. On leur fit paſſer la nuit dans la rade. Le lendemain ils prirent terre, & leurs chaînes leur furent ôtées, mais avec la précaution de doubler leur garde. On amena auſſi-tôt des chevaux, ſur leſquels ils ſe rendirent à la ville de Haynam. Ils eurent le plaiſir de s'y rejoindre tous; car ayant été ſéparés par le vent ils avoient débarqués en différens lieux.

Le matin du jour ſuivant, ils arrivèrent à la ville de Se-ham, où leur canonnier, qui n'avoit pas joui d'une bonne ſanté depuis le naufrage, mourut, & fut enterré par l'ordre du gouverneur. Le ſoir ils s'arrêtèrent dans la ville de Nadian; le lendemain, à Sanchang; enſuite à Tongap, après avoir traverſé une haute montagne ſur le ſommet de laquelle eſt un vaſte fort nommé Epam-Sanſiang. De-là ils ſe rendirent à la ville de Teyn; & le jour ſuivant, ayant paſſé par la ville de Kuniga, ils arrivèrent le ſoir à Kyn-Tyn, grande ville où le roi tenoit anciennement ſa cour, & qui eſt

à présent la résidence du gouverneur de la province de Thillado. Le commerce y est florissant, & la rend fort célébre dans le pays, quoiqu'elle soit à une journée de la mer. Ils gagnèrent ensuite Je-san, dernière ville de la même province, d'où ils allèrent à la petite ville de Gunum, puis à Jeu-san, & à Kon-sio, résidence du gouverneur de la province de Tiang-Siando. Le lendemain, ayant passé une grande rivière, ils entrèrent dans la province de Sengado, où se trouve Sior capitale du royaume.

Après avoir passé plusieurs jours dans différentes villes, ils traversèrent une rivière, qui ne leur parut pas moins large que la Meuse l'est à Doort. Une lieue au-delà ils arrivèrent à Sior. Depuis leur débarquement jusqu'à cette ville, ils comptèrent soixante-quinze lieues, toujours au nord, mais tirant un peu sur l'ouest. Pendant les deux ou trois premiers jours, ils furent logés dans la même maison. Ensuite on leur donna, pour trois ou quatre ensemble, de petites huttes, dans le quartier des Chinois qui sont établis à Sior. Ils furent menés en corps devant le roi. Ce prince les ayant interrogés par le ministère de Wettevri, ils le supplièrent humblement de les faire transporter au Japon, d'où ils se flattoient qu'avec le secours des Hollandois qui y exercent le commerce, ils pourroient retourner quelque jour dans leur patrie. Le roi leur

répondit, que les loix de la Corée ne permettoient pas d'accorder aux étrangers la liberté de partir; mais qu'on auroit ſoin de leur fournir toutes leurs néceſſités. Enſuite il leur ordonna de faire en ſa préſence les exercices pour leſquels ils avoient le plus d'habileté, tels que de chanter, de danſer & de ſauter; après quoi leur ayant fait apporter quelques rafraîchiſſemens, il fit préſent à chacun de deux pieces de drap, pour ſe vêtir à la manière des Coréſiens.

Le lendemain ils furent conduits chez le général des troupes, qui leur fit déclarer par Wettevri, que le roi les avoit admis au nombre de ſes gardes-du-corps, & qu'en cette qualité, on leur fourniroit chaque mois ſoixante-dix katis de riz. Chacun reçut un papier qui contenoit ſon nòm, ſon âge, ſon pays, la profeſſion qu'il avoit exercée juſqu'alors, & celle qu'il embraſſoit au ſervice du roi de Corée. Cette patente étoit en caractères coréſiens, ſcellée du grand ſceau du roi & de celui du général, qui n'étoient que la ſimple impreſſion d'un fer chaud. Avec leur commiſſion ils reçurent chacun leur mouſquet, de la poudre & des balles. On leur ordonna de faire une décharge de leurs armes, le premier & le quatrième jour de chaque mois, devant le général, & d'être toujours prêts à marcher à ſa ſuite, ſoit pour accom-

pagner le roi, ſoit dans d'autres occaſions. Le général fait trois revues par mois, & les ſoldats ſont autant de fois l'exercice en particulier. Les Hollandois étoient encore au nombre de trente-cinq. On leur donna un Chinois & Wettevri pour les commander; le premier en qualité de ſergent, l'autre pour veiller ſur leur conduite & leur apprendre les uſages des Coréſiens.

La curioſité porta la plupart des grands de la cour à les inviter à dîner, pour les faire tirer & danſer à la manière hollandoiſe. Mais les femmes & les enfans étoient encore plus impatiens de les voir, parce que le bruit s'étoit répandu qu'ils étoient d'une race monſtrueuſe, & que pour boire ils étoient obligés de ſe lier le nez derrière les oreilles. L'étonnement augmenta lorſqu'on les vit mieux faits que les habitans du pays. On admira particulièrement la blancheur de leur teint. La foule étoit ſi grande autour d'eux, que dans les premiers jours à peine pouvoient-ils ſe faire un paſſage dans les rues, ou trouver un moment de repos dans leurs huttes. Enfin le général arrêta cet emportement, par la défenſe qu'il fit publier d'approcher de leurs logemens ſans ſa permiſſion. Cet ordre étoit d'autant plus néceſſaire, que les eſclaves mêmes des grands portoient la hardieſſe juſqu'à les faire ſortir de leurs huttes pour s'en faire un amuſement.

Au mois d'Août, on vit arriver un envoyé Tartare, qui venoit demander le tribut. L'auteur, sans nous expliquer ici les motifs du roi, raconte que ce prince fut obligé d'envoyer les Hollandois dans une grande forteresse, à six ou sept lieues de Sior, & de les y laisser jusqu'au départ du ministre Tartare, c'est-à-dire, jusqu'au mois suivant. Cette forteresse est située sur une montagne nommée Nummasan-Siang, qu'on ne peut monter en moins de trois heures. Elle est si bien défendue, qu'elle sert de retraite au roi même, dans les tems de guerre. La plupart des grands du royaume y font leur résidence ordinaire, sans crainte d'y manquer de provisions, parce qu'elle en est toujours fournie pour trois ans.

Vers la fin de Novembre, le froid devint si vif, que la rivière étant glacée, on y vit passer à la fois trois cens chevaux chargés. Le général alarmé pour les Hollandois, témoigna son inquiétude au roi. On leur fit distribuer quelques cuirs à demi-pourris, qu'ils avoient sauvés de leur naufrage, pour les vendre & s'en acheter des habits. Deux ou trois d'entr'eux employèrent ce qui leur revint de cette vente à se procurer la propriété d'une petite hutte, qui leur coûta neuf ou dix écus. Ils aimèrent mieux souffrir le froid, que de se voir continuellement tourmentés par leurs hôtes, qui

les envoyoient chercher du bois dans les montagnes, à trois ou quatre lieues de la ville. Les autres s'étant vêtus le moins mal qu'il leur fut possible, passèrent le reste de l'hiver, comme ils en avoient passé plusieurs autres.

L'envoyé Tartare étant revenu à Sior au mois de Mars 1655, il leur fut défendu, sous de rigoureuses peines, de mettre le pied hors de leurs maisons. Cependant le jour de son départ, *Henri Jans* & *Henri-Jean Bos* résolurent de se présenter à lui dans le chemin, sous prétexte d'aller au bois. Aussi-tôt qu'ils le virent paroître à la tête de sa troupe, ils s'avancèrent près de son cheval, & prenant les rênes d'une main ils ouvrirent de l'autre leur robe coréssienne, pour faire voir par-dessous l'habit hollandois. Cet incident causa d'abord beaucoup de confusion dans la troupe. L'envoyé leur demanda fort curieusement qui ils étoient. Mais ne pouvant se faire entendre, il leur donna par signes l'ordre de le suivre. Le soir, s'étant informé s'il pouvoit trouver un interprete, on lui parla de Wettevri. Il l'envoya chercher sur le champ. Wettevri ne manqua pas d'en avertir le roi. On tint un conseil dans lequel il fut résolu de faire un présent à l'envoyé, pour empêcher que cette affaire n'allât jusqu'aux oreilles du khan. Les deux Hollandois furent ramenés à Sior, & resserrés dans une

étroite priſon où leur vie ne fut pas de longue durée. Mais leurs compagnons, ne les revoyant plus, ignorèrent ſi leur mort avoit été naturelle ou violente. Après le retour de ces deux miſérables, tous les autres furent conduits devant le conſeil de guerre, pour y être examinés. On leur demanda s'ils avoient eu connoiſſance de la fuite de leurs compagnons ; leur déſaveu n'empêcha point qu'ils ne fuſſent condamnés à recevoir chacun cinquante coups ſur la plante des pieds. Mais le roi leur fit grace, en déclarant qu'ils devoient être moins conſidérés comme des vagabonds mal intentionnés pour le pays, que comme des malheureux étrangers, que la tempête avoit jettés ſur les côtes du royaume. Ils furent renvoyés dans leurs huttes, mais avec défenſe d'en ſortir ſans la permiſſion du roi.

Au mois de Juin, le général leur fit dire par leur interprete qu'un vaiſſeau ayant échoué dans l'île de Quelpaert, & Wettevri étant trop âgé pour entreprendre ce voyage, ceux d'entr'eux qui entendoient mieux la langue coréſienne devoient ſe préparer au nombre de trois, à partir pour Quelpaert, avec la commiſſion d'obſerver les circonſtances du naufrage, pour en venir rendre compte à la cour. Sur cet ordre, l'aſſiſtant & le ſecond pilote avec un canonier ſe mirent en chemin deux jours après.

L'envoyé Tartare revint au mois d'Août & l'or-

dre de ne ſortir de leurs quartiers que trois jours après ſon départ, fut renouvellé aux Hollandois, avec de rigoureuſes menaces. La veille de ſon arrivée, ils reçurent une lettre de leurs compagnons, qui leur apprenoient qu'au lieu de les conduire à Quelpaert, on les avoit étroitement renfermés ſur la frontière la plus méridionale du royaume, afin que ſi le kan, informé de la mort des deux autres, demandoit que le reſte lui fût envoyé, on pût lui répondre qu'il en étoit péri trois dans le voyage de Quelpaert.

Le même envoyé revint encore vers la fin de l'année. Quoique depuis la malheureuſe entrepriſe des deux Hollandois, il fût venu deux fois de la part du grand-kan, ſans avoir fait aucune mention de cet événement, la plupart des ſeigneurs Coréſiens s'efforcèrent d'engager le roi à ſe défaire de tous les autres. On tint conſeil là-deſſus pendant trois jours. Mais le roi, le prince ſon frère, le général & quelques autres, rejettèrent une propoſition auſſi atroce, & dont le grand-kan pouvoit tôt ou tard être inſtruit. Le général propoſa de les faire combattre chacun contre deux Coréſiens, avec les mêmes armes. C'étoit le moyen diſoit-il, de ſe délivrer d'eux, ſans qu'on pût accuſer le roi du meurtre de ces pauvres étrangers. Ils furent informés ſecrétement de cette réſolution par quelques

personnes charitables. Le frère du roi passant dans leur quartier pour se rendre au conseil, dont il étoit président, ils se jettèrent à ses genoux, ils implorèrent sa bonté & le touchèrent d'une si vive compassion, qu'il devint leur protecteur. Aussi ne durent-ils la vie qu'à ses sollicitations & à l'humanité du roi. Cependant, plusieurs personnes paroissant offensées de cette indulgence, on résolut, autant pour les mettre à couvert des entreprises de leur ennemis, que pour les dérober aux Tartares, de les reléguer dans la province de Thillado, en leur assignant par mois cinquante livres de riz pour leur subsistance.

Suivant cet ordre, ils partirent de Sior à cheval, au mois de Mars 1657, sous la conduite d'un sergent. Wettevri les accompagna l'espace d'une lieue, jusqu'à la rivière qu'ils avoient passée en venant de Quelpaert. Ils revirent la plupart des villes qu'ils avoient traversées dans le même voyage. Enfin, ayant couché à Jeam, ils en partirent le lendemain au matin, & vers midi ils arrivèrent dans une ville considérable, nommée Diu-siong ou Thilla-pening, qui est commandée par une grande citadelle. C'est la résidence du Pénig-sé, qui y commande dans l'absence du gouverneur, & qui porte le titre de colonel de la province. Le sergent qui leur avoit servi de guide les remit entre les mains

de cet Officier avec les lettres du roi. Enſuite il reçut ordre d'aller chercher leurs trois compagnons qui étoient partis de Sior l'année précédente, & qui n'étoient qu'à douze lieues de Diu-ſiong, dans une ville où commandoit l'amiral. Ils furent logés enſemble dans un édifice public, au nombre de trente-trois.

Dans le cours du mois d'Avril, on leur apporta quelques cuirs reſtés juſqu'alors à Quelpaert dont ils n'étoient éloignés que de dix-huit lieues. Ils furent chargés, pour unique occupation, d'arracher deux fois par mois l'herbe qui croiſſoit dans la place du château. Le gouverneur qui leur marquoit beaucoup d'affection, comme tous les habitans de la ville, fut appelé à la cour pour répondre à quelques accuſations qui mirent ſa vie en danger. Mais étant aimé du peuple & favoriſé par la plupart des grands, il fut renvoyé avec honneur. Son ſucceſſeur traita les Hollandois moins humainement. Il les obligea d'aller chercher leur bois ſur une montagne à trois lieues de la ville, après avoir été accoutumés juſqu'alors à ſe le voir apporter. Une attaque d'apoplexie les délivra de cet odieux maître au mois de Septembre ſuivant.

Cependant ils ne ſe trouvèrent pas mieux de celui qui lui ſuccéda. Lorſqu'ils lui demandèrent du drap pour ſe vêtir, en lui faiſant voir que le tra-

vail avoit uſé leurs habits, il leur déclara qu'il n'avoit pas reçu d'ordre du roi ſur ce point ; qu'il n'étoit obligé de leur fournir que du riz, & que pour leurs autres beſoins ils devoient eux-mêmes ſe les procurer. Ils lui propoſèrent alors de leur accorder la permiſſion de demander l'aumône, chacun à leur tour, en lui repréſentant que nuds comme ils étoient, & leur travail ne leur produiſant qu'un peu de ſel & de riz, il leur étoit impoſſible de gagner leur vie. Cette grace leur fut accordée, & bientôt ils eurent de quoi ſe garantir du froid.

Au commencement de l'année 1658, ils eſſuyèrent de nouveaux chagrins, à l'arrivée d'un nouveau gouverneur. La liberté de ſortir de la ville leur fut ôtée. Seulement le gouverneur déclara que s'ils vouloient travailler pour lui, il leur donneroit à chacun trois pieces d'étoffes de coton. Mais ils rejettèrent humblement cette propoſition, parce qu'ils n'ignoroient pas que ce travail leur feroit uſer plus d'habits qu'on ne leur offroit d'étoffe. Quelques-uns d'entr'eux étant tombés malades de la fievre dans ces circonſtances, la frayeur des habitans, au ſeul nom de fievre, leur fit obtenir la permiſſion de mendier, à condition qu'ils ne fuſſent jamais abſens de la ville plus de quinze jours ou de trois ſemaines, & qu'ils ne tournaſſent point

leur marche du côté de la cour ni du Japon. Comme cette faveur ne regardoit que la moitié de leur troupe, ceux qui demeurèrent dans la ville, reçurent ordre de prendre ſoin des malades, & d'arracher l'herbe dans la place publique.

Le roi étant mort au mois d'Avril, ſon fils monta ſur le trône après lui, avec le conſentement du grand-kan. Les Hollandois continuèrent de mendier, ſur-tout parmi les prêtres & les moines du pays, qui les traitèrent avec beaucoup de charité, & qui ne ſe laſſoient pas de leur entendre raconter leurs aventures & les uſages de leur pays. Le gouverneur qui arriva en 1660, leur témoigna tant de bonté, qu'il regrettoit ſouvent de ne pouvoir les renvoyer en Hollande, ou du moins dans quelque lieu fréquenté des Hollandois. La ſéchereſſe fut ſi grande cette année, que les vivres devinrent fort rares. La miſère n'ayant fait qu'augmenter l'année ſuivante, on vit quantité de voleurs ſur les grandes routes, malgré la vigueur avec laquelle ils furent pourſuivis par les ordres du roi; la faim fit périr un grand nombre d'habitans. Le gland, les pommes de pin, & d'autres fruits ſauvages étoient la ſeule nourriture des pauvres. La famine devint ſi preſſante, que pluſieurs villages furent pillés, & que les magaſins même du roi ne furent pas reſpectés. Ces déſordres ne laiſſèrent

pas de demeurer impunis, parce que les coupables étoient des esclaves de la cour. Le mal dura jusqu'en 1662, & l'année d'après s'en ressentit encore. La ville de Diu-siong, où les Hollandois n'avoient pas cessé de demeurer, n'étant plus capable de leur fournir des provisions, il vint un ordre de la cour pour en distribuer une partie dans deux autres villes. Douze furent envoyés à Say-siane, cinq à Siun-schien, & cinq à Nam-man, à seize lieues plus loin. Cette séparation leur fut d'abord fort affligeante; mais elle devint l'occasion de leur fuite, & par conséquent de leur salut.

Ils partirent à pied, & leurs malades avec leur bagage, sur des chevaux qui leur furent accordés gratuitement. La première & la seconde nuit, ils furent logés ensemble dans la même ville. Le troisième jour, ils arrivèrent à Siun-schien, où les cinq qui étoient destinés pour cette ville furent laissés. Le lendemain, les autres passèrent la nuit dans un village, d'où étant partis fort matin, ils entrèrent vers midi dans Say-syane. Leurs guides les livrèrent au gouverneur ou à l'amiral de la province de Thillado, dont cette ville étoit la résidence. Ce seigneur leur parut d'un mérite distingué. Mais celui qui lui succéda bientôt devint leur fléau. La plus grande faveur qu'il leur accorda fut la permission de couper du bois pour en faire des fleches à ses gens. Les domestiques des

ſeigneurs Coréſiens n'ont pas d'autres occupations que de tirer de l'arc, parce que leurs maîtres font gloire d'entretenir d'excellens archers.

A l'entrée de l'hiver, les Hollandois demandèrent au nouveau gouverneur qu'il leur fût permis de mendier pour ſe procurer des habits. Ils obtinrent la liberté de s'abſenter pendant trois jours, la moitié de leur nombre à la fois. Cette permiſſion leur devint d'autant plus avantageuſe, que les principaux habitans de la ville favoriſoient leurs courſes par un mouvement de compaſſion. Elles duroient quelquefois l'eſpace d'un mois entier. Tout ce qu'ils avoient amaſſé ſe partageoit en commun. Ils continuèrent de mener cette vie juſqu'au rappel du gouverneur, qui fut créé général des troupes royales. C'eſt la ſeconde dignité du royaume. Son ſucceſſeur adoucit beaucoup le ſort des Hollandois de Say-ſiane, en ordonnant qu'ils fuſſent traités comme leurs compagnons l'étoient dans les autres villes. Ils furent déchargés de tous les travaux pénibles; on ne les obligea plus qu'à paſſer deux fois en revue chaque mois, à garder leur maiſon à leur tour, ou du moins à faire ſavoir au ſecrétaite dans quel lieu ils alloient lorſqu'ils avoient la permiſſion de ſortir.

Entre pluſieurs autres faveurs, ce gouverneur leur donnoit quelquefois à manger; & s'attendriſſant

ſant ſur leur infortune, il leur demandoit pourquoi, étant ſi près de la mer, ils n'entreprenoient pas de paſſer au Japon ? Ils répondoient qu'ils n'oſoient haſarder de déplaire au roi. Ils ajoutoient que d'ailleurs ils ignoroient le chemin, & qu'ils manquoient de vaiſſeau. « Quoi ! reprenoit-il, n'y a-» t-il point aſſez de barques ſur la côte ? » Ils affectoient de répondre qu'elles ne leur appartenoient pas, & que s'ils manquoient leur entrepriſe, ils craignoient d'être traités comme des voleurs & des déſerteurs. Le gouverneur rioit de leurs ſcrupules. Ils ne s'imaginoit pas qu'ils ne lui tenoient ce langage que pour écarter ſes ſoupçons, & que jour & nuit ils ne penſoient qu'aux moyens de ſe procurer une barque. L'auteur remarque ici que les Hollandois furent vengés du gouverneur précédent. Il n'avoit joui de ſa dignité qu'environ quatre mois. Ayant été accuſé d'avoir condamné trop légèrement à mort pluſieurs perſonnes de différens ordres, il fut condamné par le roi à recevoir quatre-vingt-dix coups ſur les os des jambes, & banni perpétuellement.

Vers la fin de cette année, on vit paroître une comete; elle fut ſuivie de deux autres, qui parurent toutes deux à la fois, pendant l'eſpace d'environ deux mois; l'une au ſud-eſt, & l'autre au ſud-oueſt, mais leurs queues oppoſées l'une à l'au-

tre. La cour en conçut tant d'alarme, que le roi fit doubler la garde dans tous ſes ports & ſur tous les vaiſſeaux. Il donna ordre que toutes ſes forteresſes fuſſent bien munies de proviſions de guerre & de bouche, & que ſes troupes fuſſent exercées tous les jours. La crainte qu'il avoit d'être attaqué par quelque voiſin, alla juſqu'à lui faire défendre qu'on allumât du feu pendant la nuit dans les maiſons qui pouvoient être apperçues de la mer. On avoit vu les mêmes phénomènes lorſque les Tartares avoient ravagé le pays; & l'on ſe ſouvenoit d'avoir été avertis par des ſignes de cette nature, avant la guerre des Japonois contre la Corée. Les habitans ne rencontroient pas les Hollandois, ſans leur demander ce qu'on penſoit des cometes dans leur pays. Ils répondoient qu'elles étoient le pronoſtic de quelque terrible événement, tel que la peſte, la guerre ou la famine, & quelquefois de ces trois malheurs enſemble. Ils parloient de bonne-foi, remarque l'auteur avec beaucoup de ſimplicité, parce qu'ils avoient été convaincus de cette vérité par l'expérience.

Comme ils paſſèrent fort tranquillement l'année 1664 & la ſuivante, tous leurs ſoins ſe rapportèrent à ſe rendre maîtres d'une barque; mais ils eurent le chagrin de ne pas réuſſir. Ils alloient quelquefois à la rame le long du rivage, dans un ba-

teau qui leur ſervoit à chercher de quoi vivre. Quelquefois ils faiſoient le tour des petites îles, pour obſerver tout ce qui pouvoit être favorable à leur évaſion. Leurs compagnons, qui étoient dans les deux autres villes, venoient les viſiter par intervalles. Ils leur rendoient leurs viſites lorſqu'ils en obtenoient la permiſſion du gouverneur. Leur patience ſe ſoutenoit dans les plus grandes peines, aſſez contens de jouir d'une bonne ſanté & de ne pas manquer du néceſſaire dans le cours d'un ſi long eſclavage.

En 1666 ils perdirent ce bon gouverneur, qui fut élevé aux premieres dignités de la cour en récompenſe de ſes vertus. Il avoit répandu indifféremment ſes bienfaits ſur toutes ſortes de perſonnes, pendant deux ans d'une heureuſe adminiſtration qui lui avoit gagné l'affection de tout le monde, & l'eſtime de ſon maître & celle de la nobleſſe. Il avoit réparé les édifices publics, nettoyé les côtes, augmenté les forces maritimes, &c.

Après ſon départ, la ville demeura trois jours ſans gouverneur, parce que l'uſage accorde ce tems au ſucceſſeur pour choiſir, avec le ſecours de quelque devin, un moment favorable à ſon inauguration. Ce choix ne fut pas heureux pour les Hollandois. Entre pluſieurs mauvais traitemens, leur nouveau maître voulut les faire travailler conti-

nuellement à jetter de la terre en moule. Ils rejettèrent cette propoſition, ſous prétexte qu'après avoir rempli leur devoir, ils avoient beſoin de leur tems pour ſe procurer de quoi ſe vêtir & ſatisfaire à leurs autres néceſſités; que le roi ne les avoit point envoyés pour un travail ſi rude, ou que s'ils devoient être traités avec cette rigueur, il valoit beaucoup mieux pour eux renoncer à la ſubſiſtance qu'on leur accordoit, & demander d'être envoyés au Japon ou dans quelqu'autre lieu fréquenté par leurs compatriotes. La réponſe du gouverneur fut une menace de les forcer d'obéir. Mais il n'eut pas le tems d'exécuter ſes intentions; quelques jours après, tandis qu'il ſe trouvoit à bord d'un fort beau vaiſſeau, le feu prit par haſard à la chambre des poudres, qui étoit ſituée devant le mât, & fit ſauter la proue; ce qui couta la vie à cinq hommes. Il ſe diſpenſa d'en donner avis à l'intendant de la province, dans l'eſpérance que cet accident demeureroit caché. Malheureuſement pour lui, le feu avoit été apperçu par un des eſpions, que la cour entretient ſur les côtes comme dans l'intérieur du royaume. L'intendant qui en fut averti par cette voie, ſe hâta d'en rendre compte au ſouverain; le gouverneur fut rappelé immédiatement, & condamné au banniſſement perpétuel, après avoir reçu quatre-vingt-dix coups ſur les os des jambes.

Les Hollandois virent arriver, au mois de Juillet, un nouveau gouverneur, mais ſans obtenir le changement qu'ils avoient eſpéré dans leur ſort. Il leur demanda chaque jour cent braſſes de natte. Lorſqu'ils lui repréſentèrent que c'étoit leur demander l'impoſſible, ils les menaça de trouver quelque occupation qui leur conviendroit mieux. Une maladie qui lui ſurvint l'empêcha d'exécuter ſon projet; mais outre leur devoir ordinaire, ils demeurèrent chargés du ſoin d'arracher l'herbe dans la place du Pénig-ſé, & d'apporter du bois propre à faire des fleches. Le chagrin de leur ſituation les fit penſer à profiter de la maladie de leur tyran pour ſe procurer une barque, à toutes ſortes de riſques. Ils employèrent dans cette vue un Coréſien qui leur avoit pluſieurs obligations. Ils le chargèrent de leur acheter une barque, ſous prétexte du beſoin qu'ils en avoient pour mendier du coton dans les îles voiſines; ils lui promirent à leur tour une part conſidérable aux aumônes qu'ils ſe flattoient de recueillir. La barque fut achetée; mais le pêcheur qui l'avoit vendue ayant ſu que c'étoit pour leur uſage, voulut rompre ſon marché, dans la crainte d'être puni de mort s'ils s'en ſervoient pour leur évaſion. Cependant l'offre de doubler le prix lui fit oublier toutes ſes craintes, & le marché tint, à la grande ſatisfaction des Hollandois.

Aussi-tôt qu'ils se trouvèrent en liberté, ils fournirent leur bâtiment d'une voile, d'une ancre, de cordages, de rames & d'autres instrumens nécessaires; résolus de partir au premier quartier de lune, qui étoit l'instant le plus favorable. Ils retinrent deux de leurs compatriotes qui étoient venus les visiter. D'un autre côté, ils firent venir de Nam-man *Jean-Peters d'Uries*, habile matelot, pour leur servir de Pilote. Quoique les habitans les plus voisins de leur demeure ne fussent pas sans quelque défiance, les Hollandois sortirent la nuit du 4 Septembre 1667, aussi-tôt que la lune eut cessé de luire, & se glissant le long du mur de la ville, avec leur provision qui consistoit en riz avec quelques pots d'eau & une marmite, ils gagnèrent le rivage au nombre de huit, sans avoir été découverts. Il ne restoit que seize Hollandois, de trente-six qui s'étoient sauvés du naufrage; les huit autres, qui ne purent s'échapper de la Corée, y moururent vraisemblablement; au moins on n'a point eu de leurs nouvelles depuis.

Il commencèrent par remplir un tonneau d'eau fraîche, dans une petite île qui n'est qu'à la portée du canon. Ensuite ils eurent la hardiesse de passer devant les vaisseaux de la ville & devant les frégates mêmes du roi, en prenant le large dans le canal autant qu'il étoit possible. Le 5 au matin,

lorſqu'ils étoient preſqu'en mer, un pêcheur lui cria : Qui vive ? mais ils ſe gardèrent bien de répondre, dans la crainte que ce ne fût quelque garde avancée des vaiſſeaux de guerre qui n'étoient pas loin à l'ancre. Au lever du ſoleil, le vent leur ayant manqué, ils ſe ſervirent de leurs rames. Vers midi, le tems redevint plus frais. Ils portèrent alors au ſud-eſt, ſur leurs ſimples conjectures ; & doublant la pointe de la Corée dans le cours de la nuit ſuivante, ils n'appréhendèrent plus d'être pourſuivis.

Le 6 au matin, ils ſe trouvèrent fort près de la première île du Japon ; & le vent ne ceſſant pas de les favoriſer, ils arrivèrent ſans le ſavoir devant l'île de Firando, où ils n'oſèrent pas relâcher parce qu'ils ne connoiſſoient pas la rade ; d'ailleurs ils avoient entendu dire aux Coréſiens qu'il n'y avoit aucune île dans la route de Nangazaki. Ainſi, continuant leur courſe avec un vent frais, ils côtoyèrent le 7 quantité d'îles dont le nombre leur parut infini. Le ſoir, ils eſpéroient mouiller près d'une petite île ; mais des apparences d'orage qu'ils découvrirent dans l'air, & des feux qu'ils virent de tous côtés, leur firent prendre la réſolution de ne pas interrompre leur courſe.

Le 8 au matin, ils ſe trouvèrent au même endroit d'où ils étoient partis le ſoir précédent, ce

qu'ils attribuèrent à la violence de quelque courant. Cette obſervation leur fit prendre le large; mais la force des vents contraires les obligea bien-tôt de ſe rapprocher de la terre. Après avoir traverſé une baie, ils jettèrent l'ancre vers le milieu du jour, ſans connoître le pays. Tandis qu'ils préparoient leur nourriture, quelques habitans paſſèrent & repaſſèrent fort près d'eux, ſans leur parler. Vers le ſoir, le vent étant un peu tombé, ils virent une barque chargée de ſix hommes, qui avoient chacun deux couteaux ſuſpendus à leur ceinture, & qui s'étant avancés à la rame, débarquèrent un homme vis-à-vis d'eux. Cette vue leur fit lever l'ancre avec toute la promptitude poſſible. Ils employèrent leurs rames & leurs voiles pour ſortir de la baie; mais la barque les pourſuivit & les joignit bientôt. Ils auroient pu ſe ſervir de leurs longues cannes de bambou, pour empêcher ces inconnus de monter à bord; cependant, après avoir découvert pluſieurs autres barques remplies de Japonois, qui ſe détachoient du rivage, ils prirent le parti de les attendre tranquillement.

Les gens de la première barque leur demandèrent par des ſignes où ils alloient; pour réponſe ils arborèrent pavillon jaune avec les armes d'Orange, en criant: Hollande! Nangazaki! Là-deſſus on leur fit ſigne d'amener leur voile; ils obéirent.

Deux hommes étant paſſés ſur leur bord, leur firent diverſes queſtions qui ne furent pas entendues. Leur arrivée avoit jetté tant d'alarmes ſur la côte, que perſonne n'y parut ſans être armé de deux épées. Le ſoir, une barque amena ſur leur bord un officier qui tenoit le troiſième rang dans l'île. Reconnoiſſant qu'ils étoient Hollandois, il leur fit entendre par des ſignes qu'il y avoit ſix vaiſſeaux de leur nation à Nangazaki, & qu'ils étoient dans l'île de Goto qui appartenoit à l'empereur. Ils paſſèrent trois jours dans le même lieu, gardés fort ſoigneuſement. On leur apporta du bois & de la viande, avec une natte pour les mettre à couvert de la pluie qui tomboit en abondance.

Le 12, ils partirent pour Nangazaki, bien fournis de proviſions, ſous la conduite du même officier qui les avoit abordés, & qui portoit quelques lettres à l'empereur. Il étoit accompagné de deux grandes barques & de deux petites. Le lendemain au ſoir, ils découvrirent la baie de cette ville; ils y mouillèrent à minuit. Il y avoit à l'ancre cinq bâtimens hollandois. Pluſieurs habitans de Goto & diverſes perſonnes de conſidération leur avoient fait quantité de careſſes, ſans vouloir rien accepter de de leur part. Le 14, ils furent conduits au rivage, & reçus par les interpretes Japonois de la Compagnie, qui leur ayant fait pluſieurs queſtions, pri-

rent leur réponſe par écrit. Ils furent ménés enſuite au palais du gouverneur, devant lequel ils parurent à midi. Lorſqu'ils eurent ſatisfait ſa curioſité par le récit de leurs aventures, il loua beaucoup le courage qui leur avoit fait ſurmonter tant de dangers pour ſe mettre en liberté. Leur eſclavage avoit duré plus de douze ans. Les interpretes reçurent ordre du gouverneur de les conduire chez le commandant Hollandois, qui ſe nommoit *Willam Wolquers*. Il les reçut avec beaucoup de bonté. *Nicolas Leroi*, ſon lieutenant, & tous leurs compatriotes leur firent les mêmes careſſes. Le gouverneur de Nangazaki auroit ſouhaité de pouvoir les retenir une année entière. Il ſe les fit amener le 25 d'Octobre. Cependant, après les avoir encore interrogés avec beaucoup de curioſité, il les rendit au directeur de la Compagnie, qui leur donna un logement dans ſa propre maiſon. Peu de jours après ils partirent pour Batavia; où ils arrivèrent le 29 de Novembre. Le général à qui ils préſentèrent leur journal, leur fit un accueil très-favorable, & leur promit de les mettre à bord de quelques vaiſſeaux qui devoient retourner en Europe. En effet, s'étant embarqués le 28 de Décembre, ils arrivèrent à Amſterdam, le 20 Juillet 1668.

NOTES.

(1) *QUELPAERT*, autrement appelé FUNGMA, est une île de l'Asie, dans la mer de Corée; elle a environ quinze lieues de circuit, & est située à douze ou treize lieues de la côte méridionale de la presqu'île de Corée, entre les cent cinquante-trois & cent cinquante-quatre degrés de longitude. L'île de Quelpaert est de la dépendance du royaume de Corée. Sa principale ville est Maggan ou Mo-kio, séjour du gouverneur que le roi y entretient.

(2) *LA CORÉE* est une presqu'île de l'Asie, entre la Chine & le Japon : elle tient par le nord au pays des Tartares orientaux & à celui des Orancays. La Corée forme un royaume tributaire de la Chine ; il est partagé en huit provinces : Sior en est la capitale.

Cette presqu'île s'étend au nord jusqu'au quarante-troisième degré ; sa largeur de l'orient à l'occident est fort inegale ; mais elle ne passe pas cent lieues. La rivière nommée Yalo, de trois lieues de large, la sépare du continent.

Ce pays abonde en riz & en froment, en légumes, en fruits assez semblables à ceux d'Europe,

& en herbes médicinales, ſur-tout le Ginſing. Il y a un canton où cette plante ſe cultive avec grand ſoin pour l'empereur de la Chine. Elle fait partie du tribut que le roi de Corée paie à ce prince.

Les Coréſiens ſont originaires de la Chine; ils en ont conſervé le langage, le mœurs & le gouvernement. Ils s'adonnent aux ſciences & entendent fort bien la marine. Leur commerce ſe fait avec les Japonois à Nangazaqui; mais ſous le nom & le pavillon chinois. Ils y portent de la merluche qui eſt excellente, des noix & des herbes médicinales; leurs montagnes en produiſent de fort rares.





N.° 9.

RELATION

Du Naufrage d'un Vaiſſeau Portugais, près le Cap-Comorin, mer des Indes. Trait d'amour conjugal. Actions généreuſes de quelques gentilshommes François, & d'un vice-roi des Indes (*).

TAVERNIER, célebre voyageur François, du dernier ſiecle, parcourut pendant quarante ans la Turquie, la Perſe & l'Inde. Il joignoit à beaucoup de connoiſſances en géographie & d'inclination naturelle pour les voyages, le deſir extrême de s'en-

(*) Les faits qui compoſent cette relation nous ont été tranſmis par Jean-Baptiſte TAVERNIER, dans le Journal de ſes voyages aux Indes; réimprimé à *Paris*, chez G. Clouzier, 1682, *in*-4°. deuxième volume; & par les Hiſtoriens des guerres de l'île de Ceylan, ſingulière-

richir. Il y réuſſit au-delà de ſes eſpérances. Le talent particulier de parler preſque toutes les langues d'Europe, la réputation qu'il ſe fit bientôt dans les Indes, de commerçant riche & habile, des préſens offerts à propos & beaucoup de franchiſe lui facilitèrent l'entrée des cours aſiatiques. Il ſurmonta tous les obſtacles, & pénétra dans pluſieurs lieux inabordables juſqu'alors à tout Européen.

L'abbé Prévoſt, dans l'abrégé de la relation des courſes de Tavernier, fait ſon éloge, en obſervant que peu de voyageurs ont rendu plus de ſervices à la géographie de l'Indoſtan, par l'exactitude avec laquelle il tient compte des routes & des diſtances, & auſſi par la juſteſſe de ſes obſervations ſur la qualité du pays & le caractère des peuples qui l'habitent. Cet écrivain le venge encore pleinement des imputations de fauſſeté élevées contre lui par quelques ſavans de Hollande.

Tavernier n'étoit point toujours occupé de ſon commerce & de la deſcription des contrées qu'il parcouroit, il recueilloit auſſi les faits extraordinaires dont il étoit témoin, ou qui lui étoient atteſtés par des gens dignes de foi. On en trouve pluſieurs

---

ment par Jean RIBEYRO, *Amſterdam*, 1701. M. l'Abbé PRÉVOST, en a auſſi inſéré une partie dans ſon Hiſtoire générale des voyages, dixième volume *in*-4°. 1752.

dans la relation de ſes voyages. Nous en releverons un qui eſt trop glorieux à la nation françoiſe pour en fruſtrer nos lecteurs.

Après pluſieurs courſes dans l'intérieur de l'empire Mogol, Tavernier ſe rapprocha de la côte de Malabar; il paſſa à Surate, & de là à Goa. En arrivant dans cette ville, il rendit ſes premiers devoirs au vice-roi, enſuite à l'archevêque & à l'inquiſiteur : tous lui firent un accueil diſtingué, quoiqu'il ne diſſimulât pas être proteſtant.

La vice-royauté des Indes Portugaiſes étoit alors remplie par dom Philippe *de Maſcarenhas.* Ce ſeigneur jouiſſoit de l'eſtime & de la confiance publique. Il ſoutenoit par ſon courage & des qualités brillantes la puiſſance Portugaiſe en Aſie, que les Hollandois attaquoient de toutes parts, & qui devenoit de jour en jour plus chancelante.

Pendant ſon ſéjour à Goa, le voyageur François étoit ſouvent admis à l'audience particulière de dom Philippe. Il profita de la faveur où il étoit auprès de lui, pour en obtenir des graces : le vice-roi les lui accordoit avec plaiſir & le prévint même en pluſieurs occaſions. Tavernier trouva dans cette ville deux gentilshommes François de ſa connoiſſance, l'un appelé *Saint-Amand*, & l'autre *Deſmarets* : ils étoient très-avancés dans le ſervice mi-

litaire ; le premier en qualité de grand-maître de l'artillerie & d'intendant général de toutes les forteresses portugaises, & l'autre de capitaine des gardes du vice-roi. Ces François devoient leur fortune à leur courage, dont ils avoient donné des preuves signalées à Ceylan pendant les deux sieges de Colombo, sous les yeux de dom Philippe, & plus encore aux sentimens particuliers de sa reconnoissance. Desmarets avoua à Tavernier, qu'au retour de l'île de Ceylan à Goa, dom Philippe avoit voulu l'avoir auprès de lui, ainsi que Saint-Amand & deux autres gentilshommes François, *du Belloy* & Jean *des Roses* ; qu'une tempête affreuse s'étant élevée près du Cap-Comorin, le vaisseau avoit fait naufrage, & qu'au risque de leurs vies ils avoient sauvé ce seigneur Portugais.

Ce fait est décrit par Tavernier, avec peu de détails, dans le journal de ses voyages en Asie ; mais il devient intéressant pour les deux nations, Portugaises & Françoise, si on y trouve mêlés les différens événemens de la guerre de Ceylan, allumée vers le milieu du dernier siecle, entre les Portugais, les Hollandois & les naturels du pays, pour la possession de cette île. Le lecteur nous saura aussi gré d'y faire paroître les actions de valeur & de générosité que firent éclater dans le cours & à la suite de cette guerre, plusieurs gentilshommes François,

François, & le vice-roi dom Philippe de Mascarenhas. L'exposé que nous en donnerons, d'après Jean *Ribeyro* & les autres historiens de l'île de Ceylan, sera succinct.

Les Portugais commencèrent à s'établir dans l'île de Ceylan vers l'an 1520; depuis ils parvinrent à se rendre maîtres d'une grande partie des côtes de l'île : ces conquérans étendoient tous les jours leur domination, & l'affermissoient en construisant de nouvelles forteresses. *Raia-Singa*, roi de Candy, irrité des entreprises de ces étrangers qui le resserroient de plus en plus dans l'intérieur des terres, appela, en 1638, les Hollandois à son secours. Ceux-ci ne laissèrent point échapper une occasion aussi favorable pour leurs projets d'aggrandissement dans l'Inde; depuis long-tems ils cherchoient à s'emparer de tout le commerce d'épicerie, & à en priver les autres nations Européennes. Au mois de Mars de cette année, deux envoyés du Conseil de Batavia passèrent à Ceylan, & y conclurent avec le roi de Candy une ligue offensive & défensive. Le traité ratifié, la guerre ne tarda point à s'allumer entre les Portugais & Raia-Singa. Ce prince en avertit les Hollandois, qui envoyèrent aussi-tôt à Ceylan une flotte de six vaisseaux de guerre, des troupes réglées & de l'artillerie.

L'armée navale hollandoiſe aborda à Batécalou dans les premiers jours du mois de Février 1639. Les Portugais, trop foibles pour ſortir de leurs forteresſes, ne s'oppoſèrent point au débarquement : en peu de jours les garniſons de Batécalou & de Trinquemalle furent réduites à capituler. Ces deux places étant tombées au pouvoir des Hollandois, ils en raſèrent les fortifications, & les remirent enſuite au roi de Candy, en exécution du traité.

L'année ſuivante, au mois de Janvier, une flotte hollandoiſe de douze vaiſſeaux de guerre & de pluſieurs frégates parut ſur la côte; trois mille cinq cens hommes de troupes aguerries débarquèrent à une lieue de Négombo, près d'un village nommé Caymel, & élevèrent auſſi-tôt de forts retranchemens qu'ils hériſſèrent de canon. Dom Franciſco *de Mendoce*, qui commandoit dans les environs, ayant ramaſſé à la hâte quelques troupes, vint les attaquer dans leurs retranchemens; mais le feu des batteries emportant des rangs entiers à chaque décharge, il fut obligé de ſe retiter.

Les Hollandois débarraſſés de cet obſtacle aſſiégèrent la place, & l'emportèrent au troiſième aſſaut. Ils rétablirent les fortifications & y laiſſèrent une garniſon ſuffiſante; enſuite étant remontés ſur leurs

vaiſſeaux, ils allèrent deſcendre proche de *Pointe-de-Galle*, autre fortereſſe portugaiſe.

Dans cet intervalle, les Portugais avoient raſſemblé toutes les forces qu'ils avoient dans l'île. Quoiqu'en petit nombre, ils marchèrent avec réſolution aux ennemis & les attaquèrent. La victoire fut long-tems balancée par l'acharnement des deux nations; les Hollandois y perdirent 400 hommes, mais ils reſtèrent maîtres du champ de bataille : preſque tous les officiers de l'armée portugaiſe furent tués dans le combat, il n'en revint que 48 hommes qui ſe jettèrent dans la ville. Pointe-de-Galle fut aſſiégée dès le lendemain. Dom *Ferreria de Britto* étoit gouverneur de cette place importante. Dans la crainte de l'événement de la bataille, ce brave homme s'étoit préparé à une vigoureuſe réſiſtance. Auſſi-tôt que le ſiege fut formé, on le voyoit par-tout; il ſe multiplioit pour ainſi dire, & encourageoit par ſon exemple le ſoldat & l'habitant à faire leur devoir; mais tous ſes ſoins ne purent que retarder la priſe de la ville. Pendant dix-huit jours le feu des batteries des aſſiégeans ne diſcontinua point, & raſa tous les ouvrages extérieurs; enfin le dix-neuvième, le corps de la place étant ouvert par pluſieurs breches, les Hollandois donnèrent un aſſaut général dès la pointe du jour. Les Portugais le ſoutinrent avec courage,

& dom de Britto y fit des prodiges de valeur. Cependant, malgré la résistance opiniâtre de la garnison, le grand nombre des assaillans l'emporta; après quelques heures d'attaque, la place fut forcée. Ceux des assiégés, qui échappèrent au fer de l'ennemi se jettèrent dans l'église, espérant pouvoir s'y défendre quelque tems & obtenir composition. Leur attente ne fut point trompée, un événement extraordinaire arrivé sur la fin de l'assaut, & honorable pour les deux nations, le leur procura. Nous le rapporterons comme une épisode touchante pour l'humanité, si souvent attristée par des scènes d'horreur.

Dom de Britto étoit marié depuis quelque tems à une jeune femme, belle & vertueuse : ces deux époux, tendrement unis, étoient inséparables. La femme de Britto l'accompagnoit par-tout dans l'intérieur de la place, & même dans ses rondes de nuit pour la visite des postes; lors de l'assaut général, elle se trouvoit avec lui. En vain son mari la pressa de se retirer, elle voulut partager les dangers aûxquels il alloit être exposé, & resta pendant toute l'action à ses côtés. Britto, dans les premiers rangs, & par-tout où sa présence étoit nécessaire, animoit ses soldats de la parole & de son exemple. Il reçut, dès les premières décharges de la troupe ennemie, cinq blessures dangereuses. La

vue de ſon ſang ne put l'obliger à ſe retirer, il combattoit encore lorſqu'il fut renverſé d'un coup de mouſquet qui lui caſſa la cuiſſe : dans le moment même la brêche fut forcée, & des ſoldats ennemis s'avançoient ſur le commandant pour l'achever. Sa femme, moins effrayée pour elle que pour les jours de ſon mari, écarte les épées, & ſe jette ſur le corps enſanglanté de Britto, en s'écriant : « C'eſt mon époux, barbares ! épargnez un homme qui ſe meurt, ou vous m'égorgerez avec lui ». Malgré les cris des mourans & des bleſſés, la voix de cette femme courageuſe ſe fit entendre; un officier ennemi s'approche, touché d'un ſpectacle ſi attendriſſant il ordonne aux ſoldats de s'éloigner, releve cette jeune femme en pleurs, & l'aſſure qu'elle n'a rien à craindre pour ſon mari. Ce trait rare d'amour conjugal parvint de bouche en bouche au général, qui donna les plus grands éloges à cette belle action; & ſur le champ il fit ceſſer le carnage. Les Portugais enfermés dans l'égliſe profitèrent de cette heureuſe circonſtance ; ils en ſortirent la vie ſauve.

Après avoir mis ordre à ſa conquête, le général Hollandois vint voir dom de Britto : il trouva près de lui ſon chirurgien à qui il le recommanda fortement. Les ſoins empreſſés de ſa femme, les attentions & les aſſurances de bons traitemens de la

part des vainqueurs rendirent le calme à ſon eſprit. A la levée du premier appareil, la crainte qu'on avoit d'abord eue pour ſes jours commença à ſe diſſiper; bientôt les plaies parurent de plus en plus belles, & il fut en état de pouvoir être transporté ſans riſque à Batavia. Auſſi-tôt que le général enfut aſſuré par lui-même, il fit venir le capitaine de la meilleure frégate de la flotte, & lui ordonna de céder ſa chambre à dom de Britto & à ſa femme, & d'avoir pour eux pendant toute la route, les mêmes attentions qu'il auroit pour ſon amiral. Les officiers & les ſoldats de la garniſon, priſonniers de guerre, furent répartis ſur la flotte, & y éprouvèrent le traitement dû à la bravoure.

Cependant on étoit déjà informé à Batavia du ſuccès de la bataille de Caymel & de la priſe de Pointe-de-Galle : le général Hollandois y avoit dépêché une corvette pour annoncer les progrès de l'armée qui lui étoit confiée. En rendant compte de ſes opérations militaires, il avoit beaucoup exalté la valeur de dom de Britto, & ſur-tout l'attachement héroïque de ſa femme. Arrivés à Batavia, Britto & ſa femme furent reçus ſur le port par pluſieurs membres du conſeil & par les principaux de la ville; ils furent enſuite conduits au logis qui leur avoit été préparé, au travers d'une multitude in-

nombrable de ſpectateurs, qui répétoient à l'envi leurs noms. Pendant près de quatorze mois qu'ils reſtèrent dans cette ville, la conduite généreuſe de leurs vainqueurs ne ſe démentit point, & la guériſon de Britto étant parfaite, le conſeil lui rendit ſa liberté, & fit reconduire à Ceylan ces époux ſi dignes d'en jouir. Peu de tems après, Britto obtint le grade de meſtre-de-camp-général, & continua juſqu'à ſa mort de rendre ſervice à ſa nation & de ſe faire admirer de ſes ennemis.

L'armée Hollandoiſe qui livra bataille aux Portugais, & qui fit les ſieges de Négombo & de Pointe-de-Galle, n'étoit point ſeulement compoſée d'officiers & de ſoldats ſujets de la république; il s'y trouvoit pluſieurs aventuriers Européens, qui étoient venus tenter fortune aux Indes. On remarquoit ſingulièrement parmi eux une compagnie formée preſqu'entièrement de François, elle étoit commandée par un officier nommé Saint-Amand, homme de courage & d'expérience. Les Hollandois, comme nous l'avons dit plus haut, donnèrent pluſieurs aſſauts à Négombo, une des principales forteresſes portugaiſes : dans les deux premiers, la troupe Françoiſe ſe fit remarquer par des actions d'intrépidité & de valeur, ſi ordinaires à cette nation ſous quelque drapeau qu'elle combatte. Le général Hol-

landois mit à profit cet exemple pour exciter l'émulation de ses soldats; il fit venit Saint-Amand qui avoit été blessé, & en présence des principaux officiers il donna les plus grands éloges à la bravoure françoise; il lui promit même que si Négombo tomboit en son pouvoir à la première attaque, il en auroit le gouvernement. La place fut emportée, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Le général tint parole à Saint-Amand; mais il ne jouit pas long-tems de sa nouvelle dignité, un jeune-homme, parent du gouverneur de Batavia, vint avec un ordre du conseil souverain lui enlever une récompense due à son courage, & qui étoit le prix de son sang. Saint-Amand, outré de l'ingratitude dont on payoit ses services, communiqua son mécontentement à la troupe qu'il commandoit, & à la première occasion favorable, il se jetta dans l'armée portugaise, suivi de quinze à vingt de ses meilleurs soldats, parmi lesquels se trouvèrent trois François volontaires, nommés du Belloy, Desmarets, gentilhomme du Dauphiné, & Jean de Rose.

Ce renfort n'étoit point considérable par le nombre, mais il l'étoit dans l'opinion publique à Ceylan, par l'idée qu'on y avoit de la bravoure & du courage de tous ceux qui composoient la troupe françoise. Son arrivée releva de beaucoup les espérances des Portugais.

Dans l'intervalle de la bataille de Caymel, de la perte de Négombo, & de la reprise de cette forteresse par ses anciens maîtres, l'administration portugaise dans l'Inde éprouva du changement dans ses chefs; dom Jean *de Sylva-Tellez*, comte *d'Aveyro*, qui avoit été nommé vice-roi des Indes, arriva à Goa au mois de Septembre 1640. Il apprit, en débarquant, les pertes faites dans l'île de Ceylan, l'épuisement du trésor royal, & l'affoiblissement de l'armée. Touché de la fâcheuse situation des Portugais dans cette île, il assembla un conseil général. Après de mûres délibérations, il fut résolu de faire les plus grands efforts pour attaquer les Hollandois & leur enlever leurs dernières conquêtes; à cet effet on arrêta qu'il seroit équipé promptement une flotte pour transporter à Ceylan des troupes & de l'artillerie. On nomma ensuite pour gouverneur & commandant dans l'île, dom Philippe *de Mascarenhas*. Ce nouveau général n'avoit pas beaucoup de service, mais il y suppléoit par les plus belles qualités. On avoit déja remarqué en lui, dans les différens postes qu'il avoit occupés, du courage, de l'esprit, & sur-tout une grande déférence pour le sentiment des personnes expérimentées.

La flotte portugaise arriva dans les premiers jours d'Octobre à Colombo. Aussi-tôt que les troupes & l'artillerie furent débarquées, dom Philippe les con-

duisit à Négombo, & en forma le siege. En douze jours la place fut réduite à capituler. Les articles étoient à peine signés, qu'on vit paroître une armée que le roi de Candy envoyoit au secours des Hollandois. Le général ne voulant point laisser refroidir l'ardeur de ses soldats, marcha aux ennemis, les défit entièrement, & leur chef fut trouvé parmi les morts. La compagnie françoise se distingua encore dans ce combat, qui, par son heureuse issue, laissoit le champ libre aux Portugais. Dom Philippe en profita pour resserrer la garnison de Pointe-de-Galle, qu'il ne pouvoit attaquer, les Hollandois étant les maîtres de la mer par leurs nombreuses flottes; il employa ensuite partie de son armée à parcourir les districts voisins des forteresses portugaises, pour combattre les nababs qui s'étoient révoltés, & les faire rentrer sous l'obéissance du roi de Portugal; le général n'y parvint qu'avec peine, & après une multitude de combats & de victoires.

Au commencement de Mars 1645, dom Philippe reçut des lettres de Goa, qui lui apprenoient la mort du vice-roi, & qu'il étoit nommé pour lui succéder. Il se prépara aussi-tôt à quitter Ceylan; mais avant son départ, il fit venir Saint-Amand & ses compagnons, pour récompenser leurs services.

Dom Philippe, à la vue de ces braves dont il avoit admiré la valeur en tant d'occasions, changea de dessein, & résolut de les prendre avec lui, soit qu'il espérât de les avancer plus convenablement à Goa, ou qu'il voulût avoir près sa personne, dans le trajet, des gens de résolution contre les pirates Malabares qui infestoient les mers de l'Inde.

La navigation pendant 40 lieues, ne fut troublée par aucun événement funeste; mais à l'approche du Cap-Comorin une affreuse tempête s'éleva & dispersa la flotte; plusieurs vaisseaux furent engloutis, les vents déchaînés poussèrent les autres sur la côte, où ils échouèrent ou se brisèrent contre les rochers; les François qui étoient embarqués sur le vaisseau que montoit le vice-roi, voyant le naufrage inévitable, se pressèrent de jetter à la mer des cordes, des planches & des pieces de bois, dont ils formèrent un radeau sur lequel ils placèrent dom Philippe au milieu d'eux. Mais le radeau n'avançoit qu'avec peine vers le rivage; tantôt les flots les soulevoient jusqu'aux nues, tantôt les écueils les repoussoient en pleine mer. Les François faisoient des efforts incroyables pour aborder, lorsque le radeau heurta violemment contre un rocher & fut submergé. Tous ceux qui étoient dessus disparurent en même tems: Des-

marets reſté ſeul à côté du vice-roi, le retint par ſes habits, au moment où il plongeoit; il le chargea ſur ſes épaules, & le ramena au rivage, qu'ils atteignirent tous deux ſains & ſaufs.

Dom Philippe ſe rembarqua ſur un vaiſſeau échappé à la violence de la tempête, & arriva heureuſement à Goa. Auſſi-tôt qu'il eut pris poſſeſſion de ſa nouvelle dignité; ce ſeigneur fit éclater ſa reconnoiſſance envers les François; Saint-Amand fut revêtu de la charge de grand-maître de l'artillerie & d'intendant général de toutes les forteresses que les Portugais avoient alors aux Indes; peu de tems après le vice-roi lui fit épouſer une fille de qualité qui lui apporta beaucoup de biens. Jean de Roſe demanda à être renvoyé à Colombo, où il obtint un grade dans les troupes de l'île, & s'y maria à une jeune veuve métive fort riche, & pour laquelle il avoit conçu une forte inclination. Dom Philippe, qui avoit conſervé des ſentimens particuliers d'affection pour Deſmarets, parce qu'il avoit le plus contribué à le ſauver du naufrage, le fit capitaine de ſes gardes. Du Belloy, toujours paſſionné pour le jeu, obtint un préſent conſidérable en argent, & la liberté d'aller à Macao. Tous les autres François ſe reſſentirent auſſi de la généroſité du vice-roi.

Nous ajouterons, pour la ſatisfaction du lecteur

François, qui ne doit pas être indifférent au ſort de ces gentilshommes, les détails ſuivans. Deſmarets mourut dans l'exercice de la charge de capitaine des gardes, quatre mois après en avoir été revêtu, fort regretté de ſon maître & de tous ceux qui l'avoient connu; Jean de Roſe vivoit encore en 1658, époque de l'expulſion totale des Portugais de Ceylan par les Hollandois; Saint-Amand conſerva ſes places & ſon crédit ſous dom Philippe & ſes ſucceſſeurs, & mourut à Goa dans un âge fort avancé; du Belloy ſeul eut une fin funeſte, mais il ne put l'imputer qu'à lui-même, & ſur-tout à ſon caractère emporté & indiſcret, qui le fit tomber dans les mains de l'Inquiſition : malgré la rigueur des principes de ce tribunal, il obtint ſa liberté par le crédit de Saint-Amand. On a aſſuré à Tavernier que du Belloy ayant eu enſuite l'imprudence de paſſer par Mingrela, où les Hollandois avoient garniſon, il fut reconnu par quelques officiers, qui ſe rappelèrent l'avoir vu à Ceylan au ſiege de Négombo, où il étoit un des volontaires François de la troupe commandée par Saint-Amand; on lui fit un crime d'avoir quitté le ſervice de Hollande pour paſſer dans celui des Portugais; le gouverneur le fit arrêter, & l'envoya à Batavia pour y être jugé. Il n'a point reparu depuis, & l'on n'en a plus entendu parler.



N.° 10.

NAUFRAGE

Du Vaiſſeau Hollandois, le Dragon, *ſur les côtes d'une Terre auſtrale inconnue, en* 1658.

GAUTIER SCHOUTEN (*) rapporte dans le Journal de ſes navigations, le naufrage de deux vaiſſeaux hollandois, en 1658 & 1660. Le récit qu'il fait à ce ſujet intéreſſe par ſa ſimplicité & le ton de vérité qui y regne.

Schouten, en quittant les côtes de Hollande, montoit le vaiſſeau *le Nieuport*, qui fit en ſept

(*) GAUTIER SCHOUTEN, célebre voyageur du dernier ſiecle, étoit chirurgien au ſervice de la Compagnie hollandoiſe des Indes orientales. La relation de ſes voyages, imprimée pluſieurs fois en Hollande & en France, commence au mois d'Avril 1658, & finit au 11 Octobre 1665.

mois le trajet du Texel à Batavia. L'équipage jetta l'ancre devant cette ville le 25 d'Octobre 1658. Dans les premiers jours de son arrivée, on aprit à Batavia que le vaisseau, le Dragon, qui venoit de Hollande aux Indes, avoit fait naufrage sur les côtes d'une Terre australe inconnue. A la première nouvelle de cet accident, qui fut apportée par quelques officiers échappés dans une chaloupe, la Compagnie envoya dans le même lieu & sous leur conduite, la flûte *La Bouée-à-la-veille*, pour ramener les restes de l'équipage & les effets que les flots pouvoient avoir épargnés. Elle alla mouiller près d'une côte déserte, que ses guides reconnurent pour le théâtre de leur naufrage, & la chaloupe alla vers le lieu où ils avoient fait dresser des tentes pour ceux qu'ils n'avoient pu ramener, & qui devoient y attendre un bâtiment proportionné à leur nombre. On trouva les tentes brisées, & l'on ne découvrit ni les Hollandois ni même un seul habitant dans le pays. On chercha des traces auxquelles on pût reconnoître si l'on avoit construit quelque barque sur le rivage. Cette recherche ne fut pas moins inutile; il ne se trouva pas la moindre indication, qui pût faire du moins conjecturer ce qu'étoient devenus tant de matelots qu'on y avoit laissés.

Cependant, comme les restes du vaisseau, dont

les flots n'avoient encore emporté que les bordages & tout ce qui n'avoit pu réſiſter à leur violence, ſembloient ſeuls capables d'avoir arrêté ces malheureux Hollandois dans quelque retraite voiſine, on entreprit de les chercher plus loin dans les terres & le long du rivage. Mais pluſieurs troupes qui prirent divers chemins, ne revinrent pas avec plus de ſuccès que la première. On alluma des feux ſur des terres élevées, on pouſſa des cris, on tira un grand nombre de coups de canon; tous ces ſoins furent ſans effet. Il ne reſtoit d'autre parti que de retourner à Batavia, d'autant plus que les vents forcés & les tempêtes commençoient à menacer la flûte. Dans cette réſolution, la chaloupe fut envoyée pour faire de l'eau. Ceux qui la conduiſoient n'apportèrent point toute la diligence qu'ils devoient à leur commiſſion. Il s'éleva pendant leur abſence une ſi furieuſe tempête, que la flûte fut obligée de ſe mettre au large, où elle paſſa quelques tems; mais ne voyant pas revenir la chaloupe, qui étoit arrêtée dans une petite rivière par la crainte du danger, on conclut qu'elle avoit péri, & l'on reprit triſtement la route de Batavia.

Après l'orage, elle s'efforça de retourner à bord; la flûte avoit déja diſparu. Il fallut retourner au rivage pour ſe mettre à couvert de l'impétuoſité des flots. Mais on étoit ſans vivres, & le pays n'offroit

rien

rien qui pût ſervir de nourriture. Les montagnes étoient des rochers, & les vallées de vrais déſerts; les plaines n'étoient compoſées que de ſable, le rivage, plus affreux encore, étoit bordé d'écueils contre leſquels la mer briſoit avec d'effroyables mugiſſemens.

Les Hollandois de la chaloupe étoient au nombre de treize, déja fatigués & fort affoiblis par la faim; le froid & l'humidité augmentoient encore leurs ſouffrances. Ils ſe regardèrent comme des victimes dévouées à la mort. Cependant, à force de recherches ils trouvèrent entre les rochers diverſes ſortes de limaçons, qui parurent excellens à des eſtomacs affamés. Comme ils n'avoient ni feu ni bois pour les préparer, l'uſage continuel qu'ils firent d'un aliment ſi crud les incommoda beaucoup. Ils comprirent qu'une ſi foible reſſource ne ſuffiroit pas long-tems pour conſerver leur vie; & ne voyant de toutes parts qu'une mort certaine, ils prirent la réſolution de s'expoſer aux flots; dans l'idée que s'il ne ſe préſentoit rien de plus favorable ſur mer, un naufrage infaillible les délivreroit plutôt de leurs peines. D'ailleurs, ils ſe flattoient encore de pouvoir aborder à quelque autre côte où la nature leur offriroit des alimens plus propres à des créatures humaines.

Ils employèrent tout ce qui leur reſtoit de for-

cé, à calfater la chaloupe, à remplir leurs tonneaux & à se pourvoir de limaçons; & mettant en mer, ils abandonnèrent des lieux où ils n'avoient vu aucune créature vivante. Le premier coup de vent les jetta bientôt en haute mer. Ils avoient heureusement avec eux le second pilote de la flûte, qui les guida par le cours des astres. Cependant, comme ils n'ignoroient pas que leur voyage jusqu'à la côte septentrionale de Java, étoit d'environ quatre cens lieues, le courage leur manquoit en y pensant. Dans le beau tems & pendant le jour, ils croyoient avancer avec assez de succès; mais à la moindre agitation des flots, sur-tout lorsque la nuit devenoit fort obscure, ils perdoient toute connoissance de leur route, & les vagues passant par-dessus leurs têtes, leur ôtoit l'espérance de voir le jour suivant. Leur plus cruelle aventure fut la nécessité de jetter leurs limaçons qui commencèrent bientôt à se corrompre. Ils se virent réduits à l'eau pour tout aliment. La nuit ils ressentoient un froid insupportable, & le jour ils étoient brûlés des ardeurs du soleil.

Enfin le travail de la navigation & le retranchement absolu de toute nourriture avoient entièrement épuisé leurs forces, lorsqu'un jour au matin ils découvrirent des terres qu'ils reconnurent pour les montagnes méridionales de la grande Java. Dans le transf-

port de leur joie, ils gouvernèrent droit vers la côte, au hasard de se perdre mille fois sur les rochers qui la bordent. Un heureux hasard les fit tomber devant une grande plaine arrosée par une belle rivière & plantée d'un grand nombre de cocotiers. Mais lorsqu'ils espéroient de descendre dans un lieu si convenable à leurs besoins, ils s'apperçurent que la mer brisoit si violemment contre le rivage, qu'ils ne pouvoient en approcher sans un naufrage certain. De treize qu'ils étoient, neuf qui savoient nager se jettèrent brusquement dans les flots, & n'écoutant ni leur foiblesse, ni les cris de leurs compagnons, ils gagnèrent heureusement la terre. Là, sans prendre un instant pour respirer, ils coururent aux cocos, dont ils se rassasièrent avant que d'entrer en délibération sur leur sort. Ensuite tournant les yeux vers la mer, ils virent leurs compagnons, qui dans l'impuissance d'arrêter plus long-tems la chaloupe, les exhortoient par des signes à revenir à bord. Mais les brisans rendoient cette entreprise fort difficile; & tandis que des deux côtés on raisonnoit apparemment sur les obstacles qui empêchoient les uns de quitter le rivage, & les autres d'y arriver, la nuit vint couvrir la mer & cette plage de ses voiles.

Ceux qui étoient demeurés dans la chaloupe, attendirent le jour avec une extrême impatience. Ils le virent enfin paroître, mais ce fut pour leur

apprendre que la force des courans les ayant fait dériver, ils étoient devant une autre côte, où ils ne voyoient plus de vallée; c'étoient au contraire, de hautes montagnes, d'affreux déferts, des bois épais, un rivage nud & bordé de rochers innaccessibles. Cependant, lorfque le vent fut diminué, ils approchèrent affez facilement d'une ouverture qui faifoit l'extrémité d'une vallée. Ils y débarquèrent, & s'étant efforcés d'affurer leur chaloupe, ils entrèrent dans le bois pour y manger les meilleures feuilles des arbres. Cet aliment, le feul qu'ils trouvèrent dans ce lieu défert, leur rendit affez de forces pour leur faire entreprendre de chercher leurs compagnons. Deux d'entr'eux demeurèrent à la garde de la chaloupe, pendant que les deux autres fe mirent à fuivre le rivage, dans l'efpérance de retrouver l'agréable canton qu'ils avoient perdu de vue pendant la nuit. Mais leur marche fut interrompue par des roches efcarpées, & par une profonde rivière qui coupoit la côte pour fe rendre dans la mer. Cet obftacle les força de retourner fur leurs pas; ils fe rembarquèrent, quoiqu'à peine capables de pouffer leur chaloupe & de la mettre à flot. Tandis qu'ils s'efforçoient de traverfer le brifant qui la repouffoit, une lame la rejetta fi violemment contre une roche, qu'elle en demeura fracaffée. Cet accident leur parut fans re-

mede. Ils retournèrent ſur le rivage la triſteſſe dans le cœur, avec le ſurcroît de fatigue & d'épuiſement que le travail venoit de leur cauſer.

» Les prières du chrétien obſerve pieuſement » Schouten, ne reſtent jamais ſans effet. Celles de » ces infortunés pénétrèrent au plus haut des cieux; » Dieu fortifia leur courage, & leur inſpira l'idée » de ſuivre la côte orientale, oppoſée à celle où » ils avoient cherché leurs compagnons ». Ils marchèrent pendant tout le jour, entre la mer qu'ils avoient à gauche & des montagnes fort déſertes, mais ils trouvèrent du moins des herbages, des racines & de l'eau fraîche dans quelques petits ruiſſeaux. Le ſoir ils s'arrêtèrent ſous des arbres où ils paſſèrent tranquillement la nuit. Après avoir continué le lendemain de marcher pendant quelques heures, ils découvrirent ſur le rivage deux petits canots, vers leſquels ils ne balancèrent pas à deſcendre. Chemin faiſant, ils apperçurent dans l'herbe un ſentier battu qu'ils ſuivirent, & qui les conduiſit près d'une hutte. C'étoit la demeure d'un vieil hermite Indien, auquel leur figure Européenne cauſa moins de frayeur que d'étonnement. Ils ſavoient un peu de la langue malaye; le récit qu'ils firent de leur aventure excita ſa compaſſion. Il leur préſenta du poiſſon ſec, qui étoit le fruit de ſa pêche, & du riz qu'il cultivoit de ſes propres mains.

Un accueil si charitable leur fit prendre la résolution de passer quelque tems avec lui; mais dans la crainte que sa charité ne se refroidît en leur voyant consumer ses provisions, ils s'exercèrent à la pêche dans les petits canots, & ils prirent beaucoup de poisson. L'hermite leur apprit diverses méthodes pour surprendre les chevres sauvages & d'autres animaux des montagnes. La chasse ne leur réussissant pas moins que la pêche, ils fournissoient abondamment des vivres à leur hôte, qui leur accordoit l'usage de sa hutte pour la nuit. Ils s'accoutumèrent si facilement à cette vie, que non-seulement ils traversoient les bois & les brossailles avec autant de légèreté que les Indiens, mais qu'après avoir rétabli leurs forces jusqu'à prendre de la couleur & de l'embonpoint, ils ne pensèrent point à quitter un lieu tranquille, dans lequel ils trouvoient continuellement de quoi satisfaire à tous leurs besoins.

Cependant leur tranquillité fut troublée par une troupe de brigands, qui ne vivant que de rapines, erroient dans les bois & le long du rivage, & tuoient sans pitié tout ceux qui tomboient vifs entre leurs mains. Ces furieux auxquels leur genre de vie a fait donner le nom de Vagans, prennent de l'opium pour s'animer au meurtre & au pillage; Schouten raconte que dans les villes mêmes,

il leur arrive ſouvent de commettre les mêmes déſordres. Lorſque l'opium commence à produire ſon effet, ils ſe mettent à crier : Amoek ! Amock ! qui ſignifie, maſſacre, & le ſabre ou le poignard au poing, ils tombent ſur tout ce qui ſe trouve expoſé à leurs coups. Il en vit exécuter trois dont la rage s'étoit exercée juſqu'au milieu de Batavia. On leur coupa d'abord les mammelles, enſuite on les roua en commençant par le bas du corps. Malgré la crainte qu'on tâche de leur inſpirer par de ſi cruels ſupplices, leurs fureurs ſe renouvellent ſouvent. Ces brigands vinrent donc attaquer la hutte, & ne trouvant pas de réſiſtance dans quatre hommes ſans armes qu'ils reconnurent pour des Européens, ils voulurent ſavoir comment ils avoient fait naufrage, & quels effets ils avoient ſauvés. Ainſi l'eſpérance qu'ils eurent de tirer quelque profit de cette rencontre, ſauva les Hollandois en les dérobant à leurs premiers tranſports. L'hermite, moins tremblant pour lui-même que pour ſes hôtes, ſe jetta à genoux, les mains élevées vers le ciel, & par une vive peinture de leurs infortunes & de leur pauvreté, il toucha ſi vivement ces barbares, que loin d'exercer leur fureur ordinaire, ils offrirent de conduire les quatre étrangers à Japara, pays le plus voiſin, où l'on voyoit ſouvent des vaiſſeaux de leur nation. Cette offre parut ſi ſincère aux Hol-

landois, qu'ils ne firent pas difficulté de l'accepter. Après avoir remercié l'hermite, ils se mirent en chemin avec leurs guides, par des déserts & des bois affreux; entrant de-là dans des plaines agréables & bien cultivées, ils arrivèrent dans la ville du Mataram ou empereur de l'île, d'où ils se rendirent sans peine au comptoir de Japara. Les directeurs donnèrent quelque récompense à leurs conducteurs. Schouten vit ces quatre Hollandois à Batavia où ils avoient été renvoyés depuis peu; mais il n'a pas su qu'on ait jamais entendu parler de leurs compagnons.





N.° 11.

NAUFRAGE

Du Vaisseau Hollandois le Coromandel, *dans le Golfe de* Bengale, *en* 1660.

EN 1660, la Compagnie hollandoise des Indes orientales résolut d'envoyer des présens au roi d'Arrakan, pour obtenir de ce prince la liberté du commerce dans les états de sa domination. Ces présens furent chargés sur trois vaisseaux ; le premier, qui étoit l'amiral, se nommoit *Hasselt* ; le deuxième, étoit appelé *les Remedes Hollandois* ; & le troisième, étoit un petit bâtiment monté par Guillaume Hoorenbeek, de Harlem. Ces vaisseaux partirent de Batavia le 12 Septembre 1660. Après avoir été beaucoup contrariés par les vents & par une tempête affreuse, dans le golfe de Bengale, les vaisseaux achevèrent leur navigation, & entrèrent dans la grande rivière d'Arrakan, qu'on est obligé

de remonter environ dix-huit lieues. Le ſur-lendemain ils mouillèrent l'ancre devant Bandel, ville fort peuplée où eſt un comptoir hollandois. Cette ville eſt à dix-huit lieues dans les terres, & à une grande lieue de la ville capitale d'Arrakan.

» Pendant que nous attendions le tems d'être admis à l'audience du roi, dit Schouten, qui étoit ſur le vaiſſeau amiral, le bruit ſe répandit qu'un vaiſſeau hollandois avoit ſombré ſous voile pendant la violente tempête que nous avions éprouvée nous-mêmes, qu'il y étoit péri pluſieurs centaines d'hommes, & que le reſte, qui s'étoit ſauvé, conſiſtoit en très-peu de gens qui ſavoient parler la langue de Pégu.

» Nous avions des raiſons pour n'ajouter pas entièrement foi à cette nouvelle; mais le 22 Octobre, le premier pilote du yacht *le Coromandel*, qui étoit celui qui avoit fait naufrage, ſe rendit à notre bord avec neuf matelots. Ils nous firent un récit de leur infortune, dont voici le précis.

» Ils étoient partis au mois de Septembre précédent de Paliacatte ſur la côte de Coromandel, pour aller au royaume de Pégu, ayant à bord près de cinq cens paſſagers de divers pays, de Coromandel, de Perſe, de Bengale, de Pégu, & pluſieurs Mores; la plupart avec leurs familles,

femmes, enfans & eſclaves, qui alloient ſous le pavillon hollandois à Pégu, pour leurs affaires. Ils ne ſoupçonnoient pas qu'un voyage qui ſe pouvoit faire en huit jours dût avoir une ſi funeſte iſſue.

» Ils avoient eu d'abord un beau tems, une mer calme, un vent à ſouhait. Trente-quatre Hollandois avoient la conduite du vaiſſeau, qui courut à l'eſt. Tout le monde étoit dans une joie extrême d'avoir un tems ſi favorable, & de faire tant de chemin, de ſorte que chacun ſe promettoit d'être à Pégu dans auſſi peu de tems qu'on en pouvoit mettre à y aller.

» Mais la joie fut bientôt changée en triſteſſe & en crainte. Un ſombre nuage parut ſur l'horiſon, la mer, s'éleva tout d'un coup, & il ſurvint un furieux orage. Le vaiſſeau étoit foible de bois, il carguoit, c'eſt-à-dire, penchoit ſous le vent, il portoit mal ſes voiles, & par conſéquent n'en pouvoit porter que peu. Le péril faiſoit que preſque tous les paſſagers vouloient être ſur les ponts, où ils faiſoient un trop grand poids, vu que le bâtiment carguoit ſi fort. Cependant il ſe relevoit chaque fois; mais enfin il vint un tourbillon, & la lame prit le vaiſſeau du même côté; ces deux accidens réunis le firent tellement & ſi ſubitement carguer, que les Indiens qui n'avoient pas le pied

marin, roulèrent du côté qui penchoit, & par ce moyen le firent renverſer, de ſorte que les mâts & les voiles étoient dans l'eau. Un coup de mer entrant alors dans le bâtiment, alla étouffer dans les bas pluſieurs paſſagers, & le chirurgien hollandois qui s'y trouva.

» Il n'eſt pas poſſible de décrire le pitoyable état de ceux qui étoient encore en vie, ni de repréſenter leurs cris, leurs plaintes & leurs lamentations. On en voyoit beaucoup qui nageoient autour du vaiſſeau, même des femmes & des enfans, qui luttoient contre les flots. On ſe prenoit aux voiles & aux mâts; on grimpoit & on tâchoit de monter ſur le côté du navire. Les Hollandois, qui nageoient comme les autres, firent tant d'efforts qu'ils dégagèrent, comme par miracle, la petite chaloupe & le canot, qui par malheur encore faiſoient eau, & n'avoit point d'agrès, ni rien de ce qu'il falloit pour naviguer. Ils arrachèrent ou déchirèrent des morceaux de voiles, pour boucher les voies d'eau.

» Ils dégagèrent auſſi le perroquet d'artimon & le bâton du pavillon de pouppe, & avec une peine incroyable ils en firent deux petits mâts, un pour la chaloupe, & l'autre pour le canot, & ils y mirent tous les morceaux de voiles qu'ils purent arracher. Enfin ils eſpérèrent qu'avec ces deux petits

bâtimens délâbrés, ils ne laisseroient pas de sauver la vie à plusieurs personnes.

» Mais il s'en présentoit trop pour la capacité de ces deux petits vaisseaux. Tous ceux qui nageoient encore se rendoient à leur bord, & il n'y avoit pas moyen d'entendre les cris & les supplications de ceux qui vouloient y arriver, de voir leurs efforts pour en approcher, & leurs mains tendues pour implorer la miséricorde de ceux qui y étoient déjà, sans que le cœur se fendît de pitié. Le côté du vaisseau renversé étoit couvert d'Indiens & de Mores, hommes & femmes, qui ne faisoient pas moins de cris, & qui se disoient les derniers adieux les uns aux autres, & à ceux qui étoient dans l'eau. En un mot, l'image & les horreurs de la mort régnoient par-tout.

» Les Hollandois, & ceux d'entre les plus robustes Indiens qui étoient déjà dans la chaloupe, la remplissoient & la chargeoient tellement, qu'il n'y avoit pas moyen de songer à retirer quelques vivres, ni d'y recevoir aucun des misérables qui demandoient cette grace d'une manière si touchante; parce qu'infailliblement ils auroient tous péri. Il fallut même, quoique ce fût avec la dernière douleur & avec une inhumanité qui désespéroit ceux qui la commettoient, repousser les malheureux qui avoient gagné jusques au bord des bâtimens, &

les faire retomber à la mer. Enfin, pour se sauver de leurs attaques & s'éloigner d'un si triste spectacle, on fit nager le canot & la chaloupe, laissant encore sur le côté du vaisseau renversé & dans la mer, beaucoup d'infortunés qui jettoient des cris pitoyables, & capables d'émouvoir même les rochers.

» De tout ce grand nombre de gens, il n'y eut que trente-quatre ou trente-cinq personnes qui purent tenir dans les petits bâtimens qui se sauvèrent. En s'éloignant, ils virent le vaisseau renversé flotter encore un peu de tems; puis tout d'un coup il s'enfonça, & les cris des mourans qui n'avoient fait que prolonger leur peine, ayant alors redoublé, ils furent entendus de ceux qui se sauvoient, & qui en étoient déja bien éloignés.

» Leurs bâtimens, qui ne faisoient presque que flotter sur le vaste Océan dont ils alloient chercher les bords, furent tellement agités par les vagues, qu'on les voyoit à tout moment sur le point de périr aussi. Ils prirent leurs cours à l'est, dans l'espérance de découvrir bientôt la côte d'Arrakan ou celle de Pégu, & d'y pouvoir prendre terre.

» Cependant le canot, qui ne navigeoit pas bien, étoit aidé par la chaloupe, à laquelle il étoit attaché par une corde; mais cette manœuvre ne

pouvant continuer, à cauſe des voies-d'eau qui étoient à ce dernier bâtiment, ceux qui le conduiſoient coupèrent la hanſière & abandonnèrent l'autre. Alors la chaloupe faiſant plus de chemin, ils ſe hâtèrent de lui faire gagner terre avant qu'elle coulât à fond.

» Le canot faiſoit auſſi tous ſes efforts pour ſuivre la chaloupe; mais ce fut en vain, car la nuit ſuivante les écarta l'un de l'autre. Ceux qui étoient dans la chaloupe ſe regardèrent comme les plus heureux; mais ils ſe trompèrent, ainſi qu'on le va voir.

» Le canot flottant ſans vivres, & ſans eſpérance de ſe maintenir aſſez long-tems pour prendre terre en aucun lieu, paſſa ſix jours & ſix nuits en mer; ſans que ceux qui étoient dedans priſſent aucune nourriture, quoique le danger où leur bâtiment étoit à toute heure, les obligeât à travailler continuellement. Au bout de ce tems, ils découvrirent la côte d'Arrakan, & ayant abordé un bâtiment du pays, qu'ils rencontrèrent, on les prit, on leur donna de quoi manger, on les emmena pour les envoyer à Arrakan & les joindre aux eſclaves du roi, ſelon les loix du pays, qui adjugent au prince tous ceux qui échappent d'un naufrage & ſe ſauvent ſur ſes côtes.

» Quand ils furent préſentés à ce prince, ils lui

firent, en langue de Pégu, un ſi triſte & ſi touchant récit de leur infortune, qu'il excita la compaſſion dans le cœur de tous ceux qui l'entendirent. Non-ſeulement le roi & les ſeigneurs leur donnèrent tout ce dont ils avoient beſoin, mais même ce monarque les remit en liberté, & les renvoya chercher leurs compatriotes. Ce furent ceux qui vinrent nous trouver, ainſi qu'il a été dit, ne ſachant point ce qu'étoient devenus leurs compagnons & leur chaloupe.

» Mais ceux-ci ſe ſauvèrent auſſi, comme par un miracle, & vinrent tout de même quelque jours après dans le royaume. Leur chaloupe ouverte en pluſieurs endroits & faiſant eau, avoit vogué ſept jours & ſept nuits, & avoir été mille fois ſur le point de couler bas. Leurs larmes, & l'eau même qu'ils rendoient, avoient été toute leur nourriture. Enfin ils avoient découvert une île couverte de bois, où ils étoient deſcendus, accablés de foibleſſe & atténués de faim. Cependant ils ne trouvèrent rien à manger. L'île étoit déſerte ; il n'y avoit ni hommes, ni animaux, ni arbres qui portaſſent des fruits, que des tamarins qui, tout aigres qu'ils étoient, furent dévorés, & ſervirent pendant quinze jours de nourriture à ces infortunés.

» Cet aliment avoit des qualités qui ne pouvoient manquer d'en rendre l'uſage nuiſible. Il cauſa

des

des rétréciſſemens de boyaux & un cours de ventre dont deux hommes moururent. L'état de détreſſe & d'incommodité où ils étoient les obligea à ſe remettre en mer. Ils coururent à l'eſt, & un vent favorable les pouſſa promptement ſur la côte d'Arrakan. Les payſans & les pêcheurs leur fournirent des alimens avec beaucoup de charité.

» Ils réſolurent d'aller chercher l'embouchure de la grande rivière d'Arrakan; mais comme ils voulurent traverſer le briſant pour reprendre le large, la chaloupe alla donner contre des rochers, & s'y briſa. Ainſi, il fallut qu'ils retournaſſent à terre, preſque nuds & tout mouillés. Pour obtenir des charités, ils firent aux habitans le récit de leur accident, en langue de Pégu; & ils eurent grand tort, car le royaume de Pégu étant alors en guerre avec celui d'Arrakan, ils ne devoient pas dire qu'ils étoient partis de Coromandel pour aller chez les ennemis des gens à qui ils parloient.

» En effet, on les maltraita fort; on leur dit qu'on voyoit bien que les Hollandois portoient au roi de Pégu des munitions de guerre & de bouche, & qu'ils le favoriſoient. Sur cette accuſation, ils furent arrêtés priſonniers, & condamnés à la mort. On leur mit la corde au cou, on leur lia les bras à la ceinture, & l'on ordonna qu'ils fuſſent

conduits & préfentés au roi en cet état, s'imaginant que ce prince prendroit un grand plaifir à voir des Chrétiens ainfi traités. Ils les menèrent donc de ville en ville, les faifant fouvent jeûner, & les meurtriffant de coups; en chaque lieu où ils paroiffoient, ils étoient obligés de faire le récit de leur aventure devant les magiftrats, qui tous le prenoient en mauvaife part, & étoient irrités de ce que le vaiffeau avoit fait voile pour Pégu.

» On ne peut décrire tout ce que ces malheureux eurent à fouffrir par le chemin. Ce n'étoit qu'humiliations, génuflexions, inclinations profondes qu'il falloit recommencer devant les fupérieurs de chaque ville, bourg ou village; & pour foulagement ils fe voyoient injuriés de tout le monde, & déclarés dignes de mort. Un incident fingulier auroit caufé leur perte, fi les feigneurs & les gentilshommes, devant qui ils fe trouvoient, n'euffent été plus fenfibles que les autres à la pitié.

» L'ufage qu'ils avoient fait des tamarins dans l'île déferte, continua long-tems à leur caufer des coliques & le cours de ventre. Un jour qu'ils furent conduits devant un grand feigneur & devant fa cour, après avoir paffé par divers appartemens de fon palais, & être entrés dans une grande falle remplie de perfonnes diftinguées de l'un & de l'autre fexe, qui étoient affifes fur de beaux tapis, le ca-

pitaine du vaiſſeau naufragé, nommé *Jean Horl*, voulant faire plus de complimens que ſes camarades & plus de révérences à la manière du pays, laiſſa couler un vent, qui fit tant de bruit & d'éclat, qu'il fut entendu dans toute la ſalle, & ſurtout du commandant, qui s'écria : Syuw ! ſyuw ! ou, fi ! fi ! de même que tout le reſte de la compagnie.

» On ne fut pas peu irrité de cette indécence, & les priſonniers baiſſant la tête, demeurèrent dans une confuſion d'autant plus grande, qu'ils en craignirent de funeſtes ſuites. Enfin le ſecond pilote, nommé *Jean Spring*, de Harlem, prit la parole, & ſupplia les ſeigneurs d'avoir la généroſité de pardonner une ſi grande faute, qui étoit involontaire & ne provenoit que d'une incommodité cauſée par les tamarins dont ils avoient été contraints de faire leur unique nourriture pendant près de quinze jours; que cet aliment nuiſible leur avoit cauſé des accidens très-fâcheux, dont deux de leurs compagnons étoient morts; qu'eux-mêmes en étoient encore tellement atténués qu'ils n'étoient pas maîtres de leurs mouvemens, & ſe trouvoient hors d'état de paroître devant une ſi brillante compagnie.

» Cette petite harangue faite à propos, appaiſa tout le monde. Le capitaine nous a dit depuis, que ce fut-là encore la plus grande extrémité où

il se fût trouvé, ne s'attendant à rien moins qu'à être haché en pieces à coups de sabre. Le récit de leur infortune ayant même touché le cœur de cette noblesse, on leur fit donner de la nourriture & des vêtemens, & ils furent mieux traités qu'auparavant. La bonté & la compassion des dames, ainsi que ces captifs le purent appercevoir, contribua beaucoup au soulagement qui leur fut donné. Elles furent émues de voir des pauvres étrangers presque nuds, décharnés, liés & garottés, qui d'un air suppliant & abattu demandoient quelque relâche à des mauvais traitemens qu'ils n'avoient mérités par aucun forfait.

» Ils furent donc alors déliés, mis entre les mains de gens plus humains, & conduits à la plus prochaine rivière, embarqués dans une jéliasse ou galère d'Arrakan, qui remonta la rivière pour les mener à la capitale du royaume. La jéliasse passant par le travers de nos vaisseaux, ils les reconnurent, & prièrent l'officier qui la commandoit, de les aborder, criant en même-tems pour nous avertir.

» On alla au-devant d'eux, & on les retira des mains de leurs conducteurs, sous la promesse que fit le président d'en donner à l'instant avis au roi. Cela fut aussi-tôt exécuté, & en même tems on supplia ce monarque de leur rendre la liberté

que leur naufrage leur avoit ôtée, les ayant rangés au nombre de ses esclaves. Cette grace leur fut accordée, comme elle l'avoit été à leurs compagnons.

» On les prit dans notre vaisseau pour les emmener à Batavia. Mais quelque précaution qu'ils apportassent & qu'on eût pour eux à l'égard de la nourriture, il n'y en eut que très-peu qui furent exempts de maladies. Cependant ils en guérirent, & se rétablirent parfaitement ».





N.° 12.

NAUFRAGE

De la Chaloupe du Vaiſſeau François le Taureau, *dans une baie près du* Cap-Verd, *ſur la côte occidentale d'Afrique, en* 1665 (*).

LA Relation de ce naufrage offre au lecteur des circonſtances dignes de ſa ſenſibilité; mais avant que de lui en préſenter le tableau, il eſt néceſſaire de mettre ſous ſes yeux, au moins en abrégé, les

(*) La Relation de ce naufrage a été publié par le ſieur SOUCHU DE RENNEFORT, auteur des Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Indes orientales. *Paris*, 1688, *in*-4°. M. l'Abbé PRÉVOST l'a auſſi inſérée en abrégé dans le huitième volume de ſon Hiſtoire générale des voyages. *Paris*, 1750, *in*-4°. Mais les circonſtances les plus touchantes du naufrage ſe trouvent dans la vie manuſcrite de M. de MONMASSON, miſſionnaire, de la Congrégation de S. Lazare.

principaux événemens du voyage qui y a donné lieu.

Les avantages considérables que le commerce étranger apportoit aux Compagnies Hollandoise & Angloise, vers le milieu du dix-septième siecle, avoient excité l'émulation des négocians François. Différens projets & plusieurs mémoires furent présentés à M. Colbert à ce sujet. Ce ministre zélé pour la prospérité de la nation, obtint du roi, par une déclaration du mois de Mai 1664, l'établissement d'une Compagnie Françoise pour le commerce des Indes orientales. Un secrétaire du conseil & neuf célebres négocians furent établis les premiers syndics de la Compagnie. Ils s'en associèrent d'autres, tant à Paris, qu'à Lyon, Rouen, Bordeaux, Nantes, &c. &c.

Par la même déclaration, le roi prêtoit trois millions à la Compagnie, sans intérêt & sans prendre aucune part au profit pendant dix ans; il se chargea même de toutes les pertes qui pourroient arriver pendant cet intervalle.

La bienfaisance du roi, la paix dont jouissoit alors l'Europe, & l'état florissant du royaume, étoient des dispositions plus solides & plus favorables que ne l'avoient jamais été celles qui avoient donné naissance aux Compagnies de Hollande & d'Angleterre. Aussi, les François animés par ces

motifs, entrèrent-ils fort ardemment dans les vues du ministre. Le zele fut égal dans tous les ordres de l'état. On arrêta de faire un fonds de quinze millions; il fut bientôt rempli.

Après s'être assuré d'un fonds si considérable, la Compagnie résolut d'envoyer dans les cours du Mogol, de la Perse, & dans celles des autres puissances de l'Inde, diverses personnes expérimentées dans le commerce & la négociation. Le but de leur mission étoit de sonder le terrein, & de chercher à se concilier la faveur de ces princes. Tous ces envoyés partirent au commencement du mois d'Octobre 1664.

Pendant que les directeurs généraux dressoient des instructions pour les différens préposés de la Compagnie, on travailloit avec ardeur dans les ports du Havre, de la Rochelle & de Saint-Malo, à l'armement de quatre vaisseaux. Le premier étoit une frégate nommée *le Saint-Paul*, montée de 32 pieces de canon & de quatre-vingt matelots, sous le commandement du sieur *Véron*, d'Oleron, capitaine d'une expérience reconnue. *Kerkadiou*, gentilhomme Breton, revenu depuis six mois de Madagascar, commandoit le second qui étoit une flûte nommée *le Taureau*; elle portoit 22 canons & soixante-quatre hommes d'équipage. Le troisième, nommé *la Vierge de bon Port*, de vingt pieces de canon

& de ſoixante matelots, avoit pour capitaine le ſieur *Trucho de la Chenaye*, de Saint-Malo. Enfin le quatrième, petite frégate nommée *l'Aigle-blanc*, étoit commandée par le ſieur *De la Clocheterie*, de la Rochelle, homme d'une valeur & d'une réſolution ſingulière, qui depuis quelques années, avoit enlevé aux Eſpagnols, avec un ſeul bâtiment, deux grands navires chargés de piaſtres & d'eſclaves, & on l'avoit vu entrer dans la rade de Breſt avec ſix vaiſſeaux de priſe à la queue du ſien. Les deux cent-trente hommes d'équipage de la flotte étoient l'élite de plus de mille qui ſe préſentèrent. On ne comptoit pas d'abord moins de 400 paſſagers; mais le jour du départ ce nombre ſe trouva diminué, par la crainte de la mer dont la plupart avoit vu de près l'agitation continuelle, dans un trop long ſéjour qu'ils avoient fait à Breſt. Il n'entra dans les quatre vaiſſeaux que 288 paſſagers, & il y avoit dans ce nombre huit miſſionnaires de la maiſon de Saint-Lazare de Paris, qui ſe diſtribuèrent ſur chaque bâtiment.

Le départ de la flotte & les circonſtances de ſa navigation n'ont rien de remarquable juſqu'au 3 de Mars, qu'elle arriva heureuſement à la vue du Cap-Verd. Les quatre vaiſſeaux entrèrent le lendemain dans la première baie après le cap, & mouillèrent à une demi-lieue du rivage. Auſſi-tôt quatre

chaloupes chargées d'officiers, de soldats & de matelots, voguèrent vers un endroit de la côte où plusieurs Negres les attendoient sans armes, & leur montroient l'abord le plus facile. Les chaloupes étant arrêtées à plus de six toises de la terre par le sable & la basse mer, une foule de Negres se jetta dans l'eau avec tant d'empressement pour transporter les François au rivage, que les matelots mêmes qui se déshabilloient pour rendre ce service, furent contraints de les recevoir. Après avoir témoigné beaucoup de joie de l'arrivée de la flotte, ils firent entendre en langue portugaise, que leur alcade, ou vice-roi du canton, aimoit les François & qu'il recevroit volontiers leur visite.

Véron, amiral, & Rennefort, auteur de la relation du voyage, escortés par douze fusiliers, se firent conduire dans un village éloigné de six cens pas environ. Il étoit composé de près de cent cazes rondes, de quatre à cinq pieds de hauteur. La couverture de chacune se terminoit en pointe comme celle de nos glacières; toutes les cazes étoient environnées d'une double palissade de branches de palmier, avec une petite cour à l'entrée. La cour de l'alcade, qui surpassoit toutes les autres en grandeur, étoit au milieu de quatre cazes, dans l'une desquelles il logeoit; les femmes en occupoient deux autres & le quatrième étoit

pour ſon cheval. Les François le trouvèrent aſſis ſur une ſellette de bois au milieu de cette cour. L'alcade étoit un negre âgé d'environ quarante ans, bien fait, d'une contenance fière & ſérieuſe. Sa tête étoit couverte d'un turban de coton blanc & bleu, & ſes épaules d'une ſorte de tapis ou d'étoffe informe. Une autre piece connue ſous le nom de pagne, le couvroit depuis la ceinture juſqu'aux genoux. Ses jambes & ſes bras étoient nuds, & ſous les pieds il avoit un morceau de cuir qui lui tenoit lieu de ſandales. Ses officiers étoient à terre ; les uns étendus, d'autres aſſis ſur leurs talons. Le principal conſeiller, qui ſe nommoit *Jean Amſterdam*, âgé de quatre-vingt-huit ans, ſe tenoit accoudé ſur les genoux de ſon maître.

Après les premières civilités que l'alcade reçut & rendit gravement ſans quitter ſa ſellette, les François lui préſentèrent un flacon d'eau-de-vie. Il en but un grand coup, & le conſeiller ayant ſuivi ſon exemple, à peine en reſta-t-il pour le troiſième ; on convint enſuite de payer ſix bouteilles d'eau-de-vie, ſix aunes de toile, & une barre de fer, pour le droit d'ancrage de chaque chaloupe. Pendant cet entretien, les femmes de l'alcade, qui étoient dans leurs cazes où la curioſité leur faiſoit montrer la tête à chaque inſtant, lui firent dire qu'elles deſiroient beaucoup de voir les Fran-

çois. Il leur accorda cette ſatisfaction; elles étoient vêtues à-peu-près comme les hommes. Avant la fin de l'audience, il arriva près de l'alcade cinquante de ſes principaux officiers, armés de demi-piques, de ſabres & de fleches. Leur arrivée imprévue cauſa quelque défiance aux François; mais les plus prudens exhortèrent les autres à cacher leur émotion.

Dans l'intervalle de la viſite de l'amiral à l'alcade, les François reſtés à bord, furent témoins de la ſcène la plus affligeante. Quelques matelots de l'équipage du Taureau, & pluſieurs paſſagers, au nombre de trente, étoient deſcendus dans la chaloupe; leur projet étoit de gagner la terre, & de ſatisfaire leur curioſité ſur l'intérieur du pays. *M. Boſſordée*, un des deux miſſionnaires qui étoient ſur ce vaiſſeau, les accompagnoit. Pendant le trajet, pluſieurs jeunes-gens s'étant pouſſés imprudemment, la chaloupe trop ſurchargée d'un côté fut priſe d'une vague par le travers, & renverſée dans les flots. Le ſieur *Le Tourneur*, lieutenant du Teaureau, étoit alors occupé à faire jetter des filets près du rivege, & la pêche avoit déja fourni de quoi raſſaſier plus de cent cinquante perſonnes, lorſqu'un coup de canon tiré à ſon bord lui fit abandonner cet amuſement. Il vit le pavillon en berne, une chaloupe aſſez éloignée, la quille en haut, des barrils qui flottoient, & des hommes à la na-

ge, dont les uns s'efforçoient de gagner la terre & les autres de retourner vers le navire. Le ſieur Le Tourneur, juſtement alarmé du danger que couroient ces malheureux, ſe hâta de regagner le vaiſſeau. On avoit déja envoyé au ſecours avec la plus grande célérité, les chaloupes qui étoient reſtées, & des canots conduits par des Negres. Ces petits bâtimens arrivèrent fort à propos à l'endroit du naufrage; pluſieurs de ceux même qui ſavoient nager commençoient à perdre leurs forces. Dix-huit François furent ſauvés, mais il en périt douze, avec Jean Amſterdam, conſeiller de l'alcade. (Ce vieillard Negre ayant entendu nommer le capitaine Kerkadiou parmi les officiers de l'eſcadre, n'avoit point attendu la fin de l'audience pour aller le voir. Ils renouvellèrent connoiſſance enſemble à bord du Taureau. Le vieillard ne ſe ménagea point ſur l'eau-de-vie, & il revenoit ivre dans la chaloupe, lorſqu'elle fut renverſée.

Parmi les particularités de ce naufrage, deux traits de générosité frappèrent beaucoup ceux qui en furent témoins. Un jeune François nommé Planſon, qui nageoit parfaitement bien, voyant près de lui un autre jeune-homme de ſes amis, qui ne ſavoit pas nager, oublia le péril où il étoit lui-même, pour le ſecourir, & lui dit de s'attacher à

ſes habits. Mais les forces lui manquèrent, & ils périrent enſemble. « Rare exemple d'amitié, obſerve l'auteur du journal du voyage, & malheureuſe fin de deux jeunes-gens bien faits, d'un caractère doux & dignes d'un meilleur ſort ».

Un autre François, nommé Giron de la Martinette, joignit plus de prudence au même ſentiment de généroſité. Le fils du ſieur De Montauban, jeune enfant de dix ans, alloit périr à ſes yeux. Il le prit d'un bras, & nageant de l'autre il le monta ſur la quille de la chaloupe renverſée. Enſuite lui ayant recommandé de ſe laiſſer tourner par le mouvement de la vague, & de ne pas quitter le bois qu'on ne le vînt prendre, il ſe remit lui-même à la nage; ſon adreſſe autant que ſa force lui fit atteindre un canot dans lequel il monta. A peine y étoit-il, que ce frêle bâtiment lui paroiſſant ſurchargé de cinq hommes qui s'y trouvoient déja, il ne balança point à s'élancer encore dans la mer pour nager bien loin vers le rivage; il eut le bonheur d'aborder à terre. Une chaloupe y amena auſſi le jeune de Montauban, dont la vie rendit long-tems témoignage à la généroſité de ſon libérateur.

De tous ceux qui furent la victime de ce triſte événement, aucun n'excita des regrets plus vifs que

M. Boſſordée. Ce miſſionnaire s'étoit fait aimer & eſtimer par ſes manières affables, ſon zele & ſa prudence. Au retour des chaloupes, lorſqu'on ſe fut rendu certain qu'il étoit diſparu au fond des eaux, le deuil fut univerſel dans toute la flotte; il ſembloit que chacun avoit perdu un père ou un frère; les échappés du naufrage l'augmentèrent encore, en rapportant les circonſtances de ſa mort: elles ſont trop glorieuſes à l'humanité, & en même tems trop édifiantes, pour en priver la curioſité du lecteur ſenſible.

M. Boſſordée n'étoit point d'abord de la partie de ceux qui deſcendirent dans la chaloupe pour aller à terre; mais lorſqu'il ſut que leur projet étoit de paſſer deux ou trois jours ſur la côte, il s'offrit de lui-même à les accompagner, tant pour contenir ces jeunes-gens, la plupart vifs & folâtres, en leur rappelant la ſolemnité du jour, (cétoit le Jeudi-Saint, 4 Mars 1665) & celle du lendemain, que pour leur adminiſtrer au beſoin les ſecours ſpirituels. Ils ne furent que trop tôt dans ce cas, comme on vient de le voir. La chaloupe à peine renverſée, & ceux qui la montoient devenus le jouet des flots, le rivage & les vaiſſeaux trop éloignés pour en recevoir un prompt ſecours, cet homme vraiment apoſtolique réſolut de ſacrifier ſa vie pour ſauver celle des autres, ou au

moins pour les préparer à une mort chrétienne ; vigoureux & habile nageur, il n'uſa de ces avantages que pour le ſalut des malheureux qu'il voyoit prêts à devenir la proie de la mer. Il s'élance au milieu d'eux, éleve la tête & leur crie à tous d'offrir leur vie à Dieu, de ſe ſouvenir que dans ces jours de deuil pour l'égliſe, Jeſus-Chriſt étoit mort en expiation des péchés des hommes, qu'il étoit de la plus grande importance pour eux, dans ces derniers momens, de former un acte de repentir de ceux qu'ils avoient pu commettre ; il ajouta qu'il alloit donner une abſolution générale. Il la donna effectivement, avec des paroles ſi touchantes & tant d'effuſion de cœur, que tous en furent pénétrés ; enſuite il tourna vers ceux qui lui paroiſſoient perdre le courage ou les forces, & allant de l'un à l'autre, il les ſoutenoit d'une main & nageant quelques inſtans avec eux, il les exhortoit à ne ſe point laiſſer aller au déſeſpoir ; & à avoir confiance en la miſéricorde divine. M. Boſſordée continua cette miſſion pendant près de deux heures ; alors les forces lui manquant, il donna encore l'abſolution à ceux qui étoient à ſa portée, & collant ſa bouche ſur un petit Crucifix qu'il portoit toujours pendu devant lui, on le vit tout à coup diſparoître dans les flots.

Le récit de ce dévouement digne d'un héros Chrétien,

chrétien, préſentoit, à la vérité, un motif puiſſant de conſolation aux confrères de M. Boſſordée; mais il ne faiſoit que trop ſentir en même-tems quelle perte venoit de faire la religion & l'équipage du vaiſſeau. Auſſi les larmes recommencèrent-elles à couler avec plus d'abondance : il ſembloit que M. Boſſordée ſeul eût été la victime de ce triſte événement, ou que lui ſeul fût à regretter. M. *de Monmaſſon*, autre miſſionnaire, qui montoit avec lui le même vaiſſeau, & dont il avoit été l'ami & l'éleve, fut pendant une heure, tellement affecté de cette mort, qu'il reſta évanoui. En exprimant ſes regrets de l'avoir perdu, il ne deſiroit plus que de pouvoir rendre à ſon corps les derniers devoirs, & de mourir auſſi glorieuſement que lui. Le premier de ſes vœux fut rempli dans le jour même; le ſecond ne le fut que pluſieurs années après. M. de Monmaſſon avoit ordre de ſes ſupérieurs de reſter dans l'île de Madagaſcar, en qualité de miſſionnaire. Il s'acquitta avec fruit de ſes fonctions juſqu'en 1671. Mais dans le cours de cette année, l'île ayant été évacuée par les François, M. de Monmaſſon revint en France, & fut employé ſucceſſivement aux Invalides & à Verſailles. Enfin il fut envoyé à Alger en qualité de vicaire apoſtolique. Trois ans après ſon arrivée, les Algériens ayant enfreint dans pluſieurs occaſions

les traités qui subsistoient entr'eux & la France, Alger fut bombardé en 1683, par M. Duquesne. Ces Barbares, en haîne de la religion & des François, en attachèrent plusieurs à la bouche de leurs canons; M. de Monmasson fut du nombre. Il avoit été jetté, plusieurs jours auparavant, dans un cachot, & il y avoit souffert avec un courage héroïque les plus mauvais traitemens.

Quelques heures après le retour des chaloupes, on apperçut dans l'éloignement, à peu de distance du lieu du naufrage, un corps qui flottoit. Plusieurs matelots furent envoyés pour le recueillir; c'étoit celui de M. Bossordée. Il avoit conservé la même attitude qu'il avoit eue dans ses derniers momens; une main sur sa poitrine, & la bouche collée sur le Crucifix qu'il portoit. Les restes de cet homme apostolique furent reçus dans le vaisseau avec tous les sentimens de la vénération & de la douleur. Presque tous les passagers & tous les matelots lui baisèrent les mains & les pieds, en les arrosant de leurs larmes.

Un autre partie de la scène funebre du naufrage occupoit à terre les Negres. M. de Rennefort, qui en avoit été le témoin, nous en a conservé la relation dans le journal de la navigation de la

flotte (*). Les Negres des canots qui avoient accompagné les chaloupes, divulgèrent la mort du conſeiller Jean Amſterdam. Ses femmes auſſi-tôt accoururent ſur le rivage ; elles firent le tour de l'anſe de cette partie de la baie, en verſant des larmes & ſuppliant les ondes qui battoient juſqu'à leurs pieds, de leur rendre le corps de leur mari. Lorſqu'elles virent tomber le jour, ſans appercevoir cet objet commun de leur amour, elles accuſèrent la mer de cruauté, avec des gémiſſemens qui ſe faiſoient entendre de fort loin. Leurs plaintes étoient d'autant plus juſtes, que le ſupplice du pays eſt de noyer les coupables, & qu'il eſt déshonorant pour la famille d'un mort de laiſſer ſon corps ſans ſépulture. La chûte du jour obligea ces femmes à ſe retirer dans la caze du défunt, où elles s'arrachèrent les cheveux, tandis que deux jeunes hommes ſe tenant aux deux côtés de la porte, firent entendre des ſons lugubres ſur deux inſtrumens ronds de la forme de nos tymbales. Un des fils du conſeiller voyant paſſer quelques François, les preſſa d'entrer, & leur fit connoître que ſi les habitans du Cap-Verd étoient ſenſibles à la douleur, ils n'étoient pas moins capables d'une juſte réſigna-

(*) Voyez page 20 des Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Indes orientales, *Paris*, 1668, *in*-4°.

tion aux volontés du Ciel. Après ces trois jours passés dans les larmes & les gémissemens, on fit un sacrifice pour Amsterdam. Ses parens allumèrent un feu de branches de palmier, autour duquel cent personnes de l'un & l'autre sexe poussoient de grands cris vers le soleil couchant, pour le prier d'être favorable à l'esprit du mort. Ils les continuèrent long-tems. A peu de distance, le marabout Negre, après avoir tenu les mains étendues pendant un quart-d'heure vers le soleil, égorgea un bœuf, fit brûler ses entrailles & coupa la victime. Il en distribua ensuite des morceaux à chaque parent du défunt.

La flotte remit à la voile le 11 d'Avril; le 28, elle passa la ligne par un vent favorable : quelques jours après le vent cessa & fit place à un calme de sept jours. L'auteur observe que la plus grande incommodité qu'éprouvent les navigateurs sous la zône torride, & dans ces latitudes éloignées, c'est la disette de bonne eau; l'ardeur du soleil est si grande, qu'elle corrompt celle des navires. Elle se rétablit assez promptement, lorsque la chaleur devient plus modérée; mais elle retient toujours plus ou moins le goût du bois des tonneaux. Ainsi l'on regarde la pluie comme une faveur du Ciel, dont on profite en étendant des draps pour la recueillir. Mais d'un côté il pleut rarement

dans ces parages, & de l'autre, l'eau de pluie eſt ſouvent ſalée. Cette eau eſt formée dans l'air des exhalaiſons de la mer; elle y demeure quelquefois ſi peu, qu'elle n'a pas le tems de s'y purifier, ou plutôt, elle eſt pompée ſi fortement, qu'elle n'a pas le tems d'être dégagée des parties ſalines dont elle eſt impreignée. S'il eſt difficile de conſerver l'eau dans les navires, l'embarras n'eſt pas moindre pour les vivres. Le vin de France ne réſiſte pas aſſez, & perd bientôt ſa bonté; celui d'Eſpagne eſt toujours excellent. Avec une bonne proviſion de ce vin, ſi l'on pouvoit trouver le moyen de prendre terre une fois par mois, pour faire de l'eau & ſe procurer des légumes & quelques viandes fraîches, les perſonnes du tempérament le plus délicat ſoutiendroient facilement tous les voyages de mer.

Le 3 de Juin, les quatre vaiſſeaux ſe trouvèrent à la hauteur du cap de Bonne-Eſpérance. Alors l'amiral aſſembla ſur ſon bord tous les officiers & les marchands de la flotte, pour aſſiſter à l'ouverture de quatre boîtes de fer-blanc cachetées du ſceau de la Compagnie; ſes ordres portoient de ne la faire qu'à cette hauteur. Elles contenoient les commiſſions de divers officiers pour ceux qui devoient les remplir à Madagaſcar.

Le cap de Bonne-Eſpérance fut doublé heureuſement par la flotte ; mais elle eut beſoin de toute l'habileté de ſes mariniers, pour ſe défendre contre les vents & les flots, à la hauteur du cap des Aiguilles. La mer y fait un choc qui la repouſſe bien loin ; les tournans y ſont ſi rapides qu'ils font pirouetter les vaiſſeaux & les mettent dans le plus grand danger. Les quatre navires François y perdirent quelques voiles.

Juſqu'alors les quatre vaiſſeaux avoient toujours été de conſerve, ce qui avoit beaucoup allongé le voyage, parce que le Taureau tenant mal le vent, avançoit peu & obligeoit les autres de l'attendre. Cette lenteur & les coups de mer chagrinèrent le ſieur de Montauban, nommé, par la Compagnie, préſident du conſeil à Madagaſcar ; il ſouhaitoit d'être promptement à terre pour rétablir ſa ſanté. Mais il falloit un prétexte pour juſtifier la ſéparation du vaiſſeau amiral, ſur lequel il étoit, d'avec les autres. Le préſident eut recours au certificat de ſon médecin qui atttestoit que l'air de terre étoit néceſſaire à ſa ſanté. Cette formalité remplie, le Saint-Paul fit route à part le 11 de Juin. Son capitaine gouverna ſi habilement, qu'il évita les dangereux courans qui ſont entre Madagaſcar & les côtes de Mozambique ; enfin il découvrit la terre le 9 de Juillet. Le jour ſui-

vant, à dix heures du matin, l'ancre fut jettée vers la pointe méridionale de l'île. Il n'étoit mort qu'un matelot ſur le Saint-Paul, dans le cours d'un voyage eſtimé de plus de quatre mille lieues ſur les journaux.





N.° 13.

NAUFRAGE

Du Vaiſſeau Hollandois, le Lauſdun, *à l'embouchure du* Gange, *Fleuve de l'Indoſtan, en* 1672, *& Aventures de* LESTRA, *voyageur François* (*).

LE deſir de ſatisfaire ſa curioſité par de longs voyages, conduiſit LESTRA hors de la France. A ſon retour, il publia le journal de ſes courſes &

(*) Le Journal de LESTRA eſt intitulé : *Relation d'un Voyage nouvellement fait aux Indes orientales, &c. Paris*, 1677, *in*-12. M. l'Abbé PRÉVOST, l'a inſéré en abrégé dans l'Hiſtoire générale des voyages, ſixième volume, *in*-4°. *Paris*, 1748. Leſtra a mêlé dans le récit de ſes aventures pluſieurs obſervations & quelques anecdotes touchantes : nous conſerverons, ſans trop nous écarter de notre objet, celles qui nous ont paru dignes de la curioſité du lecteur.

de ſes infortunes. Son ſtyle eſt ſimple & ſes remarques judicieuſes. Mais ce qui doit augmenter la confiance du lecteur, c'eſt le parfait accord qui y regne avec des relations poſtérieures, dans tout ce qu'il a rapporté des événemens dont il avoit été témoin, & des lieux qu'il a parcourus.

Leſtra forma le deſſein de ſon voyage en 1671, à l'occaſion du départ de M. *Belot*, qui alloit exercer à Surate la commiſſion de directeur du commerce pour la Compagnie Françoiſe des Indes. Son embarquement ſe fit au Port-Louis en Bretagne, le 4 de Mars, ſur le vaiſſeau *le Saint-Jean-Baptiſte*, armé de trente-ſix pieces de canon, en marchandiſes & en guerre; il étoit commandé par le capitaine *Herpin*. L'équipage étoit de deux cent cinquante hommes, tous jeunes & réſolus. Le vaiſſeau ayant mouillé le même jour dans la rade, on y vit bientôt arriver un grand bâtiment nommé *le Soleil d'Orient*. Il portoit M. *Gueyton*, autre directeur de la Compagnie & député vers le Grand-Mogol, au nom du roi. L'équipage de ce vaiſſeau étoit de trois cens hommes, il étoit armé de ſoixante pieces de canon; M. *de Labuda* le commandoit. Ces deux navires avoient ordre de faire voile enſemble, & n'attendoient qu'un vent favorable, qui ſe leva le 7. Mais à peine étoient-ils ſortis de la rade, qu'ils eſſuyèrent une tempête violente

qui dura pendant trois jours. Les mâts les plus forts du Soleil d'Orient ne purent ſoutenir l'impétuoſité des vents & des flots; il les perdit tous, avec un déſordre ſi extraordinaire, que le capitaine déſeſpéré de ſon malheur, & ſe voyant prêt à périr, ſans recevoir aucun ſecours du Saint-Jean-Baptiſte, dont il ne remarquoit pas que le péril étoit égal au ſien, tourna ſa fureur contre ce vaiſſeau, & voulut lui lâcher ſa bordée pour le couler à fond. Mais Gueyton & quelques pères capucins qui lui ſervoient d'aumôniers, adoucirent ce tranſport, & lui firent tourner ſes vœux vers le ciel. Les deux navires n'eurent plus d'autre reſſource que de ſe ſoulager d'une partie de leur charge, qui fut jettée dans la mer, & de s'abandonner à leur deſtinée. Cependant le calme revint à la fin du troiſième jour. Il s'éleva pendant la nuit un brouillard épais qui fit perdre de vue le Soleil d'Orient. Herpin conclut qu'au lieu de le chercher il devoit profiter de la mouſſon qui étoit déja fort avancée. Il prit la route du Cap-Verd, où il arriva le 16 de Mai. Suivant la ſupputation des pilotes, il avoit fait neuf cens lieues depuis le Port-Louis.

La ſuite de la navigation fut plus heureuſe, & parut même très-agréable à Leſtra, qui n'ayant jamais fait de longs voyages ſur mer, trouva beaucoup d'amuſement dans la variété continuelle des

objets. Les différens lieux où le vaiſſeau relâcha, offrirent une ample matière à ſes obſervations. La pêche & la chaſſe firent ſucceſſivement ſon plaiſir.

Il arriva le 26 d'Octobre à Surate. Le vaiſſeau n'avoit perdu que huit hommes dans une ſi longue courſe, & quelques déſerteurs qui étoient reſtés au cap de Bonne-Eſpérance. Herpin mouilla dans la grande rade de Surate, à trois lieues de la petite rade de Sualis, où ſe trouvoit alors une flotte de France, compoſée de huit vaiſſeaux de guerre, & commandée par M. de la Haye. Il ſalua le pavillon françois de trente-ſix coups de canon. M. Belot s'étant fait porter à terre, alla rendre ſes premiers devoirs à M. de la Haye, qui attendoit le retour de M. Caron, directeur général, occupé alors à former un comptoir dans l'île de Java. Il n'arriva de Bantam que le 15 de Novembre, fort ſatisfait de ſon voyage & de l'eſtime qu'il avoit trouvée bien établie pour les François, dans l'eſprit du roi & de toute la nation. M. Belot, après lui avoir communiqué ſa commiſſion, ſe retira dans Surate pour l'exercer. Les François avoient alors deux comptoirs dans ce pays, l'un dans la ville de Surate, l'autre à Sualis, entre ceux des Anglois & des Hollandois, pour ſervir de principal magaſin à leurs marchandiſes. Cependant un ouragan terrible, qui s'éleve régulièrement une fois l'année,

les obligeoit de transporter à grands frais leurs marchandises dans la ville. Il dure quelque fois douze & quinze jours, avec des circonstances si effrayantes, que tous ceux qui habitent les bords de la mer, prennent la fuite & cherchent un asyle dans les murs de Surate.

Les directeurs François, Anglois & Hollandois, qui arrivoient dans les comptoirs de leur nation, étoient obligés, en rendant visite au gouverneur de la ville, d'observer quelques cérémonies humiliantes, & sur-tout de laisser leurs souliers à la porte d'une grande salle, pour marcher sur des tapis de brocard d'or. Mais en 1667, un directeur François se délivra de cette servitude, en prenant des mules fort riches, avec lesquelles il ne fit pas difficulté de fouler aux pieds le faste indien; les autres suivirent son exemple.

L'auteur raconte, avec un détail de circonstances qui ne se trouve pas dans les historiens qui en ont parlé, comment les François se sauvèrent du pillage de Sévagy (*), en 1670, tandis que

(*) Prince Indou, heureux & célebre aventurier. Il fut long-tems le fléau de l'Inde & la terreur du Mogol contre qui il s'étoit révolté. Il parvint à se former dans les montagnes du Dékan une principauté considérable, au préjudice de l'empire des Mogols & des rois de Vi-

tes Anglois & Hollandois ne purent garantir leurs comptoirs. Il donne à Sévagy vingt mille hommes au lieu de douze; & les sommes que cet illustre voleur enleva, tant aux habitans qu'à ces deux nations, montèrent, dit-il, à quarante millions. Nous supprimons ce détail étranger à notre objet, à l'exception cependant de l'anecdote suivante, trop glorieuse à la nation Françoise pour la passer sous silence. Dans le désordre, une compagnie des gardes du prince Indien, composée de huit cens hommes, se présenta devant le comptoir François. M. Caron, qui en étoit directeur, s'étoit préparé à les recevoir. Il leur demanda ce qu'ils desiroient, & s'ils venoient de la part de Sévagy, qui avoit toujours pris la qualité d'ami des François. Quelques gardes répondirent arrogamment qu'ils vouloient savoir si la loge ne contenoit que des marchandises françoises. Alors le directeur général exhorta le plus hardi d'entr'eux à mettre le bras dans la bouche de trois canons, qu'il avoit fait braquer sur le seuil de la porte, chargés chacun de six livres de balles. Il ajouta que les richesses de la Com-

---

sapour, &c. Aureng-zeb ne parvint à le contenir qu'en faisant avec lui un traité honteux pour la cour de Déhly. Sévagy est regardé comme le fondateur de la puissance Maratte. Nous en parlerons plus en détail ailleurs.

pagnie de France y étoient renfermées. Tous les François du comptoir étoient d'ailleurs ſous les armes, pendant que le maître canonnier tenoit d'une main la meche allumée, & de l'autre un piſtolet à deux coups. Une réponſe & une contenance ſi fières eurent le pouvoir d'arrêter ces furieux. Après avoir conſulté quelque tems entr'eux, ils firent des excuſes à M. Caron, & le prièrent de leur montrer du moins les loges des Anglois & des Hollandois. Mais il rejetta cette demande avec mépris, en continuant de ſe tenir ſur la porte, un piſtolet dans ſa main droite, & ſa demi-pique à la gauche. Son refus les irrita; dans leur retraite ils tirèrent un coup de mouſquet à la tête d'un ſoldat François qui eut la curioſité de les regarder par une fenêtre. De-là s'étant répandus dans la ville avec toute l'armée, ils y exercèrent leur furie pendant huit jours.

Leſtra paſſa deux mois entiers à Surate, juſqu'au 26 de Décembre, que M. de la Haye fit mettre à la voile pour le grand voyage qu'il avoit entrepris par l'ordre du roi. Le capitaine Herpin ſe joignit à l'eſcadre, & fit la même route juſqu'à l'île de Ceylan. La conformité du récit de l'auteur eſt ſi parfaite, dans les circonſtances de cette navigation, avec celui du journal de M. de la Haye, que cette remarque atteſte ſa fidélité. Mais il quitta

l'escadre, dans la baie de Trinquemale, pour se rendre à Tranquebar, sur *le Phénix*, qui devoit y aller charger des provisions de bouche, avec deux autres vaisseaux. Avant son départ, il fut témoin des premières opérations de l'armée Françoise, & son récit s'accorde encore avec la relation qu'on en a publiée.

Ici la scène changea tristement pour lui, par le malheur qu'il eut de tomber avec le vaisseau, entre les mains des Hollandois. La Melliniere, qui commandoit le Phénix, se laissa tromper par de fausses apparences de paix & d'amitié. Il refusa de se défendre, sous prétexte qu'il n'avoit pas reçu cet ordre de l'amiral. Un seul coup de canon qu'il eût pu tirer pour avertir la flotte, l'auroit délivré de quatre navires ennemis, qui n'auroient pu éviter eux-même le sort qu'ils firent essuyer au vaisseau françois.

La Melliniere s'étant rendu sans résistance, tous les gens de son bord furent forcés, à grands coups de bâton, de descendre dans les chaloupes hollandoises, où ils furent traités comme des lâches. Lestra, qui se fait honneur d'avoir montré plus de fermeté, n'en fut pas moins puni, comme d'une autre sorte de crime qui convenoit mal à sa situation. Tous les prisonniers furent embarqués le 2 de

Juillet, ſur un vaiſſeau hollandois, nommé l'Oſdorpt. Les ſoldats & les matelots furent mis à fond de calle, où ils étoient couchés ſur du ſel & du ſable mouillé, ſans aucune ouverture pour reſpirer l'air. Leur nombre s'étoit augmenté juſqu'à cent-cinquante, par la priſe de deux autres vaiſſeaux de la flotte Françoiſe. On les laiſſa deux fois vingquatre heures, ſans aucune nourriture qu'une poignée de riz. L'auteur avoit d'abord eu la hardieſſe de ſe plaindre. Le capitaine Hollandois, homme fort brutal, s'étoit emporté contre lui avec une inſolence à laquelle il avoit affecté de répondre encore plus fièrement, dans l'eſpérance que les autres priſonniers prenant ſon parti, ils pourroient exécuter la réſolution qu'ils avoient formée de ſe rendre maîtres du navire. Mais il n'auroit trouvé dans aucun d'eux aſſez de courage pour le ſeconder.

L'état auquel il ſe voyoit réduit, lui fit craindre d'être traité avec les compagnons de ſa miſère, comme les Hollandois avoient traité leurs priſonniers Portugais après la priſe de Cochin. Ils les avoient embarqués, ſous promeſſe de les conduire dans une île, où ils devoient leur fournir en abondance tout ce qui leur feroit néceſſaire pour s'y établir & la peupler; mais après s'être éloignés du rivage, il les avoient fait couler à fond par de faux ſabords

ſabords qu'ils avoient pratiqués dans leurs navires. Leſtra ſe préparoit à la mort, & la deſiroit même, pour être bientôt délivré d'une chaleur & d'une puanteur inſupportables. Déja quelques-uns de ſes compagnons étoient morts comme enragés, en écumant par le nez & par la bouche. Le déſeſpoir inſpira aux autres un moyen de ſe faire entendre; ils crièrent tous que ſi l'air leur étoit refuſé plus long-tems, ils alloient ouvrir le vaiſſeau pour le couler à fond. Cette menace força les Hollandois d'ouvrir une écoutille, & de leur jetter des cordes pour retirer les morts. Tel fut l'unique ſecours qu'ils reçurent d'eux juſqu'au port de Négapatan.

On les fit débarquer dans ce port, où ils furent logés dans une ancienne égliſe à-demi découverte & ruinée, qui avoit été dédiée à ſaint Thomas par les Portugais, mais que les Hollandois faiſoient ſervir d'écurie & de magaſin. Ils y furent traités avec moins de rigueur; mais ce changement ne les empêcha point de chercher les moyens de s'échapper. Leſtra étoit veillé plus ſoigneuſement que tous les autres. Quelques-uns trouvèrent le moyen de ſortir par un vieux tombeau. Les gardes s'en apperçurent & fermèrent bientôt cette voie.

Il y avoit dans cette troupe de malheureux, deux

ſoldats François qui étoient depuis dix ans au ſervice des Hollandois dans les Indes orientales. L'un étoit de Saint-Denis en France, & l'autre de Bretagne. Ils avoient demandé leur congé au général Riclof, ſans avoir pu l'obtenir; ce qui leur avoit fait prendre le parti de ſe ſauver dans le Phénix, où le capitaine les avoit reçus à Tranquebar. Mais ayant été reconnus après la priſe de ce navire & quelques jours après leur arrivée à Négapatan, ils furent conduits au général Riclof, qui les condamna au dernier ſupplice. Leſtra s'étoit lié aſſez particulièrement avec eux, pour être vivement touché de leur mort. Il avoit reconnu du mérite au Breton, & dans l'intimité de leur union, il avoit appris de lui les aventures qui l'avoient amené aux Indes.

C'étoit un homme de vingt-huit ans, d'une taille bien priſe, les yeux vifs, pleins de feu & d'eſprit. Ses longs voyages lui avoient brûlé le teint ſans avoir altéré la beauté de ſes traits. Il avoit la phyſionomie noble, du courage & de la politeſſe. Enfin, toutes ſes manières ne démentoient pas ſa naiſſance, car il étoit d'une maiſon connue. Il avoit été deſtiné à l'égliſe, en qualité de cadet, par un père qui rapportoit tout à l'établiſſement de ſon aîné. Cependant on n'avoit rien négligé pour ſon

éducation; mais étant devenu amoureux d'une jeune perſonne à laquelle il inſpira les mêmes ſentimens pour lui, il ruina les projets de ſon père en reprenant l'épée, & bientôt après en la tirant trop heureuſement contre un rival qui perdit la vie par ſes mains. Il prit la fuite avec le même bonheur, accompagné de ſa maîtreſſe qui lui fit le ſacrifice de ſa fortune. Un navire hollandois, dans lequel ils trouvèrent un aſyle, les conduiſit à Amſterdam. Mais n'ayant pu ſe réconcilier avec leur famille & ſe trouvant ſans ſecours, ils ſe virent dans la néceſſité d'accepter l'offre qu'on leur fit de les mener aux Indes & de les y faire ſubſiſter avec honneur. Le jeune aventurier jugea dans la ſuite que ce deſſein leur avoit été inſpiré par l'ordre de leurs parens, pour les éloigner de l'Europe & faire oublier leur faute. Ils partirent avec un capitaine Hollandois qui devoit les conduire à Batavia. Dans le cours du voyage, cet officier prit des ſentimens ſi paſſionnés pour la jeune Bretonne, que pour ſe délivrer de ſes importunités, & pour épargner à ſon mari les inquiétudes de la jalouſie, elle fut obligée de feindre une maladie continuelle. Mais cette ruſe lui ſervit d'autant moins, qu'elle rendoit ſon mari tranquille ſur le danger. Le capitaine prit un prétexte pour mouller à la rade de Sualis, & propoſa au jeune François de le lo-

ger avec sa femme, chez un marchand Hollandois de ses amis, qui étoit établi à Surate. Elle se lia dans la ville avec une jeune Portugaise, qui, après la mort de son mari, attendoit une occasion pour se rendre à Goa. Ce fut sur cette liaison que le capitaine Hollandois forma le plan d'un artifice qui lui réussit. Il proposa au jeune Breton de faire une course jusqu'à Négapatan, où il lui fit envisager des avantages qui le rendroient indépendant du secours d'autrui. C'étoit assez pour le déterminer aux plus rudes entreprises. Il prit la résolution de partir; & peu de jours avant son embarquement il découvrit ses espérances à sa femme, pour la consoler d'une séparation qui devoit durer peu & tourner à leur bonheur commun. Elle conçut ce qu'elle avoit à craindre de son éloignement; & ses pleurs ne pouvant l'arrêter, elle prit le parti de lui découvrir la passion du capitaine. Mais loin d'être refroidi par cette confidence, il la regarda comme une invention de l'amour pour lui faire abandonner son projet; il s'embarqua comme à la dérobée. D'un autre côté, le capitaine Hollandois avoit affecté du zele pour la Portugaise; il s'étoit engagé à lui procurer les commodités qu'elle cherchoit pour son départ. Le passage d'un vaisseau qui devoit relâcher à Goa, favorisant ses perfides intentions, il attendit si tard à l'en avertir, que dans la diligence qu'elle fut

obligée d'apporter à ſes préparatifs pour ne pas manquer l'occaſion, elle s'embarqua auſſi ſans avoir fait ſes adieux à la jeune Françoiſe. Il fut aiſé au capitaine de donner la plus noire de toutes les couleurs à ces deux événemens. Il repréſenta le départ du mari & de la Portugaiſe comme une fuite concertée, qui ne laiſſoit aucun doute de leur amour mutuel. Cette fable eut tant de vraiſemblance pour la malheureuſe Bretonne, que réſiſtant auſſi peu aux embarras de ſa ſituation qu'aux tourmens de ſa jalouſie, elle tomba dans une maladie mortelle. Le capitaine Hollandois prit ſoin d'elle ſans aucune affectation. Il feignit même d'être guéri de l'amour, & de ne donner ſes ſoins qu'à la pitié. Enfin, prenant prétexte de ſes affaires pour hâter ſon départ, il lui offrit dans la foibleſſe où elle étoit encore, de la conduire à Batavia ſuivant ſes premières vues, & de lui procurer dans cette ville les ſecours qu'elle s'en étoit promis en quittant la Hollande. La néceſſité l'obligea d'accepter cette offre. Elle porta ſa langueur à Batavia, où le capiatine, après l'avoir fait traiter long-tems dans ſa maiſon, eut l'indignité de la mettre à l'hôpital, lorſqu'il fut obligé de retourner en Europe. Leſtra la vit dans cet excès d'infortune, & lui fit le récit des aventures & de la mort de ſon mari.

Il avoit appris de lui-même que s'étant embar-

qué à Sualis, fur la foi du capitaine, avec une recrue de cinquante foldats dont il croyoit avoir la conduite, il avoit bientôt reconnu que les foldats n'avoient ordre de lui obéir qu'en apparence. Il avoit regretté alors d'avoir pris fi peu de confiance aux avis de fa femme, & fon défefpoir auroit éclaté, fi les véritables officiers du vaiffeau ne lui euffent ôté la liberté de rien entreprendre. Il n'avoit pu étouffer fes plaintes devant le gouverneur de Négapatan; mais cet officier, auffi barbare que celui qui l'avoit trahi, lui avoit répondu qu'étant venu aux Indes pour fervir la république, il devoit commencer par faire le devoir d'un bon foldat, & fe rendre digne des emplois & de la récompenfe qu'on lui avoit fait efpérer : qu'il lui donnoit deux ans pour faire connoître fon zele & fa fidélité, & qu'on auroit égard enfuite aux fervices qu'il auroit rendus. Après l'expiration de ce terme, il avoit demandé fon congé au même gouverneur, & la permiffion de retourner à Surate ou en Hollande; mais fe voyant remis d'une année à l'autre, il avoit pris la réfolution de fe procurer la liberté par la fuite.

Les prifonniers François obtinrent enfin la ville de Négapatan pour prifon, en attendant l'arrivée de M. Riclof, qui devoit les prendre fur fa flotte

& les conduire à Batavia. L'auteur profita de cet intervalle pour faire quelques observations. Négapatan a tiré ce nom de la quantité de serpens que la nature y produit. On y en voit d'une grosseur prodigieuse, mais familiers & peu nuisibles. Les habitans en nourrissent dans leurs maisons, avec du riz & du lait. La ville étoit à-demi ruinée, depuis les guerres des Hollandois. Ses murailles, en quelques endroits, n'avoient que douze pieds de hauteur. Elles sont flanquées de douze bastions, montés d'une foible artillerie. La forteresse est peu considérable, & entourée de fossés d'une médiocre profondeur. Ils sont remplis par une petite rivière, que le sable, dont elle est quelquefois comblée par le vent, fait disparoître dans certaines saisons, ou qui prend alors un autre cours. On entre dans cette forteresse par un pont-levis qui conduit à une grotte longue de quarante pas sur huit de largeur, unique logement de la garnison; sur la hauteur qui domine cette grotte on a placé douze pieces d'artillerie qui battent sur mer & sur terre. La garnison de la ville & de la forteresse monte au plus à deux cens hommes.

Quoique Négapatan ne soit pas aussi agréable que la plupart des villes indiennes, sa situation est extrêmement commode pour le commerce. Les Hollandois y ont plusieurs beaux magasins qui leur

ſervent à renfermer les richeſſes de l'île de Ceylan & de la côte de Coromandel. Avant qu'ils euſſent enlevé cette île aux Portugais, elle avoit un collége de Jéſuites pour l'inſtruction des enfans du pays. Tranquebar offrit un aſyle aux débris de cet établiſſement, qui y ſubſiſte encore. La volaille & les fruits ſont fort communs à Négapatan ; mais le pain y eſt ſi cher, qu'avec un appétit commun on en mangeroit aiſément pour un écu à chaque repas. Le riz fait la principale nourriture des habitans.

Auſſi-tôt que les François eurent abandonné la baie de Trinquemale dans l'île de Ceylan, Riclof, qui étoit convenu dans la capitulation, de conduire ſes priſonniers en Europe, les diſtribua ſur divers navires de ſon eſcadre, pour les promener de port en port, & les faire voir comme les miſérables reſtes d'une flotte qu'il ſe vantoit d'avoir entièrement détruite, & qu'il ne laiſſoit vivre que parce qu'il avoit beſoin d'eſclaves. En effet, il les faiſoit traiter avec une rigueur extrême. De ſoixante qu'il avoit embarqués ſur un ſeul vaiſſeau, dix-huit moururent de miſère dans le paſſage de Négapatan à Batavia, & tous les autres tombèrent malades. L'auteur fut mis avec quelques officiers ſur l'Oſdorpt, ce même navire où ſa patience avoit été long-tems exercée. Ils y étoient au nombre

de quatorze, qui furent employés à la manœuvre comme ſimples matelots, à l'exception d'un capucin, nommé le père Guillaume, que les Hollandois accabloient continuellement de railleries & d'inſultes, & qui les ſouffroit avec une modération digne de ſon caractère.

Ils furent conduits d'abord à Bengale, où les Hollandois ont un très-beau comptoir, dans un lieu que les habitans nomment Ongli, à trente lieues de l'embouchure du Gange (1). L'entrée de ce fleuve eſt ſi dangereuſe, par la quantité de bancs de ſable dont elle eſt remplie, que les Hollandois après y avoir perdu un grand nombre de navires, ont été obligés d'attacher de toutes parts de groſſes pieces de bois flottantes, pour faire connoître le danger. Cependant tous les bras du Gange peuvent recevoir entre ces bancs des navires de cinq & ſix cens tonneaux. La ville de Bengale eſt ſituée ſur le bord du fleuve, dans un lieu fertile & tempéré. Il n'y manque rien aux délices de la vie. Les manufactures & le travail continuel des habitans y jettent une autre ſorte d'abondance qui fait régner le luxe dans toutes les conditions. C'eſt delà que viennent les plus belles mouſſelines de l'Inde, les riches tapis, les couvertures brodées & quantité d'étoffes précieuſes. Le directeur Hollandois, qui eſt logé & traité comme un roi, tire de

ce commerce, pour la Compagnie & pour lui-même, un profit immenſe.

Les habitans du pays ſont officieux pour les étrangers, & s'empreſſent même d'aller au-devant des vaiſſeaux; mais ils vendent cher leurs ſervices, & le vol qu'ils exercent avec beaucoup d'habileté augmente encore leurs profits. La plupart ſont de très-belle taille. Ils connoiſſent ſi peu la jalouſie, qu'ils ne s'offenſent point des libertés qu'un étranger prend devant eux avec leurs femmes. Les plus riches ont quantité d'eſclaves, qu'ils ont droit de vendre, parce que ce ſont ordinairement des pauvres qui leur donnent un droit abſolu ſur leur perſonne & ſur leur vie, en ſe mettant volontairement à leur ſervice. L'uſage eſt même établi parmi les pauvres, de vendre leurs enfans, & juſqu'à leurs femmes, s'ils en trouvent l'occaſion. Les femmes enfantent avec ſi peu de peine, qu'un quart-d'heure après l'accouchement, elles reprennent leurs fonctions domeſtiques. L'auteur qui paroît s'affectionner à leur éloge, ajoute qu'elles ont une propreté naturelle qui ſurpaſſe celle des Européennes.

Tous les peuples qui habitent les rives du Gange, croient ce fleuve ſacré. Ils s'y baignent en famille, ſix fois le jour, dans l'opinion qu'il a la vertu de purifier le corps & l'ame; & la plupart ordonnent en mourant qu'on y jette leurs corps.

Pendant un mois de séjour que Lestra fit sur le Gange, il obtint la liberté de sortir & de se promener, à condition de revenir coucher chaque jour au soir sur le vaisseau. Il se rendoit ordinairement dans un village nommé Barnagor, où il délibéra plusieurs fois s'il ne profiteroit pas de l'occasion que la fortune lui offroit pour se mettre en liberté. Mais que seroit-il devenu dans un pays qu'il connoissoit peu, & sans espérance de rejoindre l'escadre françoise?

Aussi-tôt que les navires hollandois eurent pris leur charge, le directeur de Bengale donna ordre au capitaine de rassembler tous les François, & de leur imposer des travaux pénibles jusqu'à Batavia. L'auteur fut embarqué sur *le Lausdun*, dont le capitaine étoit honnête-homme; qualité rare, observe-t-il, sur les vaisseaux hollandois. Cet officier entendoit la langue françoise qu'il avoit apprise à Bordeaux. Il fit appeler les quatorze prisonniers qui lui étoient tombés en partage; il leur fit des excuses sur les apparences de rigueur qu'il seroit obligé de prendre avec eux, parce qu'il avoit des ménagemens à garder avec ses maîtres & les gens de son équipage; mais il leur promit son affection & des secours réels. En effet, il leur fit donner, outre la nourriture ordinaire, une provision

d'eau-de-vie & trois porcs ſalés. Des manières ſi généreuſes conſolèrent beaucoup les François, & leur firent eſpérer quelque changement dans leur ſort. Ils employèrent huit jours à deſcendre depuis Ongli juſqu'à l'embouchure du Gange, quoique le navire fût remorqué par deux barques longues nommées chelingues. Les détours du fleuve & ſes bancs de ſable rendent le danger continuel. Le Lauſdun en fit une triſte expérience.

Ils étoient très-heureuſement arrivés à l'embouchure, & l'on n'attendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile, lorſque, le 17 Septembre 1672, il devint ſi contraire, que malgré toute l'attention des matelots, le vaiſſeau échoua ſur un banc de ſable. Le capitaine eut une double crainte dans cette diſgrace; l'une, de faire naufrage; & l'autre, d'être attaqué par des Anglois qui avoient paru ſur la côte avec quatre navires. Il donna promptement avis de ſon malheur au directeur du comptoir d'Ongli, qui dépêcha auſſitôt une frégate de trente-ſix pieces de canon, commandée par Vander-Cam, homme ſans foi & ſans honneur. Ce ſecours raſſura un peu les Hollandois, mais il ne put empêcher la perte du Lauſdun. La marée & les lames d'eau l'élevoient de la hauteur d'une pique, & le laiſſoient tomber ſur le banc,

avec tant de violence que les mâts les plus forts & les hauts-bords furent brisés. Le capitaine, pénétré de douleur & les larmes aux yeux, cria plusieurs fois : Sauve qui peut, & sauve sans hardes ;...... ce qui causa beaucoup de confusion, parce que chacun voulut se jetter dans la grande barque qui n'avoit pas encore été retirée à bord. Les Hollandois repoussoient les prisonniers, & parloient de les laisser périr avec un grand nombre d'esclaves qu'on avoit achetés à Bengale. Mais le capitaine opposa son autorité à cette violence, & recommanda aux François de lui porter leurs plaintes si quelqu'un manquoit à l'obéissance jusqu'au dernier moment. Il ordonna même au père Guillaume de faire le devoir de son ministère. Ce vertueux capucin donna l'absolution à tous ceux qui voulurent la recevoir, malgré les railleries des matelots Hollandois qui s'efforcèrent de le pousser dans la mer, en criant aux François, qu'ils pouvoient mourir à présent, puisqu'ils étoient prêts, & que le père alloit leur montrer le chemin. Ainsi leur brutalité sembloit braver le péril. Cependant il étoit si pressant, que le marchand du navire ne put entrer dans sa chambre pour y prendre des sacs d'or, & qu'ayant exhorté l'équipage à se charger de ce précieux dépôt, personne n'eut la hardiesse d'accepter sa commission. Le navire étoit prêt à se fendre, & le capitaine

qui l'avoit fait ſonder en avoit averti tous ſes gens. Il demanda inutilement du ſecours, par quelques coups de canons, à un bot qui n'étoit éloigné que d'une demi-lieue, mais qui ſe trouvoit arrêté par le vent contraire. Alors le marchand ſe jetta dans la grande barque avec deux pilotes ; & s'étant ſaiſi d'un ſabre, il voulut empêcher tout l'équipage de s'y précipiter à ſa ſuite. Leſtra y deſcendit avec le père Guillaume & les autres François. Ils s'y trouvèrent extrêmement preſſés par le nombre, qui montoit à cent-dix hommes. Le capitaine s'embarqua le dernier dans ſa chaloupe, avec vingt-cinq hommes & les plus habiles nageurs, pour ſe rendre comme les autres à bord du bot où le vent les portoit tous; mais il paroît qu'ils ſe noyèrent.

Ce qu'il y eut de plus déplorable dans ce naufrage, ce fut la perte d'environ cent jeunes eſclaves des deux ſexes, tous entre dix-huit & vingt ans. La plupart des filles étoient proprement vêtues à la manière de Bengale, avec de longs pagnes de différentes couleurs, des colliers, des braſſelets, & une ſorte de coëffure qui n'eſt pas ſans agrément. Elles ſe couvrirent le viſage, & mêlant leurs prières à celles des garçons qui invoquoient le ſecours de leurs dieux, cette malheureuſe troupe ſe jetta dans la mer, à l'exception de ſept jeunes hommes qui ſe mirent ſur un mât de hune, à l'aide duquel

ils gangnèrent avec des planches usées qui leur servoient de rames, une île du Gange; ils avoient passé cinq jours & cinq nuits à la merci des flots, & sans autre nourriture qu'un peu de riz, que l'un d'entr'eux avoit emporté dans un sac pendu à son cou.

Entre ces jeunes victimes du sort, on avoit distingué dans le vaisseau un garçon & une fille, dont l'auteur raconte l'histoire avec complaisance. Ils surpassoient tous les autres en esprit & en beauté. Le ministre du vaisseau, qui les avoit achetés à ses propres frais, leur avoit remarqué plus de politesse & de modestie qu'il ne s'en trouve ordinairement dans leur condition. On ne donnoit pas plus de dix-huit ans au garçon, & de quinze à la fille. Ils s'aimoient. Leurs parens, qui les avoient vendus, suivant la barbare coutume du pays, avoient observé de les vendre au même maître, pour leur accorder du moins la satisfaction de n'être pas séparés dans leur infortune. Lorsque tous les autres esclaves, auxquels on n'avoit ouvert leur prison qu'à l'extrémité, se virent sans aucune espérance de secours, & qu'ils témoignoient leur désespoir par des cris & des plaintes, ces deux amans s'entretenoient d'un air attendri, & se faisoient des adieux fort touchans. L'espérance d'être réunis dans une autre vie, suivant les promesses de leurs bramines, paroissoit les occu-

per plus que le ſoin de leur conſervation. Cependant après avoir vu que le plus grand nombre de leurs compagnons s'étoit jetté à la nage, & que d'autres avoient ſaiſi plus habilement le ſecours des mâts, ils conçurent qu'ils pouvoient trouver quelque reſſource dans le ſecond de ces deux exemples. L'amant choiſit ce qu'il jugea de plus propre à ſoutenir ſa maîtreſſe; il l'aida heureuſement à s'y placer, & tous deux arrivèrent à l'île, où les Hollandois n'eurent ni le tems ni le pouvoir de les faire entrer dans les chaloupes.

Le vent ayant changé le jour ſuivant, on s'approcha de la terre, où Leſtra & les autres eurent la liberté de deſcendre pour attendre quelques navires faiſant route à Batavia. Ils ſe repoſèrent pendant quelques jours dans un petit village. Le père Guillaume ſe promenant dans les rues, fut agréablement ſurpris de ſe voir aborder par un Portugais qui lui baiſa les mains & la robe, & qui le pria civilement d'accepter des rafraîchiſſemens dans ſa maiſon. Leſtra qui l'accompagnoit reçut la même invitation. Ils furent traités tous deux avec une abondance à laquelle ils ne s'étoient point attendus. Le Portugais, qui étoit un officier de ſa nation, leur apprit que la guerre étoit déclarée entre la France, l'Angleterre & la Hollande; ce qui avoit obligé M. l'évêque d'Héliopolis, dans ſon voyage au

au royaume de Siam où le zele apoſtolique le conduiſoit, de ſe refugier à Bellefore. Le père Guillaume ayant témoigné une vive paſſion de voir ce prélat, l'officier Portugais lui donna un bateau & un guide pour traverſer le Gange pendant la nuit. Il eut à Bellefore la ſatisfaction qu'il avoit deſirée.

Un navire nommé le Lion-rouge, qui avoit chargé de riches marchandiſes au comptoir d'Ongli, prit à bord les priſonniers François, & les rendit à Batavia le 6 de Janvier de l'année ſuivante. De Bengale en cette ville il n'y a que ſix cens lieues, mais la traverſée eſt difficile. Ils furent traités rigoureuſement pendant une auſſi longue navigation. Bien loin de trouver quelque adouciſſement à leur ſort, en arrivant au centre de la puiſſance Hollandoiſe, ils furent aſſemblés pour ſe voir aſſigner le fond d'une miſérable ſubſiſtance, qui conſiſtoit en huit double-ſous pour deux jours de nourriture, c'eſt-à-dire, dix-huit deniers par jour. Enſuite on les diſperſa quinze à quinze dans les navires du port, où ils furent aſſujettis à la manœuvre des matelots. Cependant les malades furent menés à l'hôpital de la ville. L'auteur qui s'étoit fait un ami de ſon nouveau capitaine, obtint la permiſſion de viſiter la ville, à condition de retourner le ſoir à bord, & de payer un ſoldat qui ne

devoit pas le perdre de vue. Il avoit eu le bonheur de ſauver aſſez d'argent pour fournir à cette dépenſe & à celle d'un honnête entretien.

La deſcription qu'il fait de Batavia, n'ajoute rien à celle donnée par les voyageurs Hollandois. Il obſerve que le gouverneur général des forces & du commerce de Hollande, ſe nommoit Maſſuère ; qu'il prenoit le titre de roi des Indes orientales, au lieu du titre ordinaire de général, & que la magnificence de ſa cour répondoit à cette qualité. Il étoit alors âgé de ſoixante-dix ans ; ce qui ne l'avoit pas empêché d'épouſer une jeune femme de ſeize ou dix-huit ans, que l'auteur vit paſſer dans les rues de la ville, accompagnée d'une garde de quarante hommes à cheval : c'étoit une des plus belles perſonnes & des mieux faites qu'il eût jamais vues. Elle mourut en couche l'année d'après.

Ce fut pendant ſon ſéjour à Batavia, que l'auteur eut la ſatisfaction de voir la veuve du gentilhomme Breton dont on a lu plus haut les aventures. Elle étoit logée chez un marchand Portugais établi depuis long-tems à Batavia. Il lui apprit la mort de ſon mari, comme il apprit d'elle la ſuite de ſes aventures depuis ſon départ de Surate. Quoique ſes chagrins & ſes longs voyages l'euſſent beaucoup changée, elle ne laiſſoit pas d'être encore belle, & capable, ajoute Leſtra, d'inſpirer

de l'amour à un cœur ſenſible. Le capitaine Hollandois n'étoit pas le ſeul qu'elle eût touché ; mais pour demeurer fidelle à ſon mari, elle n'avoit jamais voulu s'engager dans de nouvelles amours. Depuis ſon arrivée à Batavia, elle avoit trouvé quelque accès auprès de la gouvernante, qui la tira de l'hôpital où le capitaine Hollandois l'avoit laiſſée, & lui fit donner de quoi vivre honnêtement. L'auteur trouva tant de charmes dans ſon entretien, qu'il ne paſſa pas un jour ſans la voir.

Une maladie, dont l'auteur fut attaqué à bord, l'obligea d'accepter les ſecours de l'hôpital, qui lui furent offerts comme une faveur. Il y fut conduit ſous la protection de ſon capitaine, mais logé & nourri auſſi mal qu'une troupe d'autres priſonniers François & Anglois qui étoient réduits au même ſort, & qui le ſouffroient d'autant plus impatiemment, qu'ils voyoient les malades Hollandois fort bien traités. Deux médecins de l'hôpital, qui ſavoient la langue françoiſe, n'avoient pas même la liberté de leur parler en ſecret. Leur unique ſoulagement venoit de quelques Indiens qui s'approchoient de la grille de leurs fenêtres pour leur vendre du fruit & du poiſſon, dont ils étoient obligés de faire part à leurs gardes. L'incommodité qu'ils recevoient du nombre des malades & de la chaleur,

leur fit demander au gouverneur la permiſſion de prendre quelquefois l'air, & de ſe baigner dans le canal qui borde le pied des murs. Ils obtinrent cette grace, après l'avoir ſollicitée long-tems; mais ſeulement pour le matin & le ſoir, & pour huit priſonniers à la fois. Le gouverneur qui fut averti de quelque témérité de leur part, rétracta bientôt ſes ordres. Alors pluſieurs François, déſeſpérés de cette rigueur, cherchèrent les moyens de ſortir de leur priſon en trompant la vigilance de leurs gardes.

Après avoir examiné la ſituation du lieu, les plus adroits firent un trou dans le mur, ſous un lit; & dès la nuit ſuivante ils s'échappèrent au nombre de vingt, qui ſe rendirent heureuſement à Bantam, cette ville n'étant éloignée de Batavia que de quatorze lieues. Ils s'y trouvèrent en ſûreté, parce que le roi étoit ennemi des Hollandois, & que la Compagnie Françoiſe y avoit un comptoir. Mais le chef de leurs gardes, que d'autres François avoient enivré pour favoriſer leur fuite, ayant été rigoureuſement puni de ſa négligence, ceux qui étoient reſtés ſe virent reſſerrés plus étroitement.

Cependant le tems calma cet orage; ils ſe trouvèrent aſſez libres pour tenter un ſecond effort qui devoit les délivrer tous à la fois. Un autre trou qu'ils firent pendant la nuit, par un égoût qui paſ-

foit fous l'hôpital, leur ouvrit une voie fûre. Vingt-cinq d'entre eux étoient déja fortis, lorfque leurs gardes furent réveillés par le bruit. Leftra & ceux qui n'avoient pu fuir, fe hâtèrent de fe coucher & feignirent d'être endormis, tandis que les fugitifs ayant paffé le canal à la nage s'étoient arrêtés dans de grandes herbes pour y attendre leurs compagnons. La nouvelle de leur fuite répandit fi promptement l'alarme, que la garde étant fortie avec des flambeaux, les trouva dans cette retraite. Ils furent dépouillés, outrageufement traités, & conduits nuds dans des cachots. La plupart avoient de l'argent & quelques hardes, qui demeurèrent aux Hollandois. On leur fit la grace de les conduire le lendemain à l'hôpital, mais défigurés de coups & de fatigue. Cette difgrace n'empêcha point quelques-uns d'entr'eux de faire une troifième tentative qui n'eut pas de fuccès.

Le général Maffuère, irrité de tant d'entreprifes téméraires, fe fit amener les principaux officiers François. Il leur demanda ce qui pouvoit les porter à ces réfolutions défefpérées. Il leur promit qu'ils feroient mieux traités. Mais apprenant d'eux que rien ne pouvoit les faire renoncer au defir naturel de la liberté, il fut choqué de cette réponfe; & les ayant renvoyés dans leur prifon, il les y fit nourrir pendant quelque tems au riz & à l'eau.

L'auteur ne doute pas que ce ne fût pour se venger de tant d'obstination, qu'il fit embarquer quatorze François dans un navire chargé de chaux & de pierres qu'il envoyoit au cap de Bonne-Espérance, avec ordre de les y employer au travail des fortifications. Ce navire échoua sur un banc de sable à trente lieues du Cap. Comme la terre n'étoit pas éloignée, les François se sauvèrent à la nage ou sur des planches; mais ils se trouvèrent dans des bois remplis de bêtes farouches, où leur vie fut plus exposée que dans le péril qu'ils venoient d'éviter. Quelques-uns furent dévorés; d'autres n'évitèrent ce sort qu'en montant sur des arbres, où la peur & la faim les mirent dans un autre danger. Un Hollandois qui avoit sauvé son fils à la nage en le portant sur ses épaules, ne put le défendre des bêtes qui le dévorèrent à sa vue. Le chirurgien du navire le Phénix fut tué par un éléphant. Enfin, de quatorze François, il n'y en eut que huit qui arrivèrent au cap de Bonne-Espérance. Ils y furent mieux traités qu'ils ne se l'étoient promis. Le gouverneur du Cap refusa de les soumettre au travail des esclaves, & prit le parti de les renvoyer à Batavia.

Leur captivité comme celle des autres prisonniers François fut prolongée jusqu'à la fin de l'année 1674. Ils étoient encore au nombre de quatre-vingt-

dix-huit, qui furent embarqués sur une flotte de sept vaisseaux que le général Maſſuère faisoit partir pour Amsterdam, & qui furent également distribués dans chaque bord. Cette flotte sortit de la rade de Batavia le 17 de Novembre. Elle arriva le 15 de Février 1675 au cap de Bonne-Espérance, sans avoir eu un seul jour de mauvais tems. Les capitaines Hollandois refusèrent à leurs prisonniers la liberté de descendre au rivage, dans la crainte qu'ils n'observassent les nouvelles fortifications. Il étoit arrivé depuis peu au Cap un nouveau gouverneur, qui entre plusieurs ordonnances avoit défendu, sous peine de mort, les combats à coups de couteau. Cette loi fut violée par quelques matelots de la flotte, & les coupables s'étant sauvés à bord, on fit d'inutiles recherches pour les soumettre au châtiment. Le gouverneur irrité contre tous les équipages, qui vouloient dérober le crime à la justice, fit défense à tous les colons du Cap de leur fournir de l'eau & des vivres. Pendant trois jours que cette ordonnance fut exécutée avec rigueur, toute la flotte souffrit beaucoup, & les prisonniers François furent exposés à périr de faim & de soif. On remit enfin les criminels aux officiers du gouverneur, & l'abondance fut bientôt rétablie.

Le reste du voyage n'eut rien de remarqua-

ble que la frayeur des Hollandois, en apprenant d'un vaiſſeau anglois vers le banc de Terre-Neuve, qu'on avoit vu paſſer depuis quelques jours dans cette mer deux eſcadres françoiſes. L'amiral, nommé Corneille Fauconnier, ne put cacher ſes alarmes. Sa femme qui revenoit avec lui du Tonquin, tomba évanouie au ſeul récit des Anglois ; leur crainte étoit pour d'immenſes richeſſes qu'ils avoient amaſſées dans le commerce des Indes. Tous les matelots Hollandois renouvellèrent leurs perſécutions contre les priſonniers, & les menacèrent de les précipiter dans les flots s'ils avoient le malheur de rencontrer l'armée françoiſe. Leſtra & ſes compagnons, qui ſe trouvoient dans le vaiſſeau de l'amiral au nombre de quatorze, faiſoient des vœux au ciel pour la rencontre des navires de leur nation. Ils étoient réſolus de ſe défendre ſi l'on entreprenoit de les outrager, & de concert ils avoient déja formé le deſſein de mettre le feu aux poudres. D'un autre côté, ils eſpéroient qu'un combat entre les deux eſcadres les mettroit en état de ſe dédommager avantageuſement de toutes leurs pertes. L'amiral Hollandois étoit ſi chargé de richeſſes, que ce ſpectacle ſeul étoit capable de les tenter. Leur eſpérance augmenta beaucoup, lorſqu'ils entendirent crier du haut des mâts : Navire ! navire ! & leur joie fut proportionnée à la crainte

des Hollandois. Mais on ne découvrit à la portée du canon qu'un corſaire de Hollande, qui venoit des îles de l'Amérique, & qui ſalua humblement l'amiral.

L'auteur perdit, dans le cours de ſa navigation un des compagnons de ſon ſort, avec lequel il s'étoit lié d'une amitié fort étroite. Non-ſeulement il exprime ſes regrets en homme ſenſible; mais les croyant juſtifiés par le mérite de celui dont il pleure la perte, il s'étend ſur ſon mérite & ſur ſes avantages. *Saint-Albert*, c'eſt le nom qu'il lui donne, joignoit à la figure la plus noble toutes les qualités d'une belle ame. Il n'avoit jamais connu ſon père ni ſa mère. En ſortant de l'enfance, il avoit paſſé quelques années au college de la Fleche, d'où il n'étoit ſorti que par le chagrin d'entendre dire publiquement que ſa naiſſance n'étoit pas légitime, & qu'il étoit fils d'une dame dont le mari avoit été tué deux ou trois ans avant qu'elle l'eût mis au monde. Un conſeiller du Parlement de Paris, qui avoit payé juſqu'alors les frais de ſon entretien, le rappela près de lui; mais ce fut pour lui déclarer que ſon père & ſa mère étant inconnus & ne lui ayant laiſſé aucun bien, tout ce qui lui reſtoit à faire pour lui étoit de le prendre à ſon ſervice en qualité de laquais. Saint-Albert rejetta

cette offre avec indignation ; il fortit à l'inftant, & fe trouvant fans aucune reffource, preffé d'ailleurs par la faim, il entra dans l'églife des Feuillans, où une dame à qui il demanda noblement l'aumône, parut fort touchée de fa fituation ; elle le prit dans fon caroffe. Les éclairciffemens qu'elle reçut de lui achevèrent d'échauffer fa pitié. Elle lui fit continuer fes études, après lui avoir déclaré qu'elle le deftinoit à l'état eccléfiaftique. Il en prit l'habit, & fon application répondit aux efpérances qu'il lui avoit fait concevoir de fes talens naturels. Mais après avoir fini fon cours, il fe fentit fi peu d'inclination pour l'églife, que dans la crainte d'irriter fa bienfaitrice, il prit le parti de quitter Paris fans lui dire adieu.

Son deffein étoit de paffer en Italie, où les troubles de Naples attiroient un grand nombre d'aventuriers. L'argent lui ayant manqué à Turin, il écrivit à la même dame dont il avoit éprouvé fi long-tems la générofité. Elle ne lui fit point de réponfe. Mais lorfque le défefpoir commencoit à lui infpirer des idées funeftes, il reçut un fecours qu'il ne put attribuer qu'à elle. Un François, domeftique d'un ambaffadeur qui étoit en chemin pour Rome, vint lui dire qu'il avoit ordre de le préfenter à fon maître. Il fe laiffa conduire, fans demander plus d'explication. L'ambaffadeur parut fa-

tisfait de le voir, & le prit à sa suite en qualité de gentilhomme. L'argent qu'il reçut, & l'affection avec laquelle on continua de le traiter, lui firent connoître qu'il étoit bien recommandé. Cependant sa fortune dura peu. Il eut le malheur de plaire à l'ambassadrice; le mari qui s'en apperçut poussa la jalousie jusqu'à le faire mettre dans un cachot où il demeura jusqu'à la fin de l'ambassade. Retombant alors dans la misère, il se rendit à Naples, où M. de Guise s'étoit jetté depuis quelques mois. Il fut pris par les Espagnols, & conduit en Espagne avec d'autres prisonniers. Après y avoir passé quelque tems dans une prison, il obtint la liberté de s'embarquer pour la Flandre. Une grande maladie l'obligea de s'arrêter à Bruxelles, tandis que ses compagnons retournoient en France. Diverses lettres qu'il avoit écrites à la dame qui avoit pris soin de son éducation, & qu'il avoit quelquefois eu la pensée de croire sa véritable mère, ne lui ayant pas fait obtenir de réponse, il se vit bientôt sans autre ressource que l'hôpital.

Entre plusieurs dames que la charité portoit à visiter les hôpitaux de Bruxelles, il s'en trouva une sur qui la figure de Saint-Albert fit une si forte impression, qu'après avoir commencé par lui faire une aumône de cinquante écus, elle n'épargna rien pour hâter le rétablissement de sa santé. Ce pen-

chant devint une passion violente, lorsque l'ayant vu dans un autre état, elle trouva dans l'objet de sa charité un homme de bonne mine, qui avoit infiniment d'esprit, qui parloit de tout avec une grace admirable, & qui se faisoit distinguer par un air de qualité répandu dans toute sa personne. Elle sacrifia tout à l'amour. Après l'avoir laissé entrevoir à Saint-Albert, la crainte de le perdre lui fit prendre le parti de l'épouser secrétement.

Cependant un reste de raison lui ayant fait comprendre qu'il ne pouvoit soutenir long-tems à Bruxelles le rôle d'un seigneur François sorti des prisons d'Espagne, sous lequel il avoit paru en sortant de l'hôpital, elle partit avec lui pour Madrid, où sa famille tenoit un rang considérable. Enfin, leur mariage ayant été découvert, il se vit exposé à toutes sortes de dangers. L'assassinat & le poison furent employés successivement. Il fut blessé plusieurs fois, & sa valeur l'ayant toujours dégagé, il n'en eut pas moins la honte de voir casser son mariage par le crédit d'une famille puissante qui ne perdit pas ensuite un moment pour le faire enlever. Il fut mis dans un vaisseau qui partoit pour les Indes, & dont le capitaine s'étoit engagé à l'abandonner dans quelque île déserte. Une tempête qui inspira des sentimens plus doux à ce barbare officier, fit obtenir à Saint-Albert la vie & la li-

berté. Il essuya quantité d'autres aventures, jusqu'à l'âge d'environ cinquante ans, qu'après avoir servi les Hollandois & reçu d'eux la permission de retourner en Europe, il mourut fort chrétiennement entre les bras de l'auteur.

Tous les François qui avoient été renvoyés sur la même flotte arrivèrent heureusement au Texel, d'où ils furent conduits dans une barque longue au port d'Amsterdam. Les directeurs de la Compagnie des Indes eurent la curiosité de les voir, & pour leur faire perdre le souvenir de leurs souffrances, ils leur donnèrent à chacun huit ducats, avec des passe-ports jusqu'à Dunkerque. Lestra, guéri de la passion qu'il avoit eue pour les voyages, n'eut plus d'ardeur que pour se retirer dans sa maison, où il arriva le premier Août 1675.

NOTES.

(1) LE GANGE, grand & célebre fleuve de l'Asie, dans l'Indostan. C'est le plus oriental de cette vaste contrée. Sa source est dans les montagnes qui bordent le petit Thibet au sud-est. Il coule du nord au sud & traverse plusieurs royaumes. Ses

eaux ſont légères & très-ſaines ; le Grand-Mogol n'en boit point d'autres.

On compare le Gange au Nil, avec lequel il a beaucoup de rapport, ſoit parce qu'il nourrit, ainſi que lui, des crocodiles, ſoit par ſes inondations en certains tems de l'année, ſur-tout dans le royaume de Bengale, où le limon qu'il répand ſur les terres les fertiliſe extrêmement. D'immenſes marais bordent ce fleuve ; ils ſont peuplés de crocodiles dont quelques-uns ſont monſtrueux ; des voyageurs modernes rapportent qu'on en a pris qui avoient ſoixante pieds de longueur, en comprenant la queue, qui pour l'ordinaire a autant d'étendue que le reſte du corps. Les Indous idolâtres ont beaucoup de dévotion pour le Gange, ils croient que ſes eaux ont la vertu d'effacer entièrement les péchés. Dans leurs maladies ils demandent avec inſtance de mourir ſur ſes bords ou dans ſes flots.

On ramaſſe dans le ſable du Gange des paillettes d'or & des pierres précieuſes. Ce fleuve ſe jette par deux embouchures dans le golfe de Bengale, près de la ville de Chatigan.





N.° 14.

RELATION

Du Naufrage d'une Frégate Eſpagnole, ſur les Côtes de la Nouvelle-Eſpagne, *entre l'île* del Cagno *& le Port de* la Caldera, *mer du Sud*, *en* 1678.

Publiée par le LIONNEL WAFFER (*).

AVANT-PROPOS.

LIONNEL WAFFER, chirurgien Anglois, étoit un des compagnons de Guillaume Dampierre, voyageur très-eſtimé, & regardé de ſon tems comme un des plus habiles & plus expérimentés marins.

(*) Fameux voyageur du dix-ſeptième ſiecle. On a de lui une Deſcription intéreſſante & très-exacte, de l'Iſthme de Darien, qu'il avoit parcouru deux fois. Cette contrée étoit fort peu connue avant lui.

Il l'accompagna dans l'entreprise formée en 1680, par une compagnie de Flibustiers Anglois de trois à quatre cens hommes, pour traverser l'istme de Darien, & pilier les villes & habitations espagnoles qui se trouveroient sur leur passage. Waffer étoit aussi avec lui à la prise de la ville de Sainte-Marie, & à ces différentes incursions, dont Ringrosse fait le détail dans la quatrième partie de son histoire des Boucaniers.

Nous ne nous attacherons point à suivre Waffer dans toutes les expéditions auxquelles il a eu part, & qui sont décrites dans l'histoire des courses de Dampierre : nous nous bornerons seulement au récit du naufrage d'une frégate espagnole, qu'il a inséré dans la relation de ses voyages. Les circonstances de cet événement y sont rapportées d'une manière à intéresser le lecteur le plus indifférent.

Waffer, dégoûté de la vie errante qu'il menoit depuis 1677, avoit résolu de se fixer en Virginie ; mais les troubles qui s'y élevèrent le déterminèrent à revenir en Angleterre : il y arriva en 1690.

Quelques jours après son arrivée à Londres, il rencontra dans cette ville le capitaine d'une tartane espagnole qui avoit été prise par un vaisseau anglois sur les côtes de Carthagène en Amérique ;

que, & conduit à l'île de la Sonde, une des îles Sambales ou Sambaloés, sur la côte de l'isthme de Darien, entre Carthagène & Porto-Belo, dans la mer du nord de l'Amérique septentrionale. Ces îles étoient le rendez-vous des Flibustiers, & fort commodes pour caréner leurs vaisseaux, lorsqu'ils infestoient les côtes de la nomination Espagnole, sur la fin du dix-septième siecle, Waffer, après son passage de l'isthme de Darien y avoit vu cet officier Espagnol, & s'étoit lié avec lui d'une étroite amitié, il l'avoit aussi guéri d'une blessure considérable. Ce capitaine étoit brave & fort instruit, parlant très-bien l'Anglois. L'armateur qui l'avoit pris l'avoit depuis conduit à Londres, pour en tirer une forte rançon, attendu que sa famille étoit une des premières & des plus riches de Lima : il étoit encore à Londres au retour de Waffer en Angleterre, attendant impatiemment la remise de la somme fixée pour son rachat.

« Nous fûmes bien aises de nous revoir à Lon-
» dres (*), dit Waffer avec sa naïveté ordinaire,
» nous nous entretînmes de nos voyages; & s'il
» parut prendre quelque plaisir à m'entendre, j'en
» eus bien davantage à l'écouter. Il me raconta

(*) Voy. les pages 49 & 252 de ses Voyages.

» entr'autres chofes, comment il avoit fait nau-
» frage près du port de la Caldera, en 1678. La
» relation qu'il m'en fit me parut fi curieufe, que
» je le priai de me la remettre par écrit. Il ne
» voulut pas me refufer cette fatisfaction. Je crois
» que le public ne me faura pas mauvais gré de
» lui en faire part ».

Ecoutons parler le capitaine Efpagnol lui-même dans la relation de fon naufrage; Waffer la rend dans les propres termes qu'elle lui a été donnée.

« Je fortis de Lima, capitale du Pérou, en 1678, pour me rendre à Callao, & m'y embarquer fur une frégate que je devois commander. Elle étoit chargée de farines, de fruits, d'un grand nombre de caiffes & de confitures feches & liquides pour Panama, où nous arrivâmes fort heureufement le fix Mai, deux jours avant la Pentecôte. De-là, voulant aller prendre des marchandifes à la Caldera, port de la Nouvelle-Efpagne, fitué dans la province de Cofta-Rica, évêché de Nicaragua, j'en pris la route avec divers paffagers que j'avois fur mon bord. Nous mîmes à la voile le 10 de Mai, & croyant arriver, comme à l'ordinaire, en moins de neuf jours à la Caldera, nous nous trouvâmes au bout de quinze obligés de jetter l'ancre

à l'embouchure du Manglarés, qui deſcend de Chiriqui, haute montagne fameuſe par ſes mines d'or. Là je deſcendis avec quelques perſonnes de l'équipage, pour me fournir des proviſions qui commençoient à nous manquer. Tout le monde convenoit que le trajet que nous avions à faire étant fort court, il ſuffiſoit d'en prendre pour huit jours; mais à tout événement, j'en pris ſur mon compte pour un mois : ces proviſions conſiſtoient en veaux, cochons, volailles, & en maïs, avec quelques fruits du pays.

» Nous étant remis en mer, nous fûmes extrêmement battus des flots durant les huit jours qui devoient ſuffire, à notre compte, pour arriver au port où nous voulions nous rendre. Le neuvième, ſur les quatre heures du ſoir, nous fûmes aſſaillis d'une furieuſe bouraſque; & ſans pouvoir nous en défendre, l'orage & la marée nous pouſſèrent ſur une côte ſi remplie d'écueils, que ſi nous euſſions été jettés une portée de mouſquet plus avant, le vaiſſeau ſe feroit indubitablement briſé en mille pieces, & nous aurions tous péri, n'y ayant aucune plage ſur cette côte hériſſée de rochers. Pour nous délivrer d'un danger ſi preſſant, nous jettâmes au plutôt la chaloupe en mer, & nous tâchâmes de remorquer la frégate en pleine mer, à l'aide de huit rameurs des plus vigoureux. Nous

y travaillâmes avec tant de concert & de diligence, que nous réussîmes. La tempête & les efforts que nous avions faits pour nous tirer de ce dernier péril, nous avoient fort fatigués ; aussi nous tombâmes dans une si grande nonchalance, que vers le minuit, sans savoir comment, le vaisseau, par la mauvaise garde qu'on y faisoit, passa parmi des écueils, & porta sur l'un d'entr'eux, en glissant avec tant d'impétuosité, que tous les sabords du côté de bas-bord en furent brisés.

» Au bruit que nous entendîmes, nous nous crûmes perdus, nous imaginant avec assez de raison que la quille avoit touché; mais nous ne pûmes nous en éclaircir sur le champ, parce qu'il faisoit une obscurité à ne pouvoir rien discerner. La persuasion où nous étions nous fit passer le reste de la nuit dans la plus grande inquiétude, quoique l'orage se fût dissipé. Heureusement le jour étant venu, nous connûmes que nous avions eu plus de peur que de mal. Le vent ayant alors paru favorable, je fis rehausser les voiles ; mais nous n'en jouîmes pas long-tems, car dans les quatre jours suivans il changea plus de six fois. Enfin, après avoir bien tournoyé de côté & d'autre, nous nous retrouvâmes à l'embouchure de la même rivière où nous avions renouvellé nos provisions.

» Tous les passagers n'en furent pas si fâchés

qu'ils l'auroient été dans une autre conjoncture, parce que les vivres leur ayant manqué, il y avoit déja trois jours qu'ils ne se nourrissoient que de la petite part que je leur faisois de mes provisions. Il fallut donc mettre pied à terre une seconde fois. De peur de retomber dans le même inconvénient, ils se munirent pour quinze jours de la même espece de vivres, & apportèrent aussi plusieurs fruits de platane, qui sont fort délicieux quand ils sont mûrs; étant cuits sous la cendre chaude, ces fruits servent de pain dans la nécessité, & ne sont pas d'un mauvais goût. Pour moi, je pris encore des provisions pour un mois, aimant mieux en avoir de reste, que de m'exposer à en manquer.

» Nous remîmes donc à la voile, & nous allâmes à la pointe du cap de Borica; mais nous n'en fûmes pas plus avancés, car il survint un calme qui nous retint vingt-deux jours en cet endroit : il duroit depuis l'aube du jour jusqu'au coucher du soleil, & alors un petit zéphir s'élevant, nous faisoit naviger pendant toute la nuit avec un tems assez favorable; mais les courans contraires qui regnent sur ces côtes, nous faisoient plus reculer en une heure que nous n'avions avancé en six. Aussi-tôt que le jour commençoit à paroître, l'homme qui veilloit à la hune, s'écrioit, avec des démonstrations de joie : Terre! Terre! mais le jour

devant plus grand, chacun reconnoiſſoit que cette terre étoit la pointe de Borica, d'où nous étions partis à l'entrée de la nnit ; ce qui nous mettoit au déſeſpoir.

Cependant, comme nous ne pouvions remédier à ce malheur, nous tâchions de nous en conſoler en nous occupant à diverſes choſes ; les uns à la pêche, les autres à la lecture ; d'autres ſe baignoient dans la mer. Dans cette triſte ſituation, nous paſſions tous la plus grande partie du tems à nous entretenir de notre infortune, tantôt en nous lamentant outre meſure, & tantôt ne pouvant nous empêcher d'en rire. Nos vivres ſe conſumoient pendant un ſi long calme ; nous nous vîmes donc dans la néceſſité de faire une troiſième deſcente. J'étois d'avis que nous retournaſſions à Panama ; mais le pilote & les mariniers aſſurant qu'avec le moindre vent favorable nous arriverions en quatre ou cinq jours à la Caldera, j'eus la complaiſance de céder à leur ſentiment. Nous revirâmes donc & allâmes renouveller encore nos proviſions à l'embouchure de notre fleuve de Chiriqui. Nous en prîmes plus que les autres fois, après quoi nous étant remis en mer, nous arrivâmes en huit jours de navigation à la vue de l'île del Cagno ; les matelots ſe flattoient qu'en deux jours nous nous rendrions au port tant deſiré de la Caldera.

» Mais les hommes sont sujets à se tromper dans leurs jugemens ; il arriva que le ciel qui étoit clair & serein, changea tout-à-coup. Le soleil venoit de se coucher, lorsque le pilote fit baisser les voiles, craignant la tempête dont nous menaçoit une petite nuée qui s'approchoit : elle ne fut pas plutôt sur nous, que s'étendant & ouvrant son sein, elle versa sur la frégate des torrens de pluie, éclairant & tonnant d'une manière à causer de l'épouvante aux plus intrépides. Il se faisoit un mêlange de lumière & d'obscurité, qui nous frappant d'horreur, ne laissoit pas de nous aider en quelque sorte, parce que les éclairs qui nous environnoient de toutes parts, nous éclairoient à faire la manœuvre. Nous nous fatiguions cependant, sans que cela nous servît beaucoup ; nous prîmes donc le parti de laisser voguer notre misérable bâtiment au gré du vent & des eaux.

» Enfin l'orage cessa avec le jour ; mais comme il étoit encore trouble, & que la même nuée nous couvroit toujours, nous ne pouvions nous promettre du beau tems. Le pilote voulut tâcher de découvrir à quelle hauteur nous étions ; mais quelques observations qu'il pût faire suivant les regles de son art, il ne connut rien, pas même par conjecture. Je le fis appeler dans ma chambre, & lui demandai si nous ne ferions pas mieux de cher-

cher ſur la côte quelque lieu sûr & qui fût à couvert du vent & de la marée, pour nous y retirer juſqu'au retour du beau tems, plutôt que de nous opiniâtrer à errer ainſi à l'aventure, dans l'incertitude & le danger d'un orage qui pourroit enfin cauſer notre perte. Le pauvre homme, les larmes aux yeux, ne put me répondre autre choſe, ſinon que ſes péchés étoient ſans doute la cauſe du mauvais ſuccès de notre voyage, & qu'il ne ſavoir que faire, parce que les matelots ne vouloient plus lui obéir. Je les fis appeler, & les ayant queſtionnés, ils répondirent tous qu'ils croyoient être fort proche de la Caldera, comme on pourroit le reconnoître dès que le ciel ſe découvriroit.

» Dans cette eſpérance, nous continuâmes de croiſer de côté & d'autre ſur la même hauteur, durant cinq jours. Le ſixième parut ſerein & tel qu'on le pouvoit ſouhaiter; alors le pilote obſerva le ſoleil & ſa bouſſole; il nous aſſura que nous n'étions certainement qu'à dix lieues du port, & que bientôt nous découvririons la terre. Nous déployâmes auſſi-tôt toutes les voiles; néamoins nous navigeâmes juſqu'à la nuit ſans l'appercevoir. Le lendemain matin il perſiſta encore dans ſon ſentiment, juſqu'à midi qu'il découvrit de hautes montagnes, qu'il fut près de deux heures à pouvoir reconnoître. Enfin, après les avoir bien obſervées,

il dit avec beaucoup de trouble & d'altération, que c'étoient les montagnes de Chiriqui, où les courans nous avoient encore rejettés.

» Il n'eſt pas concevable quel fut le chagrin de tous les paſſagers, quand ils apprirent cette déplaiſante nouvelle. Ils firent des imprécations contre le pilote & contre moi, & nous eûmes aſſez de peine à calmer leur colère. Je leur propoſai encore de retourner à Panama, où nous pouvions nous rendre en cinq jours; mais ces paſſagers, dont la plupart avoient des charges ou des affaires importantes dans la province de Coſta-Rica, repréſentèrent qu'il ne falloit pas ſe rebuter, que nous n'avions qu'à nous repoſer quatre ou cinq jours en cet endroit, qui, malgré la quantité de moucherons qui s'y trouvoit, ne laiſſoit pas d'être agréable, & qu'enſuite nous pourrions continuer notre navigation avec plus de bonheur. Le pilote venant à l'appui de la propoſition, plus hardi ou plus effronté que jamais, jura qu'il arriveroit au port de la Caldera avant qu'il fût cinq jours, ou qu'il y brûleroit tous ſes livres. Je me rendis, & nous allâmes nous repoſer à Chiriqui pour la quatrième fois. Nous y demeurâmes ſix jours, pendant leſquels nous nous rafraîchîmes & mangeâmes force oranges, tant aigres que douces, que nous trouvâmes ſur la côte de la montagne. Puis nous étant

encore munis de vivres, nous mîmes à la voile, comptant déja quatre-vingt-un jours depuis notre départ de Panama.

» Le lendemain il s'éleva un vent ſi gai, qu'avec une partie des voiles ſeulement nous crûmes avoir fait une des plus grandes journées de toute notre navigation ; mais le jour d'après le ciel ſe couvrit, le vent ceſſa, & le plaiſir que nous avions reſſenti d'aller ſi vîte fut bien diminué, quand nous nous apperçûmes au bout de douze jours que nous n'avions pas fait beaucoup de chemin ; les courans contraires nous faiſoient preſqu'autant reculer la nuit que nous avions avancé le jour. Cependant les proviſions ſe conſumèrent, & nous n'étions plus à Chiriqui pour en prendre de nouvelles. Enfin, la néceſſité vint à un point, que n'ayant plus pour nourriture qu'un peu de maïs qui étoit dans l'auge aux cochons, ce déſagréable mets, reſte d'auſſi vilains animaux, fut partagé entre nous à portions égales ; cela étant conſumé, il fallut compoſer une capilotade des membres coriaces d'un vieux barbet qui avoit fait juſques-là mes délices. Tout l'équipage ſe jetta avec avidité ſur cette mauvaiſe galimafrée, & chacun n'en eut pas ſa ſuffiſance.

» Le jour ſuivant, on prépara un nouveau repas d'un cuir de taureau qui avoit ſervi de cou-

che à mon chien, & qui par sa mort étoit devenu un meuble inutile. On le fit bouillir long-tems à gros bouillons, jusqu'à ce qu'il fût converti en une espece de colle noirâtre, qui ne prévenoit pas fort les yeux en faveur du goût. Mais loin d'en être dégoûtés, notre faim étoit devenue si dévorante, que nous en mangeâmes avec autant d'appétit que si c'eût été de la gelée formée du suc des viandes les plus exquises. Ce même jour, un matelot Negre ouvrit son coffre, & de deux platanes qu'il y avoit serrés, il en mangea un, pelure & coque, ensuite il vint en grand secret me présenter l'autre, me priant de lui en donner seulement la coque ; aussi-tôt qu'il l'eut, il la dévora avidement, de crainte que quelqu'un ne survînt pour la lui arracher. L'équipage étoit suffisamment pourvu de vin ; aussi l'usage immodéré qu'on en avoit fait n'avoit pas peu contribué au mauvais gouvernement de la frégate.

» Voyant que les principaux matelots, & surtout le pilote, ne savoient plus que faire, & que tant de fautes avérées de leur part leur avoient bien fait perdre de ces airs d'assurance avec lesquels ils avoient prétendu m'en imposer sur leur capacité, je les pris en particulier ; je les consolai, je les encourageai dans les termes les plus affectueux que je pus choisir. Je n'eus pas de peine à les porter

cette fois-là à chercher la terre, de tous les côtés qu'ils croiroient la trouver ; ils y étoient si déterminés, que si nous eussions rencontré des terres peuplées par des sauvages Indiens, qui sont ennemis irréconciliables de toute la nation Espagnole, ils y auroient abordé avec joie, pour nous tirer de la cruelle extrémité où nous nous trouvions. Quelques-uns d'entre nous veillèrent toute la nuit, pour observer s'ils ne découvriroient point quelque montagne qui nous indiquât notre route.

» A la pointe du jour, par un bonheur inespéré, on nous cria de la hune : Voile ! Voile ! Cette voix répandit une si grande joie dans tout l'équipage, que sans songer à rendre à Dieu les graces que nous lui devions, nous nous mîmes tous à crier avec confusion : « Arrive, arrive ! hausse » les voiles ! abaisse celle-ci ! monte vîte ! » Enfin, après nous être fait d'un navire à l'autre tous les signes qu'on a coutume de se faire quand on se veut joindre, nous nous abordâmes. Le capitaine du vaisseau, qui étoit un Mexiquain de ma connoissance, n'eut pas plutôt su que je commandois la frégate, qu'il fit jetter l'esquif en mer pour me venir offrir ses services. Après les premiers complimens, il m'apprit que nous étions auprès de l'île del Cagno ou du Chien, sur la côte méridionale de l'isthme de l'Amérique, à l'extrémité de

la province de Coſta-Rica dans la mer du Sud ; elle n'eſt qu'à une lieue du continent, ſous le huitième degré trente-cinq minutes de latitude ſeptentrionale ; elle eſt inhabitée. Nous réſolûmes d'y relâcher enſemble pour nous y repoſer.

» Dès que dom Louis de Legnarès, c'étoit le nom du capitaine Mexiquain, fut informé de la preſſante néceſſité où nous étions, il fit porter auſſi-tôt avec beaucoup d'empreſſement dans la frégate de la volaille, du pain, des fruits & autres rafraîchiſſemens capables de rétablir nos forces épuiſées, & de nous faire perdre le mauvais goût du vieux barbet & de ſa couche. Nous deſcendîmes enfin dans l'île, où nous dînâmes ſous l'ombrage frais de quelques platanes ſitués ſur les bords d'un agréable ruiſſeau qui ſe déchargeoit à quelques cens pas de-là dans la mer. Le bâtiment de dom Louis n'étant chargé que de vivres, de fruits & d'autres proviſions qui devoient être vendus à Panama, les paſſagers de la frégate & mes matelots eurent de quoi choiſir pour leur argent. Ils en prirent ſeulement pour quatre jours, ſur l'aſſurance qu'ils ſe donnèrent à eux-mêmes, qu'en deux ou trois ils arriveroient à la Caldera. Pour moi, je fus pourvu gratuitement par dom Louis, de toute ſorte de volaille, de fruits, biſcuits, conſerves, chocolat, & d'autres choſes de régal ; & quelques inſtances que je puſſe faire

pour les lui payer, jamais il n'y voulut confentir, en me difant, que quelque jour je pourrois bien lui rendre la pareille.

» Nous demeurâmes le refte du jour dans cette île délicieufe, où nous eûmes bien du plaifir. A l'entrée de la nuit chacun rentra dans fon vaiffeau, à l'exception de dom Louis, qui voulut paffer la nuit dans le mien. Il me divertit infiniment par la douceur de fa voix, qu'il favoit conduire avec beaucoup de méthode & d'agrément, & par l'enjouement de fa converfation. Comme nous ne pouvions pas toujours être enfemble, il fallut nous féparer le lendemain, ce que nous fîmes fur les dix heures du matin, après bien des embraffades & mille proteftations de fervices.

» Chaque vaiffeau ayant repris fa route, le mien navigea avec tant de bonheur, que le jour fuivant, fur les fept heures du foir, nous apperçûmes ce port tant defiré qui jufques-là fembloit ne devoir jamais paroître à nos yeux. Ce ne fut plus que réjouiffances dans l'équipage, chacun avoit peine à modérer fa joie. Pour moi, j'en fus fi tranfporté, que je fis préfent à mes matelots d'un quartaut de vin qui péfoit environ quatre-vingt-dix livres, & un marchand Génois qui étoit fur mon bord, leur en donna autant. Les matelots étoient dans une trop belle difpofition pour remettre au lendemain à faire ufage d'un préfent fi fort de leur goût,

ils en firent l'essai sur le champ, & trouvant le vin excellent ils commencèrent à faire le service de Bacchus. Le pilote qui étoit à leur tête, les encourageoit par son exemple. Ils s'en acquittèrent si bien, que de brindes en brindes, & à force de se faire raison les uns aux autres, les quartauts furent mis sur le cul en peu de tems. Mais leur cervelle en fut troublée.

Le marchand Génois, craignant que la manœuvre n'allât pas bien, s'avisa fort prudemment d'aller se poster entre le pilote & celui qui tenoit le gouvernail sous ses ordres, parce qu'il avoit remarqué que le premier, étendu sur sa chaise & passablement ivre, gouvernoit de mémoire, comme se trouvant à la vue d'un port connu. Ce marchand se mit donc entr'eux à égale distance pour répéter les commandemens du maître au valet, & servir comme de véhicule à sa voix. Cet excès de précaution nous perdit : car le pilote ayant crié au timonnier ; *norouesle*, *au norouesle*, qui étoit effectivement la route qu'il falloit tenir pour aller au port de la Caldera, le marchand Génois, qui étoit begue & qui ne parloit pas bon Espagnol, au lieu de dire, *al norouesle*, comme le pilote disoit, cria en bégayant : *al nornorouesle*, qui est un autre vent. Le timonnier entendant cette voix, & la croyant de son maître, prit sans hésiter le che-

min du nord-nord-oueſt ; ce qui l'éloignant du port, l'approchoit de la côte.

» Pendant ce tems-là, la nuit étoit venue, les paſſagers & moi nous dormions dans la plus grande ſécurité. Cependant ſur les deux heures après minuit, m'étant réveillé en ſurſaut au bruit des vagues qui frappoient avec impétuoſité contre les rochers de la côte, je m'écriai tout ſurpris : « Qu'eſt-ce » donc que ceci, ſeigneur Pilote ? Entrons-nous déja » dans le port » ? A cet avertiſſement deux ou trois fois réitéré, le pilote ſortit de ſa vineuſe léthargie, & s'étant levé de deſſus ſa chaiſe pour s'en éclaircir, il vit avec épouvante la frégate ſi mal conduite, qu'elle alloit heurter contre un roc qu'on avoit eu de la peine à diſcerner juſques-là, à cauſe de l'affreuſe obſcurité que répandoit aux environs l'ombre d'une haute montagne couverte d'arbres. Il cria auſſi-tôt aux matelots : Tourne arrière ! Mais il n'étoit plus tems, & l'infortuné bâtiment, pouſſé avec violence par le vent & la marée, heurta preſque dans le moment contre l'écueil, & d'une telle force qu'un des côtés en fut fracaſſé ; une montagne de flots qui venoit de ſe briſer contre le rocher, s'élevant au retour du côté de la frégate, entra dans la chambre de pouppe par les ouvertures des côtés, & l'inonda toute entière.

Alors ce ne fut dans tout le vaiſſeau que clameurs

meurs effroyables & que déſolation. Les lamentations ſuccédèrent aux cris de joie & d'emportement que les fumées bachiques leur avoient fait pouſſer quelques momens auparavant. Rien ne peut égaler le touble & la confuſion qui régnoient partout : quelques-uns, réveillés en ſurſaut, crioient comme les autres, quoiqu'à demi endormis & ſans ſavoir encore pourquoi. Le bruit, l'obſcurité, les hurlemens, tout augmentoit l'effroi. Ce qu'il y avoit de plus déplorable, c'eſt que nous voyions bien tous que nous étions perdus, & que nul ne pouvoit dire par quel étrange revers, prêts à entrer dans le port, nous étions engloutis par les eaux; moi-même je n'en ſavois pas plus que les autres. Dans une ſi grande conſternation, les uns à genoux ſur le tillac pouſſoient des vœux au Ciel pour leur ſalut; d'autres les mains jointes demandoient à Dieu miſéricorde; quelques-uns même révéloient à haute voix leurs péchés les plus ſecrets.

» Pour moi, parmi ces gémiſſemens, je conſervai le ſang-froid que Dieu m'a donné, & que j'ai le bonheur de ne jamais perdre, en quelque péril que je me trouve. Voyant qu'ils alloient tous périr, faute de prendre le ſeul parti qui leur convenoit dans l'extrémité où nous nous trouvions, j'encourageai ces malheureux à travailler utilement & diligemment à ſe ſauver. Je leur perſuadai d'a-

bord de couper les mâts, & de nous ſaiſir de toutes les planches, poutres & autres choſes qui pouvoient nous ſoutenir ſur l'eau & nous aider à gagner à la nage quelque lieu du rivage qui fût propre à aborder. J'ordonnai enſuite qu'on jettât dans la mer tout ce qui par ſa péſanteur pouvoit faire ſubmerger trop promptement le vaiſſeau. Avec ces précautions & le ſecours des pompes, je retardai le naufrage juſqu'aux premiers rayons de l'aurore.

Mais ce qui nous ſervit plus que tout le reſte, fut le conſeil que je leur donnai de prendre à deux une longue & menue corde qu'ils tenoient chacun par un bout. Cet expédient ſauva la vie à pluſieurs; car lorſque la frégate, ouverte de tous côtés, eût coulé bas malgré le ſecours des pompes, tout le monde ſe voyant obligé de ſe jetter à la nage ſur les planches ou rouleaux de bois dont on pouvoit ſe ſaiſir pour eſſayer de gagner la terre, il arriva que le premier qui y abordoit, tiroit après lui ſur le rivage ſon compagnon qui tenoit l'autre bout de ſa corde, & qui fort ſouvent étoit ſur le point de ſe noyer. Je tirai de cette manière le pilote, quoiqu'il ne le méritât point. Nous échapâmes preſque tous de ce danger, à la réſerve de cinq ou ſix qui furent pouſſés avec violence par des coups de mer, & qui périrent miſé-

rablement en donnant de la tête contre les écueils & contre le vaiſſeau même.

Quelques heures après le naufrage, la marée s'étant retirée, laiſſa la frégate preſque à ſec, de ſorte qu'il nous fut aiſé d'en retirer tout ce qu'il y avoit dedans & de le tranſporter à terre. Il n'y eut preſque rien de perdu, puiſque nous recueillîmes même la plus grande partie des choſes que j'avois fait jetter à l'eau. Nous rendîmes graces à Dieu de nous avoir conſervé la vie, après quoi nous brûlâmes le bâtiment pour en tirer le fer, que nous amaſſâmes en un endroit de la côte avec tous nos effets & approviſionnemens, ſous des arbres fort touffus que nous avions choiſis pour y être à couvert de l'ardeur du ſoleil.

Comme nous n'avions pas deſſein d'y demeurer long-tems, j'exhortai mes camarades à choiſir quelqu'un de la compagnie pour les gouverner (*), en leur repréſentant qu'autrement ce ne ſeroit que déſordre & que confuſion. Ils me prièrent tous, d'une

(*) Le naufrage fait perdre au capitaine du vaiſſeau ſubmergé ou briſé, ſon commandement : toute diſtinction & ſubordination qui étoit à bord, ceſſe, & tout ce qui eſt jetté à terre du débris eſt regardé comme appartenant à tous en commun. Voy. l'Hiſtoire des découverte des Européens dans les différentes parties du monde, par M. BARROW, douzième volume, page 407.

commune voix & avec de grandes inſtances, de vouloir bien prendre ce ſoin ; ce que j'acceptai. J'exerçai ſur le champ les droits de cette ſouveraineté, en faiſant trois détachemens ; l'un pour aller chercher de l'eau dont nous avions un preſſant beſoin ; l'autre pour aller à la proviſion, car celles du vaiſſeau ayant été mouillées, ne pouvoient plus nous ſervir ; & le troiſième, pour reconnoître le pays, & voir ſi l'on ne découvriroit point quelque habitation, le Pilote aſſurant que nous étions à trois ou quatre lieues de la Caldéra. Le premier détachement ne fut pas long-tems à revenir & il apporta de très-bonne eau qu'il avoit trouvée près de-là. Le ſecond revint quelques momens après, chargé de fruits ſauvages d'aſſez mauvais goût, avec des œufs de tortue, & dit qu'il avoit vu un porc-épic & des crottes de poules de Nicaragua, qui ſont ce qu'on appelle en France des poules d'inde.

Satisfait de cette découverte, je renvoyai chercher une plus grande proviſion d'eau & d'œufs de tortue. Il y avoit une ſi prodigieuſe quantité de ces œufs ſur cette côte, que dans chaque creux qui ſe rencontroit ſur les ſables de cette plage, on y en trouvoit juſqu'à deux ou trois cens. Nous en mangeâmes avec beaucoup d'appétit, quoiqu'ils euſſent une certaine odeur de marécage qui bleſſoit l'odorat & le goût.

Nous paſſâmes le reſte de la journée à nous fabriquer de petites loges ou feuillées avec des branches de palmier. Au coucher du ſoleil, nous vîmes revenir le troiſième détachement, ce qui nous réjouit d'abord, comptant qu'il auroit ſans doute découvert quelque habitation; mais il nous rapporta qu'il avoit rencontré un grand fleuve, ſi profond, ſi rapide & ſi plein de crocodiles, qu'il lui avoit été impoſſible de le traverſer. Je les blâmai d'être revenus pour cet obſtacle, qui ne devoit pas les arrêter, puiſqu'en coupant du bois ils pouvoient en former un radeau ſur lequel il n'auroit tenu qu'à eux de paſſer le fleuve. De peur de quelque nouvelle balourdiſe de leur part, je réſolus d'aller moi-même avec eux le jour ſuivant.

Le lendemain, après avoir laiſſé à un homme de la compagnie le ſoin de conduire ceux qui reſtoient, je les quittai, en les avertiſſant que s'ils n'avoient pas de mes nouvelles dans huit jours, ils pourroient alors laiſſer les hardes & marcher ſur mes traces en cherchant fortune; qu'ils priſſent bien garde cependant de ne pas s'éloigner de la côte. Voici en quel équipage je partis: j'avois un haut-de-chauſſe de ſatin piqué (*), plus ample que les

(*) Habillement des gens de qualité au Pérou.

Eſpagnols ne les portent d'ordinaire, une camiſolle blanche garnie de dentelles d'or de Naples, avec les boutons & boutonnieres de même, & par-deſſus une caſaque de velours gris de perle à manches pendantes, un chapeau de caſtor blanc, deux piſtolets & deux bayonnettes à ma ceinture ; j'avois auſſi cent piſtoles & une montre dans ma bourſe. Outre cela je portois à la main mon épée & un cordon en écharpe, où pendoit la mire de mon arquebuſe avec ſes charges de poudre & de plomb. Mon arquebuſe étoit portée par un matelot : cette arme étoit la meilleure piece de tout l'équipage ; car outre qu'elle étoit de défenſe, c'étoit ſur elle ſeule que la petite caravane fondoit l'eſpérance de ſuſtenter ſa vie. Les autres, outre leur épée qu'ils avoient au côté, portoient une hache, une corde, un couteau, un petit fuſil à faire du feu avec ſa pierre, ſon fer, ſa meche & ſes allumettes.

Après deux heures d'un chemin ſabloneux & très-pénible, nous arrivâmes au bord d'un fleuve, que nous appellâmes le fleuve des crocodiles, quoiqu'à la vérité il n'y en eût pas tant que le détachement l'avoit rapporté. Pour le paſſer, nous nous déterminâmes à marcher ſur ſes bords, en le remontant juſqu'au premier boſquet où nous puſſions trouver du bois propre à faire des radeaux. Nous en trouvâmes à deux lieues plus loin, nous en prîmes ſur

nos épaules autant qu'il nous en falloit, puis nous descendîmes le fleuve, en reprenant la même route, jusqu'au lieu que nous avions quitté ; car nous ne voulions pas nous éloigner de la côte, espérant, suivant l'opinion du pilote, gagner le port de la Caldera.

Ayant fabriqué un radeau, le mieux qu'il nous fut possible, avec nos haches, notre bois & nos cordes, nous nous hasardâmes à nous abandonner dessus au courant du fleuve, qui étoit très-rapide. On y avoit fait une espece de banc de jonc pour moi ; j'y montai le premier, après avoir pris mon arquebuse des mains de celui qui la portoit. Le pilote se mit à l'un des bouts, & un vigoureux matelot à l'autre, avec chacun une longue perche & deux rames pour le conduire. Comme nous n'y pouvions tous entrer sans le submerger par notre pésanteur, nous nous partageâmes ; une partie resta sur le bord du fleuve, en attendant le retour du radeau ; on y attacha seulement une longue corde, afin que ceux qui demeureroient pussent le retirer lorsque les premiers seroient passés. Cela étant fait, nous reprîmes les cordes dont nous jugeâmes pouvoir encore avoir besoin, & je fis jetter à l'eau les bois du radeau, pour ôter à la compagnie toute espérance de retourner sur ses pas, jusqu'à ce que nous eussions trouvé quelque habitation, & reconnu

ſi nous étions en terre ferme ou dans une île. Nous marchâmes encore environ ſix lieues, enſuite nous paſſâmes un autre fleuve, de la même manière que le précédent.

Comme le ſoleil ſe couchoit, nous arrivâmes à une plage aſſez étendue, où nous fimes halte, tous bien fatigués. Je l'étois plus que les autres, parce qu'ayant paſſé par des endroits fort humides & marécageux, mes ſouliers s'étoient mouillés de telles ſorte que le cuir s'en étoit étendu; d'ailleurs, le ſable y entrant de tous côtés m'incommodoit beaucoup. Mes ſouliers me cauſant donc plus d'embarras qu'ils ne m'étoient commodes, je les jettai. Comme nous cherchions de l'œil un terrein élevé pour nous y repoſer & y paſſer la nuit, nous entendîmes quelque bruit près d'un vieux arbre ſec dont le tronc étoit creux de caducité. Nous en étant approchés, pour en découvrir la cauſe, nous en fimes ſortir une eſpece de gros lézard, que les habitans du pays nomment iguana. C'eſt bien le plus laid animal que la nature ait formé; mais en récompenſe la chair en eſt fort délicate, elle approche fort du goût de la poularde. Le pilote le frappa de ſa hache & le fendit en deux. Nous avions bien beſoin de faire une ſi bonne rencontre, pour réparer nos forces qu'une longue & pénible marche, mais plus encore le défaut de nourriture, avoient

presque épuisées. Il ne nous en fallut pas davantage pour un bon souper, ce lézard avoit trois quarts d'aune de long. L'ayant fait rôtir sur des charbons, nous le mangeâmes, & après ce repas nous nous endormîmes.

Nous nous remîmes en chemin au point du jour. Sur les dix heures nous gravîmes une montagne fort escarpée, & perçâmes ensuite un bois des plus épais, rempli d'épines & de ronces, pour éviter un cap qui nous auroit obligé de faire un grand détour. Ce fut là que j'eus beaucoup à souffrir. A force de marcher j'avois usé la semelle de mes bas, & mes pieds nuds n'étant pas accoutumés à un chemin si rude, furent en peu de tems pleins d'estafilades & d'écorchures. Ce fut encore pis, lorsqu'à la sortie de ce bois nous eûmes gagné le bord de la mer; le sable de la plage échauffé par l'ardeur du soleil, me fit venir sous la plante des pieds des ampoules aussi grosses que des œufs de pigeon : ces ampoules se crévèrent, & le sable y entrant jusqu'à la chair vive, y causoit une cuisson douloureuse. Le mal que j'en souffrois fit pitié à tous mes compagnons, qui m'obligèrent à m'arrêter sous une feuillée qu'ils dressèrent sur le bord d'un ruisseau; nous nous y mîmes à couvert, le soleil étant alors dans sa force & très-ardent.

Pendant qu'une partie s'y reposoit, l'autre alla

dénicher aſſez près de-là, dans les creux des rochers que la mer battoit, un grand nombre d'une eſpece de limaçons de mer que les gens du pays appellent Burgados, & dont ils mangent aſſez communément. Il ne fut plus queſtion que de les faire cuire. Nous aurions fort ſouhaité de les manger bouillis, mais il nous manquoit un vaiſſeau où nous les puſſions mettre, & il falloit nous contenter de les faire rôtir ſur les charbons; nous en mangeâmes pourtant avec appétit.

Après le dîner, la néceſſité d'avancer le chemin nous obligea de nous remettre en marche. Je m'y diſpoſai malgré mes ampoules; on m'envelopa les pieds, le mieux qu'il fut poſſible, de linges déchirés & de vieux haillons, & l'on me fit une eſpece de chauſſure comme on en voit aux mendians. Nous pourſuivîmes notre route juſqu'au coucher du ſoleil, que nous arrivâmes ſur les bords d'un étang, où nous fûmes harcelés par une ſi grande quantité de couſins, que, quelque las que nous nous ſentiſſions, nous n'y pûmes tenir; nous fûmes obligés pour les fuir de marcher juſqu'à dix heures de la nuit. Nous la paſſâmes avec beaucoup d'inquiétude, & d'autant plus de crainte de nous voir aſſaillir par une troupe d'Indiens ſauvages, que nous avions apperçu une lumière à travers les arbres d'un bois voiſin: mais nous n'en eûmes que la peur.

Le lendemain, continuant de marcher, nous rencontrâmes un ruiſſeau au bord duquel nous trouvâmes du feu allumé & un grand nombre de coquilles de platanes autour; ce qui nous fit croire d'abord qu'il devoit y avoir là-auprès quelques-uns des arbres qui portent ce fruit; mais nous en cherchâmes vainement aux environs; d'où nous conjecturâmes que les perſonnes, qui en avoient mangé en cet endroit, les y avoient apportés d'ailleurs. Sur le midi nous arrivâmes à un grand fleuve tout bordé de grands arbres de haute futaie, qui formoient un fort bel ombrage. Comme la faim nous preſſoit, nous y jettâmes la ligne, & pêchâmes trois poiſſons aſſez gros, que nous fimes rôtir. Nous paſſâmes ce fleuve ſur un radeau, à la manière ordinaire, & pourſuivîmes notre chemin juſqu'à un autre plus grand encore, aux bords duquel nous paſſâmes la nuit & dormîmes : un d'entre nous faiſoit la ſentinelle, pour n'être pas ſurpris des Indiens.

Le jour venu, nous vîmes autour de nous un grand nombre de palmiers, dont nous coupâmes quelques bourgeons pour en manger le cœur qui eſt tendre, mais inſipide & fade, & approchant du goût de la cire de bougie. Un peu plus loin, nous trouvâmes une eſpece de fruit de la couleur de la mûre & de la groſſeur d'un abricot. Les habitans le nomment Icacos. Il eſt aigre-doux, & du reſte

d'un goût très-agréable. Nous nous en accommodâmes mieux que des bourgeons de palmier. Nous regagnâmes ensuite le bord de la mer, après avoir traversé un bois & une montagne. Nous apperçûmes sur la plage un grand nombre de crabes ou écrevisses de mer. Nous fîmes d'abord notre compte d'en faire un bon repas, màis nous comptions sans notre hôte; les gaillards, avec leurs pattes crochues, étoient si bons coureurs, que les plus alertes de nos gens les poursuivirent plus d'une demi-heure sans en pouvoir attraper que quatre. Mais en récompensé ayant remarqué un grand nombre de papegais sur quelques arbres voisins, j'eus recours à mon arquebuse qui jusqu'alors nous avoit été inutile; j'en tuai six qui nous furent d'une grande ressource. Le papegai est une espece de perroquet dont la chair, quoique dure & noire, ne laisse pas d'être délicate; quand ils sont jeunes, & par conséquent plus tendres, c'est un manger de roi. Nous nous remîmes en chemin & allâmes passer la nuit près d'un cap où nous trouvâmes en abondance de ces fruits que l'on nomme icacos. Nous mangeâmes cruds les plus mûrs, & fîmes rotir les autres.

A la pointe du jour nous commençâmes notre cinquième journée. Nous passâmes deux rivières sur des radeaux, sans avoir rencontré quelque chose à manger, jusqu'à six heures du soir que je tuai un paon.

Il étoit venu se poser, pour son malheur, sur le haut d'un arbre au pied duquel je m'étois assis pour me reposer. Nous en fîmes un régal & le mangeâmes comme le mets le plus friand que nous eussions eu jusqu'alors. Le lendemain nous arrivâmes sur le midi à une cabane déserte où nous trouvâmes une grande quantité de platanes mûrs. Nous en mangeâmes la moitié, & nous nous chargeâmes de l'autre en cas de besoin, non sans crainte d'être surpris en cet exercice, ou poursuivis après le coup par le maître de la cabane & toute sa famille. Mais nous fûmes assez heureux pour ne voir personne. Nous continuâmes de marcher jusqu'à la nuit, que nous passâmes au bord d'un fleuve, après avoir fait notre souper des platanes que nous avions volés. Quoique nous en eussions mangé beaucoup durant le jour, & que ce soit un aliment pernicieux à cause de son excessive froideur, aucun de nous n'en fut incommodé.

Le jour suivant, quatre personnes de notre compagnie allèrent à deux lieues de-là sur une montagne, y chercher du bois propre à faire un radeau pour passer le fleuve ; elles me laissèrent accompagné d'un seul homme. Je ne pouvois presque plus me tenir sur mes pieds. Il fallut pourtant me lever un moment après leur départ ; l'occasion le méritoit bien, c'étoit pour tirer sur une bande de ra-

miers qui vinrent ſe percher ſur un arbre à cinquante pas de moi. Je me traînai preſque à quatre pattes juſques ſous l'arbre, avec autant de laſſitude que de crainte de les effaroucher. Le ciel bénit ma peine, car j'en tuai dix-huit d'un ſeul coup avec de la cendrée de plomb ; de ſorte que mes camarades à leur retour trouvèrent un banquet, auquel ils ne s'attendoient pas. La joie qu'ils en eurent étoit ſi grande, qu'ils ne s'appercevoient preſque point que le vin leur manquoit pour faire chère entière. Les dattes qu'ils avoient apportées du bois servirent de pain.

Après un ſi bon repas, nous recommençâmes à marcher, je repris courage & ſuivis les autres autant que mes forces me le purent permettre ; mais après quelques heures de chemin, ne pouvant plus me tenir ſur mes pieds malades, je priai mes compagnons de continuer leur voyage ſans moi, & de me laiſſer en cet endroit, en leur repréſentant qu'il n'étoit pas juſte que pour l'intérêt d'un ſeul les autres s'expoſaſſent à ſe perdre ; que je les ſuivrois le mieux que je pourrois, auſſi-tôt que mes pieds ſeroient guéris ; que s'ils rencontroient quelques habitations d'Eſpagnols, je les conjurois de me revenir trouver ; mais que ſi le pays étoit déſert, ils priſſent le parti qu'ils jugeroient le meilleur ; & que ſur toute choſe je

leur recommandois de demeurer toujours bien unis.

Il n'eſt pas concevable combien ma petite troupe parut touchée de ces paroles; ils ne purent retenir leurs larmes, & ils s'opposèrent tous à la réſolution que je témoignois vouloir prendre, ils me jurèrent qu'ils ne m'abandonneroient point, duſſent-ils mettre leur vie en péril, & ils s'offrirent à me porter ſur leurs épaules. J'en rejettai la propoſition, comme une choſe trop pénible & qui les retarderoit trop, ajoutant que le tems leur étoit cher, & qu'ils devoient pourſuivre avec diligence leur deſſein, qui étoit de ſe rendre au port de la Caldera. Mais quelque choſe que je leur pûſſe dire, ils n'en voulurent point démordre, & je fus obligé de me laiſſer porter. Ils le firent tous du plus grand cœur, en ſe relayant l'un l'autre ſucceſſivement juſqu'à ſept heures du ſoir.

Alors ils s'arrêterent, autant pour ſe repoſer que pour manger, car ils avoient beſoin de ces deux choſes, & encore plus de ſe rafraîchir. Pour ſubvenir à l'une de ces néceſſités, ayant trouvé par bonheur de ces mêmes limaçons de roche, appellés burgados, nous les fimes rôtir ſur les charbons; mais ce n'étoit pas entiere ſatisfaction, car la fatigue du chemin & l'ardeur du ſoleil, que nous avions ſoufferte pendant toute la journée, nous

avoit extrêmement altérés ; nous avions le gosier enflammé, & nous manquions d'eau douce pour éteindre un si grand feu. Heureusement, ayant poussé notre marche une lieue plus avant, nous rencontrâmes un des plus délicieux fleuves qu'on puisse voir. Le rivage en étoit bordé de part & d'autre de hauts platanes, tous chargés de fruits & dont les branches se croisant au-dessus de l'eau, formoient, aussi loin que la vue se pouvoit étendre, une espece d'allée en berceau, la plus agréable du monde.

Nous rendîmes graces à Dieu d'une si bonne rencontre & nous appaisâmes notre soif avec avidité ; notre joie fut encore augmentée, lorsque le Pilote, après s'être orienté, nous dit qu'il reconnoissoit le lieu, & que cette belle rivière que nous admirions étoit celle de Saint-Antoine. Il nous assura de plus qu'à quatre lieues de-là étoit une riche ferme abondante en troupeaux, qui appartenoit à Alonzo Macotela, bourgeois de la ville d'Esparza dans la province de Costa-rica. Un homme de la compagnie en fut si transporté, qu'il tira ses tablettes pour marquer une si heureuse journée. Le fruit de ces grands arbres, dont nous ne pouvions nous lasser d'admirer le beau feuillage, nous servit de souper ce soir-là ; pour le diversifier, nous en mangeâmes de cruds, de rôtis & de cuits sous la

cendre.

cendre. Nous passâmes ensuite le fleuve sur un radeau, & la nuit étant venue, nous nous endormîmes avec plus de tranquillité que les nuits précédentes.

» Le lendemain, trois de nos hommes furent détachés pour aller à la ferme de Macotela; je restai avec les deux autres tout ce jour là & le suivant, nous nourrissant d'écrévisses que nous pêchions dans la rivière. Mes compagnons étoient le marchand Génois dont j'ai parlé, & un religieux de la Merci. Ce dernier, pendant que nous dormions, le marchand & moi, la nuit du second jour, étoit chargé de faire la garde, afin de nous précautionner contre les surprises; mais la sentinelle, plus occupée aux fonctions claustrales qu'aux militaires, s'endormit aussi-bien que nous, jusqu'à ce qu'environ sur les onze heures je me réveillai en sursaut au bruit d'une voix qui me sembloit avoir prononcé mon nom. J'appellai la sentinelle pour m'en éclaircir; mais la sentinelle ne répondant non-plus qu'une souche, je me levai sur mon séant, & en même tems je m'entendis appeller distinctement, quoique d'assez loin.

» Je réveillai le marchand Génois & le religieux: un moment après nous vîmes paroître sur la rivière un grand radeau monté de plus de vingt personnes. Elles étoient conduites par dom *Domingo de Cha-*

varria, Navarrois, curé de la ville d'Eſparza. Nos trois hommes, qui s'étoient détachés pour aller à la ferme de Macotela, l'y avoient rencontré, & lui avoient dit dans quel état nous étions ſur le bord du fleuve de Saint-Antoine, où nous attendions leur retour. Ce bon curé, pouſſé par un mouvement de charité, venoit au devant de nous avec des rafraîchiſſemens pour rétablir nos forces perdues. Il s'étoit fait enſeigner l'endroit où nous pouvions être, & il étoit parti ſur le champ avec tous ſes domeſtiques, quelques-uns de ſes amis & toutes les proviſions qu'il avoit pu ramaſſer. Ayant ſu qui il étoit & le deſſein qui l'amenoit, je courus l'embraſſer dès qu'il fut à terre, en lui faiſant tous les remercîmens & complimens d'un cœur pénétré. La joie du marchand & du religieux, de ſe voir affranchis du péril de la faim & de la ſurpriſe des ſauvages Indiens, n'étoit pas moindre que la mienne; dom Domingo & ſa compagnie paroiſſoient en reſſentir autant que nous de nous avoir rencontrés: ainſi tout le monde étoit content.

» L'heure & le lieu n'étant point convenables pour une longue converſation, nous paſſâmes tous la rivière ſur le radeau. Lorſque nous fûmes de l'autre côté, chacun monta à cheval, hors moi, qui, pour le ſoulagement de mes pieds & de mes autres

membres fatigués, fus juché dans un de ces lits penſiles ou ſuſpendus, fort en uſage dans tous ces pays occidentaux. Six Indiens de relais, gens des plus robuſtes, me portoient alternativement à deux ſur leurs épaules, mieux que n'auroient pu faire les meilleurs mulets du pays. Nous arrivâmes en cet équipage, un peu devant le jour, à la ferme de Macotela, où nous nous repoſâmes quelque tems; Enſuite nous étant remis en chemin, nous nous rendîmes à *Eſparza*. Cette ville eſt dans une ſituation admirable, ſur une petite colline: elle eſt petite, il n'y a qu'une ſeule paroiſſe & deux couvens, l'un de religieux de S. François, & l'autre de l'inſtitution du bienheureux Jean-de-Dieu. Je fus porté à la maiſon de dom Domingo, où je trouvai nos trois compagnons qui avoient pris les devans.

» Arrivés à ſi bon port, notre premier ſoin fut de rendre à la divine Providence de ſincères actions de graces; le ſecond fut d'envoyer un courier à Carthago, capitale de la province de Coſtarica, pour donner avis de mon arrivée à Eſparza à dom Juan de Salinas, gouverneur & capitaine-général de cette province, & chevalier de l'ordre de Calatrava. Je le connoiſſois pour l'avoir vu à Lima, où j'avois contracté avec lui une amitié particulière. Le courier fit tant de diligence que

vingt-quatre heures après ſon départ je vis entrer le gouverneur lui-même dans ma chambre. Après les premiers complimens, je lui racontai toutes les circonſtances & les ſuites de notre naufrage. Auſſi-tôt à ma prière, il fit partir une frégate pour aller recueillir les compagnons de mon infortune, qui devoient ſe laſſer d'attendre ſi longtems.

Sur les enſeignemens qu'on donna à ceux qui la conduiſoient, de la hauteur & du lieu où ils devoient les trouver, ils s'y tranſportèrent ; mais ils revinrent deux jours après rapportant qu'ils n'avoient rencontré perſonne. On ſe perſuada qu'ils n'avoient pas fait aſſez d'attention aux ſignes qu'on leur avoit déſignés pour rèconnoître le lieu ; c'eſt pourquoi dom Juan de Salinas y envoya un autre bâtiment, avec ordre à l'équipage de deſcendre à terre & de faire leur poſſible pour rapporter des nouvelles certaines de mes camarades. Ces ſeconds, y étant arrivés, deſcendirent ſur la plage, & n'y voyant rien, le capitaine détacha les plus alertes de ſes matelots pour aller en quête aux environs. ils firent un circuit de plus de deux lieues, en s'écartant à droite & à gauche ſans rien rencontrer ; enfin voyant qu'ils y perdoient leurs peines, ils retournèrent faire leur rapport.

» Comme ils étoient prêts à remonter dans leur

barque, un d'entr'eux apperçut ſur la grève un grand amas de feuilles qui paroiſſoit n'avoir pas été mis là ſans deſſein, il s'aviſa de les écarter à droite & à gauche avec le pied, & trouvant deſſous des hardes, de la ferraille, des coffres, des ballots, cette découverte les ſurprit; ſes camarades & lui ne pouvoient comprendre pourquoi on les avoit ainſi abandonnés. Après avoir quelque tems délibéré entr'eux, ils ſe déterminèrent à les enlever dans leur vaiſſeau, & vinrent nous rendre compte de leur commiſſion. Chacun crut à Eſparza, & moi à la fin comme les autres, que mes camarades avoient été ſurpris par les Sauvages, qui les avoient menés à leurs habitations; & je déſeſpérois de les revoir jamais.

Quatre jours après, le gouverneur mangeant avec moi chez le curé, il arriva à la porte du logis un cavalier qui avoit couru à toute bride, & qui rapporta, plein d'effroi, qu'il avoit vu marcher entre le bois & la mer une puiſſante armée d'Anglois. On le fit entrer ſur le champ dans la maiſon du curé, & il nous aſſura la même choſe. Sa frayeur perſuadant encore plus que ſes paroles, chacun auſſi-tôt ſe leva; on courut ſonner l'allarme par-tout avec aſſez de chagrin; car tout ce qu'il y avoit de gens dans la ville étoient trop mal armés pour faire une vigoureuſe réſiſtance, & en-

core bien moins disciplinés. Le gouverneur monta à cheval, & tout incommodé que j'étois, je le suivis pour l'aider à ranger ses gens. Le bruit, le tumulte & le désordre croissoient à chaque instant. Il venoit des gens de tous côtés, qui disoient que l'ennemi s'approchoit.

» Dom Juan & moi, nous sortîmes de la ville pour nous en éclaircir par nous-mêmes; & à peine eûmes nous fait cinquante pas dans la campagne, que nous vîmes approcher, dans un équipage fort délabré, ma petite troupe, qui composoit elle seule cette formidable armée dont on nous avoit menacés, La crainte qu'ils ont sur ces côtes d'être assaillis par les Flibustiers des îles, qui sont gens à tout entreprendre pour piller, les trouble si fort, qu'ils se représentent des phantômes à chaque alarme: aussi prirent-ils dans cette occasion cinquante hommes, bien fatigués & désarmés, pour une puissante armée ennemie. Je ris beaucoup de cette terreur panique, lorsque j'en eus reconnus la cause, & j'eus une joie extrême de voir mes compagnons d'infortune échappés du péril que j'avois craint pour eux. Je les questionnai sur leurs aventures. Ils me répondirent qu'ayant attendu trois jours plus que le tems marqué, ils avoient cherché fortune suivant mon conseil; qu'ils avoient marché sur mes traces le long de la côte, & qu'ils s'étoient nour-

ris à peu près de la même manière que je l'avois fait.

» Je demeurai près d'un mois à Esparza, d'où je sortis avec de bons guides, après avoir reçu tous les bons traitemens imaginables du charitable dom Domingo, & de dom Juan de Salinas, des lettres de recommandation pour le vice-roi de la Nouvelle-Espagne dont il étoit parent ».

Fin du second Volume.



TABLE

Des Relations renfermées dans ce second Volume.

A SENS,

De l'Imprimerie de la veuve TARBÉ, imprimeur du Roi, 1789.